PREVIEWS : SAW II ★ DOOM ★ EVIL ALIENS ★ L'EXORCISME D'EMILY ROSE

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

NIGHT WATCH

PTU

LES FRERES GRIMM

KISS KISS, BANG BANG
SHANE BLACK
BROIE DU NOIR

ARMEES ET DANGEREUSES

SPECIAL FEMMES FATALES

UNDERWORLD EVOLUTION ★ AEON FLUX ★ BLOODRAYNE
DOMINO ★ THE DESCENT ★ LADY VENGEANCE

CHAMPIN
DOM: 5.50 € BEL: 5 € CH: 9FS CAN: 8.95CAN ESP: 5.50 € ITA: 5.50 € LUX: 5 €
POR. CONT: 5.50 € GR: 5.50 € D: 8.00 € MAR: 42DH

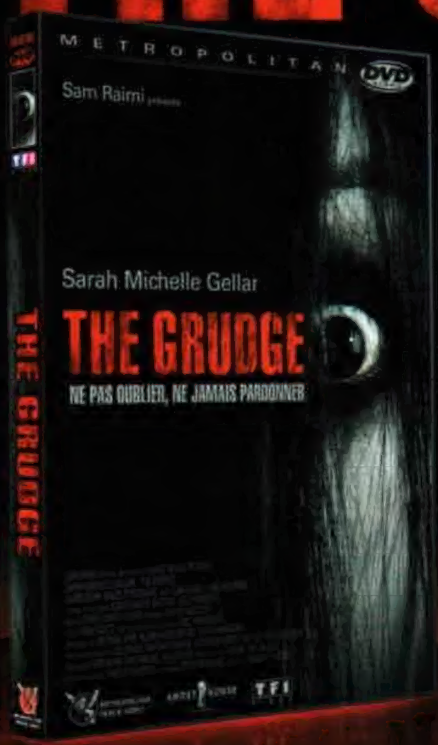
LE CHOC DE LA RENTRÉE EN DVD

VOUS N'AVEZ RIEN VU D'AUSSI TERRIFIANT AU CINEMA !

SAM RAIMI présente

SARAH MICHELLE GELLAR dans

THE GRUDGE

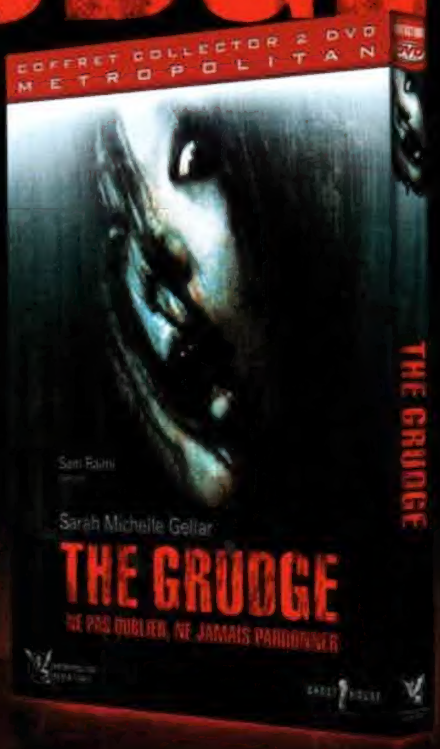


ÉDITION SIMPLE

OU

ÉDITION COLLECTOR

contenant la version director's cut, le making of, un documentaire, une interview exclusive, les commentaires audio, les scenes coupees, deux courts-metrages etc...



13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

METROPOLITAN FILM & VIDEO

GHOST HOUSE

LE 22 SEPTEMBRE

TF1 VIDEO

LYCOS.fr

édito

SUPER NANAS

La place des femmes au sein du cinéma de genre a souvent fait l'objet de nombreuses polémiques. Longtemps exploitées, ou reléguées au rang de faire-valoir ou de simples victimes, les femmes connaîtront progressivement un traitement de faveur à partir de 1979, date à laquelle Ridley Scott décide de mettre en valeur son héroïne dans **Alien, le 8ème passager**. Et Sigourney Weaver, sous les traits de Ripley, de devenir l'ambassadrice des femmes musclées au cinéma. James Cameron, après l'avoir rendue encore plus guerrière dans **Aliens, le retour**, en fera de même avec Linda Hamilton dans **Terminator 2.** On remarque alors qu'Hollywood n'hésite plus à mettre en avant des femmes d'action dans des films qui étaient jusque-là plus volontiers réservés à Arnold Schwarzenegger, Sylvester Stallone ou Bruce Willis (comme Geena Davis dans **Au revoir à jamais** par exemple). Remarquez, ça sent moins la sueur et c'est tout de suite plus sexy ! Et ça paye au box-office. Mettez sur une affiche une nana légèrement vêtue et super sexy avec des pétoires dans les mains et vous vous assurez automatiquement le minimum syndical d'entrées. À se demander pourquoi ils n'y avaient pas pensé plus tôt ! C'est ainsi que **Tomb Raider** voit enfin le jour, avec la charmante Angelina Jolie dans le rôle de l'aventurière Lara Croft, ainsi que plusieurs super-héroïnes issues de comic-books (Elektra, Catwoman). Vu la tendance actuelle et le nombre de films de cet acabit qui vont débouler en salles dans les six prochains mois, on a donc décidé de vous concocter un petit dossier preview spécial femmes d'action afin de bien se préparer à cette rentrée chargée en œstrogènes. Au programme, que du lourd : Kate Beckinsale ressort les canines et les flingues pour **Underworld Evolution**, Charlize Theron incarne la version live du personnage animé Aeon Flux, Kristanna Loken endosse la défroque d'un vampire anti-vampire dans l'adaptation du jeu vidéo **Bloodrayne**, Keira Knightley devient le chasseur de primes Domino devant la caméra de Tony Scott, la furie Shauna Macdonald et ses copines dures à cuire livrent le combat de leur vie dans **The Descent** et Lee Young-ae se la joue femme scorpion vénéneuse dans le **Sympathy for Lady Vengeance** de Park Chan-wook. Normalement, les pages de Mad transpirent plus volontiers la testostérone, mais je peux vous assurer que niveau super nana, on sait aussi de quoi on parle, puisqu'on en a une au bureau. C'est notre maquettiste, Isabel Ferreira, la seule femme au monde capable de vous transformer en sushi rien qu'avec son clavier d'ordinateur. D'ailleurs, Alexandre Bustillo en a tellement peur qu'il l'a très justement surnommée *« la Terreur de la rue Rodier »*. Parce que niveau défenseur de ses droits, y'en n'a pas deux comme Isa ! Bon, je vous laisse, parce que la voilà qui approche, prête à me balancer son imposant moniteur à la tronche. Allez, A +.

Damien GRANGER

MAD MOVIES

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com) **Secrétaire de rédaction :** Fausto Fasulo (fausto@mad-movies.com) **Rédacteurs pour ce numéro :** Frédéric Ambroisine, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Erwan Chaffiot, Yannick Dahan, David Doukhan, Agathe Dupuy, Julien Dupuy, Laurent Duroche, Gilles Esposito, Fausto Fasulo, Alain Lorfèvre, Jean-Philippe Mochon, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Julien Sévéon, Marc Toullec, Martin Winckler **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 04
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, Sabri Ammar, Bach Films, Marie Anne Benardais, Charlotte Boucon, Daniel Bouteiller, Sylvie Brevignon, Michel Burstein, Sébastien Careil, Agence Cat's, Carole Chomand, Philippe Christin, Valeria Clezar, Pascal Colinet, Sandra Cornevaux, Anne Crozat, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, Isabelle Duvoisin, La Fabrique de Films, First International Production, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Laurence Granec, François Guerrar, Agnes Guery, Olivier Guigues, Nathalie Iund, Vanessa Jerrom, Jérôme Jouneaux, Naomi Kato, Kaze, Vanessa Kirsch, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Frédéric LeBihan, Aurélie Lebrun, Henri Lenique, Philippe Lux, Emilie Maison, Olivia Malka, Sophie Martins, Karine Ménard, Elizabeth Meunier, Murielle Montclair, Marc Morris, Dorothée Pasqualin, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Pretty Pictures, Le Public Système Cinéma, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Robert Schlockoff, SND, Uncut Movies, Justine Veillot, Patrice Very, Jean-Pierre Vincent, WE Production, Jake West, Frédéric Wetta.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film Blood Feast en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € (prix promotionnel) pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 9,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

OJD PRESSE PAYANTE 2003

Imprimé en France/Printed in France

Saw II

DANS LA GUEULE DU LOUP

Un réveil gueule de bois dans une pièce dégueulasse, un colocataire d'infortune à trucider... Plus de doute, le tueur en série le plus vicieux du nouveau millénaire est de retour !

Parti réaliser le thriller **Silence**, James Wan laisse donc sa place au jeune Darren Lynn Bousman aux commandes de cette suite directe à son machiavélique **Saw**, toujours écrite par Leigh Whannell et réalisée en seulement 36 jours. De plus en plus rongé par le cancer, l'impitoyable Jigsaw (Tobin Bell rempile) n'en demeure pas moins actif. C'est en tout cas ce que suspectent le détective Eric Mason (Donnie Wahlberg) et l'inspectrice Kerry (Dina Meyer, fidèle au poste) après la découverte de cadavres salement amochés. Et les huit (!) personnes qui se réveilleront attachées les unes en face des autres le confirmeront rapidement : le vieux salopard est toujours en vie et adepte de jeux cruels et raffinés, comme le démontre notre pauvre quidam enfermé dans cette variante de la célèbre Vierge de Fer. Ayant survécu au « casse-mâchoire » du premier opus, Shawnee Smith devrait compatir à son douloureux chemin de croix, tout en priant de ne pas retomber dans les griffes du tueur. Son identité est certes connue de tous, mais cela n'empêchera sûrement pas **Saw II** de nous retourner comme une crêpe avec un twist forcément monstrueux !

magazine

38 DOSSIER FEMMES FATALES

Domino. Autre fille qui en a, Keira Knightley fait baver le père Moïssakis comme un fou, d'autant qu'elle joue un chasseur de primes, shotgun à l'appui, dans le nouveau Tony Scott, qui s'annonce furieusement barré et excitant. Preview courte, mais on reviendra dessus au moment de la sortie!
Aeon Flux. Comme si Moïssakis n'avait pas eu assez de mal à dompter la Knightley, on lui colle en plus entre les pattes la walkyrie Charlize Theron, qui lâche son Oscar pour aller tanner du mecton fasciste dans **Aeon Flux**, une adaptation de l'animé de Peter Chung. Girls fight on a dit!
The Descent. Le responsable de **Dog Soldiers** revient avec un nouveau long-métrage? De quoi exciter le père Bustillo, qui nous parle de ce film d'horreur anglais composé de jeunes donzelles prises au piège dans une grotte dont elles ne peuvent pas sortir...
Bloodrayne. Autre cas de gonzesse qui en a, la Terminatrix herself Kristanna Loken enfile les guenilles de Rayne, le personnage du jeu vidéo, pour bouter du vampire à tout va. Déviant comme pas deux, Bustillo se jette sur cette preview pour nous parler du nouveau film de son réalisateur préféré.
Sympathy for Lady Vengeance. Le très attendu nouveau film de Park Chan-wook ne sort pas avant le 16 novembre prochain, mais ça n'empêche pas Fausto Fasulo de l'attendre comme un fou furieux, ce qui peut se comprendre aisément.

56 DOOM

Julien Dupuy, les gonzesses, il s'en cogne! Il veut du mecton, du vrai, du tatoué, pas de la gueuse qui lève la jambe sous la ceinture. Sur le plateau de **Doom**, entouré de Karl Urban et de The Rock, il était donc aux anges et nous rapporte ses impressions sur l'autre adaptation de jeux vidéo du moment. Enfin un film de mec, bordel!

60 EVIL ALIENS

Les Anglais contre-attaquent décidément, puisque après **The Descent**, **Evil Aliens** semble démontrer que le cinéma fantastique se porte bien de l'autre côté de la Manche. R-One Chaffiot nous fait un compte-rendu de ce à quoi il faut s'attendre avec le nouveau film de Jake West (**Razor Blade Smile**), et là encore, ça donne envie!

64 L'EXORCISME D'EMILY ROSE

Autre compte-rendu de plateau, puisque le père Moïssakis s'est rendu à Vancouver pour suivre le tournage de **L'Exorcisme d'Emily Rose**, le premier film d'horreur croisé avec un film de procès. Est-ce que le métissage supportera une première vision? Réponse à la sortie du film, en décembre prochain.

68 SHANE BLACK'S KISS KISS, BANG BANG

Black is back! Pour le plus grand bonheur de Stéphane, Shane Black montre enfin des signes de vie, et déborde même d'une santé pétaradante si l'on en juge par la qualité de **Kiss Kiss, Bang Bang**, hilarant film noir qui n'a jamais peur d'en faire trop. Dans ce cas-là, impossible de ne pas interviewer le responsable pour fêter son retour comme il se doit!

74 LES FRERES GRIMM

Terry Gilliam manque sa cible, peut-être bien pour la première fois de sa carrière. C'est ce que pense Arnaud Bordas, dont la critique reflète la déception engendrée par la vision du nouveau film du réalisateur de **Brazil**. En prime, il nous gratifie d'un texte making-of revenant, entre autres, sur les problèmes rencontrés par Gilliam avec Miramax. Ceci explique peut-être cela...

78 NIGHT WATCH

Après les Anglais, c'est désormais aux Russes de se faire remarquer! Bustillo nous parle ainsi du premier blockbuster fantastique qui venait du froid, un film de vampires bizarre et décalé dont il nous fait la critique au pied levé!

82 PTU

Johnnie To nous sort désormais un film par trimestre, après les récents ***Breaking News*** en salles et **Running on Karma** en DVD, et c'est Yannick Dahan qui nous explique en quoi ce **PTU** est vraiment à découvrir, pendant que Fred Ambroisine est parti interviewer l'acteur Simon Yam, l'une des stars du film.

38
DOSSIER FEMMES FATALES
Underworld Evolution. C'est la jolie Kate Beckinsale qui ouvre notre dossier « Femmes Fatales » puisqu'elle revient avec **Underworld Evolution**, un film où elle passe son temps à se bastonner avec des plus grands qu'elle. Marc Toullec, notre grand spécialiste de la gent féminine qui cogne dans les roupettes, nous fait un petit compte-rendu sur le nouveau film de Len Wiseman.

URBAN LEGEND 3

BLOODY MARY

LE 24 AOÛT 2005,
ELLE REVIENT D'ENTRE LES MORTS POUR SE VENGER...
SEREZ-VOUS DE TAILLE À L'AFFRONTER ?

Également disponible :
LE COFFRET TRILOGIE 3 DVD

COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO

LES LÉGENDES URBAINES REFONT SURFACE.

mcm

rubriques

88 MAD DVD

La rubrique DVD ce mois-ci tape dans le gros dur (Lee Marvin), le gros Bis (les nouveautés Neo Publishing), le gros inédit qui ne passe pas inaperçu (**Evilenko**, **Ptérodactyles**), les gros fantômes japonais (chez Wild Side, mais en fait, les fantômes y sont minces, et aussi **The Grudge**), le gros bourrinage thaï (**Siamese Outlaws** et **Goodman Town**) et enfin le gros blockbuster « différent » (**Team America**, **Capitaine Sky**...). Plutôt éclectique, non ?

4 RIEN QUE POUR VOS YEUX

Nouvelle rubrique avec cette double page qui claque ! Le principe, une belle photo qui en jette et c'est tout (enfin presque) ! Ce mois-ci, c'est **Saw II** qui ouvre le bal... Allez jeter un œil (ou les deux), ça fait du bien aux mirettes !

12 NOTULES LUNAIRES

San Helving enquille toujours les jeux de mots foireux et les vannes à deux balles pour nous parler de toute l'actualité du B tendance Z (la série Bzz quoi...), car comme il le dit lui-même : *« J'ai une réputation à entretenir moi les mecs, vous pouvez pas comprendre ! »*. Non effectivement, et c'est pourquoi on parasite sa rubrique préférée de films attendus ou un peu plus prestigieux, comme ce mois-ci **Cry Wolf**, **Mortuary**, **Hostel** (le nouveau Eli Roth), le remake de **Fog** ou encore **Pan's Labyrinth**, le nouveau Del Toro.

ET AUSSI...

3 Édito
10 Courrier
34 Avis chiffrés
36 Abonnement
117 Anciens numéros
130 Petites annonces

18 NOTULES ASIATIQUES

Doit-on voir Julien Sévéon comme un équivalent asiatique de San Helving. Ah ça non, le monsieur s'insurge, d'autant que ce mois-ci, il consacre sa rubrique au regretté Teruo Ishii, réalisateur japonais d'une grosse poignée de films d'exploitation gravés à jamais dans nos mémoires. Forcément, on rigole moins...

20 FESTIVAL : NIFFF 2005

Qui a dit qu'il ne se passait rien en Suisse Romande ? Et ouais, il n'y a pas que des fromages et des horloges dans le pays neutre, la preuve en est le Festival de Neuchâtel qui, comme chaque année, nous propose une sélection « Mad » tout à fait appropriée à un compte-rendu en bonne et due forme dans nos pages. Et ben voilà, c'est fait !

22 Y'A UN TRUC ! : LA GUERRE DES MONDES

Julien Dupuy et ses connexions un peu partout dans le milieu des SFX (genre *« Je te file un bout de la mousse en latex qui a servi à faire un monstre dans **Buffy**, et tu me files des photos pour ma rubrique ! »*) nous épateront toujours. Ce mois-ci, ce sont des superbes arrêts sur image et décorticages des tripodes du monstrueux film de Spielberg qu'il nous propose, après les avoir échangés contre un poil de nez du costume original de King Kong. Incroyable ce mec !

26 DANS LES GRIFFRES DU CINEPHAGE

Grosse actualité dans les griffes du cinéphage, notamment parce qu'on rattrape les films sortis pendant les vacances (**The Island**, **Dark Water**, **Le Transporteur 2**, **Les 4 Fantastiques**...), et qu'on parle de ceux qui déboulent sur nos écrans (**La Mort en ligne**, **Ma sorcière bien aimée**, **Revolver**). Bref, toute la rédac s'y colle... Pas de quartier !

87 MAD'GAZINE

Une poignée de pages multimédias pour tout savoir sur l'actualité périphérique au cinéma, de l'univers de la bande originale à la télé d'hier et d'aujourd'hui, en passant par l'animé japonais, la littérature, les jeux vidéo ou les figurines de vos persos préférés. Tout ça, c'est dans le Mad'Gazine, alors laissez faire nos spécialistes (ah tiens, ça sonne mieux dans une pub pour une assurance auto !).

114 MAD IN FRANCE

Ce mois-ci, c'est le retour de Mad in France. Les anciens (enfin, c'est pas si vieux que ça hein !) se rappellent du principe : on chronique ici les films amateurs français de genre qui nous ont le plus marqués, donc envoyez vos VHS ou DVD chez nous, histoire de vous faire un nom pour pas grand-chose. Mais non, on ne sera pas méchants...

119 FANTASTIC GUIDE

Ouah, pour son 66ème chapitre, JPP est arrivé à la lettre « C » de son Fantastic Guide ! Quoi ? Comment ? C'était la même lettre le mois dernier ? Et ça risque d'être la même le mois prochain ? Mais bon sang, ce que vous pouvez être difficile vous ! Non, non, JPP, on t'a pas parlé, retourne visionner les 87 532 films qu'il te reste à chroniquer !

126 FILM DECRYPTE : LE LOCATAIRE

*« **La Locatrice** ? Ouais, je connais, c'est avec Brigitte Lahaie ça, non ? »* Non J.P, on te parle du film **Le Locataire** de Roman Polanski. *« Ah ouais, vous ne confondez pas avec **La Proprio du bordel d'à côté**, le dernier Marc Dorcel ? »* Ah la la, sacré Mochon, avoir travaillé chez Vidéo 7, ça lui a fait perdre le sens des « autres » classiques !

Ça va couper Baby !!!!

Du shoot et de la découpe non-stop !

Sam est petit, Sam est teigneux, mais Sam est mort... alors abuse de lui !

Retrouve Bruce Campbell et Ted Raimi dans le rôle d'Ash et de Sam !

"Le jeu que tous les fans d'EVIL DEAD attendaient"
-PSM2 été 2005-

www.evildeadregeneration.com

EVIL DEAD
REGENERATION
THE GAME

18+ www.pegi.info

CINE FX

PlayStation 2

DVD ROM

XBOX

THQ
www.thq.fr

© 2005 THQ Inc. EVIL DEAD and its related characters are copyrighted trademarks of Renaissance Pictures exclusively licensed to THQ Inc. Bruce Campbell's likeness is licensed exclusively to THQ Inc. by Bruce Campbell. EVIL DEAD 2: Dead by Dawn™ & © 2000, 2002, 2005 StudioCanal Image S.A. (Hb/a Canal+ DA. All Rights Reserved. Developed by Cranky Pants Games. THQ, Cranky Pants Games and their respective logos are trademarks and/or registered trademarks of THQ Inc. All rights reserved. "PlayStation" and the "PS" Family logo are registered trademarks of Sony Computer Entertainment Inc. Microsoft, Xbox and the Xbox logos are either registered trademarks or trademarks of Microsoft Corporation in the United States and/or other countries. All other trademarks, logos and copyrights are property of their respective owners.

courrier des lecteurs

UN COURRIER PLUS ÉCLECTIQUE QUE LE MOIS DERNIER (ON RESPIRE, PLUS DE STAR WARS ! NON, NON, ARRÊTEZ, PAS DE LETTRES, HEIN !), OÙ L'ON CAUSE GUERRE DES MONDES, SHAUN OF THE DEAD ET LAND OF THE DEAD. À CÔTÉ DE ÇA, UNE PETITE MISSIVE À PROPOS DE L'ARTICLE SUR H2G2 PUBLIÉ DANS LE NUMÉRO DOUBLE DE CET ÉTÉ ET QUI, NOUS NOUS EN EXCUSONS, ÉTAIT DIFFICILEMENT LISIBLE (NOTRE MAQUETTISTE ADORÉE A ÉTÉ SÉVÈREMENT CHÂTIÉE, FOUETTÉE PAR UN DAMIEN GRANGER ENRAGÉ ET LAPIDÉE PAR UNE FOULE DE LECTEURS ASSIÉGEANT LA RÉDACTION !). RATTRAPAGE DONC, AVEC LA CRITIQUE REPUBLIÉE DANS CES PAGES. ENJOY !

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635. Fax : 01 44 635 634

ANTI GUERRE

Cher Mad,
Je suis, comme on dit, un fidèle lecteur, même si c'est la première fois que je vous écris. Suite à votre dernier numéro dans lequel vous parlez de **La Guerre des mondes**, je tenais à vous faire part de ma déception devant ce film que j'attendais pourtant avec impatience. La bande-annonce que j'avais vue il y a plusieurs mois me laissait imaginer un film bourré d'action, or une bonne partie du film se déroule à l'intérieur d'une maison et dans une cave en particulier. Quant aux scènes d'action, elles se limitent à quelques tirs de l'armée sur une cible que l'on devine, sans la voir ! Je m'attendais à des combats spectaculaires entre l'armée et les E.T. et rien de tout cela ! J'avais adoré **Independence Day** pour ses scènes de combats aériens et je pensais, en vous lisant, que **La Guerre des mondes** serait bien mieux. Je tiens donc à vous dire que ce film n'arrive pas à la cheville d'**Independence Day** *(Dis donc, tu charries là !)*. Je sais que vous n'y êtes pour rien si ce film n'est pas conforme à ce que l'on en attend, mais j'avais vraiment envie de vous le dire, et s'il ne fait pas beaucoup d'entrées en France, n'en soyez pas surpris car le bouche-à-oreille peut servir un film comme il peut aussi le desservir.
Personnellement, je ne lui ferai pas une bonne pub, car les gens qui, comme moi, sont passionnés par ce genre de sujet seront tous déçus. Voilà, ça fait du bien d'en parler, et même si je me doute que le grand Spielberg se contrefout de mon avis, il aurait certainement gagné quelques dollars de plus s'il avait privilégié l'action au détriment du blabla, chose que les amateurs comme moi détestent. J'espère que vous aurez la gentillesse de m'envoyer un petit mot en guise de réponse, comme ça je serais sûr que vous m'avez lu *(et bien voilà, c'est fait, on t'a lu mon cher Jean-Yves !)*. Merci d'avance,

Jean-Yves Robert, Chevrières.

PRO GUERRE

Apocalyptique le nouveau Spielberg. Jamais un film d'extraterrestres n'aura été aussi terrifiant pour moi (et je pense aussi pour vous). Steven nous offre (oui, c'est un beau cadeau, merci Spielby !!!) un titanesque blockbuster d'été qui semble tellement réel que quand les tripodes (extraordinaires ces petites bestioles !) attaquent la ville et que Tom Cruise court à toutes jambes pour sauver sa peau et ben… moi c'était pareil dans le ciné ! Alors un grand bravo pour ce grand spectacle cauchemardesque (certains plans sont extrêmement cruels, mais tellement vrais !!!) où les acteurs sont tous géniaux et les équipes des effets spéciaux ont fait un boulot incroyable.
PS : un petit bémol quand même, la bande-annonce de **King Kong**, où est-elle ? Ne devait-elle pas être projetée avant **La Guerre des mondes** ? À la place, je me retrouve avec celle du nouveau film de Vincent Lindon !

Duval Vivien, Bobigny

Apparemment, tous les cinémas ne diffusaient pas la bande-annonce de **King Kong** *avant* **La Guerre des mondes**, *car la pratique est plus courante aux USA qu'en France. Maintenant, je ne vois pas de quoi tu te plains,* **La Moustache**, *en voilà du blockbuster français avec des poils !*

VIVA SHAUN !

Il y a quelques mois, Mad Movies nous annonçait un nouveau film de zombies, **Shaun of the Dead**, sorte de croisement entre **Zombie** et **Quatre mariages et un enterrement** : un film de zombies commis par Mike Newell ? Aïe ! Heureusement qu'il n'en est rien. Les Anglais prouvent après **28 jours plus tard** qu'ils savent réaliser de sacrés films d'horreur ! L'univers de **Shaun of the Dead**, mêlant horreur et comédie, est crédible d'un bout à l'autre du film et n'enterre jamais, à l'instar de **Scream**, le genre auquel il fait référence. Tiens, parlons en des références ! Oui, il y a dans **Shaun of the Dead** deux/trois références à la trilogie de Romero, mais celles-ci sont subtiles (les personnages se réfugiant dans la cave, Ed qui rappelle Bub…), et le film n'a pas besoin de s'auto-citer, au contraire de **Scream**, toujours, qui prenait en plus le spectateur pour un con à trop souligner les évidences ! Au final, on se marre énormément avec des personnages bien définis auxquels on s'attache rapidement (la mort des parents de Shaun est vraiment émouvante) et **Shaun of the Dead** s'impose comme l'un des meilleurs films de zombies. Original et essentiel !

Gaëtan

ROMERO PAS PARFAIT

Salut,
Avec la sortie du dernier Romero, je me suis souvenu d'un film français, ou du moins d'un projet français, dont vous aviez parlé dans Mad il y a 4 ou 5 ans déjà. Ce projet s'appelait **Land of the Dead** également, et il y était question d'un monde envahi par les zombies, où les rares humains vivaient dans des sortes de villes fortifiées. Et pour je ne sais plus quelle raison, un groupe de survivants devait sortir d'une de ces villes, et ainsi traverser un monde infesté de morts-vivants. Donc, je me pose deux questions, auxquelles vous auriez peut-être les réponses. Premièrement, qu'est devenu ce projet ? (Bonne question tiens…) Et deuxièmement, le dernier Romero partage le même titre, ainsi qu'un pitch ayant plusieurs similitudes. Est-ce une coïncidence ? Sinon, j'ai bien aimé **Land of the Dead**. Ce n'est sans doute pas un chef-d'œuvre, mais ça vaut bien un 4/6. Je suis juste déçu de ne voir Tom Savini que dix secondes ! Au niveau des défauts, je trouve que les zombies pénètrent un peu trop facilement dans cette ville qui est quand même censée être un peu mieux sécurisée ; la fin n'est pas terrible objectivement, et ça manque de moments vraiment angoissants. Mais sinon, on ne s'ennuie pas une seconde, y'a du bon gore qui tâche (et qui n'est pas « gratuit », n'en déplaise à mes deux potes qui n'ont pas aimé le film), et le casting m'a plu. Oui, même Simon Baker ! Tout le monde le trouve un peu fade, mais ça tombe bien, le personnage n'est pas censé, je pense, être un héros parfait, super fort, super beau et super charismatique. Ce n'est même pas un héros d'ailleurs, son seul désir étant de vite se barrer de cette ville, et avec le Dead Reckoning si possible ! Non, il n'est pas parfait, et c'est bien mieux comme ça. Enfin, ce film m'a un peu fait penser à du Carpenter (mais avec Big John, le personnage principal aurait été un peu plus outcast peut-être), et ce

L'ETRANGE FESTIVAL

Treizième édition de L'Étrange Festival. Du 31 août au 13 septembre 2005, Forum des Images, Paris.
Féerique et alternatif. Engagé et musical. Expérimental et satirique. Voilà quelques-uns des adjectifs qui caractérisent le nouveau cru de L'Étrange Festival. Découvertes et redécouvertes d'œuvres et de cinéastes ostracisés par l'Histoire officielle du cinéma vont émailler cette treizième édition qui, cette année offre deux cartes blanches : l'une au label Sordide Sentimental, plate-forme incontournable du rock underground au sens large, et l'autre à Hideo Nakata, réalisateur des terrifiants **Ring** et **Dark Water**. Au menu également, quatre hommages à des personnalités hors normes (Udo Kier, acteur boulimique, inclassable et fascinant ; Christoph Schlingensief, provocateur corrosif et cinéaste hystérique ; Karel Zeman, le Méliès tchèque ; et Shuji Terayama, esthète nihiliste et avant-gardiste) ; deux thématiques : « Esclavage », plongée au cœur des multiples formes de l'exploitation de l'homme par l'homme, et « Histoires de fantômes japonais », tour d'horizon des classiques déjantés du genre dont Nobuo Nakagawa, l'un des mentors de Kiyoshi Kurosawa, fut le maître incontesté ; deux soirées-concerts avec comme invités les mythiques Alexander Hacke (Einstürzende Neubauten) et Mayo Thompson (Red Krayola) ; une dizaine d'avant-premières (dont **Feed** de Brett Leonard et **Nothing** de Vincenzo Natali) ; une compétition de courts-métrages en forme de marathon. Et pour les noctambules, une nuit incontournable : la Nuit « Auto-Défense USA », programmée par Secondscouteaux.com, ballet de films sur la vengeance tous plus explosifs et cultissimes.
Renseignements au 01.44.76.62.00, et programme sur le site Net etrangefestival.com.

n'est pas pour me déplaire. Sur ce, bonne continuation, et vive les notules lunaires de San Helving!!! **Eric Sallier, Bordeaux.**

PAS CONTENT !

Salut les bronzés,
J'espère que vous avez passé de bonnes vacances. Oui? Tant mieux, alors à l'attaque! Je dois dire que je suis peiné, voire choqué, par la façon dont vous avez traité le dernier opus de Tim Burton. Non seulement le film n'a pas droit à un papier (juste une petite critique), mais en plus, il n'est même pas dans les avis chiffrés... Bravo! Après Lucas, Burton serait-il devenu votre nouvelle « tête de turc »? Moi en tout cas, j'ai adoré son film! Autre film oublié, **Sahara**. Bon d'accord, ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais une petite critique (un tiers de page), ce n'était pas la mer à boire... *(Le film ayant rapidement quitté les salles, nous n'avons pas jugé important de rattraper le coup, on verra ça pour la sortie DVD)* Dernier coup de gueule sur le papier de **H2G2**, les caractères blancs sur fond gris blanc, c'est vachement lisible, bravo le maquettiste! Il était temps de prendre des vacances! *(Regarde l'encadré sur la même page, on a rectifié l'erreur!)* Passons maintenant aux côtés positifs. Il n'y en a qu'un, mais de taille: le retour de Comic Box. Alors là, que dire, sinon un grand merci!
Bon à part ça, JPP va bien? Pensez à le faire boire, parce que cette canicule, c'est mortel pour les personnes âgées. Quoi? Vous l'avez oublié dans la cave des archives en partant? Le malheureux! Un mois sans manger ni boire! Remarquez, au moins il sera au frais. Un conseil à celui qui ira lui ouvrir: prends un fusil à pompe mon gars, sinon il va te bouffer tout cru! Et je ne parle pas du reste... Ben ouais, un mois sans bouffe et sans femme... Je vous dis pas dans quel état il doit être, sacré JPP! Prends soin de toi mon gars, et continue à nous faire bien marrer avec tes jeux de mots à deux euros! Bon, ben je vous dis salut et à la prochaine. Bona to vada!
PS: Malgré mes critiques, je continuerai à vous lire quand même, MOI!

Michel Lalo (aKa Hong Kong Fou Fou)

On a vu **Chartie et la chocolaterie** *très peu de temps avant le bouclage, donc impossible de s'étendre dessus. Il faut néanmoins savoir qu'une partie de la rédaction n'a pas aimé le film (à part Didier et David en fait), mais que nous avons privilégié un avis favorable plutôt que de tirer sur l'ambulance, ce qui voudrait peut-être dire qu'on ne veut pas forcément faire de Burton notre nouvelle « tête de turc », comme tu sembles le sous-entendre. Sinon, JPP va bien. À vrai dire, il rajeunit de jour en jour, on va peut-être même finir par le convaincre de regarder* **Blade II** *un jour!*

Critique H2G2

Nouvelle comédie anglaise à débarquer ce mois-ci avec le tonitruant Shaun of the Dead, H2G2 témoigne d'un enthousiasme certain mais d'un résultat quelque peu bancal.

Dans le style exercice inglut, la comédie se pose là. Voilà en effet un genre qui semble prendre un malin plaisir à se positionner comme l'antithèse parfaite d'une méritocratie. On serait d'ailleurs tenté d'avancer qu'on a plus de chances de se marrer devant une pantalonnade gentiment bâclée mais digne, que devant un ouvrage attentif aux petits ingrédients et créé dans les moindres détails, comme c'est le cas d'**H2G2**. Car certes, ce film est très soigné, plutôt souvent bien pensé et de très bonne facture considérant qu'il signe le coup d'essai de deux novices se contentant d'un budget relativement modeste (en cause de 50 millions de dollars). Et puis l'ambiance qui s'en dégage est loin, très loin même, d'être déplaisante, notamment grâce à une direction artistique cultivée et servie par des effets spéciaux souvent époustouflants (mention spéciale au Creature Shop). Il faut également congratuler l'intégrité du projet, entertainement estampillé British, et la justesse d'une distribution qui fait presque toujours mouche. Bref, **H2G2** est manifestement un projet qui se décarcasse comme un fou pour chercher à bien faire, l'constat terrible s'il en est: c'est peut-être là que réside son principal problème.
Il faut déjà bien avouer que dans sa recherche de concevoir un vrai film à partir d'un gros délire, **H2G2** s'est condamné à être contre-nature. Ainsi, que Douglas Adams lui-même ne soit jamais parvenu à l'adaptation pour le grand écran est une tragédie d'autant plus cruelle qu'elle est d'une logique implacable: en forçant son univers à rentrer dans le moule d'un long-métrage, il devient, si ce n'est traître, au moins allergique à certains des principes mêmes de son œuvre qui est justement de pouvoir errer sans but dans un univers totalement absurde. Après son décès, ses successeurs ont sans doute espéré que l'esprit d'**H2G2** survivrait à cette violente acclimatation. Mais la volonté force-rée, et pourtant bien compréhensible, de sérieuser ce qui à la base échappe à toute logique narrative (et à toute logique tout court) plombe le film. Car il y a vaguement une histoire dans **H2G2**, celle d'Arthur Dent, Anglais lymphatique et frileux qui loupe de peu l'explosion de la Terre, la femme de sa vie, pour avoir refusé de la suivre dans ses aventures. Alors qu'il ingurgite son chagrin d'amour sur l'épaule peu concernée de son meilleur ami, Ford Prefect, ce dernier lui annonce la destruction très prochaine de la Terre. D'abord incrédule, Arthur Dent doit bien se rendre à l'évidence lorsqu'il se retrouve embarqué dans le vaisseau spatial de Zaphod Beeblebrox, Président de la galaxie et ravi avant de trépasser qui vous explosent de ce drôle de voyage.
La suite du script tente de se partager entre tapisseries décrivant l'univers créé par Douglas Adams, et révélations des enjeux scénaristiques plantés dans les premières minutes. Dire que ces deux aspects ne vont pas homogènes est un doux euphémisme. Déclarer que la trame principale du script est peu passionnante en est un second. Ainsi, malgré un couple très attachant, la romance d'**H2G2** tombe à plat, comme d'ailleurs tous ces petits objectifs scénaristiques qui s'accumulent au fil des péripéties. C'est donc logiquement que l'on se tourne vers les séquences les plus amenées pour trouver son contentement. Et là, bien souvent, le ravissement est total. L'introduction du guide galactique par exemple, sorte de générique d'ouverture survenant sans prévenir au premier tiers du métrage, est un petit bijou. Même usage pour le monologue intérieur d'un cétacé en chute libre, la découverte d'une race d'aliens en forme de capotes tue-mouches ou encore une scène action en image par image particulièrement réjouissante. Mais malgré ces nombreux soubresauts inspirés, le film reste hétérogène et n'est jamais hilarant. On est donc en droit de se demander si, finalement, une succession de sketches totalement décousus n'était pas plus appropriée au projet. Mais aussitôt on réalise à quel point ce genre d'œuvre conceptuelle serait indigeste. Rien à faire, la problématique semble irrattrapable, et le film condamné à rester aussi plaisant que caricaturé. Ce qui promettait d'être un grand délire balourd toute loi terrestre reste plombé par la pesanteur de l'adaptation cinéma. **H2G2** est certes un OVNI très réussissant dans lequel on embarque avec un grand plaisir mais malheureusement, il ne décolle jamais pour les sommets intergalactiques auxquels il prétend.

Julien DUPUY

THE HITCHHIKER'S GUIDE TO THE GALAXY (USA/GB, 2004, REAL: GARTH JENNINGS, SCEN: DOUGLAS ADAMS ET KAREY KIRKPATRICK D'APRES L'OEUVRE DE DOUGLAS ADAMS, DIR. PHOT: IGOR JADEL-LILLO, MUS: BERNIE LEADON ET JOBY TALBOT, PROD: DOUGLAS ADAMS, TODD ARNOW, GARY BARBER, ROGER BIRNBAUM, DEREK EVANS, NICK GOLDSMITH, ROBBIE STAMP, JAY ROACH, CAROLINE HEWITT ET JONATHAN GLICKMAN POUR TOUCHSTONE PICTURES, SPYGLASS ENTERTAINMENT, EVERYMAN PICTURES ET HAMMER & TONGS, INT: MARTIN FREEMAN, SAM ROCKWELL, STEPHEN FRY, ZOOEY DESCHANEL, MOS DEF, WARWICK DAVIS, ALAN RICKMAN, JOHN MALKOVICH, BILL NIGHY... DUR: 1HR 35ST, BUENA VISTA INTERNATIONAL. SORTIE LE 17 AOUT 2005.

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais toute l'information du fantastique.

■ Nouvelle production Creative Light Worldwide (**Night Creep**, **Demon Town**, **The Possessed**), **Paralysis** s'apparente à première vue à une relecture de **L'Emprise**, le chef-d'œuvre glauque et barré de Sidney J. Furie. Retranchée volontairement dans un manoir désert afin d'écrire son nouveau bouquin, une romancière à succès (Jill Small, petite certes mais déjà entraperçue dans **Dark Walker**) est régulièrement assaillie par une entité invisible de plus en plus menaçante, entité n'hésitant pas à la paralyser pour mieux abuser d'elle. Réalisateur de quelques séries Z assez sympas (**A Crack in the Floor**, **Studio 666**), Corby Timbrook nous promet un film terrifiant. On l'espère aussi.

■ C'est bien connu, Moïssakis n'aime pas les gens qui n'aiment pas **Matrix**. Logique donc de retrouver sur sa « death-list » le nom de A. Raven Cruz, un nouveau venu qui a décidé de frapper fort d'entrée avec **The Helix... Loaded**, une grosse parodie bien débilo (budgétée à un million de dollars) se foutant ouvertement de la gueule du travail des frères Wachowski. Après que « l'élu » ait passé l'arme à gauche, Orpheum (Dana Woods remplace Gary Coleman initialement prévu) doit trouver « l'autre élu ». Aidé dans sa quête par Infiniti (la débutante Samantha Brooke) et The Orafice (Cylk Cozart, prochainement dans **16 Blocks**, le nouveau Bruce Willis), Orpheum doit donc protéger Nuvo (Scott Levy, **The Attic Expeditions**) des griffes de l'agent Smak (Geremy Dingle, **Wish You Were Dead**, oui, on a compris Stéphane). Par-dessus tout ce joyeux foutoir, Raven Cruz rajoute Vanilla Ice (ancien rappeur mainstream) et un mec en costume dans le rôle du lapin blanc. Tous aux abris maintenant, le Grec vient de débarquer en slip et en marcel, manche de pioche à la main.

■ Tout comme Brad Pitt, Christopher Atkins est un ancien de ***Dallas***. Sauf que ce dernier joue désormais dans des petits films d'horreur comme **Caved In**, coproduction entre la Sci-Fi Channel et CineTeL. Dans ce modeste monster movie réalisé par Richard Pepin (cofondateur de PM Entertainment et réal, entre autres, de **Hologram Man** et de **Cyber Tracker 1** et

HOSTEL L'ENFER QUATRE ETOILES

« Je n'avais que 22 ans lorsque j'ai écrit le scénario de **Cabin Fever**. *Dix de plus lorsque j'ai écrit celui de* **Hostel**. *Il n'est plus question de comédie horrifique cette fois, mais d'un véritable film de trouille sanglant, à l'intersection des meilleurs films de Miike comme* **Audition** *et de l'œuvre de Tinto Brass. »* Voilà comment Eli Roth décrit **Hostel**, son second long-métrage après le sous-estimé **Cabin Fever**, nouveau film qui permettra peut-être à cet ancien de Troma d'inscrire durablement son nom sur la liste des réalisateurs à suivre de très près en cas de réussite. Simple d'apparence, le pitch nous colle aux basques de deux potes (Jay **Torque** Hernandez et Derek **Dumb and Dumberer** Richardson) partis en Europe pour un road trip sex n'drugs. Ils arrivent alors dans un hôtel de passe réputé pour ses filles avant de s'apercevoir que la bâtisse renferme de bien lourds secrets qui risquent de leur coûter la vie. Tourné « à domicile », à Prague en République Tchèque, **Hostel** s'annonce encore plus putride et gore que **Cabin Fever**, notamment grâce aux SFX sanglants de KNB. Finissant actuellement la postproduction, Eli Roth ne devrait pas s'arrêter en si bon chemin et embrayera normalement sur **The Box** (d'après Matheson), **Bad Seed** et **Scavenger Hunt**, une comédie. Ses détracteurs risquent de faire la gueule pour un bon moment. **Alexandre BUSTILLO**

2). Chris est John Palmer, un aventurier organisant des raids pour bourgeois en manque de sensations fortes. Aujourd'hui, c'est dans une vieille mine désaffectée de Bulgarie qu'il décide d'emmener ses clients comptant la barrique irlandaise Colm Meaney (**Layer Cake**, **Les Ailes de l'Enfer**) et la toute mimi Angela Featherstone (**Soul Survivors**, **Evil Dead 3**). Hélas, c'est bel et bien là que se planque un scarabée géant aussi balèze qu'un rhinocéros, gros bestiau confié à Digital Slaves VFX, déjà coupable des effets spéciaux de la série **Air Bud** ! Guère motivés à l'idée de se prendre une corne géante dans le cul, Chris et ses z'amis vont alors tout faire pour retrouver la sortie le plus vite possible...

■ Gentille parodie des films d'Edgar Wallace, The Trixxer nous vient du pays de la douceur, de la contrée enchantée où l'on écoute Rammstein en mangeant de la choucroute, bref de l'Allemagne, vous l'aviez bien évidemment compris. Mais qu'est-ce donc qu'un « Trixxer » (« Der Wixxer » en version originale) me demande cet aimable lecteur installé confortablement sur la cuvette de ses toilettes ? Le Trixxer n'est rien d'autre qu'un affreux boogeyman surarmé (matez un peu la taille de son tromblon, obligé il fait un complexe ce mec, doit y avoir un tout p'tit piniwinni dans le slip du Trixxer) rendant maboules les fins limiers de Scotland Yard. Heureusement que les inspecteurs Evan Longer (Oliver Kalkofe, une star comique d'Outre-Rhin, également scénariste) et Long (Bastian Pastewka, à tes souhaits mon pote) sont là, des flics certes portés sur la gaudriole mais bien décidés à démasquer le lascar. Réalisateur apparemment comblé du résultat, Tobi Baumann devrait tout prochainement enchaîner sur la suite. D'ici là, continuons de nous abreuver de saucisses et de décibels.

■ Tiens ? Y'avait longtemps qu'on n'avait pas vu un film à sketches dans les Notules. Quatre histoires sont donc au programme de Death 4 Told, un film au budget limité (85 000 dollars, soit ce que je me fais par mois pour écrire cette rubrique) et confié à deux inconnus, Bo Buckley et C. Michael Close. Au menu, **The Psychic** ou la destinée malheureuse d'un joueur de tarot. On n'en sait pas plus aujourd'hui, sauf que Margot Kidder (**Amityville**) et Tom Savini y participent. Le sketch **World's Most Haunted** nous emmènera quant à lui dans une casbah maudite, et **The Doll's House** et **Folklore** s'intéresseront aux destins d'un romancier troublé et d'une bande de campeurs apeurés par des légendes plus vraies que nature. Si c'est bien, promis, je finance la suite.

■ Bernard Rose, voilà un gars qu'on aime bien à Mad depuis **Paperhouse** et surtout **Candyman**. Anciennement titré **Man with Movie Camera**, Snuff-Movie devrait le rappeler à la bonne mémoire du fantasticophile averti (*« On t'avait prévenu mon salaud !! Bernard, c'est un mec bien !!! »*). Visiblement inspiré de l'affaire Charles Manson/Sharon Tate, Nanard fait commencer son histoire en 1975. Jeune réalisateur prometteur, Boris Arkadin quitte précipi-

La perfide Albion à l'honneur dans les Notules ce mois-ci, avec deux nouveaux longs-métrages sponsorisés par Amber Pictures. Tout juste terminé, The Witches Hammer ne devrait pas sortir des sentiers battus et rebattus par des films comme **Underworld** et **Bloodrayne** avec son héroïne ramenée d'entre les morts et transformée en chasseresse vampire. Claudia Coulter (**Almost Strangers**) endosse la panoplie complète tandis que la daronne Stephanie Beacham (**Inseminoïd**, putain, ça ne nous rajeunit pas) tente le come-back sous la houlette de James Eaves, un scénariste/réalisateur qui avait déjà fait parler de lui à Mad avec **Hellbreeder**, un film d'horreur avec notre Dominique Pinon national en tête d'affiche. Pas encore tourné, Bane devrait se révéler beaucoup plus intéressant avec son concept relativement proche de **Saw**. Quatre femmes se réveillent dans un manoir isolé. Elles sont certes toutes amnésiques, mais comprennent rapidement (une première pour des filles) qu'elles sont au centre d'une expérimentation hasardeuse qui tournera rapidement à l'autopsie ! On espère que le résultat final sera aussi excitant que le petit teaser proposé sur le site de Amber Pictures.

THE FOG LES DITS DES VIEUX MARINS

Alors que Crystal Lagoon (**Twister : The Core**, qui prépare depuis quelque temps/actuellement le casting) est en train de retrouver le propriétaire du phare de Point Reyes, où **Smallville**, Maggie Grace (tout juste parvenue du monde de la série **Lost**) et Selma Blair (connaissez-la ? Elle est notamment sexy vue dans **Barbershop** et sa suite) se mettent des cocktails d'Antivirils Bay, petite ville côtière victime d'une malédiction ancestrale : tous les soixante ans, un brouillard de marins morts sort de sa tombe et massacre ses habitants jusqu'au dernier. La prêtresse de la mystérieuse Selma Blair (qui chope le rôle au nez et à la barbe de la chanteuse Fergie du groupe Black Eyed Peas) et du roi Simon Rex (**Scrubs**) (**A.I. 2, Space Cowboys**) retrace un truc sorti peu. Paniquant, aussi de retrouver

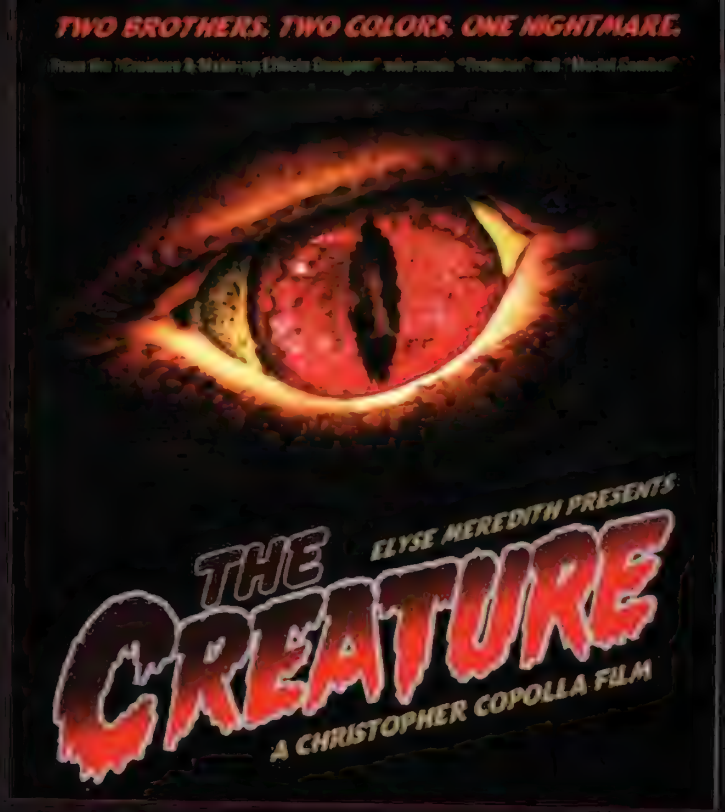
Mathew Top, un blond chef opérateur connu pour **Hitrix 2**, **Hellraiser : Inferno**, dans il faisait particulièrement sinistre, aurait remplacé le réalisateur de Robert Rodriguez, Antonio Trashorras, comme prévu sur **Stigmata** de sinistre mémoire. Acrobatie gratuit sur nos écrans l'année prochaine...

Alexandre Poncelet

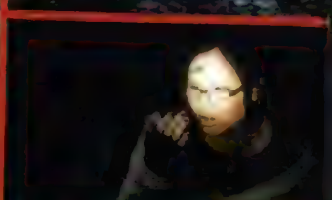
tamment le domicile conjugal où une petite sauterie est donnée en son honneur après un appel urgent de son producteur. Une poignée de harpies hystériques en profitent alors pour s'introduire chez lui, assassinant sa femme et ses convives sous l'œil complice d'un homme mystérieux, qui filme toute la scène avec sa caméra. Quelques décennies plus tard, Boris décide de reconstituer et de filmer cette nuit sanglante... Alors, qui est donc le pervers pépère à la caméra? Jeroen **Le Quatrième homme** Krabbé? Joe **Jeepers Creepers 2** Reegan? La playmate Teri Harrison? Heu non, à mon humble avis, elle se fait rapidement dessouder celle-là...

■ Du haut de ses 25 piges, Doug Sakmann devient tranquillement l'un des cinéastes les plus farfelus de la Côte Ouest. Après le délirant **Punk Rock Holocaust** (dont la suite est déjà prête), le bonhomme enchaîne sur **Re-Penetrator**, véritable film porno revisitant chaudement les aventures du docteur West, rebaptisé pour l'occasion docteur Breast. Ce dernier est un sacré vicelard puisqu'il n'hésite pas une seconde à ressusciter de belles gonzesses fraîchement décédées en leur injectant son fameux sérum vert fluo directement dans la foufe. S'enchaînent alors d'intensives et sanglantes scènes de baise entre les pros Joanna Angele et Tommy Pistol, où cunnilingus et fellations finissent généralement dans des gerbes de sang. Lovecraft va encore se pignoler dans sa tombe...

■ N'entretenant aucun lien de parenté avec le gros barbu, Christopher Coppola (une brute épaisse attifée comme un biker) revient de vacances avec **The Creature** sous le bras, son nouveau méfait après **Deadfall** et **G-Men from Hell**. Relativement bordélique, le pitch de **The Creature** se déroule au beau milieu de terres arides, là où deux frères (l'un Black, l'autre White, faudra sûrement voir le film pour en connaître la raison) se retrouvent traqués par un monstre pataud baptisé « Bloodhead ». Rien de transcendant à première vue, excepté le casting peut-être, véritable fourre-tout où se bousculent Andre Ware (**Blue Demon**, **Une journée en Enfer**), Frank Gorshin (le « Riddler » du Batman de 66 avec Adam West), l'ancienne star de Broadway Shirley Jones, et Lynda Carter, Wonder Woman en personne. Allez hop, un p'tit coup de lasso magique et l'affaire devrait être réglée.



■ Toujours aussi actif derrière son combo, Charles Band revient parmi nous avec **Decadent Evil**, un fort joli titre qu'il n'est pas allé chercher bien loin. Pour son 25ème film, l'ancien patron de Full Moon ne change pas son fusil d'épaule et nous refourgue une nouvelle histoire remplie de petits monstres à sale gueule. Il s'agit pour l'occasion de Marvin, créature mi-homme mi-reptile enfermée dans une cage à oiseaux par une prêtresse vampire prête à tout pour dominer l'humanité, qui se résume ici à une famélique poignée de figurants. Récemment dégommé dans **Land of the Dead**, l'incontournable Phil Fondacaro (version miniature de Chuck Norris) se laisse tartiner la tronche de latex par



CRY WOLF
LES NUITS DU CHASSEUR

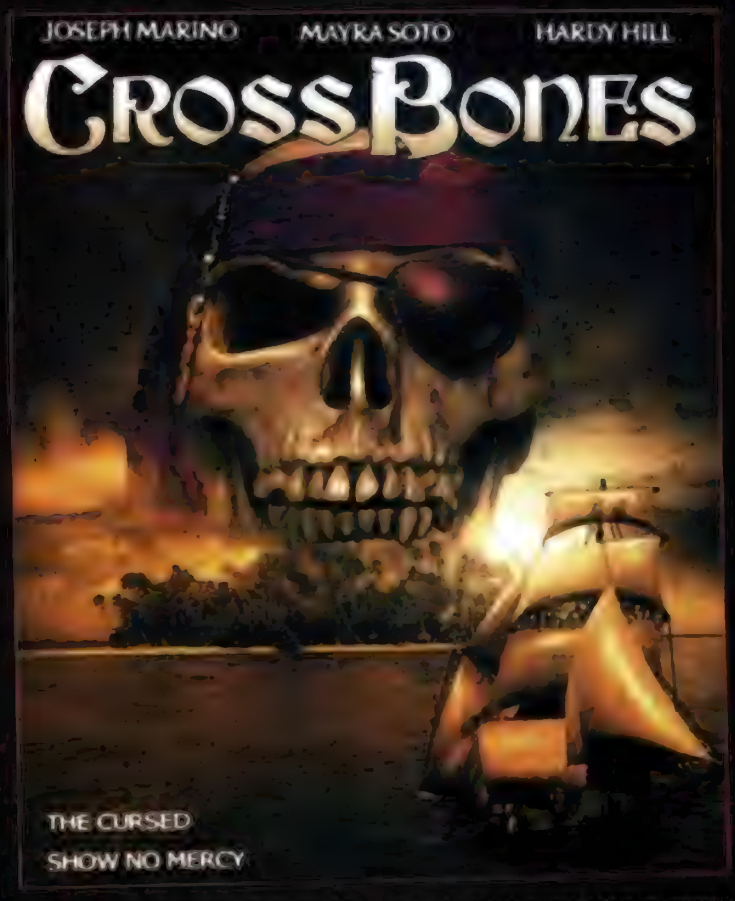
Cry Wolf, retenez bien ce titre car vous risquez d'en entendre beaucoup parler d'ici peu. Premier long-métrage live du jeune Jeff Wadlow (auteur de plusieurs courts-métrages primés et d'un dessin animé, **Catching Kringle**), **Cry Wolf** s'apparente au premier abord à un slasher lambda. Un petit campus américain est en proie à la terreur depuis la découverte du corps méchamment charcuté d'une élève. Guère perturbée par la nouvelle, une poignée d'étudiants en profite pour lancer une rumeur : un tueur en série du nom de Wolf serait en activité sur le campus. Mais contre toute attente, les meurtres reprennent de plus belle, décimant un peu plus à chaque fois un casting branchouille composé de Julian Morris (la série ***Young Arthur***), Lindy Booth (**L'Armée des morts**), Jared Padalecki (**La Maison de cire**) et du rocker-colgate Jon Bon Jovi (déjà 13 films au compteur en tant qu'acteur). Rien de très palpitant me direz-vous, mais le scénariste Beau Bauman (déjà remarqué avec le script de **Prey**, où une famille perdue dans une réserve africaine se retrouve traquée par une horde de lions) nous promet un twist tout simplement ahurissant. Alors certes, ce n'est pas le premier à le faire, mais les rares chanceux ayant vu le résultat confirment : le dernier acte de **Cry Wolf** est tout simplement dément. Du coup, on l'attend babines retroussées et bave dégoulinante.

Alexandre BUSTILLO

Chris Bergschneider (maquilleur attitré d'un quarteron de DeCoteau comme **The Killer Eye**, **Leeches!** et **Voodoo Academy**), tandis que se trémoussent autour de lui quelques donzelles peu farouches comme Debra Mayer (**Hell Asylum**, **Stitches**) et Jill Michelle (**Murder-Set-Pieces**). Les fêtus de Z craignos ne manqueront pas de souligner aussi la présence de Danny Draven au montage, sympathique réalisateur de **Deathbed** et de **Horrorvision**.

■ Scénariste et producteur de **The Deadly Spawn** (**La Chose** chez nous), Ted Bohus vient de réaliser **Hell on Earth**, son premier long-métrage pour le compte d'une toute nouvelle boîte de prod, Horror Biz Films. Un projet mûrement réfléchi puisque Bohus en a écrit le script dans les années 80. Qualifié par son génie-

teur de **Evil Dead** urbain, **Hell on Earth** narre les déboires d'une famille de débiles congénitaux aux prises avec une horde de démons et de créatures hideuses issues du livre de Tarkuhn, une bible de démonologie cousine du Necronomicon. Kristin Woodburn (**Aftermath**), Teresa Vicario (**The Love Lesson**... Promis, je sécherai pas de l'année) et Peter Stickles (**Cemetery Gates**, promis, je sécherai pas... Ah ben non, là ça ne marche pas) sont donc rapatriés des limbes pour jouer



les Ash de service tandis que Horror Biz Films s'attelle à une séquelle de **The Deadly Spawn**. C'est bon ça.

■ Au secours. Lloyd Kaufman (saint patron de Troma, pour les bigorneaux ayant tout oublié pendant les vacances) revient, et il n'est pas content. Ou plutôt si, puisqu'il a enfin trouvé un fast-food qui a accepté de l'accueillir pour les prises de vues de son nouveau délire, et ce après de longs mois de recherches intensives, durant lesquels même notre Granger national fut réquisitionné. Bénis soient les dieux du Z. **Poultrygeist: Attack of the Chicken Zombies!** sortira donc prochainement et risque d'entrer direct au panthéon des plus grands délires de Troma. Attention, attendez-vous à du lourd de chez lourd: fast-food militaire construit sur les ruines d'un cimetière indien (je transpire), l'American Chicken Bunker (je bande) voit tous ses nuggets devenir des monstres cannibales (je jouis). Jamais bien loin quand il s'agit de faire la conne pour pas un rond, Debbie Rochon (**Mulva 2**, **Bleed**, **Dead n' Rotting**, toujours pour les bigorneaux) est accompagnée dans ce nouveau combat contre la malbouffe par Lemmy, chanteur mythique et vérolé de Motörhead, acteur à ses heures perdues (**Terror Firmer**, **Tromeo and Juliet**, **The Curse of El Charro**). **Poultrygeist**, pas encore vu mais déjà culte!

■ Maître incontesté d'une boîte spécialisée dans le DVD, le multimédia et le clip (plus de 250 à son actif, dont un paquet pour les Rolling Stones, Cypress Hill ou encore Redman), le jeune Daniel Zirilli est aussi un réalisateur débordé. Avec **CrossBones**, il signe son dixième long-métrage (après **Voodoo Tailz**, **Vengeance**...), une histoire de flibustiers zombifiés directement inspirée de **Pirates des Caraïbes**. Comme vous le savez, la télé-réalité est dangereuse pour la santé, surtout lorsqu'elle réactive une malédiction vieille de 200 ans: imaginez un épisode de ***L'Île de la tentation*** (Fausto et sa copine postulent pour la saison prochaine, toute la Mad team s'est déjà inscrite dans l'équipe des tentateurs) où déboulerait une poignée de pirates cannibales aussi avides d'or que de chair fraîche... Relativement excitant n'est-ce pas? Habitués des prods Zirilli, Mayra Soto et Tim Elwell sont rejoints pour l'occasion par Joseph Marino (**Day of the Dead 2**) et Jessie Camacho, ancienne candidate de ***Survivor***, le ***Koh-Lanta*** ricain. À quand Leatherface Vs. la Star Académy?

San HELVING

MORTUARY
SIX PIEDS SOUS TERRE

Quelques nouvelles de l'actualité débordante de Tobe Hooper. Alors qu'il vient juste de finir les prises de vues de **Zombies** (voir Mad 176), le père de Leatherface nous balance son **Mortuary** dans les gencives, un projet monté avec toute l'équipe de **ToolBox Murders** (dont le deuxième volet serait déjà en route), du producteur Tony Didio aux scénaristes Jace Anderson et Adam Gierasch. Ces derniers se seraient vaguement inspirés de Lovecraft pour l'histoire : en quête d'une nouvelle vie, la famille Doyle migre dans une petite ville de Californie, afin de reprendre un funérarium abandonné. Bien évidemment, celui-ci est hanté par les âmes de ses anciens clients. Dan Byrd (prochainement à l'affiche de **La Colline a des yeux** d'Alexandre Aja, on n'en peut plus de l'attendre celui-là), Stephanie Patton (**Deep Impact**), Alexandra Adi (**American Pie**) et la revenante Denise Crosby (épouse Creed dans **Simetierre**) vont donc être soumis aux pires atrocités (du moins on l'espère), sous l'œil complice de Hooper et des maquilleurs de Captive Audience, les goreux derrière les débordements crados de **La Passion du Christ**. Pour l'anecdote, l'actrice Courtney Peldon (**Wild Grizzly**) s'est blessé à la main avec un couteau sur le tournage, tout comme Marilyn Burns en son temps sur celui de **Massacre à la tronçonneuse**. Un signe du destin ?

Alexandre BUSTILLO

PAN'S LABYRINTH LES SONGES DE GUILLERMO

Après le succès international de **Hellboy**, notre chouchou Guillermo Del Toro retourne en Espagne (où il avait tourné **L'Échine du Diable**) pour les besoins de son nouveau film, **Pan's Labyrinth**, une fable surnaturelle située en 1944, au moment de la montée du franquisme. C'est en effet dans la province de Segovia, près de Madrid, que le réalisateur a donné le coup d'envoi d'un tournage long de 14 semaines le 11 juillet dernier. Budgété à plus d'une dizaine de millions d'euros (une somme risquée pour une production espagnole), **Pan's Labyrinth** raconte l'histoire de la petite Ofelia, une jeune fille malade dont la vie change du tout au tout quand sa mère Carmen décide de suivre son nouvel époux, le capitaine Vidal, dans une petite ville de province. Près de sa nouvelle demeure, elle découvrira les vestiges d'un labyrinthe secret et fera la connaissance d'un faune merveilleux. Cette rencontre lui permettra alors de s'abandonner à un univers de conte de fees qui l'éloignera de son cruel beau-père, un soldat franquiste dont la mission est de nettoyer la région des derniers résistants. Jusqu'à ce que son imaginaire se fracasse à la réalité... Tourné en espagnol tout comme **L'Echine du Diable**, **Pan's Labyrinth** est néanmoins servi par un casting qui ne nous sera pas étranger de ce côté-ci des Pyrénées, puisqu'on note la présence de Sergi Lopez (**Harry, un ami qui vous veut du bien**), Ariadna Gil (**Jet Set**), Alex Angulo (**Le Jour de la bête**), Maribel Verdu (**Y tu Mama Tambien**) et la jeune Ivana Baquero (**Romasanta**). « Il s'agit d'un film dans la lignée de **Cronos** et **L'Échine du Diable**, inspiré de l'imagerie des grands illustrateurs de contes de fées comme Edmond Dulac ou Arthur Rackham, et il n'a aucune aspiration commerciale, » précise le réalisateur, qui prévoit de dévoiler « la bête » au prochain Festival de Cannes, juste avant de s'embarquer dans la production du très attendu **Hellboy II**.

Stéphane MOÏSSAKIS

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SEVEON

À la vue de toutes les nécrologies qui ont ponctué les pages de Mad ces dernières années, on peut véritablement dire que l'on assiste à la fin d'une époque. C'est aujourd'hui au tour de Teruo Ishii de nous quitter, l'un des grands papes du cinéma d'exploitation japonais.

HOMMAGE A TERUO ISHII (1924 - 2005)

Malgré une importante filmographie, le sieur Ishii reste pour ainsi dire inconnu en France, où seuls **L'Enfer des tortures** et **Femmes criminelles** sont sortis en VHS (pendant que nos amis belges eurent l'occasion de découvrir l'un des épisodes de sa serie ***Super Giant*** sur leurs écrans). Pour les amateurs de cinéma de genre, Teruo Ishii reste pourtant une figure incontournable: films noirs, fantastiques, de super-héros, de tortures, de bikers, d'action, de yakuzas... Le cinéaste nippon aura touché à presque toutes les grandes tendances du cinéma populaire durant sa carrière s'étendant de la fin des années 50 au début du XXI[e] siècle.

L'HOMME DES STUDIOS

Teruo Ishii est l'archétype du réalisateur de studio. Un yes-man tournant au gré des tendances cinématographiques et des attentes du public, qui s'est cependant démarqué du lot par son talent de conteur et de metteur en scène. Sa carrière débute donc à la fin des années 50 à la Shin Toho, où, après avoir fait logiquement ses classes comme assistant réalisateur, il passe lui-même à la réalisation. C'est en se retrouvant aux commandes de la série ***Super Giant***, démarrée en 1957, que le réalisateur commence à se faire remarquer au sein de l'industrie. Dans ces délicieux métrages au charme désuet, Ishii filme les aventures d'un extraterrestre humanoïde en collant plongé dans toutes sortes de péripéties dont il ressort inévitablement victorieux. Débarquant donc en Belgique et aux États-Unis dans une version coupée-collée reprenant diverses scènes de trois différents épisodes, Super Giant peut être considéré comme l'ancêtre de tous les super-héros nippons qui feront les beaux jours de la télé locale et internationale quelques années plus tard. Dès lors, Ishii va travailler par vague, suivant les grandes tendances du moment. Après le succès de ***Super Giant***, le cinéaste se retrouve propulsé sur une série de films noirs de qualité, **Yellow Line** (1960), **Black Line** (idem) et **Sexy Line** (1961). Influencé par l'école américaine, le réalisateur délivre des polars classieux, à la cinématographie léchée, et se déroulant dans un Tokyo magnifiquement « noir ». Avec cette trilogie, Ishii démontre qu'il sait parfaitement changer de style selon le type de film auquel il s'attelle. Le réalisateur se ressource en fait sans cesse - ses œuvres suivantes ne feront que le confirmer - faisant de chaque nouveau travail, une aventure cinématographique différente de la précédente où les notions d'images, d'éclairages, de montage et de rythme sont continuellement remises à jour. Et il en faut du talent (et de la patience) lorsque l'on s'appelle Ishii et que l'on se retrouve constamment attaché à des genres ou des séries précises pour lesquels on n'a pas forcément beaucoup d'intérêt. En se lançant dans **Abashiri Jail** (1965), Teruo ignore qu'il va tourner pas moins de 10 suites à ce mini phénomène qui comptera au final 18 épisodes! Film de prison mettant en scène le grand Ken Takakura, **Abashiri Jail** n'a a priori rien d'une série fleuve. Mais l'énorme succès public aidant, les pontes de la Toei décident évidemment de faire durer la série. Teruo Ishii, pourtant habitué à ce genre d'exercice, craque et demande à un collègue de le remplacer, craignant (non sans raison) de se retrouver ad vitam coincé dans les méandres d'Abashiri... Quoi qu'il en soit, le tout premier épisode d'**Abashiri Jail**, qui reprend l'intrigue de **La Chaîne** de Stanley Kramer, est devenu un classique quasi instantané soutenu par un excellent jeu d'acteurs (Takakura en tête, évidemment, mais aussi Tetsuo Tambo) et un travail cinématographique de première classe (ah, les sublimes scènes dans la neige avec les corbeaux!).

EROTISME GROTESQUE

Fin des années 60, le cinéma japonais connaît une crise que certains studios, la Nikkatsu en tête, tarissent en offrant du sexe à leurs spectateurs. Ishii se retrouve alors aux commandes d'une série de films en costumes érotiques et hautement sadiques qui lui vaudront, bien plus tard, une petite renommée dans certains milieux cinéphiles européens. **Joy of Torture** (**Femmes criminelles**, 1968), au titre haut en couleur, **Orgies of Edo** (1969) et **Hell of Torture** (**L'Enfer des tortures**, 1969) n'ont qu'un seul but: offrir un maximum de tortures « authentiques » (les amateurs d'exploitation apprécieront à sa juste valeur le prétexte historique derrière ces films!) pratiquées sur de belles donzelles en petite tenue. Concept simple mais efficace, qui permet une nouvelle fois à Ishii de faire mouche aux yeux du public.

Entre ces productions, Ishii tournera un film longtemps maudit, **Horror of the Malformed Man** (1969), que l'on a pu découvrir pour la première fois en Occident il y a quelques années, lors du Festival d'Udine. Maudit car longtemps interdit au Japon où son sujet, évoquant des handicapés physiques, relève du pur tabou. Pourtant, le film de Ishii n'a rien d'un plaidoyer ou d'une œuvre sociale et s'inscrit dans un registre purement fantastique. Logique pour une production s'inspirant du grand romancier Edogawa Rampo, le maître du polar fantastique, dont Ishii est un grand amateur. Indéniablement, **Horror of the Malformed Man** se distingue du reste de la filmographie de Ishii (le caractère culte du film et sa longue invisibilité aidant). Surréaliste, onirique et franche-

ment décalé. **Horror of the Malformed Man** met en scène une sorte de savant fou souffrant d'une difformité physique et qui rêve de créer un monde empli de « freaks » de sa nature. Le film, qui débute comme une « detective story » classique, se conclut par un véritable choc visuel prouvant définitivement que Ishii est un grand metteur en scène.

KARATE ET PETARADES MECANIQUES

Alors que le début des années 70 marque l'explosion mondiale du film de kung-fu, les producteurs japonais se disent à leur tour qu'il ne serait pas idiot de faire du cinéma martial. C'est ainsi que Ishii se retrouve collé au seul et unique Sonny Chiba, le plus grand (?) acteur martial japonais, dans trois films de baston musclés et, parfois, franchement originaux: **The Street Fighter's Last Revenge** (1974), **The Executioner** (idem) et **Karate Inferno** (itou). La mode suivante étant celle des films de motards - peu inspirés au final par le phénomène américain de films de bikers remontant à la décennie précédente avec des titres comme **Les Anges sauvages** de Corman - Ishii se voit placé aux commandes de deux films de bosozoku (les gangs de motards nippons) mettant en scène de véritables petites frappes en bécanes. Le

tournage sera, on peut s'en douter, loin d'être une sinécure...

En 1979, Ishii disparaît de la scène cinématographique, et ce pendant douze ans, années durant lesquelles il ne réussit pas à monter les projets qu'il désire. Enfin, grâce à l'autofinancement, Ishii retourne au cinema au début des années 90 avec des projets véritablement personnels - peut-être pour la première fois de sa carrière. Il adapte ainsi plusieurs bédés de Yoshiharu Tsuge, un mangaka unique, au parcours aussi étonnant que son œuvre. Le travail très littéraire de Tsuge ne se prête à priori pas véritablement au 7ème Art. Pourtant Ishii, avec **Gensen-Kan Inn** (1993) et **Screwed** (1998) réussit à transposer son univers et l'atmosphère particulière qu'il y développe. Décalés et fascinants, ces films doivent beaucoup à leur casting, notamment à Tadanobu Asano dans **Screwed** qui, dès que l'on parle de cinema indépendant bizarroide, se pose immanquablement là.

En 2001, Ishii tourne ce qui sera son dernier film, **Blind Beast Vs Dwarf**. Petit budget filmé en DV, cette production est un nouveau retour de Ishii vers son auteur fétiche, Edogawa Rampo, dont il mélange ici deux de ses œuvres (notamment *La Bête aveugle* qui avait été auparavant magistralement adaptée par Yasuzo Masumura et qui est sorti cet été sur nos écrans). Le cinéaste délaisse totalement la débauche esthétique de Masumura (par contraintes budgétaires on peut imaginer) et dirige un « mystery thriller » bien ficelé dans lequel on retrouve Shinya **Tetsuo** Tsukamoto dans la peau d'un enquêteur à la Sherlock Holmes.

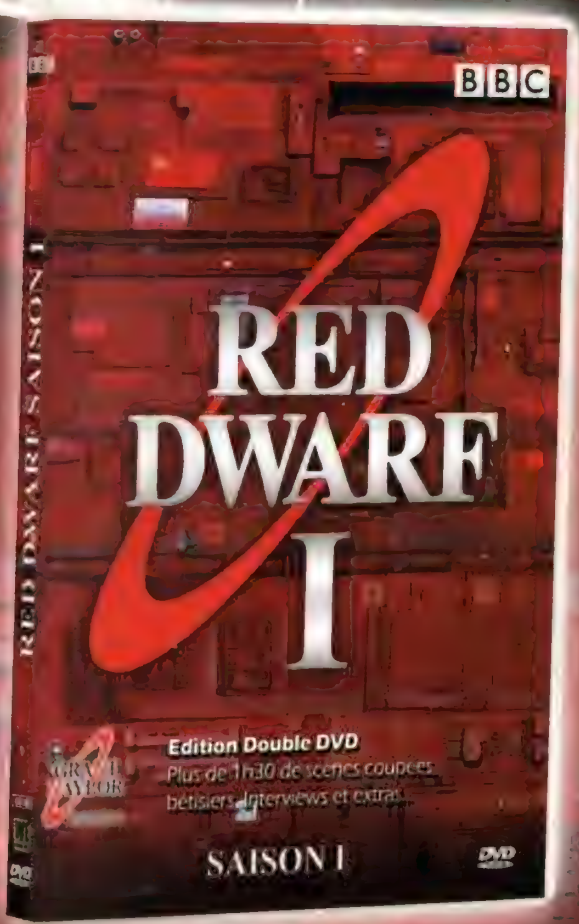
Teruo Ishii est mort le 12 août dernier à Tokyo des suites d'un cancer. Cette figure essentielle du cinéma populaire japonais n'aura pas eu le temps de tourner ce qu'il envisageait déjà comme son film ultime: une version nippone d'**Il était une fois en Amérique**. Ishii avait une vision assez négative de sa carrière (on renverra ceux qui veulent en savoir plus sur le bonhomme, ses œuvres et sa vision, à son interview publiée dans le hors-série Cinémas d'Asie). Dur lorsque l'on sait que le cinéaste s'approchait doucement de la centaine de films et qu'au final, seule une infime partie de sa filmo retenait son attention. Pour nous autres, en tout cas, le jugement est beaucoup plus enthousiaste et nombre de ses travaux sont à classer parmi les classiques du pop cinéma, au même titre que les films de Roger Corman, Chang Cheh ou encore Russ Meyer.

Bien qu'un grand nombre de ses productions soient encore indisponibles en vidéo, on peut trouver les titres les plus célèbres de Teruo Ishii en DVD au Japon (dont certains avec sous-titres anglais, miracle!), aux States et en Hollande. Et si tout se passe bien, l'année prochaine devrait voir l'arrivée de plusieurs de ses films en DVD français. Dommage qu'ils arrivent à titre posthume...

Julien SÉVÉON

SERIE CULTE !

L'Aventure intergalactique la plus déjantée !



EN DVD
LE 22 SEPTEMBRE

WE PRODUCTIONS
GAME ONE
MAD MOVIES

5EME FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE DE NEUCHATEL

La Suisse n'est pas fondue que d'horloges, de comptes à numéro, de coucous et de propreté. Le temps d'un festival paillard, on peut y apprécier un bon gore irlandais, de vieux délires SF russes ou la quintessence du cinéma asiatique. C'était au NIFFF en juillet.

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : **Innocence, Izo** et **Code 46.**

En haut, de gauche à droite et de haut en bas : **Zebraman, Boy Eats Girl, The Last Horror Movie** et **Suffocation.**

En cinq éditions, le cadet des festivals européens de films fantastiques, le NIFFF, ou Festival du Film Fantastique de Neuchâtel, a trouvé sa place au sein de la confrérie européenne. La preuve : il attirait début juillet 12 000 spectateurs autour d'une soixantaine de films. Pas mal pour une localité de 10000 âmes au décor idoine : dans cette petite cité helvétique, on imagine bien un giallo ayant pour décor la Tour médiévale de la Prison, une histoire de fantôme aztèque au musée d'ethnographie, un bon vieux slasher décimant les étudiantes de la Cité universitaire. Quant au Lac de Neuchâtel, on voit bien un monstre amateur se la couler douce dans ses profondeurs entre deux fondues gargantuesques… Reste que le principal cauchemar des festivaliers est une police qui sonne le couvre-feu à minuit trente. Il n'y a pas que l'abbaye qui est médiévale, mais passons…

RECONNAISSANCE

Reconnu par ses pairs, donc, le NIFFF accueillait cette année la neuvième cérémonie du Méliès d'or, trophée kitschounet qui récompense le meilleur film fantastique européen de l'année parmi les Méliès d'argent primés au sein de la Fédération Européenne des Festivals de Films Fantastiques (Amsterdam, Bruxelles, Espoo, Leeds, Lund, Luxembourg, Neuchâtel, Porto, Rome, Sitges). Et c'est sous le haut patronage de John Howe, génial concepteur graphique des décors de la trilogie du **Seigneur des anneaux** et Neuchâtelois d'adoption, que les jurés délégués ont départagé le cru 2004-2005, soit **The Machinist** de Brad Anderson, **EvilEnko** de David Grieco, **The Last Horror Movie** de Julian Richards, **Tempus Fugit** d'Enric Folch, **Code 46** de Michael Winterbottom, **Les Revenants** de Robin Campillo, **Hipnos** de David Carreras et **Calvaire** de Fabrice du Welz. Exercice difficile où menaçait le mauvais compromis (le trop évident **The Machinist** aux dires de certains jurés rendus loquaces par le fendant local). Sans pour autant tomber dans l'audace ou la radicalité (**Les Revenants** ou **Calvaire** auraient fait de bonnes surprises), le jury s'est finalement accordé sur **Code 46**, film pas scandaleux mais dont la carrière est déjà terminée (même s'il n'a pas été distribué en Suisse) et dont le réalisateur, d'ailleurs absent, n'a guère besoin de reconnaissance.

Mais l'essentiel était ailleurs, auprès du public et dans les salles. Et concédons que la dynamique et sympathique équipe du NIFFF sait y faire question programmation, parvenant même à débaucher le temps d'une rencontre survoltée avec le public Terry Gilliam pour parler de son double come-back, avec **Les Frères Grimm** et **Tideland**. L'ouverture fut un feu d'artifice, purement et simplement, puisque les spectateurs eurent le privilège de la première européenne de **Godzilla Final Wars.** On ne reviendra pas ici sur la grosse pièce montée de Ryuhei Kitamura, mais même Nicolas Roeg, membre du jury et réalisateur réputé plutôt intello, y a pris son pied. C'est dire le côté simplement jouissif de la dernière bourre de « Big G »…

ASIE & CO

Le ban et l'arrière-ban asiatique était d'ailleurs plutôt fortiche – qui s'en étonnera ? – avec une sélection parallèle « New Cinema from Asia » pas piquée des hannetons. S'y distinguait notamment l'inclassable **All About My Dog**, métrage nippon où les crises existentielles de la gent canine sont décortiquées jusqu'à l'os en huit tableaux. On put aussi découvrir le nouveau film du Philippin Erik Matti qui, après son **Spider-Man** parodique de **Gagamboy**, s'essaye avec un certain bonheur à l'horreur tendance **Evil Dead** dans **Pa-siyam.** Également sympa (façon de parler), **The President's Last Bang** de Im Sang-soo. Ce thriller politique suit les préparatifs d'un coup d'état lors de la fin de la dictature du général Park en 1979 : noir et couillu comme les Sud-coréens savent le faire. L'inévitable Takashi Miike débarquait avec son nouvel opus (on s'y perd un peu dans les comptes), **Zebraman**, l'histoire d'un prof médiocre qui se prend pour un Power Ranger. Comme on ne prête qu'aux riches, il a carrément ramassé deux prix, le Prix TSR du Public et

le Prix Mad Movies (si, si !). Et comme si ça ne suffisait pas, le stakhanoviste de la caméra alignait aussi en compétition son **Izo**, bon foutage de gueule où un tueur de Shogun ressuscite dans les années 2000. On passe sur **Marebito** de Shimizu et **Calvaire** de Fabrice du Welz, déjà vus et revus ailleurs, ou **Night Watch**, le clip autopromotionnel de deux heures de Bekmambetov qui sent déjà le réchauffé, et l'on s'arrête un temps sur **Suffocation**, *« le premier film fantastique de Chine populaire »* signé Bingjiang Zhang, juste pour avaliser ce que Julien Sévéon écrivait dans ces pages.

WAR ON MOVIES

Hors Asie, la compétition proposait quelques œuvres diversement appréciées où dominaient les métaphores et allégories en tout genre. Au rayon bidoche on trouvait une comédie romantique et britannique avec des zombies. **Shaun of the Dead** ? Non ! **Boy Eats Girl** de Stephen Bradley. Un ado amoureux transi meurt par accident et est ressuscité par une maman vaguement vaudou. Problème : le garçon se réveille avec une envie de chair fraîche et c'est contagieux… Un rien faisandé, avouons-le. Plus saignant était **Dead Meat** de Conor McMahon, joyeux délire irlandais sur l'épidémie de vache folle où paysans et génisses virent zombies sous l'effet d'une malbouffe galopante. Le dernier plan, un groupe de rescapés parqués dans un camion à bestiaux (en route vers l'abattoir), vaut manifeste. Pour son premier film, le Canadien Daniel Roby a tenté lui le coup de l'allusion raciale dans **La Peau blanche**, qui commence par l'agression à la gorge d'un Noir par une escort girl blanche. Début prometteur que tempère une plus classique histoire de vampires urbains traitée sur un mode réaliste un peu ennuyeux. Restait enfin parmi les œuvres à clés **Innocence** de Lucile Hadzihalilovic, conte métaphorique sur le conditionnement féminin où l'on suit la destinée d'une poignée d'adolescentes pubères dans un mystérieux pensionnat coupé du monde. L'ambiance, la portée universelle et le ton profondément personnel ont plu au jury (présidé par Nicolas **Ne vous retournez pas** Roeg, l'écrivain Brian Aldiss, le designer suisse Deak Ferrand et Thibaut Dopchie du BIFFF bruxellois), qui lui a décerné le Narcisse, Grand Prix du Festival.

Les fans hardcore de fantastique, qui seront restés perplexes devant **Innocence**, auront trouvé matière à consolation dans la rétrospective « Invaders from Marx », réunissant une vingtaine de films produits entre 1936 et 1986 de l'autre côté du Rideau de fer. On retiendra le cultissime **Kin-dza-dza**, tourné en pleine glasnost par Georgi Daneliya, au synopsis pas si éloigné que ça du récent **H2G2** : deux beaufs russes se retrouvent embarqués malgré eux dans une crise galactique sans queue ni tête. Comme ce n'était pas produit par Disney, c'est resté radicalement décousu d'un bout à l'autre et donc plus jouissif. **Planeta Burg**, avec ses cosmonautes, ses décors de volcan en éruption de pacotille et son titre digne de Franquin, valait son pesant de matriochkas. Au sortir de ces projections pour fumeurs de moquette, une grave question s'imposait presque : si la Guerre Froide a finalement produit quelque chose de bon (sans le faire exprès), la War on Terror en fera-t-elle autant ? Mais là, je m'égare. Ça doit être l'excès de fondue…

Alain LORFÈVRE

→ par Julien DUPUY

ILM attacks !

Pablo Helman avait vanté dans Mad Movies les mérites des toutes nouvelles gestions de particules créées pour Terminator 3 : le soulèvement des machines. Depuis, cet Argentin rigolard s'est occupé de quelques travaux de dernière minute sur Les Chroniques de Riddick et La Mort dans la peau. Des missions accomplies dans l'urgence et qui le prédisposaient à relever le défi délirant de La Guerre des mondes de Spielberg, dont il nous a parlé juste avant d'assister à une réunion avec Sam Mendes pour Jarhead.

ENTRETIEN AVEC **PABLO HELMAN** COSUPERVISEUR DES EFFETS SP

Photo © ILM

Ci-dessus :
Pablo Helman.

En haut :
Les superbes concepts réalisés par Ryan Church au sein d'ILM.

Plus encore que vos exploits techniques, c'est l'efficacité d'ILM sur ce film qui m'a sidéré. Non seulement 400 plans truqués ont été bouclés en moins d'un an, mais de plus vous vous prépariez alors à déménager dans vos nouveaux locaux de San Francisco.

Ce fut en effet une année tendue pour ILM, d'autant que nous étions en charge de deux autres projets monumentaux, **The Island** et **La Revanche des Sith**. Concernant **La Guerre des mondes**, nous sommes parvenus à tenir ces délais grâce à plusieurs atouts. Il y a tout d'abord la personnalité de Steven Spielberg qui, en matière de trucages, ne doute jamais. Il est d'une efficacité sans égal et fait toujours en sorte de ne pas vous mettre de bâtons dans les roues. Et croyez-moi, ce genre de metteur en scène est rarissime. Dans le cas contraire, je pense que nous aurions succombé sous la masse d'angoisse générée par ce projet. Ensuite, Steven a fait un usage très important des animatiques, ces story-boards conçus en images de synthèse. Si bien que, avant même la construction des décors, il savait ce qu'il allait filmer et ce que nous devrions créer. Fait incroyable : sa préparation était telle, que nous pouvions commencer l'animation des créatures en 3D avant qu'il ne tourne un seul plan. Bien entendu, elles avaient besoin par la suite d'être calées, et Steven pouvait parfois improviser sur le tournage, mais le principal était là. Nous avons également changé la structure du travail chez ILM pour essayer de donner plus de latitude à chaque employé. Enfin, nous étions deux superviseurs à travailler sur le film, puisque je partageais ce poste avec Dennis Muren, qui entretient une fructueuse collaboration avec Steven Spielberg depuis plus de vingt ans.

Comment vous êtes-vous partagés le travail ?

Dennis s'est occupé du début du film, de la séquence de l'intersection en particulier, mais aussi de la première partie de la bataille sur la colline et de la scène du ferry-boat. Je me suis chargé de la scène de la voiture, de l'intrusion des aliens dans la cave, du tripode enflammé dans la scène de la colline et du final dans la ville. La répartition des tâches s'est faite de façon très naturelle, en fonction de nos goûts et de nos expériences passées. Et comme nous partagions le même bureau durant la production, nous avions beaucoup d'échanges durant toute la postproduction.

L'autre avancée technique primordiale de* La Guerre des mondes, *c'est que le film participe à cette nouvelle vague de mise en scène digitale, où la caméra acquiert un nouveau langage grâce à la liberté que lui donne le numérique.

Je pense aussi que ce fût là le grand pas en avant de **La Guerre des mondes** et en particulier dans deux séquences que Steven a abordées comme des professions de foi : la fuite de Tom Cruise après la scène de l'intersection et le plan-séquence de la voiture. Ce sont vraiment des scènes que Steven n'aurait jamais conçues s'il n'avait pas autant utilisé les animatiques. Le story-board trad'tionnel a plutôt tendance à vous enfermer dans des découpages plus classiques. L'autre apport du numérique réside dans le parti pris d'invisibilité des effets spéciaux : tout devait sembler le plus réel possible, et c'est pour cette raison que Steven nous a demandé expressément de ne rien filmer d'un point de

ECIAUX VISUELS SUR **LA GUERRE DES MONDES** POUR ILM

vue divin, comme dans ces scènes épiques du **Seigneur des anneaux** où la caméra surplombe toute l'action. Et comme il voulait rester auprès des humains, et du personnage de Tom Cruise en particulier, tout en retranscrivant la frénésie de la situation, il en est venu naturellement à imaginer ces deux plans-séquences. Mais vous remarquerez que dans la scène de la voiture, même si la caméra ne cesse de bouger, elle ne s'éloigne jamais du véhicule, elle reste toujours collée aux passagers. La grande phobie de Steven, était que son film fasse « science-fiction », il fallait aborder **La Guerre des mondes** comme il avait approché **Il faut sauver le soldat Ryan**, qui est resté probablement notre principale source d'inspiration.

Spielberg parle également des attentats sur le World Trade Center.
Ce fut aussi un de nos référents, même si l'on ne s'en est inspiré que pour des détails, comme la présence de la fumée par exemple. Toujours dans cette ambition de rester réaliste, il a fallu aussi que nos tripodes soient crédibles. Par exemple, leur rayon devait être sobre et il fallait éviter de leur donner des aptitudes trop fantaisistes. On ne devait surtout pas les voir voler. À l'inverse, le fait qu'ils ne se déplacent qu'en marchant leur conférait une présence physique affirmant leur invasion de notre planète.

Parlez-moi de l'incroyable scène de la voiture.
C'est définitivement l'une des séquences les plus complexes du film : elle dure presque trois minutes sans coupure apparente, et elle nous a demandé six mois de travail. Je savais que ce serait une scène extrêmement compliquée à réaliser, et j'ai prévenu Steven : il fallait qu'il prenne conscience qu'en faisant une ou deux petites concessions, comme couper le plan, il gagnerait du temps et de l'argent. Mais Steven a refusé en bloc, il m'a répliqué : *« Je veux ce plan-séquence coûte que coûte ! Et ça va m'amuser de voir comment vous allez pouvoir vous en sortir ! »*. (rires) Le plan a été conçu en sept parties qui respectaient toutes l'animatique de Steven. Certaines de ces parties ont été filmées en suivant la voiture des personnages circulant sur un trajet préétabli à travers le millier de figurants dispersés sur un tronçon d'autoroute. Ensuite, nous avons retourné la scène, mais cette fois avec une voiture-caméra qui était équipée de huit caméras pointées dans des directions opposées. Ainsi, en numérisant ces images, nous pouvions reconstituer tout l'environnement du véhicule et nous assurer que, quelque soit l'angle de prise de vue adopté ultérieurement par Steven, nous aurions l'arrière-plan correspondant. Enfin, nous sommes allés dans un studio de tournage, avec la voiture sans vitre et un toit amovible que retiraient deux opérateurs pour laisser passer la caméra. Là, nous avons filmé les comédiens qui interprétaient la scène en plusieurs fois. Nous avions onze repères spatiaux et temporels que nous devions respecter durant ce plan-séquence. En dehors de cela, Steven et les comédiens pouvaient improviser, d'autant que nous avons filmé tous les plans sans caméra pilotée par ordinateur. Rassembler tous ces éléments en postproduction a été d'une rare complexité. Il nous a fallu reconstituer en numérique les vitres, mais aussi la voiture et l'arrière-plan pour assurer certaines transitions.

Ci-dessus :
Pablo Helman (au centre) discute avec le chef du département maquettiste Steve Gauley (à gauche avec la casquette) autour de la maquette du pâté de maison utilisé pour la scène de l'intersection.

En quoi le fait que les créatures possèdent trois jambes a été un souci pour leur animation ?
Étrangement, ça n'a pas été si difficile que ça. Spielberg nous avait demandé de nous référer à des animaux sous-marins, et c'est pour cette raison que l'on a mis en place ces mouvements souples et mécaniques à la fois pour les tripodes. Ce fut plus un souci pour le design. Vous avez sans doute remarqué que les tripodes partagent avec les aliens beaucoup de points communs : les tripodes ont trois pieds, les aliens ont trois jambes et trois doigts ; un dôme translucide couvre le sommet des tripodes, le haut du crâne des aliens est également opalescent. Comme nous voulions adopter ce principe jusqu'au bout, nous avons également essayé de donner trois yeux aux aliens, mais ça ne fonctionnait pas. De même, les designers d'ILM, comme Ryan Church, se sont attachés à rendre les tripodes fonctionnels, tout en prenant soin de révéler leurs différentes aptitudes au cours du film pour les rendre terrifiants du début à la fin. Ils ont travaillé avec les animateurs pour optimiser leur travail et s'assurer que nous exploitions bien au maximum les possibilités offertes par leurs créations.

Justement, comment êtes-vous parvenus à filmer les tripodes au grand jour, tout en respectant le mystère qui devait les entourer ?
C'est à la fois Steven et les archives du 11 septembre qui nous ont apporté la solution : simplement, tout le film est rétro éclairé. Le soleil peut être une source lumineuse très puissante, mais si vous vous situez sous le mauvais angle, il peut également tout vous dissimuler. C'est particulièrement sensible dans la scène de l'intersection.

Et qu'en est-il de la taille des tripodes ?
Dieu merci, Steven avait choisi de filmer en 1.85 ! S'il avait opté pour un format large, je ne sais pas comment nous serions parvenus à retranscrire le gigantisme des créatures parce que pour les avoir entièrement dans le cadre, la caméra aurait dû être bien trop éloignée. Nous avons également résolu ce problème en employant sur le tournage un ballon dirigeable de petite taille, que nous élevions jusqu'à la grandeur supposée des tripodes. Ça nous permettait à la fois de mieux travailler avec les acteurs, qui pouvaient accrocher leur regard vers un élément physique, mais aussi avec le cadre des plans qui étaient logiquement plus simples à composer. Il fut également compliqué de retranscrire le poids des engins. Pour le coup, il s'agissait surtout de jouer sur la vitesse de leurs déplacements.

Y a-t-il des éléments en durs dans vos effets spéciaux, ou bien avez-vous tout créé en numérique ?
Non, nous avons filmé une certaine quantité d'éléments composés ensuite dans nos plans, comme du feu, notamment pour la scène de la colline, beaucoup de fumée ou de chute de débris pour la séquence de l'intersection et des maquettes pour le début et la fin du film. D'ailleurs, nous avons utilisé les miniatures, comme celle de l'église, de façon assez novatrice : plutôt que de la filmer en train d'être détruite, nous l'avons photographiée sous tous les angles au soleil, puis nous nous sommes servis de ces photos pour les projeter sur un modèle en 3D. Nous obtenions ainsi des textures très convaincantes, sans passer des heures à éclairer le modèle numérique. Par la suite, nous animions la destruction du modèle 3D de l'église, sans jamais toucher à la maquette. C'est une méthode très efficace, dont ILM s'est également beaucoup servi sur **La Revanche des Sith**.

Le Stan Winston Studio a travaillé sur une séquence qui n'est pas dans le film. (1) Y avez-vous également contribuée ?
Nous n'avons pas travaillé directement sur la scène des cocons, mais nous avons conçu des plans où l'on voit l'herbe rouge s'étendre et nous avions réalisé plusieurs extensions de décors dépeignant la propagation de cette vermine. Je crois que pour Steven, toute cette partie de l'histoire était excellente, mais hors sujet : elle faisait trop « Halloween », trop science-fiction. Par contre, nous avons travaillé sur une scène de très grande envergure, que vous devriez voir dans le DVD. Elle montrait les tripodes provoquer un véritable carnage dans la ville, notamment en extirpant les gens des bâtiments à l'aide de leurs tentacules. Nous avions construit quatre grands pâtés de maisons en maquette pour cela.

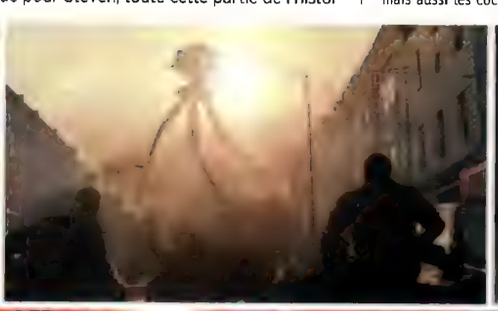
Est-ce que la censure a été un problème ?
Non pas vraiment, il a suffi que l'on évite les matières rouges et humides. Il fallait aussi rester assez évasif sur la mort de ces personnages. Je pense que ce qui est si terrifiant, ce n'est pas tant l'exécution en elle-même que le contexte de leur mort. C'est la même chose avec la scène de la rivière, pour laquelle ILM a incrusté quantité de cadavres numériques. C'était un travail très complexe d'ailleurs, car il fallait gérer en synthèse non seulement les corps digitaux, mais aussi les remous qu'ils provoquaient.

J'ai eu l'impression que les tripodes n'étaient pas tous identiques.
C'est le cas, mais ce n'est pas vraiment intentionnel. Au cours de la postproduction, Steven les voulait de plus en plus grands, nous forçant à changer leur gabarit et parfois leur apparence. De même, certains tripodes sont équipés des prisons-paniers, d'autres non. Les têtes des tripodes sont celles qui ont le plus changé durant la production. Vous savez, je pense que ce film a été pour Steven l'occasion de tester des choses. Maintenant, contrairement à la plupart des films sur lesquels nous travaillons, Steven ne change que très peu d'avis : il sait ce qu'il recherche, et ne dévie jamais de la route qu'il s'est fixée. C'est aussi là que réside le secret de la réussite de **La Guerre des mondes**.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(Special Thanks to Suzy STARKE)

Photos de ces trois pages © 2005 Paramount Pictures and Dreamworks, All Rights Reserved. Images courtesy of ILM.

(1) : Ray Ferrier devait découvrir que l'herbe rouge était en réalité un réseau sanguin alimentant des cocons d'aliens. Le Stan Winston Studio s'était chargé de créer l'herbe, mais aussi les cocons pour cette scène qui n'a pas été filmée.



Réalisateur : Shinji Aramaki – D'après une œuvre de : Masamune Shirow

APPLESEED

Dès le 31 août 2005
Kaze vous rembourse votre place de cinéma Appleseed !

1 chèque de remboursement de 5 €
pour l'achat d'un DVD Kaze*
(ticket de caisse)
et d'un ticket de cinéma Appleseed

ou

1 ticket de cinéma Appleseed
= 1 bon d'achat de 10 € sur
le site www.kaze.fr

*Plus de renseignements sur www.kaze.fr/ticket ou dans votre magasin participant à l'opération. L'opération ticket est valable du 31/08/2005 au 30/09/2005 - Offre limitée à une participation par foyer.

Et dès le 26 août, découvrez la Bande Originale d'Appleseed

ÉDITION SIMPLE

- Bande son originale (CD1)
- Musique originale (CD2)
- Livret de 20 pages

ÉDITION COLLECTOR (limitée à 2000 ex.)

- Bande son originale (CD1)
- Musique originale (CD2)
- DVD Bonus :
  Extrait du film (Dive For You), making of, clip des Boom Boom Satellites, 4 bandes annonces, galerie d'images, biographie de Masamune Shirow, crédits.
- Livret de 32 pages
- La plaque d'identification de Briareos

Geneon ANIMÉ mcm www.appleseed.fr demoun Mad Movies KAZE

LA MORT EN LIGNE LE TELEPHONE PLEURE

Ceux qui connaissent déjà le cinéaste savent que Miike est un homme dont les maîtres mots sont « originalité » et « surprise ». Pourtant, Miike n'a pas toujours accouché de films originaux ou hors normes au sein de la production cinématographique nippone. Certains de ses projets cinéma (**Salaryman Kintaro**, **Andromedia**) ne possèdent aucune véritable originalité et se révèlent parfois d'une rare platitude (même s'ils se laissent regarder sans ennui). **La Mort en ligne**, au premier coup d'œil, semblerait se ranger de ce côté…

Une jeune fille reçoit un message sur la boîte vocale de son portable. Le numéro affiché n'est autre que le sien, la date celle du lendemain et la voix, qui se fond en un strident hurlement, semble être la sienne… Le lendemain, à l'heure inscrite préalablement sur son portable, elle meurt effectivement, dans des conditions pour le moins étranges. C'est au tour d'un de ses amis de recevoir un coup de téléphone possédant les mêmes caractéristiques inquiétantes, un autre appel qui se conclut, bien entendu, par la mort de l'interlocuteur visé… Yumi, amie de la prochaine victime en devenir, décide de ne pas la quitter des yeux et tente de percer le mystère derrière ces appels mortels.

Pas besoin d'avoir un doctorat ès cinéma fantastique nippon pour se rendre compte des très nombreuses similitudes entre **La Mort en ligne** et **Ring**, LE film qui relança le cinéma horrifique au Japon. Ici, la cassette maudite est remplacée par le téléphone portable, les victimes savent dans les deux cas exactement quand elles vont mourir et se refilent, involontairement, la mortelle malédiction (SIDA, es-tu là ?). **La Mort en ligne** se présente donc comme un remake « nouvelle saveur » du film de Hideo Nakata. *« Encore un ! »* ne manqueront pas de s'exclamer les détracteurs, qui ne voient dans ce nouveau cinéma horrifique d'Extrême-Orient qu'une suite de films identiques sans originalité. Pourtant, pour une fois, il est vrai que **La Mort en ligne** sent la copie sixième génération… Commande de la Kadokawa afin de fournir comme chaque année son quota de films d'horreur, ce métrage va pourtant, sous la férule de Miike, réussir à sortir du lot. Ce qui n'était pas une mince affaire.

La première demi-heure reprend classiquement les mêmes lignes directrices que **Ring**, sensation tenace de déjà-vu à l'appui : début de la malédiction, première petite révélation lors de la soirée mortuaire, etc. Bref, on se demande un peu si le père Miike ne nous mène pas en bateau… C'est véritablement par la suite que le cinéaste va prendre ses distances avec l'œuvre qu'il avait commencée à décalquer. Il transforme ainsi pendant plusieurs dizaines de minutes son film en mise en boîte de la télé nippone, très friande de shows TV abrutissants sur le surnaturel. Un présentateur télé récupère effectivement l'amie de Yumi et propose à son public de voir en live'n'direct quel sera son sort à l'heure annoncée de sa mort. Entre voyeurisme putassier et charlatanisme professionnel, Miike, qui a souvent travaillé pour le petit écran, se fait plaisir et cartonne copieusement ce monde. Mais c'est surtout dans le ton de son film et dans son rythme que Miike va s'éloigner de ce qui a pu être fait auparavant. Ainsi, il abandonne la musique, d'habitude très présente et essentielle à l'élaboration d'œuvres comme **Ring** ou **Ju-On**. Pas de soudaine explosion sonore, pas de composition atmosphérique, Miike tente une approche nouvelle – ou du moins différente – du cinéma horrifique tel qu'il est largement conçu au Japon depuis la fin du siècle dernier. S'il fallait trouver une correspondance à **La Mort en ligne**, on regarderait plutôt du côté de la Corée du Sud et de son **Ring Virus**, qui accordait une place importante à la dimension psychologique de ses personnages. Miike mise donc sur un rythme lent pour faire progresser son intrigue et permettre à ses personnages de s'épanouir. C'est en renouant avec son thème phare de la famille contrariée que Takashi Miike va totalement se réapproprier **La Mort en ligne**. Il aborde d'abord ce sujet par petites touches (une discussion à l'université, quasiment en fond sonore, autour du thème des abus familiaux et de leurs conséquences) avant d'en faire la pierre angulaire de son film. Comme à son habitude, notre stakhanoviste de la pellicule fait de la famille et de ses carences le mal à l'origine du drame surnaturel survenant dans **La Mort en ligne**.

Sans couper les ponts avec ses origines, **La Mort en ligne** est une addition intéressante à la nouvelle vague horrifique nippone, et s'il ne suscitera peut-être pas l'enthousiasme des puristes, il devrait plaire aux amateurs de Miike comme à un public plus large.

Julien SÉVÉON

ONE MISSED CALL. JAPON. 2003. REAL.: TAKASHI MIIKE. SCEN.: YASUSHI AKIMOTO ET MINAKO DAIRA. DIR. PHOT.: HIDEO YAMAMOTO. MUS.: KENJI ENDO. PROD.: YOICHI ARISHIGE, FUMIO INOUE ET NAOKI SATO POUR KADOKAWA-DAIEI EIGA. INT.: KOU SHIBASAKI, SHINICHI TSUTSUMI, KAZUE FUKIISHI, RENJI ISHIBASHI, GORO KISHITANI… DUR.: 1H52. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 21 SEPTEMBRE 2005.

CHRISTOPHE LAMBERT DIANE KRUGER DENNIS HOPPER

THE PIANO PLAYER

Action, Suspense et Emotion...

Le premier rôle de
DIANE KRUGER
devenue la nouvelle star en vue
(TROIE, BENJAMIN GATES,
LE TRÉSOR DES TEMPLIERS)
accompagnée de
CHRISTOPHE LAMBERT
dans un rôle magistral
et l'excellent
DENNIS HOPPER
(SPEED, TRUE ROMANCE)

Edito Frivolis **LE 22 SEPTEMBRE** Ciné Live dvdrama

MA SORCIERE BIEN AIMEE
COUP DE BALAI

Série vaguement culte des sixties rediffusée jusqu'à la nausée, ***Ma sorcière bien aimée*** se voit à son tour honorée d'une adaptation en grande pompe au cinéma. Si la ménagère de (largement) plus de 50 ans et les nostalgiques des après-midi pluvieux passés devant M6 devraient se réjouir, les autres risquent de tirer la tronche devant un produit (difficile en effet de parler d'autre chose devant une entreprise clairement mercantile) n'hésitant pas d'entrée à niquer le concept de la série (du vaudeville bas de gamme teinté de magie) en la transposant par une mise en abyme balourde dans le Hollywood d'aujourd'hui. Samantha n'est donc qu'un personnage de fiction, en passe de devenir l'héroïne d'un long-métrage. Jack Wyatt (Will Ferrell), acteur en perdition retenu pour le rôle du benêt Jean-Pierre, s'échine alors à lui trouver une interprète crédible. Hélas pour lui, aucune actrice de la côte Ouest ne semble capable de remuer convenablement son nez, jusqu'au jour de sa rencontre avec une certaine Isabel Bigelow (Nicole Kidman), véritable sorcière de son état désireuse d'abandonner ses pouvoirs magiques pour une vie normale. Spécialisée dans la bluette insipide (**Nuits blanches à Seattle**, **Vous avez un message**, du hardcore donc), Nora Ephron ne change pas son fusil d'épaule, convaincue de la pertinence d'un scénario enchaînant les poncifs et les gags foireux qui ne feront sourire que les masochistes adeptes de comédies post-**Bridget Jones**. Plutôt moche et amoindri par des effets spéciaux affichant une décennie de retard, **Ma sorcière bien aimée** n'est même pas sauvé par son casting, pourtant crédible sur le papier. Aussi belle qu'insipide, Kidman attend patiemment le générique final tandis que s'escriment autour d'elle un Michael Caine pétrifié et une Shirley MacLaine simplement horripilante. Reste ce grand dadais de Will Ferrell, dont le regard constant d'ahuri fait souvent mouche. Guère suffisant pour une comédie bien trop propre sur elle pour convaincre. À croire que le balai, Nora Ephron se l'est carrée dans le fondement. Pour un film de sorcière, ça la fout mal.

Alexandre BUSTILLO

BEWITCHED. USA. 2005. REAL.: NORA EPHRON. SCEN.: NORA EPHRON ET DELIA EPHRON. DIR. PHOT.: JOHN LINDLEY. MUS.: GEORGE FENTON. PROD.: STEVEN H. BERMAN, BOB COHEN, LUCY FISHER ET DOUG WICK POUR COLUMBIA PICTURES ET RED WAGON PRODUCTIONS. INT.: NICOLE KIDMAN, WILL FERRELL, SHIRLEY MACLAINE, MICHAEL CAINE... DUR.: 1H42. DIST.: COLUMBIA. SORTIE LE 21 SEPTEMBRE 2005.

LES 4 FANTASTIQUES
FOUR FANTASTIQUE

En sortant des **4 Fantastiques**, on ne sait pas vraiment si l'on doit se réjouir de ne pas avoir vu la purge annoncée depuis des mois, ou se morfondre devant une approche si frileuse qu'elle n'évite le ridicule que par un manque évident de parti pris audacieux (ce qui porte atteinte au matériau d'origine finalement). Faire de cette adaptation une comédie d'action familiale n'était pas en soi un mauvais calcul (voir le démarquage génial **Les Indestructibles** pour s'en convaincre), si ce n'est que la Marvel refile le bébé à un cinéaste de paille tout juste bon à mener le projet technique à terme et à s'abaisser aux demandes des studios sans réclamer son dû. Car le problème majeur des **4 Fantastiques**, c'est finalement de manquer d'ampleur à tous les niveaux, du casting de séries TV aux péripéties absentes et rarement mises en valeurs (voir les SFX sans point de vue), qui se font voler la vedette par une poignée de gags visant à faire marrer les bambins (tarte à la crème et caca d'oiseau à l'appui). On commence désormais à avoir l'habitude avec Marvel (via **Elektra**, **Punisher**, **Daredevil** ou encore **Blade : Trinity**), mais on ne peut qu'enrager devant le charisme cinématographique de certains personnages foutus ainsi à la poubelle. Passe encore que le film rate Red Richards, Sue et Johnny Storm, mais même La Chose (qui, comble de tout, rappelle les Tortues Ninja de la Golden Harvest !) et Fatalis (qui n'enfile son masque que pour se faire geler les miches dans un pâle climax de bas étage) faisaient plus illusion dans la version invisible de Roger Corman (ceux qui l'ont vue savent de quoi je parle !). Arriver à sabrer à ce point deux des plus beaux persos du catalogue Marvel pour ensuite passer à côté du potentiel spectaculaire du comics (jamais les FF n'allient leurs pouvoirs pour combattre le crime) laisse bien sous-entendre que le projet a été pris à la légère, malgré ses dix ans de development hell bien tapés. Qu'importe, la suite est déjà prévue d'ici deux/trois ans... Espérons que cela laissera le temps aux responsables de décortiquer, analyser et bien comprendre le titre du film, histoire de nous offrir cette fois le spectacle suggéré...

Stéphane MOÏSSAKIS

FANTASTIC FOUR. USA. 2005. REAL.: TIM STORY. SCEN.: MICHAEL FRANCE ET MARK FROST. DIR. PHOT.: OLIVER WOOD. MUS.: JOHN OTTMAN. PROD.: AVI ARAD, CHRIS COLOMBUS, MICHAEL BARNATHAN, BERND EICHINGER ET RALPH WINTER POUR MARVEL ENTERPRISES, 1492 PICTURES, CONSTANTIN FILM ET TWENTIETH CENTURY FOX. INT.: IOAN GRUFFUDD, JESSICA ALBA, MICHAEL CHIKLIS, CHRIS EVANS, JULIAN MCMAHON, KERRY WASHINGTON, MARIA MENOUNOS... DUR.: 1H50. DIST.: UFD. SORTI LE 20 JUILLET 2005.

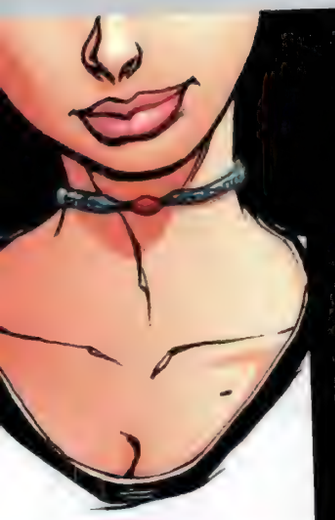
LE TRANSPORTEUR 2
LIVRAISON NON ASSUREE

Le Transporteur 2 aurait pu être un plaisir coupable, un bon gros film d'action idéal en cette période estivale s'il avait été un tant soit peu mieux torché. Malheureusement, cette suite enfonce encore un peu plus dans les méandres de la nullité une franchise qui était déjà mal partie. Nouvellement domiciliée à Miami, Frank Martin voit rouge quand Gianni et Lola, sa dangereuse « über bitch », enlèvent le petit Jack dont il assurait la protection. Toujours aussi pointilleux sur le règlement, Martin va retourner la ville pour le retrouver, histoire de tenir la promesse qu'il avait faite à la mère du môme. Vous l'aurez compris, le script de Besson et Kamen (**Le Baiser mortel du dragon**) n'est qu'un décalque insipide de **Man on Fire**... Enchaînant les tares les plus crispantes des productions Europa (sentimentalisme à deux balles, humour pas drôle ras du bulbe), le film relève par ailleurs du foutage de gueule dans le traitement de ses scènes d'action. Excessivement câblés, les combats n'apportent absolument rien de nouveau par rapport au premier volet à l'exception de la scène de la lance à incendie, très efficace, supervisée par la team de Cyril Raffaelli (**Banlieue 13**). Idem pour les poursuites en bagnoles qui sont relayées par de la synthèse dégueulasse et sombrent dans le nawak le plus total. On roule sur les

toits, on fait des super sauts à la ***K2000***... À ce stade du film, on en a de toute manière plus rien à foutre puisque la scène où Berléand apprend aux agents du FBI à préparer des croque-monsieur (!) a fait partir notre dernier neurone en fumée... Non vraiment, Statham et Leterrier méritent mieux.

David DOUKHAN

FRANCE/USA. 2005. REAL.: LOUIS LETERRIER. SCEN.: LUC BESSON ET ROBERT MARK KAMEN. DIR. PHOT.: MITCHELL AMUNDSEN. MUS.: ALEXANDRE AZARIA. PROD.: LUC BESSON ET STEVE CHASMAN POUR EUROPA CORP. INT.: JASON STATHAM, ALESSANDRO GASSMAN, AMBER VALLETTA, KATIE NAUTA, MATTHEW MODINE, KEITH DAVID, JASON FLEMYNG, FRANÇOIS BERLEAND... DUR.: 1H27. DIST.: EUROPA. SORTI LE 3 AOUT 2005.



ANGLE COMICS

"Avec "Angle Comics", le nouveau label de Bamboo Édition, le lecteur découvrira la diversité de la BD américaine. Au programme, thrillers, polars, westerns mais aussi récits fantastiques, d'horreur ou de science-fiction... Et bien entendu, "Angle Comics" passera aussi par la case "super-héros", pour illustrer cette spécificité typiquement américaine que sont les justiciers en costumes...
Bref, un programme éclectique, qui en donnera pour tous les goûts."

Jean-Marc Laine,
Directeur de la collection Angle Comics

"ANGLE COMICS" : L'AUTRE VISAGE DU COMICS

Septembre 2005

> Spy Boy tome 1 : l'Affaire du Gourmet

(Peter David & Pop Mahn - espionnage - 72 pages - 8,90 €)

"Spy Boy est à la BD ce que la Panthère Rose de Peter Sellers est au cinéma : une franche rigolade !"

> Lazarus Jack

(Mark Ricketts & Horatio Domingues - magie - 128 pages - 11,90 €)

"Si Houdini, le virtuose de l'évasion, était magicien, il serait devenu Lazarus Jack !"

> Crush

(Jason Hall & Sean Murphy - fantastique - 96 pages - 9,90 €)

"Drame adolescent et monstres sanguinaires : Les fans de Buffy contre les Vampires vont adorer !"

Octobre 2005

> Remains

(Steve Niles & Kieron Dwyer - horreur - 128 pages - 11,90 €)

"Des querelles de couples, c'est déjà pas drôle. Si en plus le pâté de maison est entouré de zombies..."

> 303

(Garth Ennis & Jacen Burrows - guerre - 72 pages - 8,90 €)

"Meilleur que le vieux fusil. Plus percutant que Mémoires d'un 38. Droit dans le mille !"

> Fierce

(Jeremy & Robert Love - polar - 128 pages - 11,90 €)

"Qui est celui qui a trahi l'équipe du Rasoir ? Les morts le savent. Et justement, Fierce entend la voix des mort..."

SHERIF FAIS-MOI PEUR
FANTAISIE CHEZ LES PLOUCS

Les deux simili bouseux au sourire Colgate, qui roulent dans leur bolide sudiste, font le coup de poing au bar du coin sur fond de country prisunic et asticotent les flicaillons neuneus qui peuplent leur comté, vous vous rappelez ? C'était sur la défunte 5, à la fin des années 80, entre un ***Derrick*** et un ***Wonder Woman***. Bon, et bien en ces temps de nostalgie télévisuelle régressive, il faudra désormais compter avec cette adaptation cinéma. Les fans vont sans doute tirer la gueule sur certains points (Burt Reynolds en Boss Hogg ? La bimbo chantante Jessica Simpson en paysanne allumeuse ?) mais, pour une fois, il faut bien reconnaître que le film reste au moins fidèle à l'esprit du matériau de base. Les personnages sont tous des idiots congénitaux, les blagues volent au ras des pâquerettes et le tout donne une image de l'Amérique profonde à la fois gentiment crétine et redneck friendly. Heureusement, pour égayer tout ça, on a droit à de longues et généreuses poursuites en bagnoles et à une bande-son qui dépote (AC/DC ou ZZ Top sur de la tôle froissée, y'a pas à tortiller, ça fonctionne). Toujours ça de pris.

Arnaud BORDAS

THE DUKES OF HAZZARD. USA. 2005. REAL.: JAY CHANDRASEKHAR. SCEN.: JOHN O'BRIEN ET JONATHAN L. DAVIS D'APRES LES PERSONNAGES CREES PAR GY WALDRON. DIR. PHOT.: LAWRENCE SHER. MUS.: NATHAN BARR. PROD.: BILL GERBER POUR GERBER PICTURES, WARNER BROS ET VILLAGE ROADSHOW PICTURES. INT.: JOHNNY KNOXVILLE, SEANN WILLIAM SCOTT, JESSICA SIMPSON, WILLIE NELSON, BURT REYNOLDS... DUR.: 1H46. DIST.: WARNER BROS. SORTI LE 24 AOUT 2005.

DARK WATER L'APPART DES TENEBRES

Dans le registre des films que personne n'attend, le remake de **Dark Water** fait figure de cas d'école. Alors que Hideo Nakata (instigateur de l'œuvre originale) vient juste de se choper la honte quatre étoiles sur **The Ring – Le Cercle 2**, le magnat Bill Mechanic (entré dans l'histoire après son licenciement de la Fox suite au « four » de **Fight Club**) investit quelques biffetons dans cette relecture américanisée et téléguidée par les succès ahurissants du **Cercle** et de **The Grudge**. Quasi identique à celle du film de Nakata, l'histoire s'intéresse au cas de Dahlia Williams (Jennifer Connelly), jeune mère en plein divorce douloureux venant juste d'emménager dans un appartement en compagnie de sa fillette. Une tache d'humidité au plafond, des voix susurrées à travers les murs, pas de doutes, la bâtisse est bel et bien hantée. En théorie seulement, car plus intéressé par le drame social déchirant la famille Williams que par les agissements spectraux d'une gamine inconsolable depuis son abandon, le réalisateur Walter Salles loupe le coche avec l'anti-film de trouille par excellence. Si la toujours sublime Jennifer Connelly semble y croire un minimum, il n'en est pas de même pour l'impressionnante galerie de gueules la secondant (Tim Roth, Dougray Scott, Pete Postlethwaite), complètement amorphes et inexploitées. Proprement réalisé et joliment éclairé, **Dark Water** ne reste cependant qu'un exercice de style vain, voire totalement obsolète. Pour le prix de deux places de ciné, mieux vaut acheter le DVD de la version signée Nakata... Entre se faire chier et se chier dessus, on a vite fait de choisir.

Alexandre BUSTILLO

USA. 2005. REAL.: WALTER SALLES. SCEN.: RAFAEL YGLESIAS D'APRES HIDEO NAKATA, TAKASHIGE ICHISE ET LE ROMAN DE KOJI SUZUKI. DIR. PHOT.: AFFONSO BEATO. MUS.: ANGELO BADALAMENTI. PROD.: BILL MECHANIC, ROY LEE, DOUG DAVISON, DIANA POKORNY ET ASHLEY KRAMER POUR PANDEMONIUM/VERTIGO ENTERTAINMENT ET TOUCHSTONE PICTURES. INT.: JENNIFER CONNELLY, TIM ROTH, DOUGRAY SCOTT, PETE POSTLETHWAITE, CAMRYN MANHEIM, JOHN C. REILLY... DUR.: 1H45. DIST.: BUENA VISTA INTERNATIONAL. SORTI LE 31 AOUT 2005.

REVOLVER LA NAUSEE

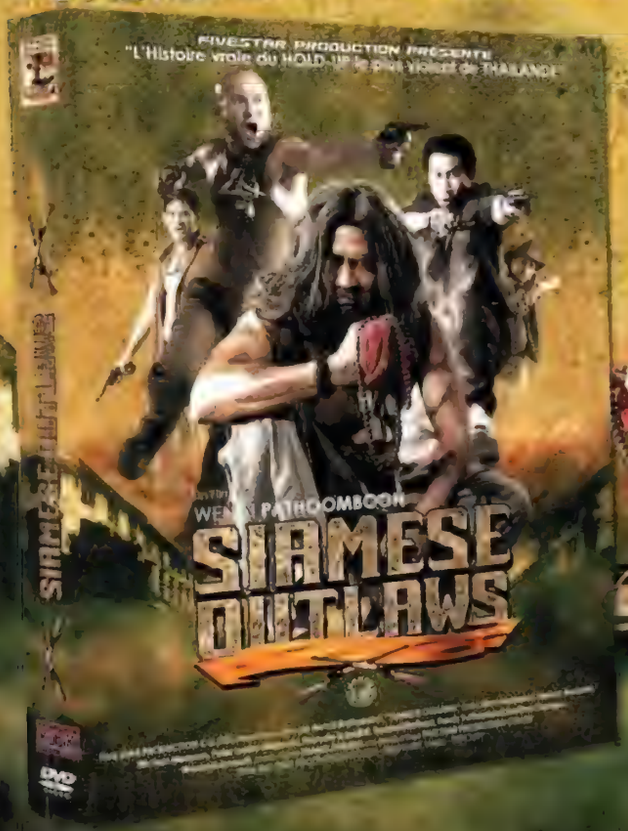
Jake sort de taule et rencontre deux types étranges qui lui apprennent qu'il a contracté une maladie terrible et qu'il ne lui reste que trois jours à vivre. Ils lui proposent d'assurer sa protection, en échange de quoi il devra leur donner tout son fric et bosser pour eux... Complètement débile comme marché hein ? Mais tenez-vous bien, non seulement le héros l'accepte mais en plus, ceci n'est rien comparé au reste du film, long trip déprimant et bordélique shooté par un Guy Ritchie qui a délaissé ses potacheries précédentes pour verser dans le film de gangsters existentiel et ésotérique. L'auteur pompe ses modèles comme un cochon (Scorsese, Tarantino, Raimi, Godard...), secoue le tout très fort et vous balance ça dans la tronche avec une prétention et une bêtise qui confineraient au sublime si le spectacle n'en devenait rapidement insupportable. On ne comprend rien, les partis pris visuels sont dégueulasses (raaah la scène en animation !), les dialogues logorrhéiques moulinent à vide (raaah les monologues intérieurs répétitifs du héros !) et la symbolique fumeuse de l'ensemble dissimule très mal le vide abyssal du propos. On pourrait dire que **Revolver** est sans doute l'un des pires films de l'histoire mais on préfèrera laisser le mot de la fin à Jason Statham, qui trouve ici le non-rôle de sa vie : « **Revolver** *est tellement radical, c'est du jamais vu et vous n'en verrez pas comme ça pendant très longtemps encore.* ». Que Dieu t'entende, coco...

Arnaud BORDAS

G-B/FRANCE. 2005. REAL. ET SCEN.: GUY RITCHIE. DIR. PHOT.: TIM MAURICE-JONES. MUS.: NATHANIEL MECHALY. PROD.: LUC BESSON ET VIRGINIE SILLA POUR EUROPACORP ET TOFF GUY FILMS. INT.: JASON STATHAM, RAY LIOTTA, VINCENT PASTORE, ANDRE BENJAMIN, TERENCE MAYNARD... DUR.: 1H55. DIST.: EUROPACORP DISTRIBUTION. SORTIE LE 28 SEPTEMBRE 2005.

"L'HISTOIRE VRAIE DU **HOLD UP** LE PLUS VIOLENT DE THAILANDE"

5.1 en VF et VOSTF



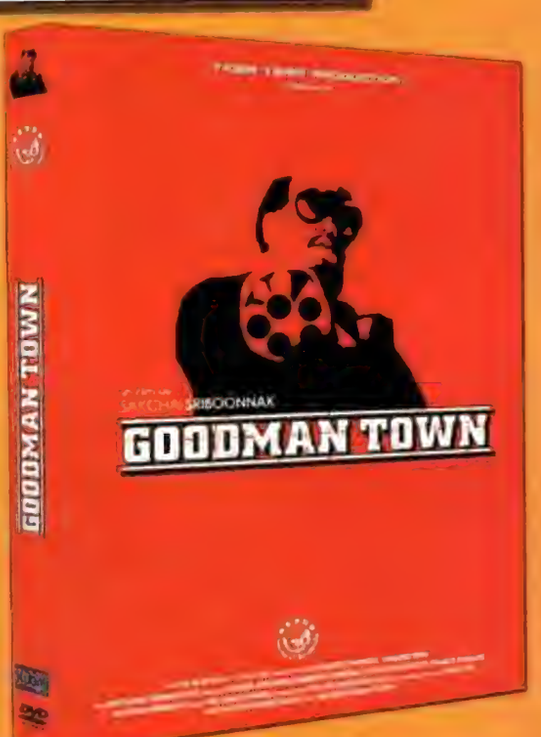
SIAMESE OUTLAWS

le 25 AOut en DVD

"LE NOUVEAU CINEMA D'ACTION MADE IN THAILANDE DEBARQUE EN FRANCE !!!"

GOODMAN TOWN

Produit par THANIT **JITNUKUL** (Bang Rajan)



PREPAREZ VOUS A 1H30 D'ACTION PURE !!!

DISTRIBUTION EXCLUSIVE ONE PLUS ONE VIDEO

KUBIK

5.1 en VF et VOSTF

MAD MOVIES

FURTIF
RETURN OF THE MACH

Bide monumental aux USA après celui de **xXx: The Next Level**, ce qui va sans doute ruiner définitivement la carrière du producteur à la ramasse Neal Moritz, cet hallucinant navet pour demeurés mentaux, croisement improbable entre **Aigle de fer** et ***K2000*** en cent fois plus con, va au moins fermer le clapet d'un Rob Cohen qui, en DVD, ne cessait de se comparer à John Ford et Orson Welles. Mais bien sûr ! Raciste, misogyne, réac et surtout beauf à en gerber, ce buddy-movie d'un ridicule affligeant (et ouais, le méchant navion et le bellâtre deviennent copains avant d'aller péter la gueule des cocos de Corée du Nord !) œuvre pour des Californiens pré-pubères élevés à ***xXx*** et ***Fox News***, qui confondent scènes d'action avec bouillabaisse de CGI découpés n'importe comment. Ahurissant de nullité, le film sombre à ce point dans la caricature outrancière qu'il ressemble littéralement à **Team America**, sans jamais être drôle ! Le mur de la connerie cosmique a encore été franchi, mais cette fois à la puissance Mach 4. Ça fait peur...

Yannick DAHAN

STEALTH. USA. 2005. REAL.: ROB COHEN. SCEN.: W.D. RICHTER. DIR. PHOT.: DEAN SEMLER. MUS.: BT. PROD.: NEAL MORITZ, LAURA ZISKIN, ARNOLD MESSER, MIKE MEDAVOY, BENNETT WALSH ET MICHELLE GLASS POUR COLUMBIA, ORIGINAL FILM, PHOENIX PICTURES, LAURA ZISKIN PROD ET AFG TALONS. INT.: JOSH LUCAS, JESSICA BIEL, JAMIE FOXX, SAM SHEPARD, JOE MORTON, RICHARD ROXBURGH... DUR.: 2H00. DIST.: GAUMONT COLUMBIA TRI STAR FILMS. SORTI LE 24 AOUT 2005.

THE ISLAND
CLONER N'EST PAS JOUER

C'est quand même le monde à l'envers ! Alors que la plupart des studios s'avèrent frileux à l'idée de taper dans le blockbuster réflexif, voilà que certains inconscients se sont mis en tête de rendre le cinéma de Michael Bay un peu plus « intelligent ». Séduit par ce concept (car c'est un concept, il faut bien le dire) lui permettant d'exhiber sa matière grise, le cinéaste ô combien raffiné de **Rock** et **Bad Boys II** se rassure donc sur sa capacité à accepter la commande (pour d'autres, ce serait un film perso, mais pour lui, c'est une commande). Problème : en tant que grand apôtre du concassage filmique, Michael Bay devrait savoir, mieux que quiconque, qu'on ne peut pas lutter face à sa propre nature. En résulte donc un métrage au rythme variable et hésitant (une première heure qui n'en finit pas !), dont on pourrait penser qu'il fait le grand écart entre les impératifs du script (la partie SF dans l'univers des clones) et les velléités artistiques de Michael Bay (tout faire péter en rigolant bien fort !), ce qui, au final, n'est même pas le cas.

Bien que la présentation de son univers SF se réclame de tous les plus grands films du genre (**THX 1138, 2001, Soleil vert, Blade Runner, Matrix, Minority Report** et on en passe), au point de virer à l'orgie de références, le côté « vendeur de lessives » du cinéaste apparaît, outre par son habituel filmage « filtré », de façon presque insolite, à travers les écrans de contrôle qui vantent les mérites de « l'île » aux clones, bimbos à l'appui ! Ceux qui ne suivent pas la carrière de Bay y verront peut-être une critique du système publicitaire dont il s'est nourri des années durant, ce qui serait on ne peut plus faux. En vérité, Bay tente d'apposer son style à un projet tellement peu conçu pour lui qu'il ronge sacrément son frein (et le spectateur avec lui) en évitant de tout envoyer valser dans le décor. Ce n'est qu'une fois la foire aux influences consanguines passée (chaque archétype du genre annule l'autre, au point qu'on a rarement vu un univers de SF aussi incohérent !) que **The Island** rentre (*« enfin ! »* s'exclament les fans) de plain-pied dans le vrai cinéma de Michael Bay. La preuve ? En prenant la fuite, les clones Ewan McGregor et Scarlett Johansson découvrent le monde réel en mettant les pieds dans un bar de rednecks ! Débute alors l'autre partie du film, plus sincère cette fois, dans laquelle Michael Bay se laisse aller à ses penchants pour la destruction massive (une belle partouze de tôle froissée sur l'autoroute et dans les airs) et les gags beaufs au ras des pâquerettes (voir le clone McGregor se confronter à son original dans une réminiscence de **Bad Boys** !) pour notre plus grand plaisir déviant. Une bonne bourrade cher payée, mais on espère que le bide massif du film rappellera à son instigateur qu'il n'est pas vraiment taillé pour la gloriole critique tant recherchée. En bref, vivement **Bad Boys 3** !

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2004. REAL.: MICHAEL BAY. SCEN.: CASPIAN TREDWELL-OWEN, ALEX KURTZMAN ET ROBERTO ORCI. DIR. PHOT.: MAURO FIORE. MUS.: STEVE JABLONSKY. PROD.: MICHAEL BAY, IAN BRYCE, LAURIE MACDONALD ET WALTER F. PARKES POUR DREAMWORKS SKG, WARNER BROS, PARKES-MACDONALD PRODUCTIONS. INT.: EWAN MCGREGOR, SCARLETT JOHANSSON, DJIMON HOUNSOU, SEAN BEAN, STEVE BUSCEMI, MICHAEL CLARKE DUNCAN... DUR.: 2H12. DIST.: WARNER. SORTI LE 17 AOUT 2005.

PAR LES CREATEURS DE
KILL BILL
COWBOY BEBOP
ANIMATRIX
01
SAMURAI
サムライチャンプルー
CHAMPLOO
EDITION COLLECTOR
BOX 01
SAMURAI CHAMPLOO
BOX COLLECTOR 1 • SEPTEMBRE 2005
13 EPISODES / VF ET VOSTF
1 LIVRET + 9 CARTES POSTALES
1ER CHAPITRE DU MANGA + UNE SURPRISE
www.dybex.com
EN PARTENARIAT AVEC
Soleil
MAD MOVIES

AVIS CHIFFRES

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	David Doukhan	Julien Dupuy	Fausto Fasulo	Damien Granger	Stéphane Moïssakis
LES 4 FANTASTIQUES		1 Film de super-héros impuissant et calibré pour les kids téléphagés. Très peu pour moi...	0 Vous pensiez qu'on raclait le fond de la fosse septique avec Elektra et Catwoman ? Maintenant oui.		2 Après Elektra, la nouvelle banane flambée estampillée Marvel. Ça commence à bien faire...	1 L'arnaque de l'année.		0 Une comédie sans aucune scène d'action, ni enjeu, ni méchant. Conseillée pour les enfants en très très bas âge.	1 « Le meilleur film comic-book de tous les temps ! » (Ma petite sœur, 3 ans et demi)
APPLESEED		4 Esthétiquement limité mais narrativement efficace.			5 Réflexif et carrément bourrin, Appleseed ouvre le début d'une nouvelle ère dans l'animation.	3 Suffisamment plaisant pour faire attendre la suite avec impatience.		4 Un anime très intéressant avec des scènes d'action franchement spectaculaires.	3 Une régression visuelle, mais quelques élans de gigantisme appréciables.
BORN TO FIGHT			4 Des mecs hallucinants au service d'une série Z de castagne. Comme Ong-Bak, en légèrement plus soigné.	2 À part les cascades, c'est juste un gros Z torché n'importe comment.	3 Les cascadeurs vont tellement loin dans la prise de risques que ça en devient presque dérangeant.			5 Un film bourré de cascades impressionnantes. Aussi inexistant qu'Ong-Bak en termes de cinéma, mais encore plus taré !	0 Si vous aimez le foot et la gymnastique filmés comme à la télé...
LES FRERES GRIMM		3 Première grosse déception venant de Gilliam. Ça peut arriver, même aux meilleurs.			3 Certes, c'est une commande inaboutie et remontée, mais il y a des fulgurances dignes du Grand Terry !	2 Un Gilliam indigeste plombé par un scénario crétin.	2 Gilliam rate complètement le coche. Navrant.	3 Terry Gilliam ne croit pas du tout en son film et ça se sent dès la première image. Reste quelques jolies choses...	2 Le premier plantage en beauté de Terry Gilliam. Espérons qu'il ait vraiment des circonstances atténuantes...
LA GUERRE DES MONDES	5 Sans cette accouchement-scène et poursuite scène de case avec Tim Robbins, ce film serait un des meilleurs films de SF de ces 20 dernières années. Tout simplement.	6 Difficile de se remettre d'un tel film. Difficile de ne pas retourner le voir aussitôt.	5 Quand Roland Emmerich sera mort, il se retournera dans sa tombe.	6 Un monument de tension palpable par un cinéaste qui réinvente le cinéma de genre.	5 Un début tellement ÉNORME qu'il écrase un peu la seconde partie du film.	5 Les Dents de la mer à l'ère du numérique. Spielberg est increvable !	5 Spielberg frappe l'Amérique au cœur : grand film.	5 Quand Spielberg fait un « petit » film, voilà ce que ça donne : une putain de bombe !	6 Le B de malade !!!
GODZILLA FINAL WARS		2 Une louche de kaiju eiga perdue au milieu d'un magma informe, bavard et ridicule. L'arnaque du mois.		4 Un magnifique portnawak hystérique avec le fils caché de Steven Seagal, Don Frye !!		1 Un gros bordel bâclé qui ignore les dernières évolutions du kaiju eiga.	4 Kitamura joue comme un gosse avec ses jouets. En tant que sale môme, j'accepte l'invitation !	4 Un joyeux bordel bien fun même si on aurait préféré un film un peu plus moderne et plus de bébêtes.	4 Totalement décomplexé du gland : du grand n'importe quoi jouissif !
THE ISLAND		0 Attention, Michael Bay fait marcher son cerveau. Verdict : c'était mieux quand c'était pire !	1 La traque d'une pintade et d'un teubé, le tout finissant comme une pub Volvic ? Je passe...	1 Même Moïssakis est resté de marbre. C'est dire !	3 Intéressant à défaut d'être original. The Island est le « moins pire » des films de Michael Bay. Il peut remercier Spielberg de lui avoir fourni le script !	2 Arrête de réfléchir Michael, on n'y croit pas une seconde.			3 Michael, range tes bouquins de philo et de sciences nat, et reviens jouer avec tes pétards, bon sang !
H2G2	3 Je mets 3 parce que je ne sais pas si des gens qui se battent contre des aliens en leur lançant dessus avec une serviette, c'est drôle ou complètement con. Mais les dauphins chantent bien...			4 Bourré de défauts et très très (très) space, mais rien que le final mérite le détour.	4 Space opera déjanté, H2G2 prône le nonsensique total avec un entrain communicatif. Vraiment rigolo.	4 Agréablement ouvragé, mais probablement trop studieux.		4 Complètement ouf ! Pour une fois qu'un space opera m'a un minimum intéressé...	4 De la SF comique qui défie les lois de la narration. Bonnard, pour peu qu'on accroche à l'univers traité.
KISS KISS BANG BANG		5 Les élèves sont priés de se taire : le Professeur donne sa leçon.		6 Un script comme on en voit peu, des acteurs brillants, une mise en scène inventive. Le grand retour de Shane Black !	4 Forcément bien écrit mais un peu trop malin. Black peut désormais s'atteler à un projet plus viscéral, à la hauteur de son talent.		3 Trop roublard, trop bavard, mais parfois touchant.	5 Shane Black se sert du film noir pour accoucher d'une comédie hilarante à souhait.	5 Black is back, and Black is beautiful my friend !
LAND OF THE DEAD	6 Le triomphe du film d'horreur old school. Tellement heureux de revoir un maître au travail.	4 Malgré son manque d'ampleur, ça fait du bien de voir un vrai film d'horreur honnête et efficace.	6 Big George revient à ce qu'il sait faire de mieux et ça fait mal. Très très mal.	3 Quelques belles scènes mais un casting lamentable et une symbolique lourdingue.	5 Romero revient en force ! Jamais la frontière entre les humains et les zombies n'a été aussi mince...	4 Un retour intègre, mais malheureusement désincarné...	5 Romero frappe l'Amérique au ventre : fatal !	6 Toutes les thématiques de l'auteur concentrées en 1h30 d'action et de scènes bien gorasses. Le grand retour de Romero.	4 Pas aussi définitif que la trilogie, mais un bon substitut à toutes ces années d'absence.
NIGHT WATCH			3 Un gloubiboulga avec plein de morceaux de blockbusters dedans. Gras mais digeste.	1 Trois SFX pompés et la promesse d'une trilogie épique ne suffisent pas à faire un bon film. La preuve...	2 Un film russe réalisé comme un mauvais blockbuster américain avec plein d'effets clipesques qui ne servent à rien.			3 De belles idées, qui ne servent pas à grand-chose, pour un résultat un peu vain. Dommage.	
PTU		3 Un polar visuellement un peu trop bavard qui aurait gagné à faire plus court (et pourtant, ça ne dure qu'1h30 !)		4 Une œuvre concept, à la fois glauque et ironique, qui réussit son pari, en demeurant limité.	4 Un bon polar de Johnnie To, formellement dans la veine de The Mission.	5 Un polar sommambulique, peut-être le plus bel accomplissement esthétique de Johnnie To.	5 Le cinéma de To est l'un des plus excitants du moment.	4 Un excellent polar avec un gunfight final des plus opératiques.	2 Un exercice de style d'une vacuité scénaristique confondante, malgré une facture technique de bonne tenue.
SHAUN OF THE DEAD	5 La plus drôle dans cette parodie c'est que ce n'est pas une parodie. C'est un putain de film de zombies juste moins sérieux que les autres.	6 Perso, j'avais pas vu ça depuis Frankenstein Junior. Chapeau bas les Rossifs !	6 Le meilleur film de l'année. Voire de la décennie. Peut-être même de la création...	5 Des zombies, des blagues à deux balles et de la bière. Que demande le peuple ?	4 Une comédie horrifique intelligente mais qui aurait mérité d'être un peu plus gore et énervée.	6 Ce qui pouvait arriver de mieux au film de zombies.	6 Un chef-d'œuvre ! Non, sans rire !	5 Une comédie hilarante qui respecte les codes propres aux zombies et qui arrive à être à la fois touchante et effrayante. Chapeau !	6 Quand il n'y a plus de place en Enfer, les morts nous pètent de rire sur Terre.

Pour les mordus de frissons !

Soirée spéciale «Les Dents de la Mer» sur CINE FX

© 2005 Universal Studios. Tous droits réservés

Dimanche 11 septembre :

- 21h - les coulisses du film «Les Dents de la Mer»
- 21h10 - «MAL : Mutant Aquatique en Liberté»

CINE FX

A REGARDER LES YEUX FERMÉS

CINE FX EST UNE CHAÎNE , DISPONIBLE SUR , CANALSAT , , LE CÂBLE, L'ADSL ET LA TÉLÉPHONIE MOBILE 3G

- Alors que les choses soient bien claires. Si je vous renvoie mon coupon d'abonnement à Mad Movies et que je suis dans les 100 premiers, je reçois le magazine tous les mois chez moi et vous me filez gratos le DVD de Dark Water. C'est bien ça, hein?

UN DVD DU FILM DARKWATER OFFERT AUX 100 PREMIERS NOUVEAUX ABONNES

Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE SPECIALE 11 NUMÉROS
30 % D'ÉCONOMIE
SOIT 33 € AU LIEU DE 47,30 €

OFFRE DE PRELEVEMENT AUTOMATIQUE *
8 € PAR TRIMESTRE
* Offre réservée à la France métropolitaine uniquement

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

MAMTB

❑ **OUI,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis **l'offre spéciale d'abonnement avec 30% de réduction pour 11 numéros**

❑ **OUI, je profite de la nouvelle facilité de paiement de 8 € par trimestre*.**
Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).
*Offre réservée à la France métropolitaine uniquement

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER. Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine. **Hors Europe / DOM-TOM** (par avion) : 11 n° : 45 €.

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRESENTÉ PAR MAD MOVIES*
AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE
réconduit tacitement sauf demande contraire adressée à Mad Movies

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
Nom : _____ Prénom : _____
N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

ORGANISME CRÉANCIER ***CPF/MAD MOVIES***
6 rue Rodier - 751009 Paris

N° NATIONAL D'ÉMETTEUR
493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou, Caisse d'épargne)
Nom de l'établissement : _____ N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
Établis | Code | Guichet | N° de Compte | Clé RIB

Date :

Votre signature obligatoire :

j'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine *Mad Movies*.

❑ **Je préfère régler mon abonnement en une seule fois**

❑ **par chèque** bancaire ou postal, libellé à l'odre de ***CPF/MAD MOVIES***

❑ **par carte bancaire** n° _____ Date d'expiration _____
Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature. _____

Date et signature obligatoires :

Conformément à la loi informatique et Liberté du 6 janvier 1978 (art. 34 et 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénom, adresse et numéro d'abonné ou de cochez ici ❑

MAD MOVIES CULTE N°1
SPECIAL GEORGE ROMERO
ACTUELLEMENT EN KIOSQUES

132 PAGES - PLUS DE 200 PHOTOS - 8,50 € SEULEMENT

Innocent Blood

Un vampire sexy, la suite d'un succès, un mari comblé derrière la caméra : UNDERWORLD EVOLUTION ou la symphonie d'un retour musclé, toujours animé par la splendide Kate Beckinsale et orchestré par Len Wiseman.

UNDERWORLD EVOLUTION DE LEN WISEMAN

Elle ne paie pas de mine Kate. Jolie certes, mais pas franchement taillée pour la lutte contre les vampires, loups-garous et autres monstres d'un bestiaire pas commode. Qu'elle joue une infirmière amoureuse de Ben Affleck dans **Pearl Harbor**, qu'elle s'aventure à incarner une Ava Gardner assez peu crédible dans **Aviator** ou la chérie de John Cusack dans **Un amour à New York**, quoi de plus naturel, tant son aura glamour un brin rétro s'y prête, mais se prendre pour la Sigourney Weaver du gothique ne semble pourtant pas lui aller comme un gant... Cependant le fantastique colle à la peau de la brune londonienne depuis ce jour de 1994 où elle accepte de jouer une nouvelle confrontée à des fantômes dans **Haunted**, ghost story façon **Les Innocents**. Recalée de la version américaine de **The Ring** au profit de Naomi Watts, Kate Beckinsale ne tarde pourtant pas à s'imposer dans le genre fantastique. Sur les traces de la Milla Jovovich de **Resident Evil**, elle arbore elle aussi une combativité toute féminine sous les traits de Selene la goule. Ironiquement, quelques semaines plus tard, Stephen Sommers lui propose d'incarner, auprès de Hugh Jackman, une chasseuse de vampires ; rôle pour lequel elle prend cinq kilos, histoire de muscler un peu sa filiforme silhouette.

CLAIR DE LUNE ET LUNE DE MIEL

La tête bien remplie (elle est diplômée de la prestigieuse université d'Oxford et parle couramment le français, le russe et l'allemand) vissée sur un corps admirablement galbé (en 2002, elle figure dans le classement des femmes les plus sexy du monde selon le magazine Stuff), Kate Beckinsale interprète donc une première fois Selene en 2003. Le succès est au rendez-vous et, un bonheur n'arrivant jamais seul, Cupidon rapplique aussi sec. La comédienne s'éprend de son réalisa-

dossier femmes fatales

teur, Len Wiseman, qui le lui rend bien. Le 9 mai 2004, les tourtereaux se passent la bague au doigt avec la bénédiction de Michael Sheen, l'ex de la comédienne et aussi son partenaire dans **Underworld**. Du mou pour les tabloïdes qui, quelques mois plus tard, se régalent de l'intention supposée de Kate Beckinsale, qui désirerait mettre un terme à sa carrière d'actrice pour reprendre des études de médecine. Une information qui tombe au moment où s'achève le tournage d'**Underworld Evolution**, dont le générique réunit les principaux artisans de l'original. Les producteurs bien sûr, mais également le réalisateur Len Wiseman, le scénariste Danny McBride, le directeur artistique Patrick Tatopoulos et le tandem Kate Beckinsale/Scott Speedman. Aucune raison de changer une équipe qui gagne.

« Len m'a demandée de bien regarder Sigourney Weaver dans Aliens le retour et Linda Hamilton dans Terminator 2 »

Sur ces deux pages : Que ce soit avec un couteau, des flingues, ou même à mains nues, Selene (Kate Beckinsale) est une véritable machine à tuer des vampires et des loups-garous. La guerre redémarre, et de plus belle, en février prochain.

RETOUR AUX SOURCES

« À la base, avant même le succès du premier film, nous avions prévu une suite et une préquelle à **Underworld**. » précise Len Wiseman. *« **Underworld** aurait été dans ce cas le film du milieu… **Underworld Evolution** en dit plus sur les guerres passées entre vampires et loups-garous. Ce retour à l'âge des ténèbres me fascine. Visuellement, c'est incroyable, on y voit des légions de vampires à cheval attaquant des forteresses tenues par des loups-garous. **Underworld Evolution** va donc dans ce sens, vers un retour aux racines du conflit entre les deux races. Le film possède une dimension épique que n'avait pas l'**Underworld** original, faute de moyens. Nous disposons d'un budget plus important cette fois-ci, grâce auquel j'ai pu tourner des scènes de batailles médiévales à la* **Braveheart**. *Cette plongée dans un lointain passé légendaire s'étend sur le premier quart d'heure du film. C'est quelque chose que je n'aurais jamais pu faire sur* **Underworld**. ». Et le réalisateur d'en rappeler les douloureuses conditions de travail : *« Beaucoup de sueur, de larmes et d'efforts surhumains. Nous avons tourné à Budapest, en Hongrie, dans un pays non-anglophone, et les quinze traducteurs engagés n'ont pas réussi à aplanir toutes les difficultés linguistiques, même si nos collaborateurs locaux se sont décarcassés… **Underworld** semble avoir coûté soixante millions de dollars, alors qu'en vérité, il est question d'une vingtaine de millions, soit à peu près l'équivalent du coût de la poursuite automobile dans* **Matrix Reloaded**. *Nous avons vraiment travaillé à l'économie. ».* Avec son tournage plus douillet à Vancouver, s'étalant sur deux mois et demi, et une enveloppe plus substantielle de quarante millions de dollars, **Underworld Evolution** a désormais des airs de blockbuster.

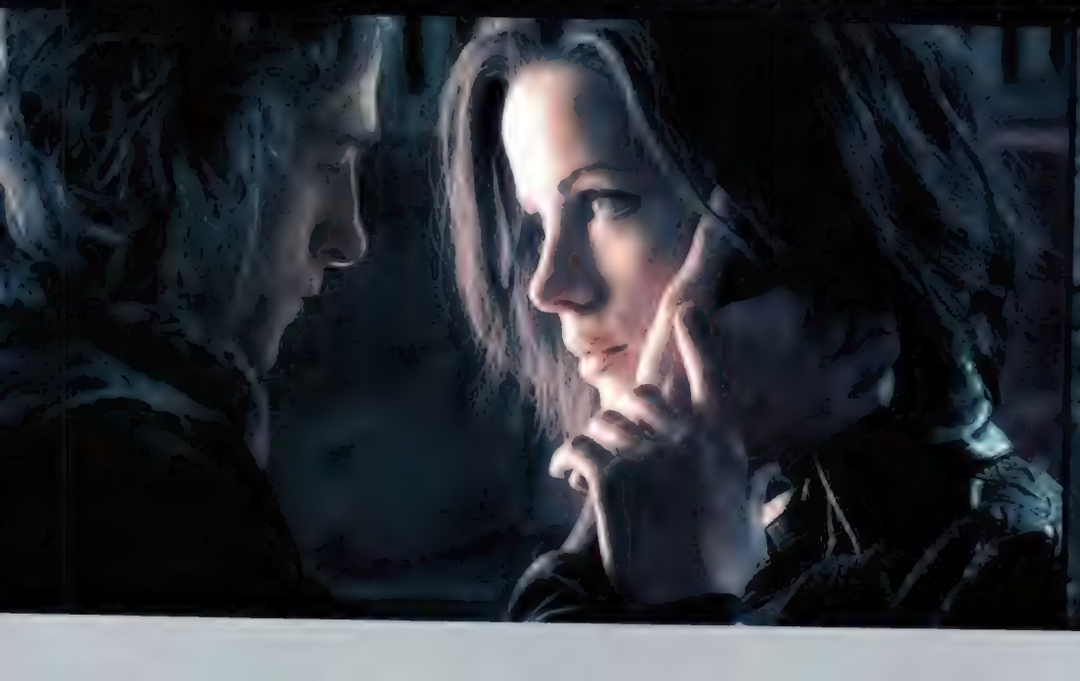
MENAGER MADAME

En dépit d'un tournage relativement confortable, Kate Beckinsale paie le prix de son statut de femme d'action. *« Une séquence importante a exigé de moi que je patauge dans une eau très froide pendant deux semaines ! »* plaisante la comédienne. *« Durant les prises de vues, j'étais là à me demander : « Mais pourquoi donc ? Ai-je mal fait la cuisine ? ». Toutefois, sur* **Underworld Evolution**, *Len m'a nettement moins malmenée que sur le premier. Avant de me pousser d'un toit ou de me jeter à travers une fenêtre, il se posait la question de l'utilisation ou non d'une doublure pour la cascade. Maintenant que nous sommes mariés, Len prend le plus grand soin de moi. Une relation très différente de celle que nous avons connue sur le premier* **Underworld**. ». En clair, Monsieur ménage Madame. *« Et dire que j'aurais pu rater le coche du premier film. Son scénario se trouvait au sommet d'une pile que je devais lire lorsque je l'ai découvert. Des loups-garous, des vampires… Tout ça ne m'emballait guère et j'étais prête à le mettre de côté lorsque j'y ai trouvé les dessins de production de Len. Ils m'ont convaincue de m'intéresser d'un peu plus près au projet. »* « **Underworld Evolution** *commence là où* **Underworld** *s'achève »* continue la comédienne. *« À l'exception de Michael toujours à ses côtés, Selene est désormais livrée à elle-même, bannie de sa communauté pour en avoir tué le grand maître. Le film nous en dit nettement plus sur elle, notamment dans le flash-back d'ouverture qui explique sa naissance. Ce passage s'attarde également sur les rapports entre le loup-garou Alexander Corvinus (Derek Jacobi) et le vampire Viktor (Bill Nighy). »* Viktor, maître vampire manipulateur que Selene finit par terrasser.

A L'IMAGE DE RUSSELL CROWE

« Pourquoi ai-je repris le rôle de Selene ? » intervient la belle Kate. *« Parce que je l'aime tout simplement, et qu'un seul film ne suffit pas à en exploiter tout le potentiel. Dans le premier* **Underworld**, *on voit surtout une Selene forte, déterminée. Le scénario d'***Underworld Evolution** *met un peu plus l'accent sur sa vulnérabilité. Selene y affiche également davantage d'humour, non pas sous la forme de gags ou de plaisanteries, mais d'un comportement sensiblement plus léger. Dans une suite, il est d'usage d'en rajouter à tous les niveaux : plus d'action, de flingues, de fusillades… C'est le cas dans* **Underworld Evolution** *car nous avons bénéficié d'un budget plus important que celui du premier, mais nous avons également tenu à développer des personnages plus riches, plus contrastés. »*

Pour la préparation du rôle de Selene, Len Wiseman demande à Kate Beckinsale de visionner et de s'imprégner de **L.A. Confidential**. *« Au*



départ, je croyais qu'il me parlait du personnage de femme fatale interprété par Kim Basinger. Et franchement, je ne trouvais aucun lien entre cette femme et Selene! Puis Len m'a dit: « Non, non, regarde plutôt Russell Crowe! Ne vois-tu pas comment il s'autodétruit? ». Une référence pour le moins inattendue... *« Évidemment, Len m'a aussi demandée de bien regarder Sigourney Weaver dans* **Aliens, le retour** *et Linda Hamilton dans* **Terminator 2**. ». Imparable car dans **Underworld Evolution**, même douée d'un peu plus d'humour et plus vulnérable, Selene, cette fois en quête du secret de ses origines, continue de se mesurer à des créatures monstrueuses, pileuses et surtout enragées.

DE PLUS GRANDES GUEULES

« Les monstres sont identiques à ceux du premier **Underworld**, *même s'il y en a aussi de nouveaux... »* rapporte Patrick Tatopoulos, Français installé à Hollywood et responsable du design de nombreuses productions dont **Stargate**, **Godzilla**, **Pitch Black**, **I Robot** et bientôt **Silent Hill** de Christophe Gans. *« Ce sont de nouveaux hybrides, des vampires et des loups-garous tels que vous n'en avez jamais vus à l'écran! »* Si peu vus que la production tient à en garder le secret. Pas question de montrer le bout d'un museau ou d'une canine, y compris dans la bande-annonce... Len Wiseman lève cependant un coin du voile sur les nouveaux venus: *« Il s'agit des Nettoyeurs, un groupe de mystérieux individus qui interviennent après chaque bataille pour enlever les cadavres. Ils travaillent en fait comme une véritable équipe de nettoyage. ». « Les loups-garous d'***Underworld Evolution** *présentent tout de même certaines différences avec ceux du premier... »* enchaîne Patrick Tatopoulos. *« Ils ont de plus grandes gueules, des mâchoires plus développées. Dans ce sens, je me suis pas mal inspiré des créatures de Rob Bottin pour* **Hurlements**. *Là où les effets spéciaux mécaniques ou de maquillages classiques limitaient son champ de manœuvre, le numérique m'a permis d'aller nettement plus loin. »* On l'imagine bien! Des scènes de batailles, davantage d'action, de nouvelles créatures plus effrayantes, une héroïne moins monolithique... **Underworld Evolution** ne mégote pas sur les promesses. C'est dire si l'on attend le résultat plus qu'impatiemment!

Marc TOULLEC

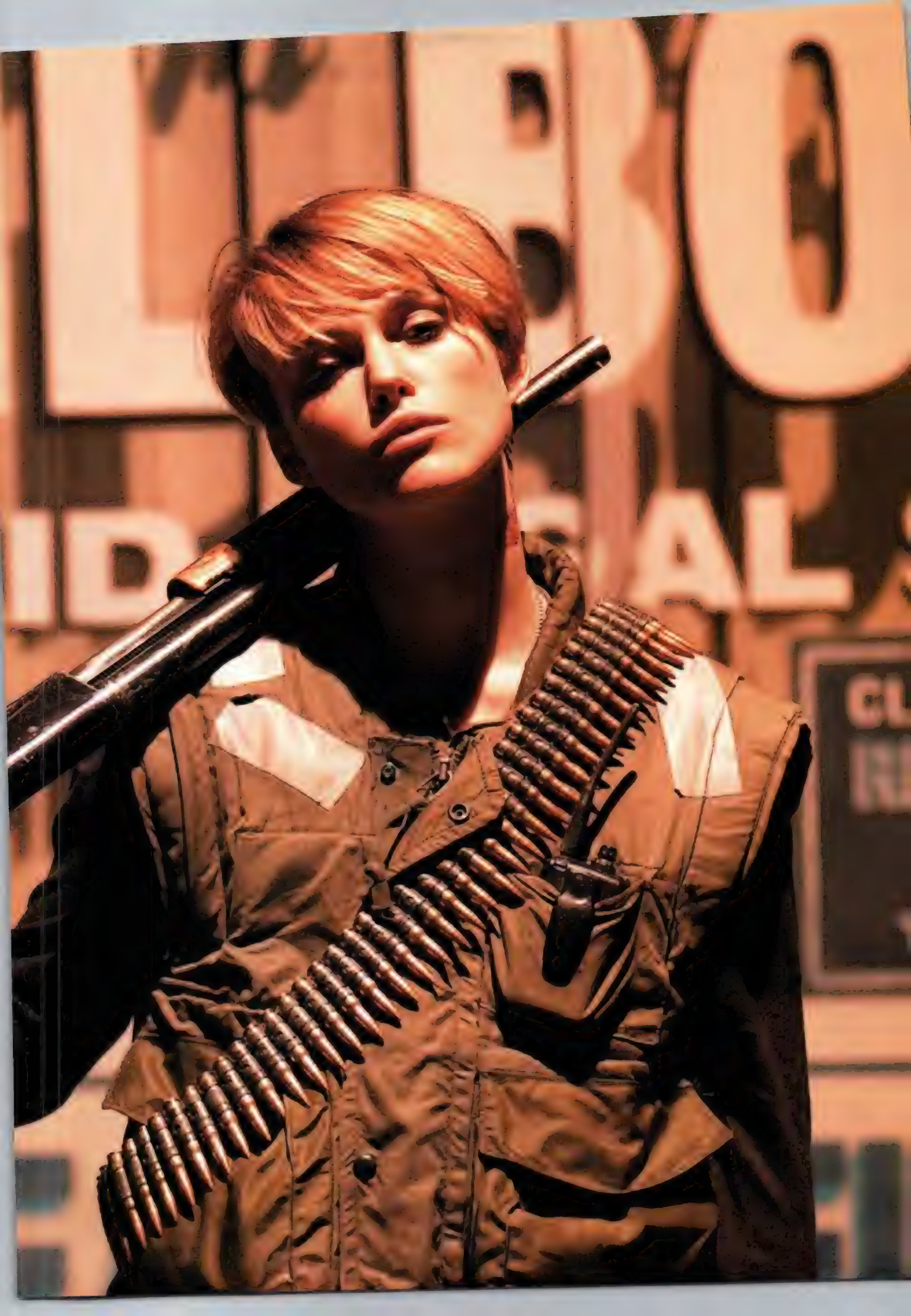
Tony Scott continue sur sa voie graphique expérimentale avec cet énigmatique DOMINO qui raconte, ou presque, les aventures de Domino Harvey, splendide top model ayant troqué le mascara contre de gros tromblons. Si le pitch s'avère prometteur, le traitement quant à lui risque d'en laisser plus d'un sur la touche. Couillue la petite dame !

Tu veux jouer ?

DOMINO DE TONY SCOTT

Tony Scott enquille les projets rêvés comme des perles. Après avoir enfin pu mettre en scène **Man on Fire** (qu'il devait déjà réaliser dans les 80's, avant d'être remplacé par Elie Chouraqui), le voilà qui parvient à concrétiser un autre projet de longue haleine, la biographie romancée de Domino Harvey, qu'il a en tête depuis la sortie de **True Romance** en 1993. Fille de l'acteur disparu Laurence Harvey (**Un crime dans la tête**), Domino a travaillé dans une boite de nuit, a été pompier, puis mannequin chez Ford avant de tout plaquer et de travailler comme chasseur de primes à Los Angeles. Un parcours atypique, comme on peut le constater, mais qui attise fortement la volonté du cinéaste de **Spy Game** et d'**Ennemi d'état**. Après quelques années passées en development hell, le projet redémarre sous l'impulsion de Richard Kelly, après que Tony Scott ait vu et adoré son **Donnie Darko**. Le scénariste raconte comment il a pris la relève de Steve Barancik, l'auteur de **The Last Seduction**, lui-même contacté par le réalisateur en son temps: *« Je n'ai jamais lu les versions précédentes du script. J'ai été engagé pour tout reprendre à zéro et je n'ai donc pas eu à en tenir compte. Ce qui m'a personnellement attiré, c'est le concept même de l'histoire, celle d'un top model de chez Ford qui prend sa retraite et décide de devenir un chasseur de primes. Sorti de ce pitch et de quelques scènes, il ne s'agit cependant pas de la véritable biographie de Domino Harvey, loin s'en faut. »*. Et pour cause, le film s'ouvrant avec le carton qui suit: *« Inspiré d'une histoire vraie... ou presque. »*. Le duo se permet ainsi les pires extravagances, au point de laisser transparaître un OVNI en devenir: *« C'est un film très subversif, je pense... »* raconte le scénariste. *« Si bien que je suis vraiment étonné qu'il ait été produit, par un gros studio qui plus est. Je pense que ce n'est pas arrivé à un projet aussi coûteux depuis au moins* **Fight Club**. *»*
Dans le rôle-titre, la fluette Keira Knightley sort les grosses pétoires (elle est d'ailleurs épaulée par Mickey Rourke dans ses missions) et s'investit à fond, non sans peine, comme elle le raconte: *« Il y a une scène dans le film où j'utilise deux mitrailleuses en même temps et en fait, une douille m'a heurtée au visage. Je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment, parce que j'étais maculée de faux sang, mais après avoir pris une douche, j'ai vu qu'une marque n'était pas partie. J'adore cette petite brûlure, parce que les gens me demandent ce qui s'est passé, et je peux leur répondre que ce n'est rien, juste une blessure causée par ma mitrailleuse! »*.
Cependant, tout ceci n'est probablement rien à côté de ce que la véritable Domino a traversé durant sa carrière, et celle-ci a surpris son monde une dernière fois, lorsqu'elle a été retrouvée inerte chez elle, le 27 juin dernier. Attristé par son décès, Tony Scott a pourtant décidé de ne rien changer au film, occultant peut-être la vérité pour mieux l'inscrire dans la légende...

Stéphane MOÏSSAKIS



dossier femmes fatales

La Belle de guerre

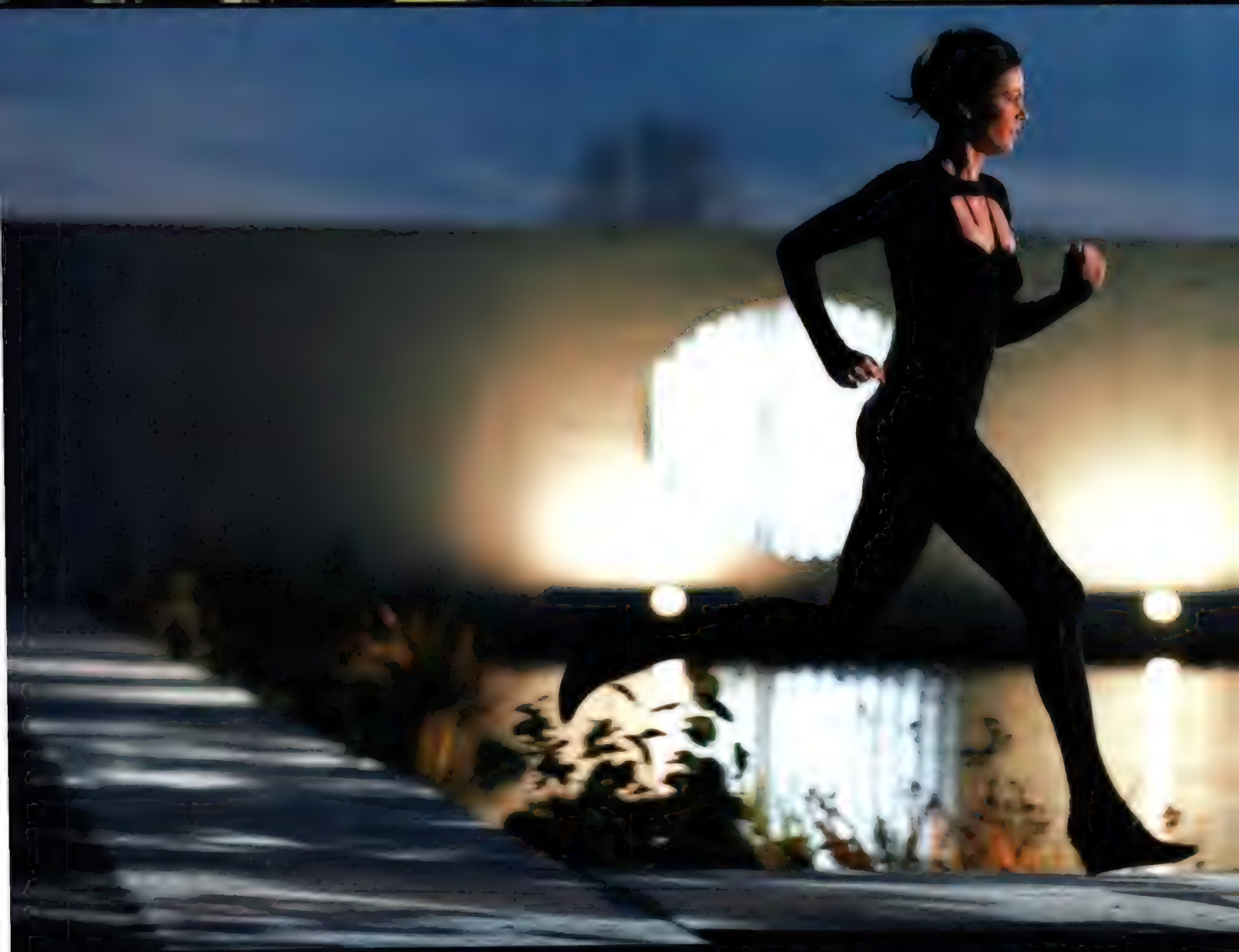
Prochain gros film mettant en scène une nénette capable de faire voler les gros moustachus dans les murs, AEON FLUX puise son inspiration dans la création de Peter Chung, mais pour mieux s'en démarquer. Charlize Theron humanise le personnage vindicatif et la réalisatrice Karyn Kusama développe une réflexion sur les méfaits du totalitarisme. On attend le résultat.

AEON FLUX DE KARYN KUSAMA

Comme son titre l'indique, **Aeon Flux** est bien évidemment une adaptation filmée de l'animé éponyme de Peter Chung. Pourtant, les fans savent à quel point la transition du petit au grand écran est quasi impossible en l'état. Totalement conceptuelle et avant tout conçue en petites saynètes destinées au programme Liquid TV (diffusé en 1991 sur MTV), la création de Chung se joue des conventions narratives classiques en prenant en compte l'univers de SF qu'elle développe. La mystérieuse guerrière du pays Monica n'y parle jamais, et meurt même à la fin de chaque épisode, ce qui sera à peine tempéré par le changement de format datant de 1995, lorsque les petits courts deviendront une série à part entière. Aussi, on peut comprendre la tâche ardue des scénaristes Phil Hay et Matt Manfredi (**Le Smoking**), chargés de réinventer le personnage pour cette adaptation financée par la Paramount. Malgré le fait que le créateur lui-même ne soit pas invité à participer au projet, leur script s'avère cependant suffisamment convaincant pour assurer la signature de Charlize Theron, l'incontournable star nécessaire à la mise en branle de la production. Celle-ci justifie d'entrée les changements radicaux entre le matériau de base et le film à venir: *« Je trouve que c'est très intéressant de prendre un matériau connu de tous pour ne pas avoir de continuité dans son intrigue, et tenter malgré tout de raconter une histoire qui reste spécifique à cet univers. »*. La déclaration est floue, et le fait que ce soit la jeune réalisatrice Karyn Kusama (**Girlfight**, qui lança la carrière de Michelle Rodriguez) à la mise en scène ne manque pas d'intriguer. Premier changement de taille, **Aeon Flux** est désormais un personnage humain. Elle évolue dans un futur lointain, où le monde entier a été dévasté par un terrible virus. Les survivants sont tous concentrés dans une gigantesque mégalopole du nom de Bregna, une cité en proie à des lois strictes imposées par un gouvernement scientifique qui brime une population obéissante. Aeon Flux faisant partie d'une rébellion soutenue par l'énigmatique The Handler, elle se voit confiée la mission d'infiltrer Bregna pour y assassiner son dictateur, le charismatique Trevor Goodchild. Sur place, elle découvrira pourtant certains secrets qui la feront douter de ses propres croyances.

CHANGEMENT DE STYLE

À peine sortie du rôle éreintant qu'elle incarnait dans **Monster** (la tueuse Aileen Wuornos), Charlize Theron change totalement de registre, ce qui semble lui poser aucun inconvénient: *« C'est mon premier film depuis* **Monster**, *mais si le changement de style peut paraître brutal, c'est aussi parce que je m'ennuie assez vite, et que je cherche toujours à faire quelque chose de différent. Se donner à fond pour un film demande beaucoup de temps et d'énergie, c'est pourquoi je ne veux pas passer huit mois de l'année à travailler sur un projet qui ne me passionne pas. Et avec* **Aeon Flux**, *je touche à un genre totalement différent, et complètement nouveau pour moi, ce qui me faisait un peu peur au départ. Mais depuis le début de ma carrière, je rêve de pouvoir faire partie d'une histoire aux enjeux physiques... J'ai fait 12 ans de danse classique et je pense que les films d'action sont des moyens d'expressions formidables. Donc même si j'ai eu peur du challenge au début, je dois dire que j'étais vraiment séduite à l'idée de participer au film. »*. On peut comprendre l'appréhension de Charlize Theron, puisque jusqu'ici, aucune actrice de haut profil (Geena Davis, Sharon Stone, Halle Berry) n'est parvenue à s'imposer comme une valeur sure du film d'action sans partager la tête d'affiche (sauf éventuellement Angelina Jolie avec **Tomb Raider**, un magnifique contre-exemple). En outre, si le box-office ne répond pas présent, les critiques se chargent d'enfoncer le clou. Et Charlize Theron comme Karyn Kusama ont donc beaucoup de choses à prouver dans ce domaine, d'autant qu'elles sont toutes les deux installées sur la première marche du podium du fait de leurs récompenses respectives (Theron a gagné l'Oscar pour **Monster**, et Kusama le Grand Prix de Sundance pour **Girlfight**). Aussi, il était évident que leur alliance n'allait pas uniquement taper dans le bourrinage intensif à la Jerry Bruckheimer, comme le souligne la star du film: *« Même si c'est un rôle*



physiquement éreintant, il ne manque pas d'exigence au niveau du jeu. Si ce n'était pas le cas, je ne serais pas là. Je ne me vois pas endurer huit mois d'entraînement si je n'ai pas de satisfaction créative en tant qu'actrice. Ainsi, j'ai apprécié le caractère social du film, car je pense qu'un projet dont l'intrigue est située dans le futur se doit d'avoir un regard sur la société actuelle. Aeon Flux est indépendante dans sa façon de penser, et ses actions ne sont pas dictées par la société qui l'entoure. Elle se bat vraiment pour la liberté, et c'est en quoi le film m'a intriguée, parce qu'il parle d'une certaine manière de la société par un biais humaniste, en questionnant la place de chacun dans un monde manipulé par des instances autoritaires. Cette quête de liberté, c'est ce qui fait de nous des individus avant tout. ». La réalisatrice confirme quant à elle l'atypisme de son film : *« Aeon Flux est une héroïne vraiment intéressante, car elle est ambiguë et possède des failles. Elle se comporte parfois de façon assez irrationnelle. Je trouve qu'il y a matière dans ce projet à faire quelque chose de nouveau et de très beau. Et j'ai l'impression que c'est ce qui manque au cinéma de science-fiction actuellement. Tous les univers dépeints habituellement sont sombres et déprimants, alors*

qu'ici, nous avons l'opportunité de raconter une histoire positive en apparence, mais qui au final ne l'est pas si on la regarde de plus près. ».

PAS INCASSABLE

Malgré, ou plutôt à cause de la recherche intellectuelle voulue par les instigatrices du projet, la Paramount limite tout de même le budget du film à 50 millions de dollars, une somme moyenne en regard des standards hollywoodiens, surtout en ces temps où les studios n'hésitent pas à claquer le double dans des films d'action masculins interprétés par des

« Aeon Flux est une héroïne intéressante, elle est ambiguë et possède des failles. »

stars grassouillettes (**xXx: The Next Level** anyone?). Conséquences directes, le métrage se tourne à Berlin (à l'instar de **V pour Vendetta**), nouvelle patrie des projets un tant soit peu risqués. Si la capitale allemande propose des taxes moins prohibitives, elle permet aussi d'établir clairement le look du film, et surtout de minimiser le coût d'un accident qui va mettre en péril toute la production: *« C'est arrivé au bout du neuvième ou dixième jour et il nous restait encore tout un film à tourner! »* raconte Charlize Theron. *« En faisant une cascade sur trampoline, j'ai atterri sur ma nuque avec tout le poids de mon corps, ce qui a déplacé certaines vertèbres. J'ai été hospitalisée pendant cinq jours à Berlin, et c'est en faisant des analyses médicales que nous nous sommes rendus compte de la gravité de mon état. Sans trop vouloir dramatiser, je pense que j'ai eu beaucoup de chance, et la production a décidé de m'accorder un peu de temps pour que je puisse me remettre sur pied afin d'accomplir tout le travail physique requis par mon personnage. »* Après une période de convalescence pour l'actrice, le tournage reprend pour plus de six mois dispatchés entre août 2004 et février 2005, non sans mal pour la star: *« Je suis revenue sur le plateau, et j'ai fait toutes les cascades que nous avions déjà prévues. Mais même après six semaines de convalescence, nous n'avons pas attaqué directement les scènes d'action. Il m'a fallu deux semaines pour m'y remettre vraiment, car je faisais environ cinq heures de physiothérapie par jour. Mais au bout du compte, nous avons obtenu tout le nécessaire, ce qui est le plus important pour moi. ».* Du côté de la rébellion, on retrouve un casting principal exclusivement féminin puisqu'il est constitué de Sophie Okonedo (**Hotel Rwanda** et **Ace Ventura 2**), Frances McDormand (**Fargo**) et Amelia Warner, combattant toutes aux côtés d'Aeon Flux, tandis que les bad guys de service sont campés par Marton Csokas (**xXx**) et Jonny Lee Miller (**Trainspotting**). Doit-on y voir en plus un vague message féministe de la part de la réalisatrice de **Girlfight**? La question restera en suspens jusqu'à la vision du film, d'autant que cela ne dénaturerait pas vraiment l'esprit de l'animé de Peter Chung. Karyn Kusama préfère encore définir en substance ce que sera sa vision d'**Aeon Flux**, et comment il s'inscrira dans son genre: *« Je suis contre cette idée générale qui prétend que les films d'action s'adressant aux adolescents doivent être stupides. Il est possible de faire des films dynamiques et entraînants où le spectateur ne se sent pas exclu par un propos idiot. Ce serait intéressant de faire un film au rythme musclé, aussi satisfaisant en termes d'intrigue qu'en termes d'action, bref, de réaliser une œuvre pouvant rallier tous les publics. Et je pense que le temps est venu de faire un film comme ça. ».* Au passage, on lui rappellera quand même que d'autres, qu'on ne nommera pas, s'y sont déjà attelés avant elle...

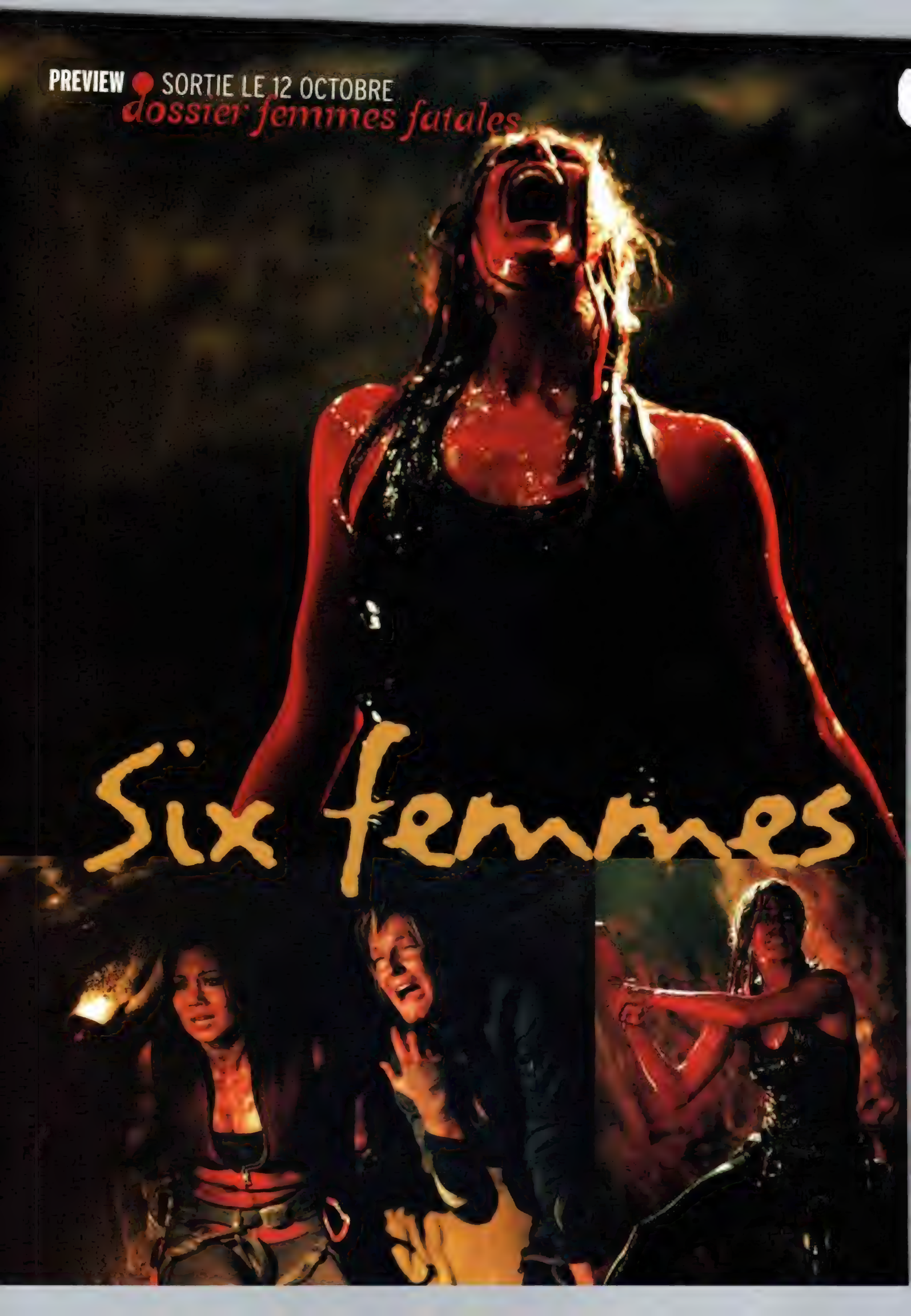
Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-dessus:
Aeon Flux (Charlize Theron) en pleine action.
Ça court, ça flingue et ça tape.
La bougresse s'est affûtée depuis Monster!

PREVIEW SORTIE LE 12 OCTOBRE

dossier femmes fatales

Six femmes



THE DESCENT DE NEIL MARSHALL

Après l'escapade forestière de sa poignée de troufions-garous, le « so british » Neil Marshall nous convie à un petit voyage au centre de la terre qui se transformera bien vite en survival impitoyable et saignant. Claustrophobes et végétariens s'abstenir !

Après que l'une d'elles ait perdu mari et enfant dans un dramatique accident de la route, six amies décident de s'offrir un week-end de spéléologie dans un site des Appalaches. Une fois en bas, les emmerdes commencent : un éboulement les empêche de rebrousser chemin (les obligeant ainsi à trouver une autre sortie) tandis que d'inquiétantes ombres se profilent sur les murs de ces majestueuses cavernes inexplorées depuis des décennies. Tel est le point de départ de **The Descent**, second long-métrage écrit et réalisé par Neil Marshall après le surestimé **Dog Soldiers**. Ici, les bidasses surarmés et surentraînés laissent place à un casting intégralement féminin. Mais ce sextette de charme ne compte pas se faire décimer passivement par ce que nous appellerons les « crawlers », monstres atypiques et particulièrement terrifiants, jalousement gardés au secret par Neil Marshall. L'actrice MyAnna Buring se souvient de son premier contact avec l'un d'eux : *« Les décors étaient reconstitués en studio mais incroyablement réalistes. Certains jours de tournage, je suffoquais complètement, et parfois, j'avais carrément la trouille ! Le moment où je me suis retrouvée pour la première fois face à l'une des créatures fut particulièrement éprouvant. Neil nous les avait cachées jusqu'ici, et ne nous les a présentées qu'après avoir crié « action ! ». Elles sont alors apparues dans la lumière et nous avions l'ordre de ne pas bouger. Nous devions juste les regarder et crier ! Ce fut assez facile pour ce dernier point. ».* Mais ne vous méprenez pas, les filles de **The Descent** ne sont pas de simples victimes et veulent absolument revoir la lumière du jour, quitte à se battre à coups de piolet, de poing, de pierres, voire à se trahir entre elles comme nous le confirme la sublime Natalie Mendoza : *« Je tenais vraiment à faire ce film pour deux raisons. La première est que je suis d'origine asiatique et que l'on me proposait enfin un rôle qui ne tenait pas compte de mes origines. La seconde est que Juno, mon personnage, était la femme forte du récit, la plus charismatique. C'est elle la première qui décide de répondre par la force à cette menace sortie des tréfonds de la terre. Mais c'est aussi la première à révéler ses failles personnelles. Je trouvais ce traitement opposé à Juno très honnête. ».* Précédé d'une réputation sulfureuse, **The Descent** devrait sans conteste être l'une des plus belles surprises de la rentrée.

Alexandre BUSTILLO

Belle de nuit

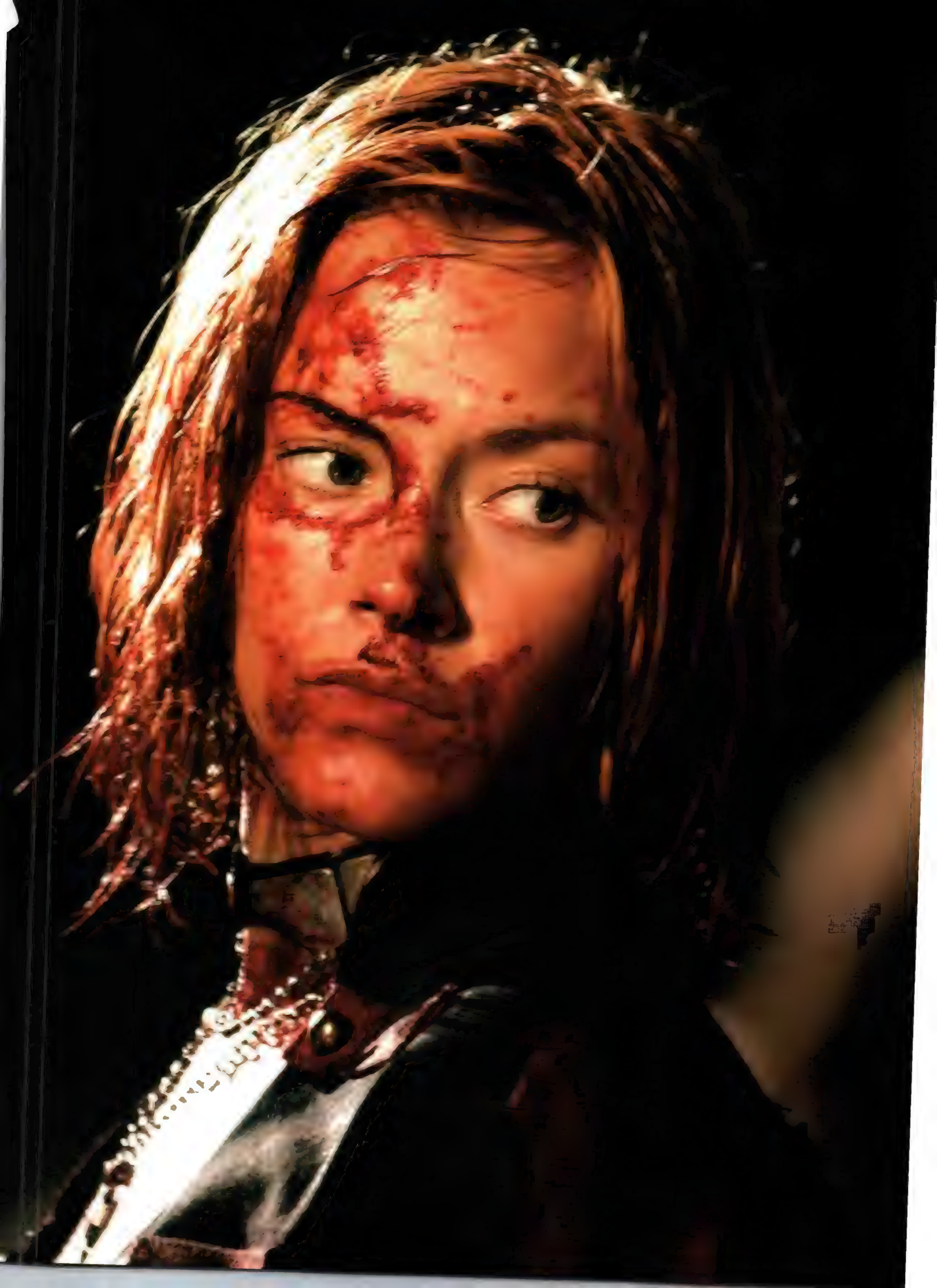
BLOODRAYNE DE UWE BOLL

Avec un numéro placé sous l'égide des femmes d'action, difficile de faire l'impasse sur l'héroïne de BLOODRAYNE, le nouveau méfait de notre grand pote Uwe Boll. Après avoir botté le cul d'Arnold dans T3, la pimpante Kristanna Loken s'apprête à concurrencer Blade et toute sa descendance sur leur propre terrain. Ça promet.

Jamais deux sans trois ! Après **House of the Dead** et **Alone in the Dark**, c'est donc au tour du jeu vidéo **Bloodrayne** d'être adapté sur grand écran par le Teuton Uwe Boll, un homme qui s'est spécialisé, presque contre son gré, dans cet exercice souvent périlleux et à double tranchant. La preuve, il suffit de surfer quelques minutes sur le Net pour mesurer l'impressionnante impopularité de ses deux rejetons. **House of the Dead**, les fans hardcore du jeu Sega lui chient à la gueule, à commencer par ses propres instigateurs, le producteur Mark Altman et le scénariste Dave Parker, deux frileux n'hésitant pas à retourner leur veste lorsque la vindicte publique relayée par le réseau se fait trop oppressante. Pourtant, le film d'Uwe Boll est tout sauf cette infâme purge tant décriée, le plus souvent à tort. Bonne petite série B où une poignée de branleurs partis faire la fiesta sur une île paradisiaque se retrouvent au milieu d'une invasion de zombies, **House of the Dead** a déjà le mérite de tenir ses promesses en ne lésinant pas une seconde sur des effets gore du plus bel effet, s'octroyant même au passage une scène jouissive de démastiquage de morts-vivants longue de plus d'un quart d'heure ! Si la réalisation n'est pas toujours à la hauteur, le résultat final est cependant des plus flatteurs, rehaussé par l'irréprochable travail du directeur de la photographie Mathias Neumann. Toujours inédit en France, **House of the Dead** mérite donc largement le détour, et au passage, un peu plus de considération. On ne peut par contre pas en dire autant d'**Alone in the Dark**, tout aussi inédit dans nos vertes contrées que son aîné. Ancêtre du survival horror (**Resident Evil** et consorts), le jeu d'Ubi Soft avait matière à un vrai film de trouille. Hélas, Uwe Boll se plante totalement en lui apposant le même traitement que **House of the Dead**. Si la mixture gunfights/musique techno fonctionnait à merveille sur ce dernier, elle tourne totalement à vide sur **Alone in the Dark**, film décérébré et faussement bourrin où deux archéologues (Christian Slater et Tara Reid) et une poignée de troufions commandés par un Stephen Dorff plus arrogant que jamais, s'amusent à faire semblant de tirer sur des monstres ringards en CGI foireux. Même avec la meilleure volonté du monde, il semble bien difficile, voire impossible, de défendre notre ami Uwe sur ce coup. Un incident de parcours que **Bloodrayne** risque de nous faire oublier. Du moins, on l'espère…

LAME FATALE

Après le shoot'em up débridé et le survival horror customisé, Boll s'intéresse aux aventures sanglantes de Rayne, une justicière hybride ayant fait ses armes dans deux jeux à l'intérêt discutable, sortis en 2002 et 2004 sous la bannière conjointe de Majesco et de Terminal Reality. Dans sa version vidéoludique, Rayne est donc un « Dhampir », croisement bâtard d'un être humain et d'un vampire. À l'instar de son cousin Blade, elle combat les forces du Mal tout en menant une lutte intérieure contre ses pulsions carnassières. Son champ de bataille privilégié ? La Seconde Guerre mondiale, durant laquelle elle rejoint les forces de la Brimstone Society, une organisation secrète visant à empêcher le Reich d'accéder à des pouvoirs occultes capables de lui faire gagner la guerre. De leur côté, les nazis sont aidés par le seigneur vampire Kagan, qui n'est autre que le père de Rayne. Sur grand écran, cette dernière change d'époque comme nous l'explique son interprète Kristanna Loken : « *L'histoire du film est sensiblement différente de celle du jeu. Etant allemand d'origine, Uwe Boll ne tenait pas trop à ce que l'action se déroule en pleine Seconde Guerre mondiale et a donc opté pour une préquelle où nous assistons aux origines de Rayne. Tout commence au XVIII[e] siècle, dans un cirque itinérant auquel elle appartient, sa condition de Dhampir l'empêchant de vivre normalement. Un soir, elle goûte pour la première fois au sang d'un être humain, après s'être battu contre un forain. Une nouvelle force coule dans ses veines avant qu'elle ne soit confrontée à un cruel dilemme : Rayne refuse de tuer des innocents pour se nourrir.* ». Une délocalisation de l'action à mettre au compte de Guinevere Turner, une scénariste polyvalente (on lui doit, entre autres, les scénarios d'**American Psycho** et de la série ***The L Word***), qui n'hésite pas à faire l'actrice (**Dogma**), et encore moins à réaliser des films (trois entre 2001 et aujourd'hui). Miss Loken continue de nous dévoiler un peu plus de son travail sur **Bloodrayne** : « *Refusant donc de s'abreuver aux cous des humains, Rayne décide de le*



Ci-contre :
Entre cette morsure digne d'un Bis italien et ce champ de bataille infesté de cadavres, **Bloodrayne** semble y aller sec niveau gore...

.. Niveau cul aussi !

Leonid (Meat Loaf), un tenancier de bordel aux dents longues...

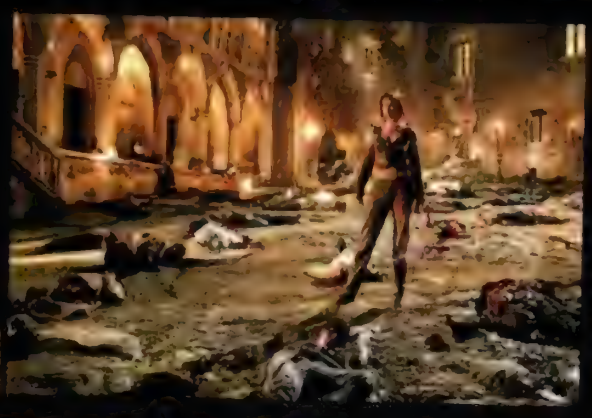
Rayne (Kristanna Loken), un vampire qui n'aime pas du tout les siens et qui s'est jurée de les exterminer.

faire à ceux des vampires, qu'elle déteste par-dessus tout. Elle est très vite repérée par Sebastian et Vladimir, deux chasseurs de goules faisant partie de la Brimstone Society. Ils essayent rapidement de la persuader de les rejoindre dans leur lutte contre le plus puissant vampire de la création, Kagan, le père de Rayne. ». Exit donc le Reich et tout le tralala, Turner et Hooch... nan... Turner et Boll optent pour le film à résonance médiévale sans toutefois occulter définitivement le côté historique du jeu. Boll confirme : « *Si* **Bloodrayne** *marche, il se pourrait que les nazis débarquent non pas dans le second épisode, que je verrais bien en plein Far West, mais dans le troisième, car je ne peux envisager le futur de* **Bloodrayne** *autrement que sous la forme d'une trilogie !* ». Ce dernier terme étant devenu particulièrement à la mode depuis les succès intergalactiques de certains films comme **Matrix**, **Star Wars** et **Le Seigneur des anneaux**, rares sont ceux qui arrivent à penser autrement, de nouvelles sagas en trois épisodes comme **Night Watch** et **Underworld** venant nous le rappeler constamment. Mais avant d'en arriver là, souhaitons que **Bloodrayne** ne rencontre pas la même destinée qu'**Alone in the Dark** au box-office (20 millions investis, 6 de récupérés, ça s'appelle avoir mal aux fesses).

L'AORTE SAUVAGE

Tourné pour environ 21 millions de dollars (soit le plus gros budget de Boll à l'heure actuelle) en Roumanie à Bucarest, lorsque ce n'est pas carrément dans les contrées de la Transylvanie, dans le château de Bran, **Bloodrayne** pourrait se faire une place au soleil avec son casting, l'un des plus incroyables (improbables ?) entraperçus ces derniers mois. C'est déjà un réel plaisir de retrouver la sculpturale Kristanna Loken dans le rôle-titre. Succéder à Robert Patrick n'étant pas une mince affaire, il faut bien admettre qu'elle s'en est tirée avec les honneurs sur **T3**. Mais si la belle dame le pion à Arnold dans de nombreuses scènes (dont celle de l'homérique baston dans les chiottes), sa carrière n'en décolle pas pour autant. Après Michael Biehn, Linda Hamilton ou Edward Furlong (pathétique dans **The Crow 4**), Loken semble à son tour touchée par la malédiction des cyborgs. Son premier vrai rôle en tête d'affiche pourrait inverser la donne. Boll, lui, en est convaincu : « *Kristanna est très crédible dans le rôle. Elle arrive à jouer sans problème sur les deux facettes du personnage. Rayne est une farouche guerrière avant tout. Travailler avec ce genre d'actrice est une bénédiction, surtout lorsqu'on sort d'un film avec Tara Reid ! Cette dernière était peut-être parfaite dans* **American Pie**, *mais c'était une erreur de croire qu'elle pouvait l'être aussi dans un film comme* **Alone in the Dark**. *Elle était tout simplement incapable de jouer la comédie s'il fallait courir, sauter ou se battre en même temps. Avec Kristanna, je n'ai rencontré aucun problème à ce niveau.* ». À ses côtés, une galerie impressionnante de seconds couteaux se dispatchent entre le camp des humains et celui des vampires. L'inébranlable Michael Madsen (**Kill Bill**) attrape l'épée de Vladimir, Matthew Davis (**Abîmes**, **Into the Sun**) celle de son comparse Sebastian, tandis que Sir Ben Kingsley enfile le postiche de Kagan. La balèze Michelle Rodriguez (la Girlfight personnifiée), Udo Kier (qui ne joue pas un vampire, mais un moine, fait rare), Geraldine Chaplin (ici diseuse de bonne aventure), l'ex-chanteur Meat Loaf (qui devrait être parfait dans la défroque d'un tenancier de bordel), le revenant Michael Paré (**Le Village des damnés**) et le toujours très classe Billy Zane (le pater du personnage de Michelle Rodriguez) rejoignent les rangs de cette adaptation somme toute excitante. Surtout lorsque l'on apprend que Boll a réalisé un film qu'il qualifie d'extrêmement gore (plus que **House of the Dead**), et dont les effets spéciaux ont été confiés à la boîte de ce grand malade d'Olaf Ittenbach, réalisateur du barré **Legion of the Dead**. Des effets mécaniques réalisés en live sur le plateau, qui se verront renforcés en post-production par des CGI décrivant la mutation qui s'opère à l'intérieur d'un humain infecté par un vampire. Du jamais vu nous promet Uwe Boll.

« Rayne s'abreuve aux cous des vampires, qu'elle déteste par-dessus tout. »



PIXELS, ENCORE ET TOUJOURS

Même si **Bloodrayne** ne rencontre pas le succès escompté au box-office, l'avenir d'Uwe Boll semble tout tracé. Des adaptations de jeux vidéo, il devrait en signer pas moins de quatre autres dans les années à venir. Un temps pressenti pour celle, très attendue, de **GTA** (là, pour le coup, on est heureux qu'elle lui échappe, on verrait plus un McTiernan ou un Emilio Sirri sur l'affaire), Boll achève actuellement les prises de vues de **Dungeon Siege** (toujours avec Kristanna Loken) et devrait enchainer, si tout va bien, sur **Hunter : The Reckoning**, **Fear Effect** et **Far Cry**, ce dernier étant sûrement sa priorité depuis que Bruce Willis a montré de l'intérêt pour le script. Peut-être que la superstar chauve s'embarquera dans l'aventure aux côtés de votre voisin de palier puisque Boll vient de lancer un gigantesque concours dont les premiers prix sont cinq rôles à décrocher dans ses futurs films. Celui que l'on surnomme affectueusement « Senor Bollo » ou « The Master of Error » n'est peut-être pas le meilleur réalisateur en activité sous le soleil californien, mais assurément l'un des plus généreux. Et rien que pour ça, on le soutiendra jusqu'au bout !

Alexandre BUSTILLO

L'ange exterminateur

SYMPATHY FOR LADY VENGEANCE
DE PARK CHAN-WOOK

Après le succès international d'Oldboy, une popularité croissante et l'annonce de projets plus excitants les uns que les autres, le réalisateur coréen Park Chan-wook s'apprête à livrer son ultime opus vindicatif placé cette fois-ci sous le signe de la femme. Fatale, cela va sans dire...

Point d'orgue d'une trilogie amorcée avec **Sympathy for Mr. Vengeance**, **Sympathy for Lady Vengeance** s'inscrit dans la droite lignée de ses prédécesseurs. Scénario tortueux (et longtemps gardé secret par Park Chan-wook), cheminement psychologique des personnages éprouvant, quête de rédemption à tout prix, exacerbation des sentiments, bref, tous les thèmes chers au turbulent Coréen investissent le film. Dans cette sombre histoire de vengeance, où une jeune femme incarcérée pendant treize années à la suite d'un rapt d'enfant planifie une revanche implacable et sadique contre l'homme responsable de son enfermement, l'humanité est clairement mise à rude épreuve. Telle est la volonté première de Park Chan-wook qui, en choisissant l'angélique Lee Young-ae (l'investigatrice militaire de **JSA**) pour interpréter sa muse assassine, donne déjà le ton d'une œuvre-somme.

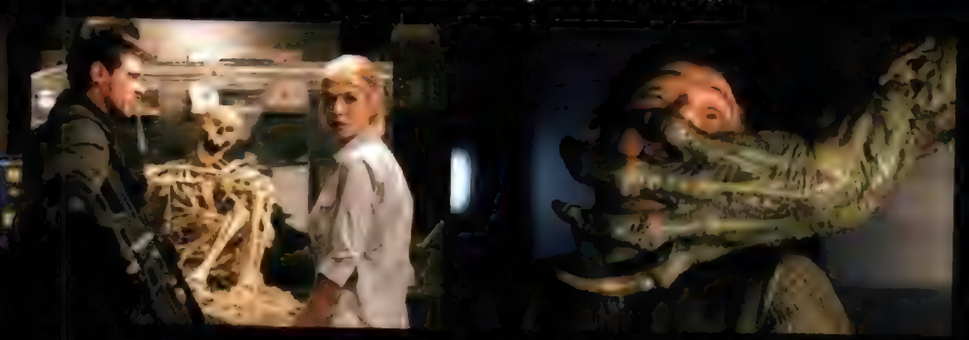
Si le réalisateur d'**Oldboy** utilise l'apparente pureté de son personnage comme Shunya Ito ou Toshiya Fujita l'ont fait avec Meiko Kaji, c'est-à-dire en contrepoint à une rage intérieure presque indomptable, la formule risque d'être on ne peut plus détonante. Une grande première pour Park Chan-wook, qui jusqu'à présent n'avait utilisé de personnages féminins forts qu'accompagnés de figures masculines. Un point de vue inédit chez l'auteur, qu'il explique de la sorte : *« Après* **Oldboy**, *je me suis rendu compte que mon traitement de la femme était souvent trop en retrait. J'avais déjà essayé de pallier ce problème, mais sans succès… C'est ainsi qu'avant l'écriture de mon film suivant, je me suis juré d'enfin élaborer une histoire avec un personnage principal féminin. »*. Une intention louable, mais qui n'atténue pas le caractère rentre-dedans du dernier film de Park Chan-wook, où scènes carcérales cruelles (un hommage aux WIP ?) et vengeance réglée comme du papier à musique composent la structure déviante d'un drame familial poignant. Car encore une fois, il est question de famille dans **Sympathy for Lady Vengeance**, thématique troublée faisant écho aux deux premiers volets de cette « revenge trilogy ». Autre réjouissante nouvelle, la participation du génial Choi Min-sik (**Oldboy**) dans le rôle du sadique et manipulateur « homme-cible » de l'histoire. En compétition à la Mostra de Venise, **Sympathy for Lady Vengeance** débarquera dans nos salles le 16 novembre. D'ici là, vous pouvez réviser votre petit guide du Park Chan-wook illustré avec les DVD de **Sympathy for Mr. Vengeance** et d'**Oldboy**.

Fausto FASULO

DOOM DE ANDRZEJ BARTKOWIAK

LACHEZ LES

DOOM serait-il, comme son titre l'indique, un projet maudit ? Après une période de développement ayant duré plus d'une décennie, et alors que le film s'apprête à sortir sur les écrans américains avec trois mois de retard, preview en direct du tournage de ce blockbuster à la gestation difficile.



Ci-dessus de gauche à droite :

Karl Urban se renseigne. Il y aurait eu comme un problème.

Un coup de paluche géante qui va sûrement faire des dégâts au niveau des cervicales !

On commence à connaître le chemin : grande banlieue de Prague, plaines pelées noyées dans une brume glaciale et entrepôts un poil moins déglingués qu'à l'accoutumée. Après **Hellboy**, **Van Helsing** et **Alien Vs. Predator**, la mondialiste Hollywood a implanté le tournage de **Doom** dans la République Tchèque. On se souvient que Guillermo Del Toro avait profité de ce déménagement aux confins de l'Europe pour donner de la production value au film : que Stephen Sommers s'y était permis la construction de décors délirants ainsi qu'une utilisation abondante de l'architecture gothique propre à la capitale tchèque ; et que le film de Paul Anderson avait été bouclé en moins d'un an grâce à la main-d'œuvre locale très bon marché. Alors que le mini bus affrété par Universal franchit la barrière du site de tournage sous haute protection, on se demande quelle motivation, dont on doute qu'elle soit désintéressée, a justifié le déplacement du plateau de **Doom**. Rançon de la délocalisation : derrière les grilles, avec son parterre de caravanes cernant l'immense cube de béton qui abrite le principal plateau, la production a quelque chose de la troupe nomade. Le campement est d'ailleurs d'une taille cyclopéenne, et pour se retrouver dans ces interminables allées labyrinthiques une seule solution : suivre le parcours fléché indiquant le « Doom Set » et reprenant, tout simplement, le logo du jeu. Après avoir pataugé dans les chemins boueux, l'entrée du plateau encombrée de machines à fumée et de projecteurs rouillés marque la fin de nos circonvolutions. À côté de deux molosses veillant à ce qu'aucun espion n'infiltre l'austère bâtisse, un Tchèque rabougri tire sur une roulée imprégnée de bave. Les yeux dans le vague, il garde avec nonchalance d'énormes tromblons dont l'un, particulièrement rutilant, fait à vue de nez deux fois sa taille. Il va falloir un sacré mastard pour manipuler cette imposante armada. Intimidés par ces équipements agressifs, nous attendons sagement que les vigiles aient vérifié avec un regard suspicieux notre laissez-passer pour entrer dans les lieux.

UNE ANTICIPATION BETON

Bienvenue sur le « Worm Hole », un décor promu avec allégresse par le département artistique *« plus grand plateau de* **Doom** *»*. Immense cirque en béton éclairé d'une multitude de petits projecteurs, ce décor circulaire haut d'une dizaine de mètres, et d'un diamètre d'au moins vingt mètres, aura un rôle prépondérant dans le film, puisqu'il servira de lien entre notre monde et celui abritant les hordes de monstres avides de chair fraîche. Pas de froufrous technologiques ou de fantaisies architecturales tarabiscotées ici : on est dans une anticipation couillarde, directe et réaliste, dans la lignée d'**Aliens, le retour** de James Cameron. En guise d'enjolivure, il faudra donc se contenter des joints reliant chaque gros bloc de ciment, de quelques rambardes d'acier et d'une énorme porte blindée mue par des pistons démesurés. Et il faut fouiner dans les détails du plateau pour trouver des accessoires éloquents du genre : une console aux boutons multicolores, ou encore les boucles diffusées sur la pléthore de moniteurs vidéo portant la trace des expériences inédites pratiquées dans ce domaine bientôt sous le coup des combats homériques en prévision. En attendant ces jours destructeurs, c'est tout un pan du mur qui a été sacrifié pour les besoins du film : à travers ce gouffre, une caméra fixée au sommet d'une immense grue télescopique vient pointer avec élégance le bout de son objectif. Elle est suivie de près par les comédiens. Le tournage va commencer, on est prié de laisser les artistes travailler.

VIE, MORT ET RESURRECTION DE DOOM

Nous ne sommes pas les seuls à être les malvenus sur le plateau. Reclus dans une pièce insalubre, le producteur John Wells, lui aussi persona non grata, profite de cette pause forcée pour revenir sur le développement à très longue haleine de l'adaptation. *« Vous vous souvenez probablement qu'il y a plus de dix ans la Warner devait financer le film avec Arnold Schwarzenegger dans le rôle de Sarge. Ce que vous ignorez par contre, c'est qu'à l'époque, dans le milieu, on ne prêtait pas vraiment de crédit à une franchise de jeu vidéo portée au grand écran. Et parce que l'éditeur, id Software, pensait que le film allait lui rapporter en soi suffisamment de royalties et de notoriété, il a cédé le titre pour un dollar symbolique. Le gros problème, c'est que le scénario même du jeu n'a jamais été suffisamment étoffé pour motiver un film, et par ailleurs les directives de l'éditeur étaient plutôt minces : il exigeait seulement que l'on reprenne le titre et le nom du personnage, Sarge. Mais obtenir un scénario satisfaisant s'est révélé très ardu, et le projet a stagné. Et plus le développement prenait du temps, plus la tâche à accomplir se complexifiait. Car considérant la pérennité du jeu, satisfaire la totalité des fans sur un titre pareil est un calvaire. Il faut tenir compte du fait que les premières personnes qui ont joué à* **Doom** *sont aujourd'hui des trentenaires, et que* **Doom II** *et plus récemment* **Doom III** *ont généré un nouveau public bien plus jeune. Donc contrairement à d'autres jeux vidéo adaptés dernièrement, comme la franchise* **Resident Evil** *par exemple, nous devons parvenir à satisfaire un panel très large de spectateurs. »* Bref, les obstacles sont si complexes à surmonter que, à la fin 2003, **Doom** semble avoir sombré irrémédiablement dans les limbes d'Hollywood avec le départ en politique de la star attachée au projet. C'était sans compter sur la notoriété croissante de l'industrie vidéo ludique, et le triomphe d'un titre si attendu qu'il va parvenir à ressusciter le projet, comme l'avoue à demi-mot Wells. *« La sortie de* **Doom III** *a énormément accéléré la mise en chantier du film, parce que juste avant la commercialisation du jeu, id Software a renégocié son contrat dans cette optique. Si bien que lorsque je me suis retrouvé en charge de l'adaptation, nous n'avions qu'un laps de temps très court avant d'amorcer la mise en branle de la production. Le temps imparti était si succinct, que j'avais fait installer un compte à rebours dans notre bureau, nous désignant ainsi combien de jours il restait*

MONSTRES !

avant l'évaporation des droits. Je dois bien avouer que cette méthode ne s'est pas révélée très efficace, puisque le compte à rebours est arrivé à terme alors que nous n'avions pas de script ! Heureusement, le traitement obtenu plaisait à l'éditeur, qui nous a accordé plus de temps pour mener le projet à bien. Il était d'ailleurs si enthousiaste, qu'il nous a fourni des éléments en avant-première sur **Doom III** *pour que nous puissions les inclure dans le film. »*

ENTER THE ROCK

L'autre facteur déterminant dans la mise en route du film, et le garant d'un retour sur investissement conséquent (on parle de 70 millions de dollars ce qui, pour un film classé R, est très important), pèse plusieurs millions de dollars au box-office international, et près de 90 kg de bidoche musculeuse sur sa balance domestique. Dwayne « The Rock » Johnson succède en effet à Schwarzy dans le rôle de Sarge. Une transmission qui affirme un peu plus son statut d'héritier des « action heroes » des eighties, une promotion dont l'intéressé se défend pourtant, marquant son incrédulité d'une inimitable marque de fabrique : le levage de sourcil droit. *« On me dit souvent que je suis le descendant des Arnold Schwarzenegger et autres Bruce Willis des années 80. C'est flatteur, mais je ne sais pas si c'est une comparaison justifiée. Le cinéma a beaucoup changé. L'apport du numérique a notamment rendu l'action plus démesurée, et probablement moins crue et réaliste. Donc les héros d'aujourd'hui, comme Tobey Maguire, sont moins barraqués que par le passé. Et là, évidemment, je détonne mais pas forcément pour les raisons qui ont valu une telle notoriété à Bruce ou Arnold. »* En attendant, c'est bien en large partie sur son nom que s'est monté le financement de **Doom**. Et là encore, c'est l'éditeur du jeu vidéo qui mène la danse. En effet, durant le premier semestre 2004, la Warner perd contractuellement les droits du titre. Vexés que la major ne soit jamais parvenue à concrétiser le projet, les pontes d'id Software décident de reprendre les choses en main avant cette échéance et, à l'insu de la Warner, proposent le projet à The Rock : *« Alors que je faisais la promotion de* **Bienvenue dans la jungle**, *les créateurs du jeu m'ont invité à dîner. Même si le scénario d'une adaptation de* **Doom** *circulait depuis un moment à Hollywood, je n'avais pas d'arrière-pensées en les rencontrant, si ce n'est celle de les féliciter et de connaître leurs méthodes de travail. C'est eux qui, les premiers, m'ont signalé que la longue période de développement allait risquait de toucher à sa fin, et qu'il pourrait y avoir un rôle pour moi. Originellement, ils voulaient me donner le rôle de John, le héros de l'histoire. Mais en lisant le scénario, j'ai trouvé que c'est Sarge qui présentait le plus d'intérêt. En tout cas, j'aime beaucoup les gars d'id Software, et j'espère qu'ils seront sollicités pour apporter leur agrément au film. ».* Pour le meilleur ou pour le pire, id Software aura en tout cas un rôle prépondérant dans le métrage. Pour The Rock, ces nouvelles règles du jeu sont d'une logique à toute épreuve : *« Je me considère comme chanceux d'avoir eu l'opportunité de collaborer avec l'industrie du jeu vidéo qui, qu'on le veuille ou non, jouera un rôle déterminant dans les divertissements à l'avenir. Qu'il s'agisse de ma période en tant que catcheur, ou de mes débuts au*

Ci-contre :
Les troufions menés par Sarge (The Rock) dans une pose ultra virile qui rappelle Aliens. Ils sont pas là pour rigoler !

cinéma dans **Le Roi Scorpion**, *je n'ai jamais rechigné à collaborer avec cette industrie.* **Doom**, *le film, n'est que l'extension logique de ce plan de carrière.* ». Et ce cher Dwayne ne croit pas si bien dire: id Software serait actuellement en train de plancher sur un jeu vidéo tiré de l'adaptation cinéma de **Doom**! Une mise en abyme savoureuse, mais inévitable. En attendant ce descendant virtuel, c'est dans le concret que ça se passe. D'autant que, vous l'aurez compris, l'énorme tromblon aperçu plus tôt était destiné à cette grosse brute de The Rock. Une arme maousse, qu'il manipule avec une grande agilité et qui l'impose en chef de meute d'une force d'intervention spéciale, rompue aux adversaires les plus impitoyables. Pourtant, cette équipe de fiers-à-bras s'apprête à se prendre une belle déculottée. D'ailleurs, Kid, un des hommes de Sarge, vient à peine de débarquer du « Worm Hole » qu'il dégobille tout ce qu'il a, tandis que la caméra arrive dans un beau mouvement de grue sur la tronche intraitable d'un Sarge excité comme pas deux. Il faut dire aussi que pour garder son énergie intacte, The Rock pousse de longues gueulantes bestiales entre les prises, quand il n'enchaîne pas les pompes comme un furieux. Une méthodologie étonnante vu l'objectif du bonhomme: « *J'aimerais obtenir le niveau de jeu des acteurs dirigés par François Truffaut. Il y avait un naturel formidable dans ses œuvres, on ne voyait pas l'effort des comédiens...* » nous déclare-t-il entre deux prises. Même si ce louable but risque de ne pas être atteint avec **Doom**, on sera à priori bien loin de l'exhibition musculeuse du **Roi Scorpion**: « *Dans ce film, mon physique ne joue pas beaucoup sur le personnage, notamment parce que les monstres sont tellement mastoc, que nous ne pouvons les combattre à mains nues. Alors on se rabat sur les armes du jeu, comme les tronçonneuses ou ça* (il nous pointe avec son tromblon): *le Bio-Force-Gun, un flingue énorme que je suis bien content de pouvoir manipuler.* (rires) *Laissez tomber les filles, c'est un truc de mecs, vous ne pouvez pas comprendre.* ».

UN PEU DE TENDRESSE

Très masculin, l'univers de **Doom** respecte pourtant à sa façon la parité en accueillant dans ses murs rugueux la jolie Rosamund Pike, plus connue à Mad pour avoir été la James Bond Girl de **Meurs un autre jour** que la Jane Bennet de **Pride & Prejudice**. Elle-même, dans le discours promo auquel elle accepte de se soustraire avec un air indéniablement hautain, justifie comme elle peut son attachement à ce film dont elle vante l'ambition... intellectuelle! « *Contrairement à ce que l'on pourrait craindre, ce n'est pas un film stupide: l'équipe de scénaristes qui a été réunie est plutôt très intelligente, et ce qu'ils ont tiré du matériau original, très limité, est surprenant. Je pense en particulier à la théorie proposée des origines de la vie et aux dérives assez inattendues de l'ingénierie génétique. Car il ne faut pas se méprendre pour autant: si les gens ne prêtent aucune attention aux personnages, un film comme* **Doom** *perd tout son intérêt. On se moque alors de savoir qui va succomber ou qui va survivre.* » On demande à voir, d'autant que le producteur nous a promis une terreur moins graphique que psychologique, osant même une comparaison avec les films d'horreur japonais. Or, quand on sait que la majorité du film, excepté le « Worm Hole » et une séquence finale en extérieur, se déroulera dans d'étroites coursives insalubres, on peut redouter que le syndrome « film de couloirs » ne frappe **Doom**. Et nous qui attendions de voir The Rock dézinguer du gloumoutte à grands coups de punchlines... Mais puisqu'on en vante tant les mérites, essayons d'en savoir plus sur le script. Honneur aux dames, Rosamund Pike fait les présentations: « *J'incarne Samantha, une scientifique génétique. Mais le terme plus exact pour définir son métier serait « archéologue génétique ». J'ai suivi la voie de mes parents et suis la seule rescapée d'une terrible tragédie qui leur a coûté la vie. Je suis ensuite reclusе dans une station spatiale perdue sur une planète inconnue, et qui est assaillie par un mal mystérieux. Or, dans l'équipe d'intervention qui vient nous sauver se trouve mon frère et il y a beaucoup de tensions entre mon personnage et ce dernier, notamment parce qu'il a choisi une voie nettement plus martiale pour faire le deuil de nos parents.* ». Ce frère, véritable héros de l'histoire, c'est Karl Urban qui l'interprète. Désormais figure discrète, mais coutumière des blockbusters, après sa participation aux deuxième et troisième opus de la trilogie du **Seigneur des anneaux**, aux **Chroniques de Riddick** et à **La Mort dans la peau**, il expose à son tour les motivations de son personnage: « *C'est indéniablement un gars bien. Mais s'il n'était qu'héroïque j'aurai refusé le rôle. Il a donc lui aussi son côté obscur et le personnage de Rosamund Pike est en quelque sorte sa mauvaise conscience. John fait partie d'une troupe d'élite conduite par Sarge, et qui part à la rescousse de ces scientifiques.* ». The Rock prend la relève: « *Sarge ne fait pas dans le sentiment lorsqu'il s'agit de mener à bon port sa mission. Peu importent les conséquences, peu importent les dommages collatéraux, il fait tout ce qui est en son pouvoir pour accomplir la tâche qui lui incombe. Il y a donc quelque chose en lui qui peut mal virer. Ce qui, bien entendu, ne tarde pas à arriver...* ». Nous n'irons pas plus loin pour deux raisons. Premièrement, le scénario se perd alors en circonvolutions totalement incompréhensibles, entre mutations à base de génétique, univers parallèles, SF belliqueuse et théories apocalyptiques. Le tout permettant notamment de justifier l'introduction dans le film d'une séquence entièrement tournée du point de vue de Karl Urban, reprenant ainsi la principale marque de fabrique du jeu. Ensuite parce que ce couillon de The Rock nous révèle LE twist final, devant les regards ahuris des attachés de presse d'Universal. Nous nous contenterons donc de dire que ce retournement final, rigolo dans son pessimisme très ***Quatrième dimension*** mais certainement pas transcendant, est tout de même loin des ambitions hautement intellectuelles vantées par Pike. En gros: arrêtez de vous la jouer, et lâchez les monstres nom de nom!

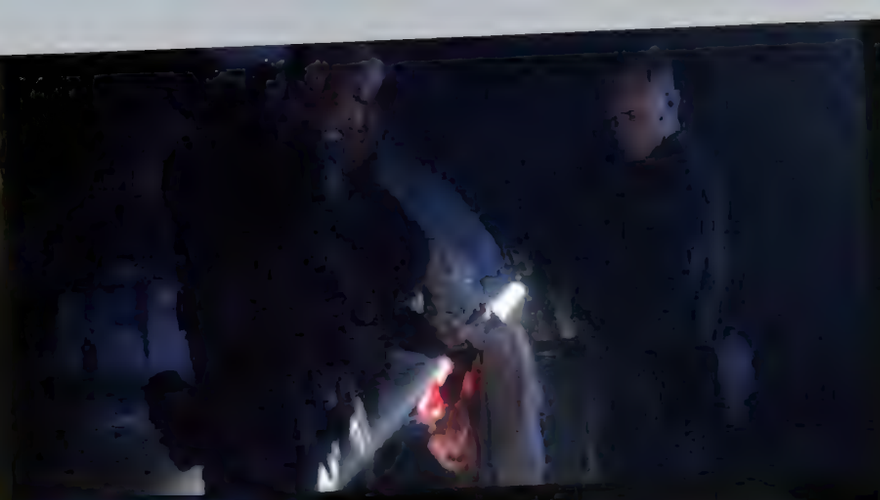
Ci-dessous de gauche à droite :

L'un des nombreux monstres du bestiaire de Hell... euh de Doom.

L'Enfer est déchaîné.

OU SONT LES MONSTRES ?

C'est bien là que le bas blesse: lancé en catastrophe pour une sortie initialement prévue en août 2005, **Doom** n'a pas couvé assez longtemps pour enfanter le bestiaire que l'on pouvait en attendre. Une précipitation qu'on imagine d'autant plus cauchemardesque à gérer, que le premier réalisateur attaché au film depuis juin 2004, Enda McCallion (une poignée de pubs et plein de clips, notamment quelques jolis cauchemars gothiques pour Nine Inch Nails) a démissionné deux semaines à peine avant le début du tournage, pour des raisons que la



« Je vous promets que nos monstres ne seront pas du tout mignons. Ils seront dégoûtants, putrides et auront un côté indéniablement viscéral. »

Ci-contre:
The Rock fait parler la poudre...

Ci-dessus :
De la tripaille, des grosses pétoires et des couloirs. Doom is upon them.

production refuse absolument de dévoiler. Au mieux, on nous avance des motifs « *très personnels* » et on noie aussitôt après le poisson en nous vantant les mérites de son remplaçant, Andrzej Bartkowiak. À la vue des tristes antécédents du monsieur, il y a du boulot à faire. Grand directeur de la photo, le Polonais a été promu « Yes Man » de Joel Silver ces dernières années, avec les épouvantables **Roméo doit mourir**, **En sursis** et l'amusant **Hors limites**. En tout cas, ce n'est pas lui non plus qui défendra les couleurs de son œuvre, bien trop occupé à surveiller, bloqué derrière son combo, le tournage du film. On ne verra même pas une touffe de ses cheveux blancs et on l'entendra tout juste donner ses directives... de très loin. Heureusement pour nous, la scène tournée aujourd'hui pose de sérieux problèmes pratiques. Sarge, suivi de près par ses hommes, doit s'engouffrer à l'intérieur d'un trou percé dans l'épaisse porte blindée à l'aide d'une tronçonneuse. Or, entre son gros fusil et ses énormes biscoteaux, le pauvre Rock n'arrive pas à s'immiscer avec la grâce requise dans le trou! Tandis que Bartkowiak enchaîne les prises en tentant de résoudre cet épineux manque d'espace, au grand dam du pauvre steadycamer épuisé par ces ratages en cascade, nous en profitons pour attraper le superviseur des effets spéciaux visuels désœuvré. Jon Farhat, qui connut son heure de gloire au milieu des années 90 en travaillant sur **The Mask**, est en effet présent en permanence sur le plateau pour surveiller que les plans tournés pourront se soumettre aux bidouillages numériques ultérieurs. Et pour le coup, ce qu'il a à nous dire est plutôt rassurant. « *Nous n'allons pas opter pour le tout numérique sur* **Doom**, *mais plutôt pour un mix entre méthode traditionnelle d'hommes en costumes et utilisation parcimonieuse de l'image de synthèse. Peu avant de rejoindre la production de ce film, j'ai travaillé sur* **Blue Crush**. *Or, les gens n'imaginent pas à quel point le numérique a été utilisé avec abondance sur ce métrage. J'ai ainsi mis en place un système qui nous permettait de coller le visage des comédiennes sur le corps des surfeuses professionnelles avec une grande souplesse. Et bien nous allons employer peu ou prou la même technique sur* **Doom**, *notamment pour deux personnages. Le premier s'appelle Pinky, et la moitié inférieure de son corps est constituée de membres mécaniques. Le superviseur des effets spéciaux physiques, Kit West, a donc conçu un fauteuil qui meut le comédien grâce à des moteurs radiocommandés, comme s'il était sur des jambes mécaniques. Ensuite, nous effacerons son équipement, et colorons à la place des images de synthèse. Le second personnage sera entièrement organique, et répond au surnom du Baron. Son corps sera en latex, et son visage sera un mélange d'animatronique et d'images de synthèse.* » Et si l'on vous dit que Brian Steele interprète le Baron, vous aurez deviné que ce personnage ne sera pas un enfant de chœur. Depuis ses débuts de carrière en tant qu'Harry dans la série dérivée du film **Bigfoot et les Henderson**, Brian Steele est en effet devenu l'un des grands messieurs-monstres d'Hollywood. Préposé aux costumes en mousse de latex, le pauvre a sué sur les plateaux de **Relic**, **Men in Black** et sa suite, **Underworld**, **Hellboy** et **Blade: Trinity**. Jon Farhat en tout cas, continue de nous chauffer les sangs avec ses promesses: « *Je sais ce que les fans pensent: lorsqu'ils sont en images de synthèse, les monstres ont souvent l'air mignons. Or, je vous promets une chose: les nôtres ne seront pas du tout mignons. Ils seront dégoûtants, putrides, et auront un côté indéniablement viscéral. C'est pour obtenir ces résultats que nous utilisons autant d'effets spéciaux en mousse de latex. Et pour optimiser notre budget, nous n'avons pas fait appel à Stan Winston, mais nous avons préféré confier la tâche de supervision à ses seconds, qui font tout dans son atelier depuis des lustres: John Rosengrant et Aaron Sims. Ensemble, ils ont travaillé sur les monstres durant un développement de six mois, en partenariat avec la firme d'effets spéciaux visuels Computer Film Company.* ». Nous aurons un bref aperçu des monstres quelques semaines plus tard, et nous pouvons vous assurer deux choses: techniquement, ils sont de très belle tenue. Plastiquement, ils sont extrêmement fidèles au look établi dans les jeux vidéo, **Doom III** en tête. Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes? On ne demande qu'à y croire. Malheureusement, rien n'est moins sûr.

HAPPY END ?

Car depuis notre visite du plateau, il semble que nos craintes se soient confirmées. Ainsi, en dehors du circuit promotionnel organisé par Universal, un des subalternes préposés aux effets spéciaux du film nous apprendra quelques mois plus tard que le tournage était physiquement très éprouvant, que le scénario ne cessait de subir des remaniements, et que le plateau était totalement chaotique. Une rumeur quelque peu confirmée par la date de sortie, repoussée de quatre mois alors que toute l'équipe jurait sur le plateau qu'elle aurait largement de quoi terminer le film en temps et en heures pour la sortie initiale, au mois d'août. Ensuite, les premiers synopsis diffusés par Universal présentent de nombreux changements avec ce qui était utilisé lors du tournage: du nom de la planète où se déroule l'action (le film se situe finalement sur Mars comme dans le jeu, et pas sur une planète non identifiée) à ceux des personnages, quelques changements majeurs semblent avoir été opérés. Enfin, le premier trailer aperçu confirme l'aspect incroyablement cheap du rendu final, malgré son budget. Reste les promesses réitérées lors du récent Comicon par une équipe qui, décidément, semble y croire très fort et promet le spectacle destroy auquel on est en droit de s'attendre. « *On en parlait l'autre jour avec Will Smith...* » nous racontait The Rock sur le tournage. « *Lui, il s'amuse toujours à sauver le monde à la fin de ses films. Et bien moi, ça me botte nettement plus de le détruire!* » Que son vœu soit exaucé!

Julien DUPUY

EVIL ALIENS DE JAKE WEST

LE GORE AUX

Sensation au dernier Marché du Film de Cannes, EVIL ALIENS témoigne de l'excellente santé du fantastique british. Figure de proue de cette entreprise réjouissante, Jake West livre ses impressions sur cet essai transformé, véritable B de rêve et modèle à suivre.

Alors qu'on attendait la révolution du cinéma de genre européen en Espagne, les insulaires d'Outre-Manche se sont offert une belle crédibilité après les succès de **Dog Soldiers**, **28 jours plus tard** et **Shaun of the Dead**. Et il y a des chances qu'il faut savoir saisir. Le réalisateur britannique Jake West, qui fait figure de précurseur, l'a compris avant tout le monde. En 1998, il réalisait dans l'indifférence générale **Razor Blade Smile**, une petite poussée d'action et de gore à base de vampires et de gros flingues. Puis, sept ans sans nouvelles jusqu'à Cannes en mai dernier. Le réalisateur et son producteur (Quentin Reynolds), ainsi qu'une partie des acteurs, s'étaient déplacés pour défendre **Evil Aliens**: un concentré à la fois hargneux et potache des grandes références du genre des années 80. **Evil Aliens** est gore, drôle, dynamique et bourré d'idées. Et si le film génère un véritable engouement, c'est que le projet a été bichonné par une équipe qui voulait frapper haut et fort. **Evil Aliens** est plus qu'un bon film parce qu'il s'inscrit dans un rêve plus global pensé par Jake West: créer une structure indépendante et techniquement irréprochable pour qu'on puisse enfin y aller franco! Alors question: comment faire un film de SF gore, déjanté et crédible pour moins de deux millions de dollars? Suivez le guide.

TROUSSES

interview

JAKE WEST REALISATEUR

Pensiez-vous que votre film remporterait un tel succès lors de sa présentation au Marché du Film de Cannes ?
On espère toujours que son film attirera l'attention. Mais comme il n'y avait jamais eu de projection avant, je m'attendais un peu à tout. Je pensais quand même attiser la curiosité des fans, purs et durs, du fantastique. Toujours est-il que, pour l'instant, **Evil Aliens** se révèle être une bonne affaire pour la production vu qu'il a coûté moins de deux millions de dollars ! (rires) Le film tourne actuellement dans beaucoup de festivals. Nous serons à San Sebastian et peut-être à Gérardmer en janvier prochain. Quand on présente un film indépendant, on se doit d'aller beaucoup plus à la rencontre de son public. C'est génial de présenter son métrage devant 500 fans de films d'horreur comme à San Francisco où l'on nous a gratifié d'une standing ovation.

Evil Aliens ***fait référence à de nombreux films des années 80, mais c'est également un film punk très british.***
On a essayé d'insuffler au film un esprit de cinéma indépendant. Je voulais un résultat digne des films d'horreur qui m'avaient marqué quand j'étais jeune.

Faisiez-vous partie de la génération punk du début des années 80 ?
J'ai eu ma période gothique-punk dans le milieu des années 80, c'est vrai. J'ai toujours eu un penchant pour la provocation...

Comme dans cette scène où vous empalez un personnage homosexuel sur une croix catholique par exemple...
Des films comme **Evil Dead** ou **Brain Dead** n'avaient aucun scrupule à aller très loin. Le problème, c'est que depuis qu'Hollywood se met à faire des films fantastiques, tout devient très lisse. Quand j'étais ado, tout pouvait arriver dans un film d'horreur. C'est ce sentiment de surprise que j'ai voulu retrouver. On a poussé le bouchon assez loin, je crois, avec **Evil Aliens**. Mais bien sûr, c'est pour le fun !

Evil Aliens ***serait-il une sorte de réaction épidermique à ce cinéma fantastique de salon ?***
En quelque sorte, oui. J'y ai mis plein de choses que j'aimerais voir plus souvent dans le cinéma d'épouvante d'aujourd'hui. Il est très facile de se restreindre lors de l'écriture de son scénario. Mais j'ai choisi d'y aller à fond.

Vous n'aimez pas non plus la télé-réalité apparemment...
Oui, je déteste ça. Pour moi c'est du vide absolu et je voulais le retranscrire d'une manière ou d'une autre dans le film. D'autant plus qu'après mes études de cinéma, j'ai été obligé de bosser pour la télé avant de pouvoir percer dans le milieu. L'équipe télé d'**Evil Aliens** est une bonne caricature de ce que peuvent être les gens de la télévision. D'ailleurs, l'actrice principale (Emily Booth), qui interprète le rôle de Michelle Fox, est une vraie présentatrice télé dans la vie. Ça l'a bien fait marrer de s'auto-parodier. C'est très dur de se lancer dans le cinéma en Angleterre : il n'y a pas beaucoup d'argent et les places sont donc très

Ci-dessus, de gauche à droite :
Un des « evil aliens » dans toute sa splendeur et une de leurs victimes, possédée par un de leurs implants.

Page de gauche, de haut en bas :
Pour se débarrasser des envahisseurs belliqueux, le héros d'Evil Aliens n'hésite pas à se lancer à leur poursuite dans une moissonneuse-batteuse !

Ce paysan à la gâchette facile est bien décidé à faire payer aux extraterrestres ce qu'ils ont fait à sa sœur...

« Quand j'étais ado, tout pouvait arriver dans un film d'horreur. C'est

Ci-dessus : Corps transpercés de toutes parts, têtes arrachées ou éclatées à mains nues... Niveau gore, Evil Aliens renvoie directement aux films de genre des années 80 à la Evil Dead.

chères. Moi, j'ai choisi de rester indépendant en faisant ma cuisine dans mon coin. Mais cela implique aussi le fait que les projets prennent beaucoup plus de temps à voir le jour.

Combien de temps pour* Evil Aliens *?
Avant de rencontrer mon producteur et financier Quentin Reynolds, j'ai passé un an à frapper aux portes sans aucun succès. Auparavant, j'avais tenté de réaliser la suite de mon premier film, **Razor Blade Smile**. Mais après des années de galère, j'ai baissé les bras. En fait, **Evil Aliens** s'est lancé rapidement car j'ai eu la chance de rencontrer Quentin. Il a produit le film sur ses fonds propres. Ce qui signifie que j'avais un seul et unique interlocuteur. C'est un vrai luxe de nos jours ! Le plus souvent, le film est financé par une myriade de petites sociétés de production qui se battent toutes entre elles pour la moindre décision.

Pourquoi ce choix de tourner en vidéo haute définition ?
Il y a deux énormes avantages. Premièrement, il y a 160 plans truqués dans le film, ce qui signifie beaucoup de plans à numériser. On n'aurait jamais eu les moyens de transférer la pellicule. Avec la vidéo haute définition, on saute une étape et l'on peut rentrer directement ses images dans l'ordinateur. Deuxièmement, la HD permet de voir instantanément le résultat d'une scène tournée : l'image que renvoie le moniteur de contrôle est exactement la même que celle de la caméra. Ce n'est pas le cas lorsqu'on tourne en pellicule. Parfois, on peut avoir des surprises entre ce que l'on a cru voir sur le moniteur et le résultat concret des rushes. Si j'avais tourné ce film en 35mm, il aurait coûté trois fois plus cher. Ce tournage m'a appris à me familiariser avec cette nouvelle technologie, et j'ai été à 100 % convaincu. La qualité d'image va s'améliorer rapidement et je suis persuadé que la HD s'avérera la meilleure solution pour tout le monde. En tout cas, pour moi, ça a été très libérateur car on gagne un temps énorme sur la préparation et le suivi de la globalité de la réalisation.

Quelle compagnie d'effets spéciaux a assuré les 160 plans truqués du film ?
En fait, nous avons monté notre propre structure. Llyr Williams, notre superviseur des effets spéciaux, a rassemblé six ordinateurs et une petite équipe. Nos machines n'étaient pas formidablement puissantes et notre équipe très réduite. Mais nous avions le luxe du temps. Nous avons mis un an à achever les effets de postproduction. À l'avenir, mon but serait d'agrandir petit à petit notre parc pour des projets plus ambitieux. C'est très important d'avoir sa propre équipe d'effets visuels. Je prends exemple sur Robert Rodriguez, qui a réussi à devenir quasiment autonome.

Au niveau des maquillages spéciaux, la HD a-t-elle changé quelque chose ?
Pas grand-chose excepté que les maquilleurs pouvaient voir directement sur le moniteur du plateau le résultat de leur travail. Désormais, on peut à n'importe quel moment vérifier les détails. D'ailleurs, je me demande comment font les maquilleurs sur des films en 35mm pour inspecter le rendu de leurs créations sur le tournage.

Qui a fait les maquillages ?
Tim Berry et Tristan Versluis se sont occupés des maquillages. Ils appartenaient à une compagnie d'effets spéciaux et ont décidé de voler de leurs propres ailes. Je suis arrivé au bon moment avec le projet : ils étaient disponibles et voulaient faire leurs preuves. On a passé de nombreuses réunions à réfléchir au moyen de concrétiser les scènes gore et à chercher les façons les plus fun de mourir. Ils ont eu 14 semaines pour préparer les effets de maquillage. C'est plutôt bien et je suis très content de leur travail.

Vous avez dû laisser des idées de côté ?
Il y a des scènes que j'aurais aimé gonfler mais nous n'avions pas l'argent nécessaire. On a quand même réussi à filmer tout ce qui était dans le script. Nous aurions pu faire du rab, mais vu notre budget... Pour la scène de la moissonneuse-batteuse par exemple, j'aurais aimé plus de gore. Mais la location de ce genre d'engin est hors de prix, sachant, en outre, qu'il n'est pas question de la rendre avec la moindre égratignure. Si j'avais eu plus d'argent, j'aurais fait construire une faus-

ce sentiment de surprise que j'ai voulu retrouver avec **Evil Aliens**. »

se moissonneuse grandeur nature pour faire quelques plans supplémentaires. Mais la scène fonctionne bien telle qu'elle est...

Cette scène est un exemple de bonne coordination entre les maquillages et les effets numériques...
Oui, c'est vrai. On a utilisé les effets de maquillage pour les plans rapprochés et le gore. Le numérique a servi aux plans larges et à l'ajout de petits éléments comme les projections de pierres. On a fait un peu de gore en numérique, mais j'ai toujours privilégié les effets sur le plateau.

Et comment se sont comportés les acteurs sous les prothèses des aliens ?
Ils avaient chaud. Pour les scènes où l'on voit les corps en entier, il a fallu trois à quatre heures de maquillage. J'ai été très honnête dès le début avec les acteurs qui allaient interpréter les aliens. Je leur ai dit que le tournage serait pénible et qu'il faudrait de la patience. Ils étaient donc préparés. Aussi, ont-ils parfaitement assuré. Ce n'est pas évident de rendre crédible un maquillage et la performance de l'acteur y est pour beaucoup.

Il semblerait que* Evil Aliens *soit tombé pile-poil au bon moment pour toutes les personnes de l'équipe...
C'est exactement ça ! C'est ma meilleure expérience professionnelle. Parfois l'équipe se déteste et bosse dans une sale ambiance. Sur **Evil Aliens**, chaque membre de l'équipe avait quelque chose à prouver et l'on a tous porté le film le plus loin possible. J'ai eu beaucoup de chance car c'est tellement plus facile quand tout le monde est sur la même longueur d'onde. Et cette énergie a certainement influencé le côté punk du film dont on parlait tout à l'heure. Même dans les moments difficiles, la motivation était bien là.

Vous parliez des scènes tournées de nuit ?
On a tourné de septembre à octobre, la plupart du temps la nuit, et il faisait très froid. Mais la météo a été plutôt de notre côté. Les seules fois où il a plu, c'était précisément pour les journées où l'on en avait besoin ! Si bien que les rampes à eau n'ont jamais servi.

Vous avez vraiment tourné au Pays de Galles ?
Non ! Nous sommes restés dans la région de Londres, ce qui est beaucoup plus pratique pour tout le monde et moins cher. Et puis on s'est dit que comme il s'agissait d'une île imaginaire au Pays de Galles, on pouvait prendre quelques libertés...

Les petits Londoniens branchouilles ont-ils eu peur de passer plusieurs semaines au Pays de Galles ?
Oui ! C'est exactement ça. Ça nous terrorisait à l'avance. (rires)

***Votre réalisation s'est beaucoup améliorée depuis* Razor Blade Smile...**
J'ai fait d'énormes progrès. Mais il faut préciser qu'en 1998 j'ai tourné **Razor Blade Smile** avec des moyens quasi amateurs. Bien sûr, on s'améliore au fil des expériences, mais lorsque vous avez enfin les moyens d'engager des pros, ça aide également beaucoup ! J'espère que les gens qui ont vu **Razor Blade Smile** s'apercevront de mon évolution.

Vous aimez aussi les personnages féminins forts...
Oui, c'est vrai, bien que **Evil Aliens** soit un film assez choral. La raison est simple : c'est beaucoup plus cool de filmer une belle nana ! De façon générale, j'aime travailler avec des acteurs inconnus ou décalés, car je crois qu'on ressent davantage l'idée de cinéma indépendant. Dans un film avec Angelina Jolie, on devine qu'elle ne mourra pas. Par contre, quand vous ne reconnaissez pas les personnes à l'écran, on peut s'attendre à tout ! Et mes acteurs sont tellement sympas...

Sur quoi travaillez-vous actuellement ?
Je travaille sur un scénario de maison hantée intitulé **Scare House** que je devrais tourner au début de l'année prochaine. Ça va être cradingue et sombre. Mais cette fois, pas d'humour ! Je ne veux pas qu'on me catalogue « réalisateur de comédies ». Pour la première fois, je vais réaliser un film d'horreur pur et dur qui ira très loin dans le gore et le malsain. Je filmerai de nouveau en vidéo haute définition afin de garder un maximum d'argent pour le spectacle.

Propos recueillis et traduits par R-One CHAFFIOT

Ci-dessus :
Une actrice couverte de sang de la tête aux pieds. C'est clair, les aliens viennent de passer un sale quart d'heure !

LE DIABLE EN ROBE NOIRE

L'EXORCISME D'EMILY ROSE
DE SCOTT DERRICKSON

Ne vous fiez pas à la promotion qui bat actuellement son plein sur le Net, THE EXORCISM OF EMILY ROSE, bien que vendu sur une multitude d'images chocs, n'est pas vraiment un film d'horreur. Non, non, ne partez pas ! Alors oui, le film de Scott Derrickson a des relents de fantastique, mais c'est aussi un film de procès. Pour tout savoir sur cette future œuvre hybride avant sa sortie chez nous le 7 décembre prochain, on vous propose une petite visite guidée du plateau.

Vancouver n'est peut-etre pas la destination touristique la plus répandue et pourtant les spectateurs du monde entier en connaissent presque les moindres recoins sans y avoir mis les pieds. En effet, depuis la délocalisation des tournages hollywoodiens dans les années 90, on ne compte plus les productions tournées dans cette ville de Colombie-Britannique qui assume à elle seule la quasi-totalité de l'industrie du spectacle de l'Ouest canadien. Ainsi, Vancouver a servi de « double » pour New York, Chicago, Los Angeles, l'Alaska ou le Japon, et a accueilli des equipes du monde entier, qu'elles soient américaines (pour **X-Files**, **Les Chroniques de Riddick**...), hongkongaises (**Jackie Chan dans le Bronx**), et même françaises (le **Crying Freeman** de Gans a ete tourne là-bas). Les raisons d'un tel succès sont multiples, tant la métropole offre une architecture moderne, un magnifique cadre montagneux et la proximite de l'Ocean pacifique un tout qui laisse à penser qu'on peut y tourner n'importe quel genre de films. Mais, de façon plus importante, la region propose un système de taxes bien plus favorable que celui des grands points névralgiques américains, sans compter qu'il s'agit d'une ville proche de Los Angeles, la liaison se faisant par avion en seulement trois heures. Toujours est-il que cet havre « hollywoodien » traverse la crise de la concurrence, les autres regions du Canada, comme l'Ontario et le Quebec, ayant récemment proposé des taxes encore plus basses, voyant ainsi leur fréquence de tournages augmenter considérablement. Malgre le marasme ambiant, la firme de production Lakeshore Entertainment a quand meme opté pour Vancouver en vue du tournage de deux de ses plus importantes productions: **Underworld: Evolution** (la prequelle du film de Len Wiseman) et **The Exorcism of Emily Rose**, dont il est question aujourd'hui.

D'APRES UNE HISTOIRE VRAIE...

Si le titre du film vend bien la meche du sujet, on ne savait rien du projet avant de mettre les pieds sur le plateau. Sa source d'inspiration majeure vient ainsi du cas de la jeune allemande Anneliese Michel qui a vecu, entre 1968 et 1976, les pires supplices: tout d'abord prise de crises d'épilepsie, elle sera ensuite persuadée d'être possedée, son cas s'aggravant au fil des années. Exorcisée en 1975, elle mourut des suites de la pratique en 1976. L'affaire ne s'arrête pas là, puisque les parents d'Anneliese et le prêtre chargé de l'exorcisme seront traînés en justice pour homicide involontaire et condamnés à six mois de prison. Le duo de scénaristes Scott Derrickson et Paul Harris Boardman (**Urban Legend 2**, **Hellraiser: Inferno**) voit en cette triste histoire le moyen de tirer un film inédit, qui se détache volontiers des métrages abordant

Ci-contre :
Le Père Moore (Tom Wilkinson), accompagné de son avocate Erin Brunner (Laura Linney), pendant son procès.

le même sujet. Leur traitement est simple: ils cherchent à faire de **The Exorcism of Emily Rose** le premier film d'horreur procédural. Ils parviennent ainsi à vendre leur labeur à Lakeshore Entertainment, et Scott Derrickson se charge de la réalisation du film (il avait déjà assuré la même fonction sur **Hellraiser: Inferno**). S'ils transposent l'action de nos jours aux États-Unis, les deux complices préservent le gros des témoignages qu'ils ont recueillis pour en tirer une œuvre de fiction d'un réalisme effroyable. Ainsi, **The Exorcism of Emily Rose** relate le procès du père Moore, accusé d'avoir tué la jeune Emily Rose par épuisement après un long exorcisme détaillé durant les plaidoiries sous forme de flashs-back. En projet atypique, le film propose un casting résolument différent de ceux qu'on prête habituellement aux films d'horreur. Laura Linney (**Mystic River**) interprète Erin Bruner, l'avocate de la défense qui cherche à faire parler d'elle avec une affaire à sensation, tandis que Campbell Scott (**La Prisonnière espagnole**) représente l'accusé. Dans le rôle du père Moore, on retrouve le vétéran Tom Wilkinson (récemment vu dans **Batman Begins**) et pour l'interprétation cruciale et difficile d'Emily Rose, la production affirme avoir trouvé la perle rare avec la jeune Jennifer Carpenter (que certains auront déjà aperçue en bourge californienne dans... **F.B.I. – Fausses Blondes Infiltrées**!). Comme on peut le constater, il s'agit là d'un casting qui entérine le sérieux du traitement, mais augmente un peu plus la prise de risques du projet, malgré un budget relativement modeste d'une vingtaine de millions de dollars: *« Aucun métrage ne se fait sans prise de risques. On dit que je ne suis pas du genre à faire des films fantastiques, mais bon, j'ai quand même fait* **Congo**... » plaisante Laura Linney. *« En tant qu'artiste, je recherche des rôles qui représentent de véritables défis et qui me permettent d'évoluer différemment au sein de films marquants et originaux. En ce qui concerne* **The Exorcism of Emily Rose**, *j'avoue avoir été très attirée par la combinaison inédite du film de procès et du film d'horreur. »* L'actrice empiète ainsi sur son rôle et prend la défense du réalisateur Scott Derrickson, qui explique les raisons de son implication de la même manière: *« C'est le mélange des genres qui m'a avant tout attiré. Il existe beaucoup de films sur les exorcismes et encore plus de films de procès, mais à ma connaissance, aucun d'entre eux n'a jamais combiné les deux genres. Certes, il est possible que la combinaison ne fonctionne pas du tout, ce qui serait un désastre total, mais en cas de réussite, le film pourrait être très intéressant, car totalement différent. Si chaque production comporte des risques comme le souligne Laura, je pense que les projets qui paient sont bien souvent les plus audacieux ».*

INVITE SURPRISE

En ce vendredi 14 janvier 2005, l'équipe du film tourne les dernières séquences de procès après déjà deux mois passés sur les scènes d'extérieur et sur les flashs-back. Le tournage touche donc à sa fin, mais cette journée reste très spéciale, car il s'agit du seul jour de shooting de l'actrice iranienne Shohreh Aghdashloo (que le public français découvrira bientôt dans la saison 4 de **24 heures chrono**), qui interprète un docteur susceptible d'apporter des informations médicales capitales lors du procès. Le tournage de cette scène permet d'aborder le coscénariste Paul Harris Boardman pour lui poser des questions sur la prise de position du film à propos des thèmes universels qu'il brasse: *« Le film est écrit de façon à refléter le point de vue intime de chacun des protagonistes principaux »* avance Boardman. *« En ce sens, il ne propose pas un avis unique vis-à-vis de la religion. C'est important pour un film comme* **The Exorcism of Emily Rose** *de montrer toutes les opinions possibles sur le sujet, tout simplement parce qu'il s'agit d'un métrage à la fois réaliste, sur lequel nous avons effectuer un énorme travail de recherche, mais aussi divertissant, et je pense que dans ce genre de cas, le public n'aime pas être assommé par une seule et même perception des faits. D'ailleurs, Scott Derrickson et moi avons des opinions radicalement différentes au sujet de l'exorcisme. Je suis le plus sceptique des deux, même si j'avoue qu'après avoir compilé une documentation massive, des heures d'enregistrements et des témoignages de toutes sortes, je me suis surpris à croire qu'il existe effectivement des cas de possession, même s'ils sont vraiment très rares et demandent encore à être authentifiés. Scott, par contre, y croit à fond. Mais c'est bien, nous formons une espèce de couple créatif par opposition, nous sommes les Mulder et Scully du scénario ! »* Reste que de notre point de vue, il est impossible de savoir quelle sera la part de dualité du film.

Bien sûr, les séquences horrifiques prendront place au sein de flashs-back tournés avec difficulté par une équipe soucieuse du réalisme, mais jusqu'à quel point **The Exorcism of Emily Rose** prône le mélange des genres ? Le producteur Tripp Vinson tente de répondre tant bien que mal à la question : *« En vérité, nous n'avions pas vraiment d'équivalence concernant le mélange des genres pour nous montrer la direction à prendre pendant le tournage. C'est un film qui fonctionne sur les flashs-back au niveau des scènes d'horreur, car l'exorcisme est bien évidemment un événement antérieur au procès. Comme dans nombre de métrages, il devrait trouver son rythme adéquat sur le banc de montage. Mais même si le script et la mise en scène permettent déjà de faire la part des choses, l'idée est vraiment de trouver l'équilibre parfait pour ne pas ruiner cette association de genres hors normes ».*

STYLE RETRO

S'il est difficile à ce stade de se prononcer sur le « pourcentage horrifique » du film, on peut néanmoins demander au réalisateur à quel niveau se trouve son style. Après tout, les combos disséminés un peu partout sur le plateau laissent suggérer un tournage en Cinémascope, et même une certaine application visuelle. *« Aujourd'hui, vous avez vu que nous tournions la plupart des plans en travelling, mais pour être tout à fait honnête, ce ne sera pas vraiment le style du film »* précise Scott Derrickson. *« J'ai étudié pas mal de films de procès, et les meilleurs évitent l'esbroufe visuelle pour parvenir à leurs fins, et je pense sincèrement que les mouvements de caméra ne sont pas indispensables dans ce genre de scènes. Vous avez d'ailleurs remarqué que les travellings sont très lents et ne servent qu'à donner un peu d'ampleur au discours prononcé par le personnage de Shohreh Aghdashloo. Je ne veux pas non plus détourner l'attention du spectateur en faisant le malin avec ma caméra. »* Et pour ce qui est des flashs-back de l'exorcisme ? *« Là, par contre, je me suis vraiment lâché. Nous avons étudié certaines œuvres de Francis Bacon, et nous avons revu les anciens films de Dario Argento, très habile dans l'utilisation des couleurs saturées qui confèrent à une situation tendue et terrifiante une certaine beauté généralement absente des films d'horreur américains »*. Scott Derrickson, ou comment rassurer les fanboys avides de frissons en une référence bien sentie !

Ci-dessus :
Le Père Moore tente d'exorciser Emily Rose...

LA REFERENCE OBLIGATOIRE

Et puisqu'on parle de références, comment peut-on éviter celle de L'Exorciste de William Friedkin ? *« On ne peut pas ! »* admet le réalisateur. *« C'est la référence absolue du genre et un film que j'adore. Son incroyable authenticité a marqué le cinéma hollywoodien des années 70, et je ne peux que m'y référer. Cependant,* **The Exorcism of Emily Rose**, *bien que très ancré dans la réalité lui aussi, sera plus baroque. Reste que si pour les fans de L'Exorciste, notre film propose également son lot de frissons, il est impossible de surpasser la référence absolue... »* La réponse est honnête, mais Scott Derrickson sait qu'il aurait prétendu le contraire qu'aucun spectateur au monde ne l'aurait cru ! Avant de quitter le plateau, on ne résiste cependant pas à remettre en question son objectivité, d'autant que son complice Paul Harris Boardman nous l'a présenté comme un croyant invétéré, élément quelque peu dissuasif qui ne manquera pas de faire tiquer le plus optimiste des bouffeurs de curetons : *« Vous voulez savoir si le tournage a été en proie à des phénomènes paranormaux ? Je sais que la presse aime bien relater ce genre d'histoires, et je connais les anecdotes de tournage sur* **L'Exorciste** *et* **Poltergeist**, *mais je ne demande quand même jusqu'à quel point celles-ci ont été exagérées. Nous, en tout cas, nous n'avons pas vraiment eu de problèmes. Tout s'est déroulé comme convenu, si ce n'est qu'un jour, le téléviseur de Laura Linney a refusé de s'allumer. Remarquez, je me demande si ça compte vraiment... »*. Non ça ne compte pas vraiment, mais cela rassure éventuellement sur la teneur objective du film. D'ici la sortie, si **The Exorcism of Emily Rose** tient toutes ses promesses, rien ne nous empêchera d'être au rendez-vous !

Stéphane Moissakis

Ci-dessous :
Emily Rose, pleinement possédée par le Diable...

CE N'ETAIT QU'UN AU REVOIR

SHANE BLACK'S KISS KISS, BANG BANG DE SHANE BLACK

Avec un titre qui évoque instantanément son style, Shane Black passe à la réalisation pour notre plus grand plaisir, balayant au passage les doutes qu'il pouvait avoir sur son travail au moment de sa « retraite » anticipée. KISS KISS, BANG BANG ? Une œuvre à la fois charmante et explosive, aussi décomplexée que son titre le laisse entendre.

L'Arme fatale, **Le Dernier samaritain**, **Au revoir à jamais** : l'action-fan exigeant sait qu'il doit la profonde qualité de ces incontournables du genre non pas au talent de leurs réalisateurs-illustrateurs respectifs (soit Richard Donner, Tony Scott et Renny Harlin), mais bien à la plume acerbe, ingénieuse et habitée de leur seul et unique auteur, le scénariste Shane Black. Au-delà des codes qui régissent directement le « style Shane Black » (losers magnifiques en duo, scènes de tortures viscérales, action totalement scénarisée, punchlines percutantes, ambiance de film noir), les films en question carburent avant tout à l'humanité, insufflée par le scénariste à des personnages archetypaux. Flic au bord du suicide (**L'Arme fatale**), privé cocufié par sa femme dont il reste éperdument amoureux (**Le Dernier samaritain**) et furie assassine qui se découvre des penchants maternels (**Au revoir à jamais**) : les figures imposées par le scénariste ne sont peut-être pas originales, mais elles sont en tout cas marquées par de profondes fêlures peu abordées dans les blockbusters grand public. Shane Black nourrit ainsi ce qui n'aurait pu être que de brillants exercices de style pétaradants, changeant de surcroît les attentes qualitatives vis-à-vis du cinéma d'action à venir. D'une certaine manière, il peut prétendre être l'un des seuls scénaristes-auteurs dans son genre et son époque (ce qui le rapproche donc des romanciers « de gare » qu'il affectionne tant), et c'est pourquoi son absence prolongée s'est cruellement fait ressentir. Découvrir **Kiss Kiss, Bang Bang** permet déjà de constater que ce manque n'a jamais été comblé, mais aussi d'assister à la renaissance d'un auteur autrefois tiraillé entre sa passion et ses « obligations » (**Au revoir à jamais** soulignait cette dualité à travers son personnage principal) et qui prend aujourd'hui, par le biais de la mise en scène, sa revanche rigolarde sur un système pour lequel il a bien failli brader son intégrité.

De ce fait, **Kiss Kiss, Bang Bang** ne raconte pas l'histoire d'une icône brisée, mais celle de Harry Lockhart (Robert Downey Jr.), un éternel pigeon incapable de braquer un magasin de jouets. Sa chance tourne le jour où on le prend pour un acteur de talent et qu'il se retrouve à Hollywood, coaché par un détective privé gay (Val Kilmer) qui l'aidera à incarner « le rôle de sa vie ». Mais c'était sans compter sur sa poisse légendaire, qui les plonge dans une enquête criminelle inextricable dont l'un des rares points positifs sera de lui permettre de retrouver Harmony (Michelle Monaghan), un amour de jeunesse perdu. On peut d'autant plus facilement décrypter l'aspect personnel du film que le réalisateur parle évidemment de son milieu, le cartonnant à chaque occasion possible par le biais de la voix-off de Harry (un procédé utilisé pour la première fois par Shane Black, et qui entérine le fait que le narrateur soit son alter ego), surtout dans les procédés cinématographiques imposés par les exécutifs (le happy end entre autres) durant sa carrière de scénariste. Forcément, les figures habituelles de l'auteur, toutes présentes (la scène de torture, la fusillade en apesanteur), s'en trouvent détournées par ce point de vue personnel, oscillant sans cesse entre caractérisation touchante (les relations entre Harry et Harmony) et ironie cinglante (le reste). On aura tôt fait de comparer **Kiss Kiss, Bang Bang** à un simili **Pulp Fiction** (il est d'ailleurs marketé comme ça, jusque dans son passage à Cannes) ou à une parodie de film noir, en raison de ses allures de métrage sans complexe (la drôlerie insoupçonnée n'empiète jamais sur le genre), mais ce serait trop vite cataloguer un film justement inclassable. Car s'il s'agit véritablement d'une autoanalyse pour Shane Black, qui s'exorcise du milieu pour retrouver sa passion envers le cinoche pur (le parallèle avec l'amour perdu puis retrouvé), c'est avant tout un moyen pour le spectateur d'apprécier son talent sous un jour nouveau : sensiblement différent, mais toujours aussi revigorant et généreux. « *Welcome back Mr. Black* », vous avez beaucoup manqué au cinéma de genre !

Stephane MOÏSSAKIS

KISS KISS, BANG BANG. USA. 2004. REAL. ET SCEN. : SHANE BLACK. DIR. PHOT. : MICHAEL BARRETT. MUS. : JOHN OTTMAN. PROD. : JOEL SILVER ET CARRIE MORROW POUR SILVER PICTURES ET WARNER BROS. INT. : ROBERT DOWNEY JR., VAL KILMER, MICHELLE MONAGHAN, CORBIN BERNSEN, DASH MIHOK, SHANNYN SOSSAMON... DUR. : 1H43. DIST. : WARNER. SORTIE LE 14 SEPTEMBRE 2005.

interview

SHANE BLACK REALISATEUR ET SCENARISTE
LE DERNIER SAMARITAIN

SCÉNARISTE DE GÉNIE AU SERVICE DES AUTRES (RICHARD DONNER, JOHN MCTIERNAN, TONY SCOTT, RENNY HARLIN) JUSQU'À SA DISPARITION DES ÉCRANS APRÈS LE BIDE INJUSTIFIÉ DE L'EXCELLENT AU REVOIR À JAMAIS, SHANE BLACK FAIT CETTE ANNÉE UN RETOUR FRACASSANT ET SIGNE SON PREMIER LONG-MÉTRAGE EN TANT QUE RÉALISATEUR. IMPOSSIBLE DE PASSER À CÔTÉ DE L'ÉVÉNEMENT, ET OBLIGATION D'ALLER TORTURER DE QUESTIONS LE MAÎTRE À PROPOS DE SON COME-BACK FRACASSANT...

Ci-dessus : Perry Van Shrike (Val Kilmer) et Harry Lockhart (Robert Downey Jr.), un privé désabusé et un mariou de seconde zone en plein sac de nœuds.

Ci-contre, à droite : Harmony Faith Lane (Michelle Monaghan), une starlette à qui on ne la fait pas.

Vous avez disparu du monde du cinéma en 1996, après l'échec cuisant de* Au revoir à jamais, *pour revenir cette année avec* Kiss Kiss, Bang Bang. *Qu'avez-vous fait entre les deux ?

En 1999, j'ai participé à l'écriture d'un moyen-métrage pour l'American Film Institute. Il s'agissait de l'histoire d'un vétéran de guerre frappé par des visions de son passé belliqueux. Ce film s'appelle **A.W.O.L.**, il est vraiment très mauvais et restera sûrement invisible... Le réalisateur a commis toutes les erreurs possibles, et le résultat est vraiment irregardable. Ça ne me dérange pas, parce que j'ai beaucoup appris de cette expérience. L'incompétence des autres me permet de tenir compte des fautes à ne pas commettre. Mais je n'ai travaillé sur ce projet que quelques mois. En fait, je me suis retiré du monde du cinéma parce que je n'étais pas satisfait de ma carrière. Certes, mes scénarios m'ont rapporté beaucoup d'argent, mais le processus d'écriture était tellement douloureux que je ne pouvais plus tenir le rythme. Je pense également que l'échec de **Au revoir à jamais** m'a vraiment dérouté. Je regardais autour de moi, et je n'avais plus de vrais amis pour me soutenir. J'ai beaucoup voyagé, en espérant que cela me rendrait heureux, mais ça n'a pas été le cas. Pendant un ou deux ans, j'ai erré dans les collines de Los Angeles, un peu comme les personnages principaux de **Swingers**, le film de Doug Liman. Ce ne sont pas des gars méchants, mais ce sont de vrais losers qui glandent en passant d'une fête à l'autre. Des idiots en sorte, que personne n'apprécie vraiment. J'ai été comme ça, jusqu'au jour où le déclic est arrivé lors d'une discussion que j'ai eu avec mon ami, le réalisateur James L. Brooks, une personne qui a tout mon respect. Alors que je lui confiais mon rêve d'écrire un film comme les siens, quelque chose sans coups de feu et explosions, il m'a dit qu'il me voyait plus écrire un script dans la veine de **Chinatown**, un film noir au discours sombre, mais aux personnages qui révèlent un parcours émouvant. Alors que je me cognais la tête contre les murs à l'idée de reprendre le processus d'écriture qui me révulse, il m'a ouvert les yeux. J'ai longuement réfléchi à ses propos, et je me suis dit qu'il était possible de combiner l'aspect romantique que je recherchais à une intrigue de suspense pouvant mal tourner. C'est à ce moment-là que je me suis détendu, et j'ai eu l'idée de **Kiss Kiss, Bang Bang**, à savoir celle d'un film qui serait, en quelque sorte, le bâtard de James L. Brooks et Joel Silver ! Faire ce thriller romantique m'a pris quatre ans en tout et pour tout, de l'écriture au tournage. Quand j'ai commencé à le proposer aux producteurs, tout le monde m'a claqué la porte au nez. Seul Joel Silver m'a soutenu et aidé à monter le film.

Kiss Kiss, Bang Bang ***est moins torturé que vos précédents films. En ce sens, on a l'impression que vous n'avez pas eu trop de mal à l'écrire. C'est le cas ?***

Oh non, c'était horrible, la pire expérience de ma vie. Une fois fini, j'en étais satisfait et je trouve que le film fonctionne, mais avant, c'était l'enfer au quotidien. En général, malgré la difficulté, je n'ai jamais mis plus de quatre ou cinq mois pour écrire un script, mais là, il m'a fallu un an de plus. Certains jours étaient agréables, quand ça

« En général, malgré la difficulté, je n'ai jamais mis plus de quatre ou cinq mois pour écrire un script, mais là, il m'a fallu un an de plus. Ça tient du ridicule à mon sens. »

avançait bien; mais je me suis plus arraché les cheveux qu'autre chose. Un an et demi pour écrire un film, ça tient presque du ridicule à mon sens.

Peut-être c'est parce qu'il s'agit de votre film le plus personnel ?
Non, je ne pense pas que ce soit le cas. **Kiss Kiss, Bang Bang** est un film qui tire beaucoup vers le comique, alors qu'en général, les grands films sont considérés comme personnels quand ils tendent plus vers la tragédie, non ? Je pense avoir réussi un film amusant, mais il ne sauvera pas le monde pour autant.

Certes, mais je pensais « personnel » dans le sens où il parle peut-être de vous de façon cachée. Il s'agit de l'histoire d'un amour de jeunesse perdu, puis retrouvé par le personnage principal. Cet amour pourrait être celui que vous aviez pour le cinéma étant jeune, et que vous retrouvez maintenant, non ?
C'est une théorie intéressante, à laquelle je n'aurais pas pensé. Il y a certainement plusieurs facteurs psychologiques en jeu à chaque étape du processus créatif, alors qui sait ? Ainsi, j'ai peut-être tenté d'exorciser certaines choses, sans pour autant en avoir conscience. Il faudrait que j'écrive votre théorie quelque part pour y réfléchir, tiens !

À propos d'exorciser, est-ce que le fait de mettre en scène votre propre script pour la première fois a pour but de montrer aux autres réalisateurs ce que valent vraiment vos scénarios par rapport à ce qu'ils en ont fait ?
Je n'y ai pas pensé en fait. Une chose est sûre, je ne me suis posé la question de la réalisation que très tard dans ma carrière, et pour la première fois, le film que vous avez vu ressemble exactement au script écrit. C'était d'ailleurs le but fixé dès le départ.

Je pensais à ça, parce que le ton de* Kiss Kiss, Bang Bang *est très caustique, jusque dans le climax qui se moque du procédé du happy end. On pense immanquablement aux déboires que vous avez connus sur* L'Arme fatale 2, *qui devait se terminer initialement sur la mort de Martin Riggs... Est-ce une manière de faire un gros bras d'honneur à ceux qui ont refusé de le produire tel quel ?
Il y a de ça oui, mais pas seulement. J'ai l'impression qu'aujourd'hui, plus personne ne meurt dans les films hollywoodiens. Prenez **L.A. Confidential** par exemple : le personnage de Russell Crowe reçoit quelque chose comme cinquante bastos, mais il s'en sort juste avec un plâtre, c'est n'importe quoi ! Donc oui, je fais un commentaire là-dessus dans le film, mais ça reste bref.

Certes, mais la fin d'un film influe quand même beaucoup sur le ressenti du spectateur, non ?
Oui, et je mets volontairement l'accent sur une chose que je déteste

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Van Shrike et Lockhart prêts à faire feu : cherchez l'erreur...

Harlan Dexter (Corbin Bernsen), un producteur pas très net et qui a les moyens de faire parler Van Shrike.

Harmony plongée dans les aventures du héros qui a bercé son enfance.

habituellement au cinéma pour la détourner ensuite moi-même... Dans le cas de **Kiss Kiss, Bang Bang**, je pouvais me le permettre car c'est un métrage conçu pour célébrer ce que j'aime au cinéma. Ce n'est pas une déconstruction du genre, ni un film définitif. Au contraire, on est là pour s'amuser, et clore le métrage comme je souhaitais clore **L'Arme fatale 2** aurait été malvenu dans le cas présent.

Vous disiez que l'écriture fût très pénible pour vous. Et la réalisation ?
La réalisation s'est faite en coup de vent, et je m'en souviens peu. Il y avait tellement de choses à faire que je ne me suis pas trop arrêté pour y réfléchir. Parfois, nous manquions de temps, et dans ce genre de situations où vous ne pouvez pas faire les plans prévus, vous vous retrouvez avec une centaine de personnes qui attendent vos instructions. Ça fout les jetons, mais quand vous réglez le problème, parce que vous êtes bien obligé de le faire, c'est très libérateur. J'ai connu quelques situations comme ça, mais la plupart du temps, je me tournais vers mon chef opérateur pour l'appeler à l'aide ! Malgré des moments difficiles, qui sont de toute façon très instructifs, je dirais que la réalisation est l'une des expériences les plus épanouissantes que j'ai pu vivre. Dans l'écriture, on est seul face à son intellect, alors que dans la réalisation, il s'agit avant tout de faire passer vos idées et sensations à vos collaborateurs. Je pense que la clé de la réalisation, c'est de pouvoir bien communiquer. En tout cas, j'ai hâte de recommencer, rien à voir avec l'écriture donc !

Est-ce que votre expérience devant la caméra, dans* Predator *de John McTiernan notamment, vous a appris la direction d'acteurs ?
Non, j'ai tout appris à l'université. À la base, je voulais être acteur, mais je me suis rendu compte que c'était une mauvaise idée. Je ne voudrais pas paraître arrogant, mais je sais comment un acteur fonctionne, pour avoir bien observé certains de mes amis qui le sont. Quand un acteur vient vous voir et vous dit quelque chose d'étrange, vous vous dites que le mec débarque de la planète Mars, mais en ce qui me concerne, c'est un langage que je comprends et apprécie. Je pourrais passer des heures à discuter avec des acteurs de leurs personnages, c'est clairement l'un de mes atouts, et si je peux demander à mon chef opérateur un type d'éclairage précis, je ne saurais installer les lumières moi-même, alors que pour la direction d'acteurs, je suis totalement dans mon élément.

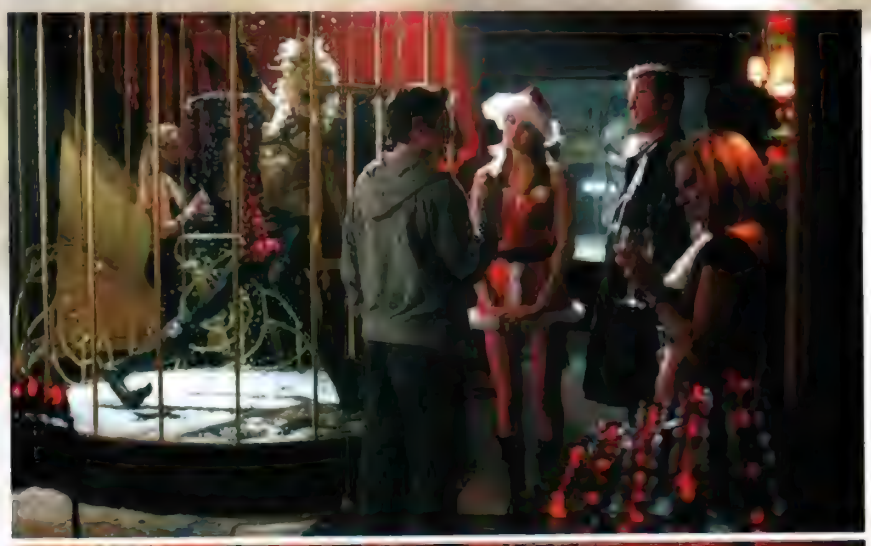
Ce qui a dû vous faciliter la tâche face à des vedettes comme Robert Downey Jr. ou Val Kilmer, qui ont la réputation d'être difficiles à gérer sur un plateau...
Il faut prendre ça comme un défi. Le plus délicat avec eux, c'est de les regarder droit dans les yeux et de ne jamais détourner le regard. Quand vous leur parlez, il faut leur parler réellement. Il faut les fixer, les écouter et leur faire comprendre que vous êtes là pour eux. Et surtout, il ne faut pas avoir l'air d'être effrayé !

Alors que vos précédents travaux sont d'une clarté irréprochable,* Kiss Kiss, Bang Bang *s'avère plus tortueux dans son intrigue. On pense presque à une version légère du* Grand sommeil *d'Howard Hawks...
Le script est censé être un peu plus complexe que ce que j'ai pu faire auparavant. Mais c'est presque normal, car cette fois, je ne m'attache pas à des personnages mythiques, des figures archétypales de détectives privés comme Joe Hallenbeck dans **Le Dernier samaritain** ou Martin Riggs dans **L'Arme fatale**. Au contraire, les protagonistes de **Kiss Kiss, Bang Bang** sont des chnoques qui aimeraient avoir un statut mythique. Ce sont des gens qu'on croise dans la rue tous les jours, pas des icônes. Le film parle de leur quête d'héroïsme, de la faculté de pouvoir révéler des talents insoupçonnés qui vont les placer au-dessus de la moyenne, même quand ils ne peuvent pas y arriver parce que la réalité leur retombe sur le coin de la tronche. Si les spectateurs sont parfois perdus en cours de route, c'est bien, ça veut dire qu'ils peuvent peut-être s'identifier aux protagonistes du film qui sont, quant à eux, complètement à la masse par rapport aux événements. Vous citez **Le Grand sommeil**, et effectivement mon traitement fut influencé par cette anecdote racontant la prise de bec entre Howard Hawks et Humphrey Bogart, qui cherchaient à savoir si l'un des personnages avait été assassiné ou s'il s'était suicidé. Ils ont appelé Raymond Chandler pour avoir la réponse, mais lui-même a précisé qu'il ne savait pas ! Je sais que mon intrigue est complexe, mais ça passe quand même. Le plus important pour moi, comme ce fut le cas dans **Le Grand sommeil**, c'est de préserver l'atmosphère, la forme générale et les sensations du film noir, même s'il n'est pas question de les maîtriser totalement.

Au-delà de ça,* Kiss Kiss, Bang Bang *est aussi très caustique envers Hollywood...
Oh oui, mais vous savez, ils n'en mourront pas...

Certes, mais peut-on dire en ce sens que c'est votre véritable version de* Last Action Hero *?
Non, je ne pense pas. Je n'aime pas **Last Action Hero**, même si ça aurait pu être un excellent film. À la limite, je dirais éventuellement que l'idée de la réalité qui fracasse l'imaginaire, ainsi que la quête d'héroïsme des protagonistes, peuvent rapprocher mon film de **Last Action Hero**, mais ça s'arrête là. S'il y a un message destiné à Hollywood dans **Kiss Kiss, Bang Bang**, ce serait plutôt une sorte de note pour leur rappeler qu'à une époque, ils produisaient des films comme **Chinatown** ou **L'Inspecteur Harry**, des vrais grands films de détectives comme on n'en voit plus aujourd'hui. C'est un genre cool, amusant, et mon film est une façon de leur dire : *« Faites en plus ! »*.

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS et traduits par Agathe DUPUY

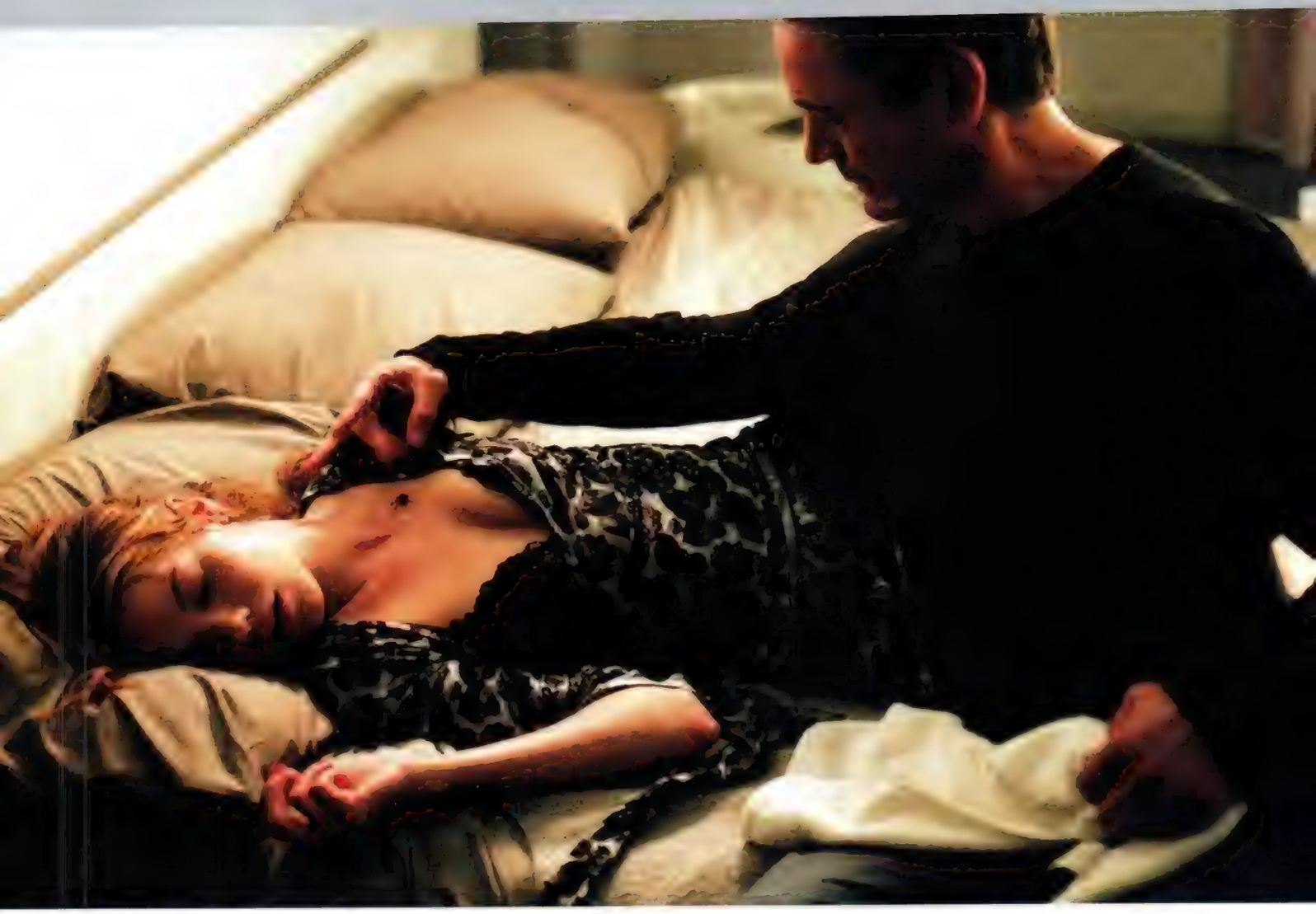


Ci-dessous, de haut en bas : Lockhart, Van Shrike et Harmony perdus au milieu des paillettes hollywoodiennes.

Lockhart, un sympathique loser avec un flingue à la main, le personnage à la Shane Black par excellence.

Page de droite de haut en bas : Une scène sentimentale superbement touchante qui résume parfaitement le personnage de Lockhart : un homme qui passe malgré lui pour ce qu'il n'est pas.

Une scène de trimbalement de cadavre dans la grande tradition du film noir.



« Les protagonistes de **Kiss Kiss, Bang Bang** ne sont pas des icônes, mais des chnoques qui aimeraient avoir un statut mythique. »

LES FRERES GRIMM DE TERRY GILLIAM

REGLEMENT DE CONTES

Entre l'avortement déjà légendaire de L'Homme qui tua Don Quichotte et l'imminent Tideland, entre la frustration et l'inspiration, Terry Gilliam s'est engagé dans un projet aussi chaotique que disproportionné, un blockbuster friqué qui a failli lui échapper. Un nouveau Münchausen ? Pas vraiment, non.

« *Lorsque* **Don Quichotte** *a sombré, j'ai conclu un marché avec Johnny Depp. Il m'a dit : « Nous faisons chacun un film commercial de notre côté et nous ramassons l'argent pour redémarrer* **Quichotte** *». Il a donc fait* **Pirates des Caraïbes** *et moi* **Les Frères Grimm**. » Voici donc la motivation initiale d'un film comme **Les Frères Grimm**. Une intention certes fort louable à l'origine, mais qui n'en dévoile pas moins le caractère foncièrement utilitaire du nouvel opus de Terry Gilliam.

Dans les premières années du XIX siècle, aux alentours de la frontière franco-allemande, deux frères, réputés pour leurs talents de chasseurs de monstres, fantômes et autres sorcières, sont arrêtés par les autorités napoléoniennes et accusés de charlatanisme. Envoyés de force en mission dans un petit village victime d'une malédiction, les frères Grimm vont cette fois-ci être confrontés à d'authentiques événements surnaturels…

On était bien contents de retrouver Gilliam à la tête d'un projet pareil, une histoire pleine de légendes et de merveilles comme il les affectionne, et accessoirement son plus gros budget à ce jour. Et pourtant, outre l'influence néfaste des frères Weinstein (voir pages suivantes), à la vue du résultat, il semble peu probable que l'auteur de **Brazil** se soit investi à fond dans cette relecture hautement fantaisiste des aventures des célèbres conteurs allemands. Déjà, c'était mal barré avec le script du tâcheron Ehren Kruger (**Scream 3**, **Piège fatal**, **Le Cercle**), qui a apparemment tenté de se livrer à une sorte de commentaire ironique du conte de fée. Gilliam aurait effectué un travail de réécriture mais qui, hélas, ne semble pas vraiment concluant. Le héros gilliamien est normalement un rêveur qui se heurte de plein fouet au mur de la réalité et des systèmes humains, et qui décide de s'échapper dans son monde intérieur pour pouvoir survivre. Ici, ce combat désespéré se ramasse surtout dans les figures antagonistes des deux frères, Wilhelm le cynique rationnel et Jacob le lunaire romantique. Problème : cette lutte fratricide, a priori intéressante, n'est jamais vraiment traitée et se résume à une scène d'ouverture qui ressurgira à plusieurs reprises sous la forme d'une phrase-gimmick un peu trop insistante. Et sans trop dévoiler la fin, la résolution du conflit se fera d'une manière consensuelle et conciliatrice, qui ressemble tellement peu à la vision de Gilliam qu'on peut logiquement se demander si le réalisateur n'a pas traité son film par-dessus la jambe. Conséquence logique : mis à part ses décors fantasmagoriques reconstitués en studio ou en plein air, **Les Frères Grimm** sacrifie trop souvent l'imaginaire visuel débridé de son auteur sur l'autel de la facilité. En témoigne notamment ce repoussant loup en images de synthèse que Gilliam n'arrive jamais à rendre évident, comme il pouvait le faire avec un poisson géant en carton pâte dans son **Münchausen**. Alors certes, on retrouve l'outrance, l'imagerie mythologique et les compositions picturales propres à l'esthétique du réalisateur, mais la plupart du temps, tout cela manque terriblement d'incarnation et de vraie folie. En espérant que ce tir à blanc ne sera qu'une parenthèse et que Gilliam aura gardé ses cartouches pour **Tideland**.

Arnaud BORDAS

THE BROTHERS GRIMM. USA. 2005. REAL. : TERRY GILLIAM. SCEN. : EHREN KRUGER. DIR. PHOT. : NEWTON THOMAS SIGEL. MUS. : DARIO MARIANELLI. PROD. : DANIEL BOBKER ET CHARLES ROVEN POUR DIMENSION FILMS, MGM ET MOSAIC MEDIA GROUP. INT. : MATT DAMON, HEATH LEDGER, PETER STORMARE, LENA HEADEY, JONATHAN PRYCE, MONICA BELLUCCI… DUR. : 1H59. DIST. : METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 5 OCTOBRE 2005.

Making-of

JOURNAL DE GUERRE

HABITUÉ À SE BATTRE POUR LA SURVIE DE SES FILMS, TERRY GILLIAM A LIVRÉ, AVEC LES FRÈRES GRIMM, UN NOUVEAU COMBAT CONTRE LE SYSTÈME HOLLYWOODIEN, INCARNÉ CETTE FOIS-CI PAR LE REDOUTABLE BOB WEINSTEIN. UNE PIÈCE DE PLUS À VERSER AU DOSSIER DÉJÀ BIEN CHARGÉ DU STUDIO DIMENSION.

Nous sommes début 2003. La mésaventure de **L'Homme qui tua Don Quichotte** est enterrée. Après s'être vu proposé la réalisation du premier **Harry Potter** et avoir planché sur de nouveaux projets (**Good Omens**, une fable mystico-fantastique avec Johnny Depp et Robin Williams, un remake de **Scaramouche**), Terry Gilliam se lance sur un nouveau film au titre évocateur, **Les Frères Grimm**. Le tournage doit débuter à l'été mais déjà, les ennuis commencent. En pleine préproduction, le studio MGM lâche l'affaire. Le cinéaste raconte : *« Nous étions déjà à Prague, tout le monde était prêt lorsque nous avons reçu cet appel disant que MGM avait arrêté le financement, donc tout le monde devait prendre son avion et retourner d'où il venait. Dans les 24 heures, nous recevions un appel de Dimension déclarant qu'ils voulaient être de la partie, donc je suis allé à L.A. rencontrer les frères Weinstein. »*. Une association salutaire au moment des faits mais pourtant incongrue, comme ne manquera pas de le signaler Gilliam aux deux patrons de Miramax et de Dimension en parlant d'entrée d'un *« mariage difficile »*. Une expression qui allait s'avérer prophétique. Le projet est donc relancé et Gilliam bénéficie même du plus gros budget de sa carrière : 80 millions de dollars (mais la rumeur dit que la facture finale dépasserait les 100 millions).

Les différents protagonistes des Frères Grimm : Jacob Grimm (Heath Ledger), la sorcière (Monica Bellucci), Angelika (Lena Headey) et Delatombe (Jonathan Pryce).

DECLENCHEMENT DES HOSTILITES

Dès l'élaboration du casting, Bob Weinstein, le boss de Dimension, montre ouvertement qu'il compte bien mettre Gilliam au pas. Ainsi, alors que Gilliam comptait confier le rôle de la chasseuse Angelika à Samantha Morton (**Minority Report**), Weinstein oppose son veto de façon autoritaire, préférant une actrice au physique plus sexy, en l'occurrence l'Anglaise Lena Headey. Samantha Morton n'en revient pas : *« Terry me voulait, Matt Damon me voulait, mais Bob Weinstein ne me voulait pas. Au téléphone, il a même dit : « Elle gagnera un Oscar un jour, et elle le gagnera avec un de mes films, mais ce ne sera pas dans celui-ci. »*. Terry a insisté et il s'est vu répondre que mes épaules étaient trop grosses ! ». Furieux, Gilliam quitte Prague et part faire un break d'une semaine à Londres. *« C'était en train de prendre des proportions ridicules, ce n'était plus un affrontement, mais un concours d'ego où Weinstein voulait me faire comprendre qu'il était le seul patron. »*. Autre choix de Gilliam contesté par son producteur : une prothèse nasale qu'il comptait appliquer sur le visage de Matt Damon. Là encore, l'histoire va prendre des proportions insensées. Weinstein refuse catégoriquement que sa star devienne méconnaissable. La tension monte tellement entre les deux hommes que Matt Damon décide d'intervenir. L'acteur se rappelle avoir passé un coup de fil à Weinstein : *« Je l'ai appelé et je lui ai dit qu'il avait tort et que Terry avait raison. Il m'a répondu : « Va te faire foutre ! C'est nous qui payons la facture ! »*. Il y avait alors un problème de budget, il nous manquait 3 millions de dollars et Bob a déclaré au dernier moment : *« Vous aurez ces 3 millions uniquement si vous oubliez définitivement ce putain de nez ! »*. ». Évidemment, ça fait cher le nez... Gilliam raconte même que Dimension menaça la veille du premier jour de tournage de tout arrêter si Damon devait porter son faux-nez. Il fallut donc obtempérer. Qu'importe, the show must go on. Nanti d'un casting bankable et glamour (Matt Damon, Heath Ledger, Monica Bellucci), ainsi que d'un plateau impressionnant situé aux studios Barrandov de Prague, Gilliam et son équipe de fidèles collaborateurs entament donc un tournage marathon qui doit s'échelonner sur 17 semaines. Le projet semble lancé mais finalement encore, Bob Weinstein va faire des siennes. Ayant vu les premières prises, il estime que l'image est trop sombre et décide de virer le chef opérateur Nicola Pecorini. Steadycamer émérite devenu directeur de la photographie, notamment sur **Las Vegas Parano** et **L'Homme qui tua Don Quichotte**, Pecorini est un ami de Gilliam doublé d'un collaborateur essentiel. Le cinéaste est écœuré par cette décision, mais choisit d'assumer ses responsabilités jusqu'au bout, tout en posant ses conditions : *« Le travail de Nicola sur le film était magnifique. Je crois qu'ils ont cherché à éliminer les gens susceptibles de me soutenir. Arrivé à un tel point, j'ai pris la décision de terminer le film, mais j'ai exigé de ne plus parler aux gens du studio jusqu'à la première. »*. Sa volonté sera respectée et le tournage pourra donc se poursuivre de façon un peu plus normale.

LA PAIX DES BRAVES ?

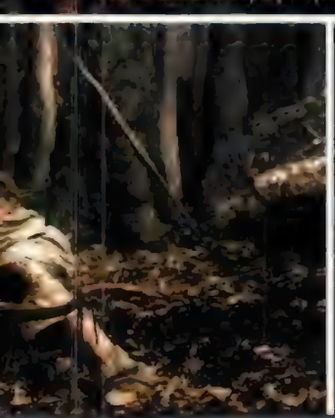
Fin novembre 2003, les prises de vues sont bouclées avec un retard de 25 jours, ce qui va forcément coûter de l'argent. Les premières projections-tests organisées vers la fin de

« Arrivé à un point, j'ai décidé de terminer le film malgré tout, mais j'ai

exigé de ne plus parler aux gens du studio. » (Terry Gilliam)

[illegible] ne sont guère encourageants. Il faut dire, beaucoup d[illegible] encore finalisés. Echaudé par cela et par le département de [illegible], Weinstein menace de ne pas payer les effets spéciaux et la musique. Programmée aux États-Unis pour l'été 2004, la sortie du film est donc repoussée à novembre, puis au printemps 2005. Durant toute la première partie de l'année 2004, Gilliam ne va pas cesser de s'affronter avec Weinstein. Ce dernier refusera même, à la fin de l'été, de valider le montage du réalisateur. C'en est trop. Gilliam claque la porte et décide de partir tourner son film suivant en laissant Weinstein avec les bobines des **Frères Grimm** sur les bras. Depuis le début de l'année déjà, il préparait la mise en chantier de **Tideland**, un petit drame onirique sur une fillette qui se réfugie dans un monde imaginaire pour oublier la mort de sa mère. Le tournage structurellement léger de **Tideland** permettra à Gilliam d'ouvrir une parenthèse reposante au milieu de tout ce tumulte, comme il l'explique: *« J'avais un gros problème avec Bob Weinstein: il n'acceptait pas le film tel qu'il était. Alors, plutôt que de trouver un compromis qui serait nuisible au métrage, j'ai préféré tout laisser en plan et partir réaliser* **Tideland**. ». Lorsque ce fut chose faite, début 2005, Weinstein, non sans avoir une nouvelle fois décalé la sortie des **Frères Grimm** à l'été, revint chercher Gilliam et lui laissa une chance de remonter le film. Le réalisateur se penche à nouveau sur son travail et là, c'est le déclic. Il s'aperçoit que son film est beaucoup trop dense et qu'il nécessite d'être allégé. Mais les coupes ne seront pas faciles, notamment la plus importante de toutes, une scène de poursuite dans la forêt, où les frères Grimm et Angelika sont attaqués par les arbres. *« J'ai finalement coupé la séquence. Elle sera sur le DVD, ce sera le bonus le plus coûteux du monde. C'était la scène la plus onéreuse du film, elle était très bien en elle-même et j'ai vraiment fait mal à m'en séparer. Ça nous avait demandé tant de travail... Mais finalement, sous la pression de certains amis comme Terry Jones ou Steven Soderbergh, j'ai dû me rendre à l'évidence: cette scène spectaculaire nuisait au rythme [illegible] donnait l'impression de mystère qui entourait la forêt et par ricochet, contredisait le comportement rationnel du personnage de Matt Damon, qui dès lors ne pouvait plus continuer à nier le caractère enchanté de la forêt. »* On se permettra simplement de regretter que personne, pas même Gilliam, ne se soit aperçu de ce problème narratif évident avant de tourner une scène aussi coûteuse. Bref, le nouveau montage a apparemment satisfait tout le monde. Bob Weinstein comme Terry Gilliam, qui parle d'ailleurs d'un happy end à propos de toute cette histoire. Ce qui ne l'empêche pas de déclarer en même temps, juste avant d'éclater de rire: *« Je ne peux rien dire sur le fait que je ne peux rien dire de négatif sur les frères Weinstein. »*. Patience, peut-être un jour en saura-t-on davantage sur ce que cache cette phrase sibylline.

Arnaud BORDAS



NIGHT WATCH DE TIMUR BEKMAMBETOV

LE GRAND DETOURNEMENT

La mère Russie s'apprête à répandre ses ténèbres sur le reste du monde avec NIGHT WATCH, premier volet d'une trilogie s'annonçant comme un gigantesque melting-pot du savoir-faire hollywoodien. Vaste fumisterie ou synthèse réussie, telle est la question que l'on se pose lorsque les lumières de la salle s'éteignent et que déboulent les démons de l'Est...

En double d'ouverture : Un des nombreux effets néfastes qui suit la conjuration d'une sorcière. Un petit air de The Thing.

Ci-dessus : Anton et un acolyte torturent un vampire.

Ci-dessous de gauche à droite : Un effet gore du plus bel effet. Le kiné ne pourra rien y faire !

Comme dans The Blade et Matrix, tous ceux qui « savent » dans Night Watch arborent une paire de lunettes de soleil.

Anton en mauvaise posture face à des vampires contrevenants.

Étrange parcours que celui du réalisateur russe Timur Bekmambetov. En apparence, rien ne le prédestinait à se retrouver à la barre de **Night Watch**, nouvelle fierté cinématographique d'un pays qui n'avait pas connu une telle reconnaissance mondiale depuis... Tarkovski ! Fort de ses 30 millions de dollars amassés sur ses terres d'origine (pour un investissement initial de 4,2 millions), **Night Watch** risque de faire de Bekmambetov une sorte de Peter Jackson local, un nouveau messie ayant pourtant fait ses armes de l'autre côté du monde, chez l'ennemi d'antan. Fasciné par le cinéma américain, le jeune réalisateur alors âgé d'une trentaine d'années lui rend vaguement hommage dans son premier long-métrage, **Peshavar Waltz**, un film de guerre qu'il met en boîte en 1994. L'affaire est peu concluante et personne ou presque ne remarque cet essai bien trop confidentiel pour faire le tour du monde. Pas découragé pour autant, Bekmambetov décide de tenter sa chance et s'envole pour les États-Unis. Là, il y rencontre le plus pingre des producteurs en activité de la côte Ouest, le légendaire Roger Corman. Convaincu par l'enthousiasme de ce jeune poulain avide de cinoche en tout genre, Corman lui propose de réaliser **The Arena**, un petit B très recommandable où de jolies gladiatrices s'affrontent pour le plus grand bonheur des pervers que nous sommes. Contrairement à **Peshavar Waltz**, **The Arena** fait le tour du monde, s'octroyant même pour l'occasion un détour par la France (voir Mad 165). Insuffisant cependant pour garantir à Bekmambetov une entrée à Hollywood. Retour à la case départ avec un nouveau film guerrier (**Escape From Afghanistan**), qui ne risque pas plus que ses prédécesseurs de faire décoller sa carrière... Cette dernière ne prendra son envol qu'en 2004, lorsque le bonhomme s'attellera à l'adaptation de la saga littéraire culte du romancier Sergei Lukyanenko, **Night Watch**.

DES TENEBRES A LA LUMIERE

De son vrai nom **Nochnoy Dozor**, **Night Watch**, dans sa version cinéma du moins, s'apparente à une vaste compilation d'une décennie de blockbusters hollywoodiens. La première scène du film est, à ce niveau, foncièrement révélatrice. Imaginez une seconde un mélange du **Seigneur des anneaux** et de **Matrix**, où deux armées médiévales s'affrontent dans la grande tradition de Peter Jackson, avant que le temps ne s'arrête façon bullet-time, figeant par la même occasion tous les combattants. Sur le papier, l'enchaînement brutal entre heroic fantasy et l'un des effets de style les plus emblématiques de l'ère cyber peut paraître un poil déplacé, mais à l'écran, force est de constater que l'ensemble fonctionne à merveille, laissant augurer le meilleur quant au reste du métrage. Nous sommes donc en 1342, année sainte où les forces du Bien et des Ténèbres concluent à une trêve. Après ce prologue moyenâgeux des plus prometteurs, l'histoire se poursuit de nos jours, dans une Russie pétrie de mélancolie, pays bâtard où le capitalisme naissant tente de cohabiter avec les derniers stigmates de la Guerre Froide. Une nation à l'image d'un film hybride, qui n'hésite pas à passer d'une plaine jonchée d'hommes en armures à une « rust belt » décrépite, banlieue pourrissante ou pourrait se jouer à nouveau le sort de l'humanité. Moscou l'enchanteresse, véritable champ de bataille entre le Bien et le Mal. Depuis sept siècles, chaque camp dispose d'une caste d'individus aux capacités surnaturelles surnommés « les Autres », des êtres supérieurs chargés de surveiller l'adversaire et de punir sévèrement tout comportement abusif pouvant troubler cette paix si fragile. Et cette dernière risque d'être sérieusement ébranlée par une ancienne prophétie basée sur la crainte que l'un de ces guetteurs bascule en faveur du camp adverse, déclenchant ainsi la réouverture des hostilités.

A L'AUBE D'UNE ERE NOUVELLE ?

Peter Jackson, les frères Wachowski : deux influences majeures au centre d'un récit décrit par son géniteur comme le « *croisement entre le fantastique et Internet* ». Des influences pas exclusives pour autant, **Night Watch** foisonnant de références diverses et variées, poussant

parfois le film à un certain excès relationnel, Timur Bekmambetov, qui n'aime visiblement rien tant que faire table rase du passé, entre dans les moins d'une décade de blockbusters hollywoodiens sans aucun complexe, trop heureux de pouvoir régurgiter à l'écran tous ces films qui l'ont émerveillé pendant des années. En résulte un impressionnant fourre-tout aux multiples visages, jamais à la hauteur de son impressionnante scène d'introduction. En plus du **Seigneur des anneaux** et de **Matrix** (dont le personnage de l'Oracle est repris), nous retrouvons également au rayon des références la trilogie **Blade** et le **Underworld** de Len Wiseman, qui apportent ici leur mythologie vampirique. La saga **Harry Potter** répond elle aussi présente avec ses magiciens interdits de pratique devant les non-initiés, les Moldus, et aussi **Star Wars** bien évidemment, avec ce gamin au centre du combat entre le Bien et le Mal. Passage obligé par la case **Hellboy** itou, avec des scènes d'action (dont une où une voiture exécute un 180° par-dessus la tête d'un des héros) reprises au plan près. Presque tous les derniers cartons américains sont donc au rendez-vous, sans compter d'autres références moins évidentes et plus old school, comme **La Malédiction** ou encore **Evil Dead**. Se forger sa propre identité dans ces conditions (où viennent se greffer d'autres influences tirées de jeux vidéo, soutenues par des pans entiers du score de **Gladiator** de Hans Zimmer) s'avère extrêmement périlleux, voire impossible. Et pourtant, contre toute attente, Timur Bekmambetov y parvient dans de moindres mesures, non sans mal cependant. Si l'entreprise peut paraître un poil mercantile et opportuniste, il en est autrement pour son réalisateur, dont l'évidente bonne foi transpire à travers chaque image du film. Alors certes, **Night Watch** est une œuvre bouffie qui n'a pas toujours les moyens de ses ambitions, un long-métrage hybride souvent filmé à son désavantage (surabondance de ralentis déplacés), mais **Night Watch** est surtout, au final, un film à l'image de son instigateur : honnête. Ce qui n'est d'ailleurs pas forcément synonyme de réussite... Rapidement épuisant à suivre (au point de nous faire décrocher dans la dernière bobine), parfois énervant lorsqu'il se la joue nouveau David Fincher (la scène aussi démonstrative qu'inutile où nous suivons le parcours vertigineux d'un boulon qui se détache d'un avion avant de finir sa chute dans une tasse à café), Bekmambetov se doit de corriger le tir pour les futurs opus, presque instantanément mis en chantier suite au succès du film.

FUTUR EN NOIR

Sorti en Russie en juillet 2004, **Night Watch** s'est taillé la part du lion, dépassant largement en termes de fréquentation les colosses **Spider-Man 2**, **Troie** et **Le Retour du Roi**. Déjà vendus à plus d'un demi-million d'unités à travers tout le pays, les romans de Lukyanenko partent depuis comme des petits pains (2,5 millions d'exemplaires vendus à l'heure actuelle, un record sans précédent), confortant ainsi Bekmambetov dans son choix. Impressionnée, la toute-puissante Fox s'octroie les droits du film pour les États-Unis, après avoir effectué un remontage chapeauté par Laeta Kalogridis (qui supervisa les modifications scénaristiques, surtout au niveau des dialogues). En guise de consécration, **Night Watch** devrait concourir lors de la prochaine cérémonie des Oscars dans la catégorie du meilleur film étranger. Peu de chances cependant que Bekmambetov s'accapare la petite statuette dorée, le film faisant l'unanimité autant pour ses qualités que pour ses défauts. Mettant la touche finale à **Night Watch 2 : Day Watch** (en attendant le troisième volet prévu, **Dusk Watch**), Bekmambetov peut au moins se targuer d'avoir ressuscité (ou du moins réveillé) l'industrie cinématographique de son pays, jusqu'ici moribonde. De là à prétendre que Moscou est la nouvelle terre promise, il y a un pas que seuls les inconditionnels du film et des romans franchiront. Il est pour l'instant préférable de rester en retrait et d'observer le déroulement des opérations. S'améliorer de film en film n'étant pas interdit, on attend patiemment la suite avant de se prononcer définitivement sur le cas de Timur Bekmambetov.

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessus :
Anton (Konstantin Khabensky), un des « Autres », êtres qui ont la capacité de discerner les créatures surnaturelles qui se cachent parmi les humains.

NOCHNOY DOZOR. RUSSIE. 2004. REAL.: TIMUR BEKMAMBETOV. SCEN.: TIMUR BEKMAMBETOV ET SERGEI LUKYANENKO D'APRES SON ROMAN. DIR. PHOT.: SERGEI TROFIMOV. MUS.: YURI POTEYENKO. PROD.: VARVARA AVDYUSHKO, KONSTANTIN ERNST, ALEKSEI KUBLITSKY, ALEKSEI KULIBIN ET ANATOLI MAKSIMOV POUR BAZELEVS PRODUCTION, CHANNEL ONE RUSSIA ET TABBAK. INT.: KONSTANTIN KHABENSKY, VLADIMIR MENSHOV, VALERI ZOLOTUKHIN, MARIYA POROSHINA, GALINA TYUNINA, YURI KUTSENKO, ALEKSEI CHADOV. DUR.: 1H55. DIST.: FOX. SORTIE LE 28 SEPTEMBRE 2005.

Nouveau (enfin presque) thriller hongkongais signé Johnnie To, PTU est une œuvre aussi glaciale que racée, un polar urbain conceptuel qui en laissera certains sur le carreau.

PTU DE JOHNNIE TO

JOHNNIE LOST HIS GUN

Johnnie To a beau avoir produit et réalisé plus d'une trentaine de films, exploré tous les genres avec plus ou moins de bonheur, signé quasiment toutes les stars hongkongaises pour une flopée de comédies souvent ratées, et monté en digne successeur de ses anciens mentors, Raymond Wong et Tsui Hark, un studio rentable qui fait désormais figure d'institution locale, il a suffi d'un film, **The Mission**, pour que ce nabab à la démarche plus pragmatique que réellement artistique, soit encore labellisé « auteur postmoderne » dans l'Hexagone, et enferré dans ce statut qui ne souffre guère qu'on lui oppose une réalité plus nuancée. Pourtant, Johnnie To est à la fois un cinéaste capable d'offrir un néo-polar inventif et un roublard qui cachetonne, enquillant les comédies grasses susceptibles de cartonner sur le marché local. L'important pour To reste d'apporter sa pierre à l'édifice du renouveau de l'industrie locale, doit-il pour cela assurer ses arrières entre deux prises de risques, voire « saupoudrer » de sens certains de ses blockbusters, histoire de titiller la fibre cinéphilique de ses supporters les plus aveugles. Le détestable **Fulltime Killer** et le faussement subversif mais fun **Breaking News**, ses deux autres films distribués en France, témoignaient pourtant de son évidente roublardise. Qu'à cela ne tienne, Johnnie To reste chez nous un auteur avec un grand « A », indiscutable pedigree qui ne lui rend pas forcément justice, et que l'ultra stylisé **PTU** finira probablement de rendre pérenne. Car ce dernier, incontestablement l'un des films les plus froids, les plus noirs et les plus hermétiques de To, s'inscrit formellement dans la veine de **The Mission**, constituant avec ce dernier un diptyque dont le style ostentatoire serait symptomatique de l'ensemble de son cinéma. On aimerait, en effet...

EXERCICE DE STYLE

S'inspirant du postulat d'**Un chien enragé** de Kurosawa, **PTU** met en scène un flic à la ramasse, l'Inspecteur Lo (Lam Suet), qui se fait dérober son arme, après s'être cassé la gueule en glissant sur une peau de banane alors qu'il poursuivait une bande de jeunes gangsters. Persuadé que son arme perdue va servir à l'accuser du meurtre d'un gangster notoire, l'Inspecteur Lo demande à un collègue de la Police Tactical Unit, Mike Ho (Simon Yam), de l'aider à la retrouver, quitte pour cela à se soustraire au règlement. Mais entre une flic curieuse chargée d'enquêter sur le meurtre du gangster, des bandes rivales qui mènent leur propre investigation, un Mike Ho de plus en plus contesté par ses subalternes et un Inspecteur Lo enchaînant les bévues, la nuit va être longue et douloureuse... Véritable exercice de style qui se revendique comme tel, **PTU** se présente de prime abord comme un succédané de **The Mission**: un film de genre très court (moins de 90 min) au canevas minimaliste et aux dialogues sporadiques, qui privilégie au sens une évidente recherche graphique. Mais il s'en distingue très vite par un refus total de caractérisation des personnages et d'implication émotionnelle du spectateur. Hormis un Inspecteur Lo déterminé par sa maladresse, les autres protagonistes sont avant tout des fonctions. Statiques, toujours inexpressifs, presque mécaniques (cf. la scène des gifles assenées froidement par Yam à un jeune loubard), les flics de **PTU** ont beau évoluer dans le cadre de la même façon que les gangsters de **The Mission** (jeu sur le placement dans l'espace à trois perspectives, parallèle énoncé dès la première scène du film), jamais cette mise en scène précieusement calculée ne sert leur caractérisation. D'une beauté visuelle frappante, qui doit beaucoup à l'in-

croyable photo de Cheng Siu Kung (un fidèle de To chez Milkyway, qui nous offre ici son travail le plus abouti), **PTU** s'inscrit donc d'emblée dans un cinéma de la composition visuelle et non de l'émotion. Une composition tantôt théâtrale, tantôt picturale, mais toujours métronomique, c'est-à-dire une mise en scène obsédée par sa propre musicalité, loin de toute considération scénaristique, et qui visiblement se suffit à elle-même. To refuse ainsi de sacrifier ses expérimentations graphiques, ses désirs contemplatifs, qui font parfois durer une scène plus que de raison (la progression à la torche dans l'immeuble), sur l'autel d'une structure globale calibrée et cohérente. Le film devient donc une succession de saynètes apparemment déconnectées les unes des autres, ce qui ne choque pas au regard d'un canevas simplissime qui autorise tous les débordements (a contrario de **Breaking News**, dont le sujet nécessitait une vraie structure que To n'a pas su construire). Des saynètes qui ont la particularité d'être une succession de passages à tabac, sortes de « passages obligés » pour des personnages qui n'existent ainsi que par la violence désincarnée qu'ils appliquent.

AMERE SERA LA CHUTE

– ATTENTION, SPOILERS! – Aussi fascinant puisse-t-il être, ce maniérisme à l'extrême pourrait s'avérer bien vain, si To n'avait pas su mener son film à une double conclusion aussi impressionnante qu'amère et désenchantée. Culminant en une magnifique fusillade, les parcours de tous les personnages, même les plus absurdes, se croisent finalement et trouvent enfin sens. Mais cette résolution « rassurante » est de courte durée, To achevant son récit sur une pirouette scénaristique inattendue et d'une ironie implacable. Une ironie si cruelle qu'elle empreint le film d'un pessimisme terrifiant. Vision soudaine d'un monde totalement corrompu où les pires exactions sont le fruit de lâchetés quotidiennes, d'incompétence généralisée, et de sales compromissions. Un monde sans justice où toutes les institutions sont gangrenées et se solidarisent dans la violence et le mensonge. Ce désenchantement final, qui justifie l'unilatéralité de personnages sans affects, répond alors à cette assertion que Yam scande comme une devise honorable lors du prégénérique : *« Toute personne portant un uniforme est un des nôtres. »*. Une ironie de plus qui traduit la force mais aussi la limite de **PTU**, film dont le final éclaire rétrospectivement les subtilités des choix de mise en scène, mais film qui, fondamentalement, n'existe et ne résiste qu'à l'aune de sa pirouette finale. Un exercice de style aussi bien visuel que narratif en somme, que To maîtrise à la perfection, et qui de facto se pose, dans la limite de son concept, comme une vraie réussite.

Yannick DAHAN

HK. 2003. REAL.: JOHNNIE TO. SCEN.: AU KIN YEE ET YAU NAI-HOI. DIR. PHOT.: CHENG SIU KUNG. MUS.: CHUNG CHI WING. PROD.: CATHERINE CHAN, PATRICK TONG, LI KUO HSING ET JOHNNIE TO POUR MILKYWAY IMAGE COMPANY ET MEI AH FILM. INT.: SIMON YAM, LAM SUET, RUBY WONG, MAGGIE SHIU... DUR.: 1H27. DIST.: PATHE. SORTIE LE 5 OCTOBRE 2005.

interview

SIMON YAM ACTEUR FULLTIME ACTOR

DÉCOUVERT PAR LE PUBLIC FRANÇAIS EN TUEUR ROMANTIQUE DANS **UNE BALLE DANS LA TÊTE** DE JOHN WOO (UN RÔLE PRÉVU À L'ORIGINE POUR CHOW YUN FAT), SIMON YAM EST AUJOURD'HUI UN DES ACTEURS FÉTICHES DU CINÉASTE JOHNNIE TO, QUI LUI A OFFERT (ET CONTINUE À LUI OFFRIR) SES MEILLEURS RÔLES. RETOUR SUR UNE COLLABORATION FRUCTUEUSE ET SUR LE TOURNAGE D'UN AUTRE GROS MORCEAU DE CINÉMA HK : **SPL** DE WILSON YIP, PRÉVU POUR LE PREMIER TRIMESTRE 2006 CHEZ NOUS.

Ci-dessus :
Mike (Simon Yam), un flic aux méthodes expéditives. Lo (Lam Suet) doit compter sur lui pour retrouver son flingue.

Vous venez donc de terminer le film* SPL *de Wilson Yip. Quand avez-vous rencontré ce cinéaste ?
En fait, avant **SPL**, j'avais déjà eu l'occasion de travailler avec Wilson Yip, il y a environ cinq ans, sur **Juliet In Love**, un métrage mêlant deux genres : le film de gangsters et le drame romantique. Déjà à cette époque, je trouvais que c'était un metteur en scène qui avait une vision cinématographique assez unique et un sens de la narration très original. Ce qui m'a également convaincu de participer à l'aventure **SPL**, c'est le fait qu'Abba Chan, que j'apprécie beaucoup, fasse partie de la production, et aussi la présence à l'affiche de trois générations d'acteurs spécialistes des arts martiaux : Donnie Yen, Sammo Hung et Jacky Wu Jing. Cette combinaison très spéciale ajoute un plus énorme à ce projet que je considère d'une nature nouvelle. Il faut préciser également que **SPL** sera autant un drame qu'un film d'action. Et c'est l'aspect dramatique du film, je pense, qui lui permettra de rester dans le cœur des spectateurs.

Le film est donc composé de plusieurs personnages principaux ?
Exact, mais de toute façon, un bon film ne dépend pas d'une ou plusieurs personnes. Le plus important sur un projet, c'est le travail d'équipe. Dans **SPL**, le moindre personnage secondaire est important. Concernant mon rôle, il est assez ambigu. Il n'y a pas de véritable bon ou méchant dans le film. Les différents personnages ont des raisons auxquelles ils croient. Et chacun agit en fonction de ses motivations. L'alchimie de **SPL** en surprendra plus d'un. Je regrette simplement de ne pas avoir eu autant de scènes d'action que mes partenaires martiaux. (rires)

Dans les années 90, il vous arrivait de tourner parfois plus d'une dizaine de films dans l'année* (seize films à l'affiche en 1993 ! - ndlr). *À quel moment de votre carrière avez-vous eu vraiment la possibilité de « choisir » vos rôles ?
Pendant au moins vingt ans *(Simon joua dans son premier film en 1977 - ndlr)*, je n'ai jamais vraiment choisi mes rôles. Comme vous le savez, j'ai une filmographie plutôt chargée, qu'il serait impossible de résumer maintenant. Je voulais expérimenter toutes sortes de personnages pour enrichir mon expérience de comédien. J'ai joué les gigolos, les tueurs en série, les voleurs... Il est vrai que maintenant, je choisis mes scénarios avec plus d'attention et je prends un peu plus le temps d'apprécier mon métier, d'améliorer mon jeu de comédien... En fait, depuis un certain moment, je ne travaille quasiment qu'avec des amis.

Parlez-moi de votre collaboration avec Johnnie To. Il paraît que* The Mission *a été tourné sans scénario. Vous deviez avoir sacrément confiance en lui pour travailler de la sorte ?
Johnnie To est un cinéaste qui sait exactement ce qu'il fait. C'est, de surcroît, un très bon réalisateur. Quand je commence à travailler avec lui sur un projet, je sais d'avance que cela aboutira à un

Ci-contre :
Casting de folie pour SPL, le nouveau film de Wilson Yip. Simon Yam mais aussi Sammo Hung. Ce dernier affrontera Donnie Yen dans un mano a mano paraît-il carrément violent !!!

« J'ai confiance à 100% en de tourner sans connaître

film hors du commun. C'est très simple, je lui fais confiance à 100 %. Et c'est d'ailleurs l'unique réalisateur avec qui j'accepte de tourner sans connaître l'histoire à l'avance. Récemment, j'ai recommencé à travailler avec Johnnie To sur un métrage lié au monde des triades, qui n'a pas encore de titre *(il s'agit d'**Election**, qui sera présenté au Festival de Cannes, sept mois plus tard - ndlr)*. Ce film va, je pense, de nouveau surprendre le public et la critique, plus encore que **The Mission** ou **PTU**. Certaines scènes risquent même de choquer...

Pouvez-vous me parler de votre rôle dans* PTU, *qui vous a valu une récompense aux Hong Kong Film Awards ?

J'ai d'abord effectué un travail d'observation. La préparation de mon personnage dans **PTU** a en effet débuté de façon visuelle. Par exemple, je repérais régulièrement, le soir, comment agissaient les équipes de **PTU** *(Police Tactical Unit - ndlr)* et j'en prenais note, pour pouvoir travailler à partir de leur comportement et leur attitude lorsqu'ils sont en mission. J'ai également lu un certain nombre de livres sur la psychologie des policiers. Dans **PTU**, la nature de mon rôle est, en fait, assez simple. Sa motivation est liée à une chose : garder l'esprit d'équipe au sein de la police. C'est pour cette raison qu'il cherche avant tout à protéger ses coéquipiers et également le flic interprété par Lam Suet, qui perd son arme au début du film.

Dans ce film, on voit que Johnnie To n'hésite pas à montrer les méthodes douteuses employées par la police. Cela vous posait-il un problème ou pas ?

Effectivement, il y a quelques scènes brutales où l'on voit un de mes coéquipiers passer un suspect à tabac. Il y en a une autre également où je gifle un jeune délinquant à n'en plus finir. Personnellement, cela ne me dérange pas du tout que la vérité soit dépeinte dans le film. De toute façon, c'est le réalisateur qui décide de montrer ou non certains aspects négatifs des procédures policières. En tant qu'acteur, mon but était de me concentrer sur l'histoire et d'interpréter mon personnage de la meilleure façon possible.

Johnnie To est-il un directeur d'acteurs précis ou vous laisse-t-il une totale liberté dans votre interprétation ?

Ce que j'ai vraiment apprécié sur le tournage de **PTU**, c'est qu'avant de travailler sur telle ou telle scène, je m'entretenais avec Johnnie To et la communication était impeccable. Mon temps de préparation n'a pas vraiment été très long. J'ai su exactement saisir ce que Johnnie To voulait. Comme pour **The Mission**, sur le tournage du film, il n'y avait pas de scénario au départ. J'écoutais donc ses indications à la lettre et je ne lui demandais jamais quelle était la prochaine scène. Je ne voulais pas savoir ce qui allait se passer dans le film, car cela me permettait de garder une certaine spontanéité. De plus, maintenant, j'assimile très vite. Comme à une période je tournais de nombreux films dans l'année, je peux facilement reprendre l'attitude d'un personnage interprété précédemment. Ma confiance en Johnnie To a porté ses fruits, car le résultat est agréablement surprenant. Chaque fois que je travaille avec lui, je sais que je vais pouvoir me renouveler en tant qu'acteur. Grâce à Johnnie To, je peux polir mon interprétation, fournir plus d'efforts, et donner le meilleur de moi-même.

Propos recueillis par Frédéric AMBROISINE en octobre 2004 à Hong Kong

Ci-dessus :
Sale soirée pour Lo (Lam Suet). On lui vole son flingue, le tabasse et lui repeint sa voiture en jaune.

« Johnnie To. C'est d'ailleurs l'unique réalisateur avec qui j'accepte l'histoire à l'avance. »

ATTENTION AUX IMITATIONS !
GODZILLA
FINAL WARS
un film de Ryuhei Kitamura
le réalisateur de Versus et Azumi
20 minutes
PRETTY PICTURES
TOHO
ALLOCINE.COM
MAD MOVIES
au cinéma le 31 août

Madgazine

DVD • VIDEO • TELE • MANGA • JEUX VIDEO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Vol au-dessus d'un nid de Ptéros

sommaire

#88 DVD
Toute l'actu DVD du mois, des imports du moment (**Point Blank, Prime Cut**) aux inédits incontournables (**Evilenko, Ptérodactyles**).

#102 TELE MANIAC
Rome, le nouveau choc du monde des séries débarque aux States. Nous, on attend... Pendant ce temps, ***Twin Peaks*** repasse sur TPS Cinéculte. Zoom sur deux monuments.

#106 ANIME NATION
Un animé de taille passé au crible ce mois-ci par notre docteur ès animation : ***Planètes*** ou des poubelles et des hommes dans l'espace !

#108 PLAYMAD
Des jeux tirés de films cultes, la sortie de la PSP de chez Sony, du sexe dans **GTA** version PC et des news de l'univers vidéoludique. Quel programme !

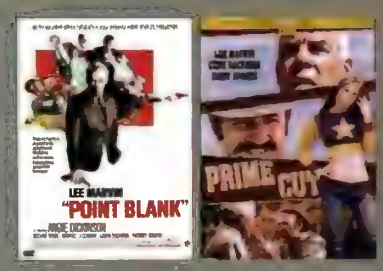
#110 MELOMAD
The Island, Land of the Dead, La Guerre des mondes et **Les 4 Fantastiques**, le petit monde de la B.O. vu par le sieur Doukhan. En prime, une review de la dernière tuerie du tandem Cunningham/Aphex Twin : **Rubber Johnny**.

#112 SANG D'ENCRE
Triste mois. Pas de vannes donc, et un hommage à deux géants : Ed McBain et Edward Bunker. RIP... Bordas en deuil. On le comprend.

Tough as Hell

(POINT BLANK + PRIME CUT)

JOLI DOUBLÉ POLICIER CE MOIS-CI, OÙ UN LEE MARVIN PLUS NERVEUX QUE JAMAIS TRIMBALLE UNE CARCASSE DEVENUE MYTHIQUE. ZOOM SUR DEUX FILMS CULTES FRAÎCHEMENT SORTIS DANS LES BACS ZONE 1.



Si le film noir s'est éteint avec en derniers soubresauts **La Soif du mal** d'Orson Welles, **The Line-up** de Don Siegel ou encore **Le Coup de l'escalier** de Robert Wise, **Point Blank** (**Le Point de non-retour** en VF) marque quant à lui les débuts de ce que l'on appellera le « néo-noir ». C'est le roman *Comme une fleur* de Richard Stark/Donald Westlake qui servira de matière première au film de John Boorman. Puisant dans certaines techniques propres à la Nouvelle Vague (qui elle aussi tritura le film noir avec Godard et son **Made in USA**), le réalisateur anglais livre ici un polar autant efficace dans son déroulement qu'expérimental dans sa forme. Plus classique formellement mais tout aussi radical, le **Payback** de Brian Helgeland – aussi adapté de Stark – fait figure d'élève appliqué et s'impose comme un digne héritier du film de Boorman. Autre rejeton qui n'a cessé de piller le métrage du Britannique (Il le dit lui-même dans le commentaire audio !), Steven Soderbergh s'est servi du **Point de non-retour** comme de cicérone à ses expérimentations pas toujours originales. Bref, redécouvrir aujourd'hui ce polar fondateur, sur une galette assez chiche en bonus (deux featurettes d'époque intitulées **The Rock**, un com audio et basta) mais dans une copie appréciable, relève d'un plaisir pur et simple. Autre gros morceau du mois, le complètement banni **Prime Cut** (**Carnage** en VF) de Michael Ritchie (**Golden Child: l'enfant sacré du Tibet** c'était lui !) revisite les codes du film noir qu'il transpose dans un environnement redneck hostile. Lee Marvin campe ici le rôle d'un recupérateur de dettes expéditif envoyé avec une poignée d'hommes au Kansas afin de faire cracher un pimp fermier à la gâchette facile (Gene Hackman, le Diable en personne). Évidemment, la tension va monter d'un cran quand une jolie jeune fille enlevée par Hackman s'éprend de Marvin qui en fait sa compagne (l'angélique Sissy Spacek, anticipant son personnage naïf de **La Ballade sauvage**). Alignant les scènes les plus dingues (des jeunes filles vendues, parquées et droguées comme du bétail ; une poursuite dans les champs où Ritchie nous fait sa **Mort aux trousses** avec une moissonneuse-batteuse en guise d'avion chasseur…), **Carnage** est une véritable bande dessinée filmique, si outrancière et nihiliste qu'elle tapa très fort dans l'œil d'Yves Boisset (qui, lui aussi, donna dans la pure bédé avec son très secoué **Le Saut de l'ange** sorti un an avant), grand fan de Lee Marvin qu'il dirigera quelques années plus tard dans **Canicule**. Même le très doué Louis Morneau a dû visionner le métrage de Michael Ritchie pour parfaire sa vision folklorique et explosive du milieu rural présente dans l'excellent **Fausse donne**. It's a redneck world !

Fausto FASULO

DVD ZONE 1. EDITEURS : WARNER ET PARAMOUNT. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VF ET VOSTF SUR **LE POINT DE NON-RETOUR**) 5.1 2.0 (VOSTA) ET 1.0 (VF SUR **CARNAGE**). SUPPLEMENTS (SUR **LE POINT DE NON-RETOUR**) : COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES D'EPOQUE EN DEUX PARTIES

L'Executeur de Hong Kong

DE JAMES FARGO

Produit au début des années 80 entre **Poltergeist** et **Dar l'Invincible** par une MGM ne sachant plus où donner de la tête, **l'Exécuteur de Hong Kong** est un joyeux nanar qu'il est bon de revoir aujourd'hui, à l'heure où le cinéma de castagne ne jure plus que par **Ong-Bak** et **Born to Fight**. Évidemment, à côté des cascades ahurissantes de ce dernier, les coups de taloches old school de Chuck le moustachu prêtent à sourire. Cela ne l'empêchera pas d'accéder au statut de star l'année suivante avec **Portés disparus**. Mais si notre Texas Ranger préféré s'en sort, il n'en est pas de même pour le réalisateur James Fargo qui, après des débuts prometteurs avec deux Eastwood (**L'Inspecteur ne renonce jamais** et surtout **Doux, dur et dingue**) et ce petit B rigolo, s'enfermera à jamais dans le carcan étriqué de la télévision. Passer de Dirty Harry à ***Beverly Hills***, ça calme.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2. EDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

The Piano Player

DE JEAN-PIERRE ROUX

Curieux film débutant par un canevas classique de polar (un tueur à gages est embauché pour protéger un mafieux repenti avant qu'il ne témoigne devant la cour), se poursuivant par une demi-heure de farniente sur fond de cartes postales du bush sud-africain, avant un final croquignolet à base de magie indigène. Dans le making-of, Christopher (sic) Lambert déclare sans rire que les auteurs ont délaissé l'action hardcore pour s'intéresser à l'humanité des personnages. À la vue des fusillades filmées avec les pieds, on pourrait trouver ces intentions frappées au coin du bon sens, mais le schématisme des implications psychologiques vient vite tempérer ce jugement. On se consolera avec le caméo du producteur Philippe **L'Empreinte de la mort** Martinez en barman franchouillard amateur de pastis.

Gilles ESPOSITO

DVD ZONE 2. EDITEUR : EDITO. TRANSFERT 1.77 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : MAKING OF - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES.

Les Patriotes

D'ERIC ROCHANT

Triste constat : les tentatives de cinéma de genre français ambitieux ne rencontrent pas toujours leur public, là où au contraire, les prods basses de plafond font régulièrement carton plein dans les salles hexagonales. La faute à pas de chance ? Dans le cas des **Patriotes**, thriller réaliste sur les services secrets israéliens, la faute est à mettre sur le dos de **Pulp Fiction**, qui a éclipsé le film de Rochant lors du Festival de Cannes 94, et sur celui du sujet, trop sensible pour ne pas faire travailler les mauvaises langues. Un échec public et critique qui ne saurait faire oublier la brillante mécanique de la mise en scène, renouant avec une certaine tradition du métrage d'espionnage politique, et sur lequel reviennent tous les intervenants du film dans un making-of passionnant. Un échec d'autant plus rageant que le projet était visiblement porté avec amour et passion par des artisans dévoués, de ceux qu'on aimerait parfois voir récompensés de leurs efforts.

Laurent DUROCHE

DVD ZONE 2. EDITEUR : GAUMONT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : DOCUMENTAIRES - SCENES COUPEES COMMENTEES - PARTIE ROM.

Some

DE JANG YUN-HYUN

Le cas du cinéma coréen est des plus étranges. Voilà un pays qui bénéficie sans doute de la meilleure production commerciale au monde, engendrant nombre de films de haute tenue. Témoin l'intrigue très sophistiquée de **Some**, qui organise avec virtuosité la circulation d'éléments mouvants (une photo compromettante, de multiples appels de portable, les facultés de médium de l'héroïne), soulignés par une mise en scène souvent classieuse. Il faut dire que Séoul représente un fascinant décor cinématographique. Pourtant, cela n'aboutit, comme souvent, qu'à une esthétique lisse et glaciale, source d'un ennui profond. Voir notamment le bonus où des techniciens nous expliquent comment les couleurs ont été entièrement retouchées et homogénéisées, pour coller à l'action censée se dérouler sur 24 heures. Le problème est qu'à ce petit jeu, les artifices de scénario n'accouchent que d'une douloureuse absence d'incarnation.

Gilles ESPOSITO

DVD INEDIT. EDITEUR : CTV. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON DTS (VO) ET 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : MAKING OF - INTERVIEWS - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES.

Docteur Mabuse, le joueur

DE FRITZ LANG

On ne le répétera jamais assez: le « génie du crime » imaginé par l'écrivain Norbert Jacques est le père spirituel de tous les Dr. No, Blofeld et autres mégalomanes parés à étendre leur domination sur le monde. Fritz Lang ne s'y est jamais trompé, puisqu'il donnera deux suites (1932 et 1960) à cette première mouture, elle-même divisée en deux époques. La version muette porte pourtant à la perfection, déjà, les composantes du mythe mabusien et, plus généralement, du style de Lang: péripéties de serial, radioscopie de la situation sociale, expressionnisme des décors et de la lumière; pressentiment, dès 1922, du pourrissement de la première république allemande, thèmes fantastiques puisant au cœur de la culture germanique. Tous ces aspects sont détaillés dans un bref documentaire (30 min.) sobrement intitulé **Motifs et thèmes de Mabuse**, dont le didactisme s'avère être du meilleur aloi. Mais nous sommes surtout comblés par une copie somptueuse qui évite les pièges de l'« hyper » restauration et restitue les aspérités du grain de la photo originale.

Gilles ESPOSITO

DVD ZONE 2. EDITEUR: MK2. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 ET 2.0 (FILM MUET AVEC MUSIQUE). SUPPLEMENTS: DOCUMENTAIRES - GALERIE PHOTOS - BIOGRAPHIES.

Be Cool

DE F. GARY GRAY

L'édition DVD de cette suite de **Get Shorty** ne fera que confirmer ce que Mad en disait lors de sa sortie en salles, à savoir que l'adaptation du roman noir d'Elmore Leonard n'est ici que le prétexte à une suite de sketches décousus, où chaque membre d'un « all star cast » hétéroclite vient exécuter son numéro. Témoin la première scène coupée, pourtant indispensable à la compréhension d'une histoire déjà branlante, puisqu'elle marque la rencontre initiale de Travolta et Harvey Keitel. Et surtout des bonus éparpillés en petits modules concernant chacun des protagonistes, signe qu'ils n'ont pas dû se croiser souvent sur le plateau. À ce petit jeu de la performance d'acteur et du contre-emploi savoureux, c'est toujours l'ineffable The Rock qui remporte la mise, en garde du corps gay et samoan. On ne saurait trop recommander la version intégrale de son ahurissant clip country à résonances transsexuelles: *« You Ain't Woman Enough to Take My Man »* (sic). Cet homme (?) est grand... Gilles ESPOSITO

DVD ZONE 2. EDITEUR: MGM. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS: MAKING OF - BETISIER - SCENES COUPEES - CLIP - BANDE ANNONCE - INTERVIEWS.

Mayhem

DE JOHN D. HANCOCK

Attention, film glauque à l'horizon! Parti en week-end avec des potes, un quadra se paume dans une forêt enneigée avant de trouver refuge dans un chalet où résident les sœurs Boulette (!), deux femmes décrépites par la désillusion et la folie, cannibales de surcroît. Filmé de traviole comme un téléfilm lambda, platement éclairé et manquant cruellement de budget, **Mayhem** mise essentiellement sur la performance de ses deux actrices principales, Laura Esterman (**Les Valeurs de la Famille Addams**) et Sage Allen (**Puppet Master II**), totalement habitées par leur rôle. Et ça marche! Film de séquestration proche de **Misery**, **Mayhem** surprend, avant de foutre mal à l'aise puis de méchamment déranger. Plutôt rare dans le petit monde du direct-to-DVD.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT. SUSPENDED ANIMATION. USA. 2001. REAL.: JOHN D. HANCOCK. INT.: ALEX MCARTHUR, LAURA ESTERMAN, SAGE ALLEN... FORMAT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLEMENTS: MAKING-OF, GALERIE PHOTOS. DIST.: GCTHV.

Aviator Edition Collector

DE MARTIN SCORSESE

Scorsese et le film de commande, une union qui n'a pas toujours été heureuse (remember **Les Nerfs à vif**?). Un précédent facteur qui a d'abord fait craindre qu'**Aviator** ne soit qu'un aimant à Oscars sans substance. Tout faux, puisque non content de s'être fait offrir toutes les statuettes imaginables par la presse à un million de dollars du grand Cent, le biopic de Scorsese est un vrai morceau de cinéma jubilatoire, qui épouse parfaitement les thèmes chers au réalisateur des **Affranchis**, avec son héros autodestructeur incapable de concrétiser le rêve américain. Howard Hughes rejoint donc Jake La Motta ou Sam « Ace » Rothstein au panthéon des héros scorsesiens, même si malgré ses évidentes qualités, **Aviator** n'est pas aussi définitif que **Raging Bull** ou **Casino**. Tout comme cette édition collector, bien digne définitive, malgré son appétissant menu. Entre un commentaire audio promettant beaucoup (une discussion entre Scorsese et son producteur Michael Mann) mais offrant peu (les deux hommes ont enregistré leurs propos séparément), un making-of ridiculement court, un module sauvé par les T.O.C (un peu comme cette petite voix dans notre tête qui nous fait acheter n'importe quel DVD avec un monstre et une bimbo sur la jaquette) et une multitude de modules disparates et très sages, il faut creuser pour parvenir à trouver quelques infos intéressantes. Alors qu'un bon gros making-of des familles aurait suffi... Laurent DUROCHE

DVD ZONE 2 - EDITEUR: TF1 VIDEO. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS: COMMENTAIRES AUDIO - SCENE COUPEE - CONFERENCE DE PRESSE - AVANT-PREMIERE PARISIENNE - MASTERCLASS - DOCUMENTAIRES - MAKING OF - FEATURETTES

Sanctification du Bis

(EMANUELLE ET LES DERNIERS CANNIBALES + LE MANOIR DE LA TERREUR)

L'Italie en force dans le Mad Gaz avec ces deux fleurons transalpins que nous offre Neo Publishing, éditeur désormais incontournable. **Le Manoir de la terreur**, **Emanuelle et les derniers cannibales**... Que demander de plus? Réalisé en 1980 par un Andrea Bianchi (connu pour avoir terminé dans l'ombre la version de **L'île au trésor** de John Hough avec Orson Welles) surfant sans états d'âme sur la déferlante zombiesque initiée par Romero et Fulci, **Le Manoir de la terreur** est l'un des derniers représentants d'un genre alors en perdition. Le cahier des charges est respecté à la lettre dans cette quasi-relecture de **La Nuit des morts-vivants**, où trois couples se retrouvent enfermés dans une maison subitement assaillie par une cohorte de zombies putréfiés. Un script signé Piero Regnoli (**Les Guerriers du Bronx 1 et 2**), ultra classique mais efficace. Beaucoup moins consensuel, **Emanuelle et les derniers cannibales** s'affranchit de toute logique dès son titre (anciennement **Viol sous les tropiques** lors de sa sortie salles en 1978), avant d'offrir en pâture à des mangeurs de chair la sculpturale Laura Gemser, sous l'œil lubrique de ce bon vieux Joe d'Amato ne perdant pas une miette du spectacle. Et on le comprend le salopard, tant Laura Gemser titille les papilles, surtout lorsqu'elle se met à caresser l'entrecuisse d'une collègue pour la faire parler, ce qui est tout de même plus sympa qu'un coup de boîtier dans la gueule. Pour les deux films, les copies sont plus qu'honorables (et intégrales), les bonus chiches mais amplement suffisants, et les packagings toujours aussi somptueux. En septembre avec Neo, c'est la rentrée de la classe!

Alexandre BUSTILLO

Elektra DE ROB BOWMAN

Il paraîtrait qu'Hollywood a produit un film basé sur le personnage d'Elektra créé par Frank Miller. On n'est pas encore bien sûr qu'il s'agisse du **Elektra** de Rob Bowman, tant le personnage qu'incarne à l'écran Jennifer Garner est éloigné de la tueuse psychotique qui a marqué tant de fans de comic-books. Là où il aurait fallu de la noirceur, de la folie et du sadisme, le film ne parvient qu'à aligner couleurs acidulées, sentimentalisme bien-pensant et combats propres sur eux. Et ce n'est pas le respect de quelques règles élémentaires (costume rouge, présence du mentor Stick, etc.) qui parviendra à nous faire croire que le studio a fidèlement retranscrit les visions de Miller et autres. On serait bien tenté de tout mettre sur le dos de Rob Bowman, mais le bonhomme, au détour d'un commentaire de scène coupée (il voulait faire mourir le personnage de Goran Visnjic, ce qu'on lui a interdit de faire), prouve si besoin était que le projet ne pouvait guère ressembler à autre chose, le studio désirant avant tout un blockbuster PG-13 capable de drainer dans les salles les fans de la série ***Alias***. Ça s'appelle le syndrome **Spawn**, ma bonne-dame, et ça vous flingue l'avenir cinématographique d'une icône populaire en moins de deux.

Laurent DUROCHE

DVD ZONE 2. EDITEUR: FOX. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLEMENTS: FEATURETTES - SCENES COUPEES COMMENTEES - DOCUMENTAIRE.

Constantine DE FRANCIS LAWRENCE

Que reste-t-il du comic-book *Hellblazer* dans le film **Constantine**? Presque tout, si l'on en croit les différents intervenants de ce DVD qui jurent leurs grands dieux que, malgré un personnage brun là où il était blond, Américain là où il était Anglais, et un compère (Chas) se transformant en sidekick ado insupportable, **Constantine** est une transposition fidèle. Bref, la moulinette hollywoodienne a encore frappé, « adaptant » à la sensibilité du public ricain un matériau autrement plus corsé. Une orientation à laquelle le producteur, et par ailleurs scénariste oscarisé, Akiva Goldsman (d'ailleurs, qui a bien pu filer un Oscar à celui ayant écrit **Batman Forever**, **Batman & Robin** et **Perdus dans l'espace**?), n'est certainement pas étranger. Cela fait-il pour autant de **Constantine** un mauvais film? Pas tout à fait. Car derrière les infidélités et les raccourcis faciles, la rétine pourra éventuellement être flattée par une photo somptueuse, des plans franchement réussis, et quelques séquences à l'atmosphère certaine. L'avenir dira si Francis Lawrence n'est qu'un faiseur d'images qui touche occasionnellement sa cible, mais malgré l'inconstance de son adaptation, **Constantine** parvient parfois à s'extraire de sa condition de comic-book movie formaté pour devenir le fantôme de ce qu'il aurait dû être. Il faudra s'en contenter, mais on a vu pire débâcle.

Laurent DUROCHE

DVD ZONE 2. EDITEUR: WARNER. TRANSFERT 2.40 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS: COMMENTAIRE AUDIO (NON S-T) - DOCUMENTAIRES - FEATURETTES - SCENES COUPEES COMMENTEES - PREVISUALISATIONS - CLIP VIDEO.

Bach Again

(LA FEMME GUÊPE + VOYAGE SUR LA PLANETE PREHISTORIQUE + THE BAT: LA CHAUVE-SOURIS)

Dans la série « Les Inédits de la SF et du Fantastique », Bach Films propose ce mois-ci trois nouveaux titres. À commencer par **La Femme guêpe** (**The Wasp Woman**, 1960, de Roger Corman), dans lequel Janice Starling (Susan Cabot, dont c'est le dernier des nombreux films qu'elle a tournés avec Corman) est un ancien mannequin qui dirige aujourd'hui une société de produits de beauté au bord de la faillite, notamment à cause de son vieillissement avancé. Mais sa rencontre avec le professeur Zinthrop, qui a mis au point un sérum de jouvence contenant des enzymes de guêpes, devrait la sortir d'affaire. Immédiats, les effets sont néanmoins à double tranchant puisque après chaque injection, Janice se transforme en femme-guêpe qui décime tout ce qui l'entoure pour assouvir ses instincts. Comme à son habitude, Roger Corman prouve qu'il n'y a pas besoin de grands moyens pour réussir un film. Film qui, contrairement à son protagoniste, n'a pas pris une ride! Vient ensuite une autre production Corman, le très intéressant **Voyage sur la planète préhistorique** (**Voyage to the Prehistoric Planet**, 1965), que Curtis Harrington réalise sous le nom de John Sebastian. Plusieurs astronautes accompagnés d'un robot qui aimerait ressembler à Robby partent explorer Venus afin d'y trouver des signes de vie. Mais sur Venus, la vie semble plutôt hostile et se manifeste sous la forme de plantes carnivores, de dinosaures et autres monstres marins. À noter que **Voyage sur la planète préhistorique** restera avant tout célèbre pour avoir été tourné dans les mêmes décors que le film russe **Planeta Bur**, réalisé trois ans avant par Pavel Klushantsev. Décors qui serviront à nouveau trois ans plus tard pour les besoins de **Voyage to the Planet of Prehistoric Women**, une autre production Corman dirigée par Peter Bogdanovich. Terminons avec le très amusant **The Bat: la chauve-souris** (1959, de Crane Wilbur), une sorte de théâtre macabre filmé (le métrage est d'ailleurs adapté d'une pièce jouée à Broadway) avec son nombre incalculable de va-et-vient et de portes claquées propres au genre à cette époque. Les nouveaux habitants d'un manoir réputé maudit sont les proies d'un tueur psychopathe masqué qui se fait appeler « La chauve-souris ». Avec Agnes Moorehead (la série ***Ma sorcière bien aimée***) et Vincent Price, qui fait ici son numéro habituel, c'est-à-dire tromper le spectateur en grimaçant sans retenue. À se procurer d'urgence, si ce n'est déjà fait!

Damien GRANGER

DVD ZONE 2. EDITEUR: BACH FILMS. TRANSFERTS 1.33 (4/3). SON 5.1 (VF) ET 1.0 (VO). SUPPLEMENT: MAKING-OF DE LA RESTAURATION.

SHAW BROTHERS La Légende continue...

VERSIONS REMASTERISÉES,
INTERVIEWS INÉDITES
NOUVELLES BANDES-ANNONCES
BANDES-ANNONCES ORIGINALES D'ÉPOQUE

Les 13 fils du dragon d'or

Buddha's palm

Les 12 médaillons d'or

Le colosse de Hong Kong

EN COFFRETS DVD LE 22 SEPTEMBRE

designgraphic ■marg'o © 2006 Celestial Pictures Ltd. Tous droits réservés © 2006 CTV International. Tous droits réservés.

20 13ème RUE LA CRAINTE ACTION ET SUSPENSE SB TFI VIDEO CTV

Romper Stomper

DE GEOFFREY WRIGHT

Amis de la VHS, bonsoir. L'interface défaillante vous colle d'autorité trois bandes-annonces non sous-titrées, comme à la grande époque mais sans possibilité d'avance rapide (!), avant de lancer le film. Pour accéder directement à celui-ci, prière de passer par les chapitres, ce qui vous privera néanmoins du générique (!!). Le reste est à l'avenant: image fullscreen (contrairement au 1.77 promis par la jaquette), doublage de série Z; quant à la compression, mieux vaut ne pas en parler. Il serait pourtant dommage de passer à côté de cette évocation des skinheads australiens, qui révéla le ténébreux Russell Crowe. Le réalisateur/scénariste, un certain Geoffrey Wright, escamote en effet la thèse sociale pour partir dans deux directions complémentaires. D'une part, il paye son tribut à la tradition du juvenile delinquence en instaurant un touchant ménage à trois entre des personnages bien typés; fille de bourge à la dérive, second effacé en proie aux scrupules, chef violent mais féru de loyauté virile: Russell. D'autre part, il ne craint pas d'allonger indéfiniment les scènes d'ultra violence (l'hallucinante baston de rue avec les Vietnamiens), qui acquièrent ainsi une véhémence dont on ne retrouverait guère la trace que dans les derniers films du grand Samuel Fuller. Moins définitive sur le sujet que les téléfilms d'Alan Clarke (le saisissant **Made in Britain** avec Tim Roth), cette bande de 1992 vaut donc le détour, surtout si on veut rendre hommage à son bon vieux magnéto SECAM.

Gilles ESPOSITO

DVD ZONE 2. EDITEUR: EDITO. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VF). SUPPLEMENT (VO): BANDES-ANNONCES.

Détournement de genres

(GOZU + GOJOE)

Dans son renouvellement stylistique, le cinéma populaire japonais devait forcément passer par une phase de détournement de ses genres les plus connus, afin de trouver une modernité qui lui soit propre. **Gozu** et **Gojoe** triturent, chacun à sa façon, le yakuza eiga pour le premier, et le chambara pour le second. Dans **Gozu**, Takashi Miike nous trimballe aux basques d'un yakuza à la recherche de son patron dans une petite ville aux habitants bien barrés. Digressions lynchiennes et délires trashouilles sont au rendez-vous, pour une parabole lente et un peu mal foutue sur les pulsions homosexuelles d'un couple de gangsters. On y trouve à boire et à manger, mais une chose est sûre, Miike est toujours le remède idéal après une comédie familiale estampillée Disney! Autre genre, autre horizon: avec **Gojoe**, Sogo Ishii s'empare à bras-le-corps d'une légende japonaise pour livrer un chambara allégorique sur la lutte entre le Bien et le Mal, deux entités au final pas si éloignées que ça. D'une noirceur effrayante, appuyée par une photo terrassante de beauté, **Gojoe** semble pourtant inabouti. Et pour cause, l'édition de Wild Side ne nous présente que sa version internationale, salement amputée de 30 minutes de séquences essentielles à la pleine compréhension du film. Un « brouillon » diablement excitant malgré ses quelques défauts (notamment ses combats, succession de gros plans montés cut), et qui devrait vous pousser à l'acquisition de la version intégrale, disponible en import.

Laurent DUROCHE

DVD ZONE 2 EDITEUR: WILD SIDE. TRANSFERTS 1.75 (16/9) ET 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF SUR **GOZU**), 5.1 ET DTS (VO SUR **GOJOE**). SUPPLEMENT: MAKING OF (SUR **GOZU**)

Phone

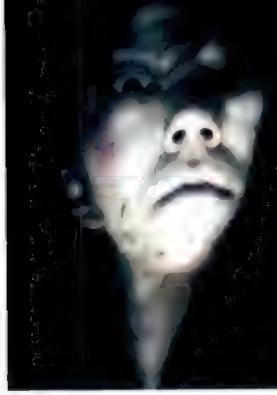
D'AHN BYUNG-KI

Depuis qu'Hollywood s'est emparé de l'iconographie des films d'horreur asiatiques et a décidé d'en caviarder tout et n'importe quoi (même le remake d'**Amityville**! Pfff...), la puissance d'évocation des fantômes de petites filles avec de longs cheveux noirs a singulièrement perdu de son punch. Dommage donc que le public français ne découvre **Phone** que maintenant, trois ans après sa sortie en Corée. Excellent clone du **Ring** de Nakata (on remplace la cassette vidéo par le téléphone et zou, on a un scénar), le film d'Ahn Byung-ki a pour lui d'être d'un classicisme inébranlable mais néanmoins très appliqué, donnant au spectateur ce qu'il est venu chercher sans jamais le prendre pour un gogo. Une démarche parfaitement consciente de la part du cinéaste, qui avoue dans son excellent commentaire audio avoir tout simplement essayé de faire un bon film d'horreur grand public. Pari réussi. Quant à ce double DVD zone 2, si on peut reprocher à HK de n'avoir apporté aucune valeur ajoutée à cette copie conforme de l'édition coréenne, force est de reconnaître que les galettes sont bien fichues. Entre des pistes DTS ES 6.1 diaboliquement efficaces (et idéales pour un film d'horreur aux effets sonores très travaillés), un long making-of détaillant le tournage avec minutie, et surtout le commentaire surprenant de quelques scènes par l'extraordinaire jeune actrice Eun Seo-woo, il y a largement de quoi faire.

Laurent DUROCHE

DVD ZONE 2. EDITEUR: HK VIDEO. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 EX ET DTS ES 6.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS: COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - FEATURETTES - SCENES COUPEES - SCENES COMMENTEES - BANDES ANNONCES.

The Grudge DE TAKASHI SHIMIZU



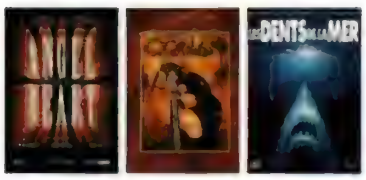
Quant un studio américain décide de remaker un film étranger, on se retrouve la plupart du temps devant une version appauvrie de l'original, formatée pour cartonner sur le marché occidental. Un écueil que Sam Raimi a su éviter, en proposant à Takashi Shimizu de refaire son film (le bougre est habitué, il en a déjà réalisé plusieurs versions), et surtout en lui permettant de tourner au Japon. Preuve que le réalisateur d'**Evil Dead** a non seulement compris la singularité du travail de Shimizu, mais a également saisi que la particularité de l'atmosphère du film tenait largement à son univers culturel et géographique. Un choix doublement bénéfique, puisqu'en déracinant un groupe d'acteurs américains au Japon, le métrage renforce intelligemment leur peur devant l'inconnu. C'est par le biais de cette dichotomie que la zone 2 de **The Grudge** se montre passionnant. En présentant la version salles du film commentée par l'équipe US, et le director's cut de Shimizu commenté par l'intéressé, il nous offre les points de vue des deux parties, que ce soit littéralement (on peut confronter les opinions des uns et des autres par le biais des commentaires), ou cinématographiquement (le cut de Shimizu, plus viscéral et éprouvant que le montage d'origine, permet de voir ce que la sensibilité américaine ne pouvait accepter en termes de suggestion et de violence). Le reste des bonus n'est guère passionnant, mis à part quelques scènes coupées, et surtout une fin alternative bien meilleure que la pauvre conclusion bien bidon qui clôt le film. Mais en l'état, la possibilité que nous offre Metropolitan de pouvoir directement confronter les visions japonaise et américaine (en zone 1, les deux versions sont sorties à cinq mois d'écart) est une belle aubaine qui décuple l'intérêt du métrage de Shimizu. Seul défaut, aucune piste DTS pour profiter pleinement du gros travail de sound design effectué sur le film. On ne peut pas tout avoir...

Laurent DUROCHE

DVD ZONE 2 EDITEUR: METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS: COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF - FEATURETTES - SCENES COUPEES COMMENTEES - STORYBOARDS - COURTS METRAGES.

Seconde renaissance

(ANGEL HEART EDITION COLLECTOR **+ CONAN LE BARBARE** EDITION PRESTIGE **+ LES DENTS DE LA MER** EDITION 30EME ANNIVERSAIRE)



Cette rentrée voit la ressortie de trois chefs-d'œuvre intemporels, dans des nouvelles éditions « surmortelles » (© David Doukhan) et indispensables, que si tu les achètes pas tu meurs. Fin de la coupure pub. Car pour chacun de ces films, les valeurs ajoutées ne sont pas vraiment évidentes (voire rédhibitoires). Ainsi, le collector d'**Angel Heart** s'offre un second disque, mais ne propose comme nouveautés vraiment flagrantes qu'une piste 5.1, et un docu en cinq parties sur le vaudou. Pour le reste, on retrouve peu ou prou la même chose que sur l'édition précédente (même le master, qui aurait pourtant mérité une petite cure de jouvence, est identique). On passe à **Conan**, qui avait déjà connu les honneurs d'un collector il y a 3 ans. Quoi de neuf sous le capot? Une piste DTS française, qui booste bien la B.O. de Poledouris (mais le 5.1 anglais tapait déjà pas mal), et un docu un peu léger sur l'origine du personnage, même si on y croise le génial Michael Moorcock. Pas de quoi se relever la nuit. Puis vient le gros morceau, le plus attendu mais aussi le plus polémique. Pour son 30ème anniversaire, **Les Dents de la mer** se voit nanti d'un collector deux disques qui a l'énorme avantage de proposer l'intégralité du making-of paru naguère sur le Laserdisc du film, et tronqué de près d'une heure dans la première édition DVD. Un docu passionnant et indispensable, accompagné de plus d'un reportage d'époque inédit, offrant de rares images du tournage. Tout irait pour le mieux, donc, si la section sonore n'avait pas pété les plombs, l'éditeur ayant décidé d'enregistrer un nouveau doublage (tout naze) pour proposer des pistes 5.1 et DTS! Au revoir et adieu, jolies filles madrilènes, comme dirait l'autre... Voilà, maintenant que vous savez tout sur ces trois rééditions, à vous de voir si votre rapport aux films mérite d'y réinvestir quelques pesos. À moins bien sûr, que vous ne possédiez pas les versions précédentes. Là, il ne vous reste plus qu'à foncer.

Laurent DUROCHE

DVD ZONE 2. EDITEURS: STUDIO CANAL, FOX ET UNIVERSAL. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 2.0 (VO ET VF SUR **ANGEL HEART**), DTS (VF) ET 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS: COMMENTAIRES AUDIO (SUR **ANGEL HEART** ET **CONAN**) - MAKING OF - SCENES COUPEES - INTERVIEW (SUR **ANGEL HEART**) - DOCUMENTAIRES.

Traditions fantomatiques (ONIBABA + KWAIDAN)

Disponibles jusque-là uniquement en zone 1 chez Criterion, **Onibaba** et **Kwaidan** débarquent chez nous avec des sous-titres français et un prix attractif. Déjà plébiscité dans le Mad 165, le fabuleux **Onibaba** dispose d'un transfert équivalent à celui de l'édition américaine, c'est-à-dire irréprochable, mais perd en revanche l'interview passionnante de Kaneto Shindo qui livrait quelques clés de lecture essentielles pour appréhender le film. En lieu et place de cette dernière, Wild Side nous propose cependant un entretien inédit et riche en anecdotes du fils et de la petite fille du réalisateur. Le DVD de **Kwaidan** n'offre quant à lui qu'une maigre bande-annonce, mais l'essentiel est là puisque l'image rend justice à ce chef-d'œuvre absolu du film de fantômes. Adapté des écrits du poète orientaliste Lafcadio Hearn, **Kwaidan** tranche, tout du moins en apparence, avec les considérations révolutionnaires caractéristiques des chambaras de Masaki Kobayashi. Le film, segmenté en quatre histoires, a été intégralement tourné en studio, ce qui permet au maître de composer des plans d'une beauté ahurissante, véritables estampes fixées sur pellicule à la lumière et aux couleurs prodigieuses. Cette recherche graphique alliée à une mythologie riche et gorgée de sens – « Hoichi The Earless » en est l'exemple le plus brillant – font de **Kwaidan** un miracle cinématographique inestimable.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2. EDITEUR: WILD SIDE. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VOSTF). SUPPLEMENTS: GALERIE PHOTOS - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES - INTERVIEW.

Red Dwarf

saison 1

DE ROB GRANT & DOUG NAYLOR

Lecteur, on te ment, on te cache des vérités cosmiques. À l'heure où tu t'esclaffais devant ***Objectif Nul***, la BBC diffusait sa propre parodie de SF, **Red Dwarf**, qui rappelle aussi bien la série de Canal + que ***Les Cochons dans l'espace*** ou **Les Chroniques de Riddick** (Ah bon! Pas celui-là?). Or, la sortie de la saison 1 ne fait pas que combler une grave lacune dans la monumentale saga du comique crétin. En effet, la série ne se contente pas de transposer les techniques du sitcom dans l'univers du space opera, ni de détourner les conventions de ce dernier. Mine de rien, les gags reposent souvent sur des ingrédients purement science-fictionnels, comme les paradoxes spatio-temporels, l'holographie ou la théorie de l'évolution. À cet égard, la palme revient à une sorte de Little Richard félin et hystérique, descendant du chat comme d'autres descendent du singe. Ne manque pas même l'ordinateur central déprimé et philosophe, qui nous ramène au cœur du (sous) genre: les déclinaisons parodiques de **2001**, lancées par l'irrésistible **Dark Star**, le premier film de John Carpenter. En attendant l'édition des saisons suivantes, on retrouvera avec délices l'inimitable accent londonien de Lister (prononcez « Llistta »), le rasta indolent, et de Rimmer (« Rrimmma »), le garde-chiourme virtuel, coincés dans un immense paquebot spatial après la désintégration du reste de l'équipage, et dérivant dans les étendues infinies du non-sens intersidéral.

Gilles ESPOSITO

DVD ZONE 2. EDITEUR: WE PRODUCTIONS. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VOSTF). SUPPLEMENTS: BANDES ANNONCES - DOCUMENTAIRES - BETISIERS - SCENES COUPEES.

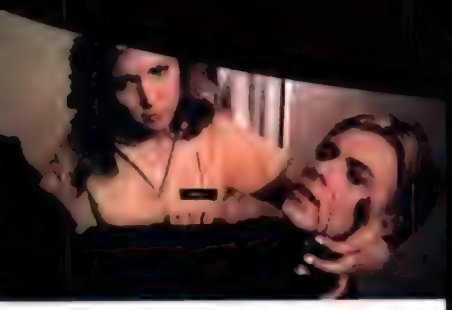
Capitaine Sky et le monde de demain DE KERRY CONRAN

Parfois, le cinéma, c'est simple. Prenez Kerry Conran. À peine sorti de fac, cet apprenti cinéaste réalise tout seul dans sa chambre, avec un Mac encore plus essoufflé que ceux de la rédac, un court-métrage de 6 minutes où se mêlent images de synthèse et acteurs amateurs (une authentique perle visible dans les bonus de ce DVD). Un petit démarchage de studios, et le voilà aux commandes d'un budget de 40 millions de dollars, pour concrétiser sa vision, sous la houlette d'un producteur expérimenté (Jon Avnet, l'homme derrière la série ***Boomtown***, et aussi quelques navetons). Une vision inhabituelle dans le Hollywood d'aujourd'hui, qui convoque aussi bien l'esprit des serials que l'esthétique du film noir, sans oublier la littérature science-fictionnelle et aventureuse du début du siècle dernier (Edgar Rice Burroughs et consorts). Le tout porté à l'écran par le biais des techniques les plus modernes (filmage sur fond bleu, décors, monstres et machines en CGI, étalonnage numérique). Le résultat est tout simplement une vibrante déclaration d'amour à tout un pan de la culture populaire US, un bel hommage alliant candeur, énergie et maîtrise technologique, où les quelques faiblesses filmiques sont compensées par une constante volonté de faire rêver le spectateur. Jolie prouesse, donc, que celle de Conran qui, parti de presque rien, concrétise un projet fou et d'une complexité certaine. Facile du coup de faire l'analogie avec Peter Jackson, un rapprochement d'autant plus intéressant que le futur **King Kong** du hobbit néo-zélandais devrait logiquement provoquer le même genre de nostalgie débridée. En attendant, on guette avec avidité les premières infos sur le prochain effort de Conran, qui sera, ô surprise, une adaptation du *John Carter Of Mars* d'Edgar Rice Burroughs. Le revival de la SF estampillée première moitié du XX^e^ siècle sera donc très tendance dans les mois qui viennent. Nous voilà prévenus!

Laurent DUROCHE

DVD ZONE 2. EDITEUR: PARAMOUNT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS: COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF EN DEUX PARTIES - FEATURETTE - SCENES COUPEES - COURT METRAGE - BETISIER.

MAD DVD



L'Homme qui venait d'ailleurs

DE NICOLAS ROEG

Belle édition de ce classique seventies, répartie sur deux galettes suivant la langue proposée, la VF d'époque ayant été coupée d'un bon quart d'heure. Mais c'est avant tout le film qui est double, à l'image des fameux yeux vairons de David Bowie qui relayent ici deux regards divergents et absolument neufs. Le premier montre notre chère planète comme vue pour la première fois par un alien pacifique et candide; le second, l'Amérique profonde découverte par l'objectif de l'Anglais Nicolas Roeg. Le résultat est une fable émouvante où une sorte d'Howard Hughes extraterrestre croise l'esprit des pionniers, la globalisation (la World Enterprises, en fait de Company) et les voyages intergalactiques. On avait pourtant tout à craindre de la surenchère moderniste qui touchait le cinéma de cette période: récit en puzzle, montage à effets, contrastes sonores, etc. Mais l'interprétation quasi somnambulique de Bowie et une narration non linéaire procédant par « associations d'idées », détaillée dans un intéressant bonus par le scénariste Paul Mayersberg, emportent largement le morceau. Au contraire de tant d'escroqueries psychédéliques, **L'Homme qui venait d'ailleurs** tient miraculeusement le coup.

Gilles ESPOSITO

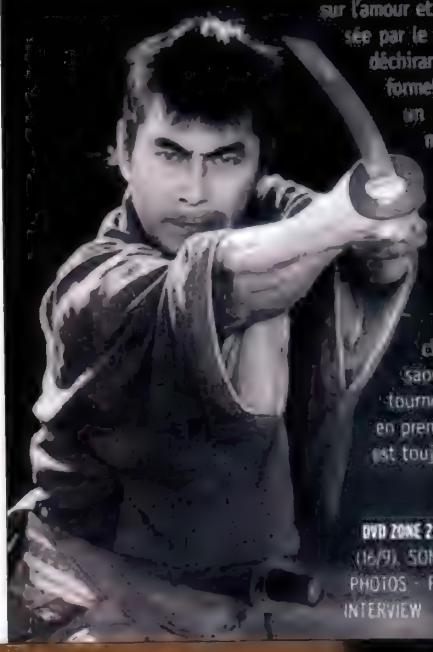
DVD ZONE 2. EDITEUR: STUDIO CANAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF), 2.0 (VO) ET 1.0 (VF). SUPPLEMENTS: BANDES ANNONCES - INTERVIEWS - GALERIE PHOTOS - PARTIE ROM.

Le sabre du mâle

(KILL + SAMURAI + REBELLION)

Durant les années 60, quelques réalisateurs réinvestissent le film de sabre et se livrent à une démystification en règles des valeurs idéalisées du Bushido, la voie du guerrier suivie par les samurais. Wild Side édite ce mois-ci trois films emblématiques de cette période agitée. Commençons par **Kill**, film tragi-comique et optimiste dans lequel Kihachi Okamoto rend un hommage réussi au western spaghetti avec son anti-héros débonnaire un peu à la manière de **Trois samurais hors la loi** d'Hideo Gosha. Également mis en scène par Okamoto, **Samurai** est une œuvre aussi dérangeante que **Le Sabre du mal** de par sa noirceur extrême (les cinq dernières minutes du film sont d'un nihilisme total) et son traitement ultra réaliste de la violence. Un film majeur du genre porté par l'interprétation de Toshiro Mifune et le script en béton armé de Shinobu Hashimoto (**Les Sept samurais**, **Rashomon**, **Hara-kiri**, **Rebellion**, excusez du peu!). Joyau parmi les joyaux, **Rebellion** de Masaki Kobayashi représente enfin la quintessence de ce mouvement contestataire à la résonance contemporaine. Kobayashi, qui fut enrôlé de force dans l'armée et refusa de monter en grade en signe de contestation, stigmatise en effet des lois inhumaines où l'obéissance aveugle prime sur l'amour et où la liberté individuelle est écrasée par le devoir vis-à-vis du clan. Ce drame déchirant et mis en scène avec une rigueur formelle extraordinaire (chaque cadre est un travail d'orfèvre, tous les mouvements de caméra sont justifiés) oppose par ailleurs Toshiro Mifune et Tatsuya Nakadai dans ce qui est peut-être leur duel le plus féroce à l'écran. À ne manquer sous aucun prétexte. Concernant les bonus, signalons l'excellente interview de Nakadai sur **Rebellion** où celui-ci confesse que Mifune et lui étaient saouls comme des cochons la veille de tourner leur scène de combat. La légende en prend un coup, mais le résultat à l'écran est toujours aussi spectaculaire!

David DOUKHAN



DVD ZONE 2. EDITEUR: WILD SIDE. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VOSTF). SUPPLEMENTS: GALERIE PHOTOS - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES - INTERVIEW

L'Empreinte de la mort

DE PHILIPPE MARTINEZ

Ou Max Dolan Lundgren et Thomas Jane, cet incarnation la plus fidèle du Punisher revient à Jean-Claude Van Damme dans ce polar aussi froid et musclé qu'il peut parfois être décousu. Un Van Damme vieilli et marqué qui arbore désormais la gueule de l'emploi pour ce genre de rôle. L'histoire est simple (Ben Archer cherche à venger la mort de sa femme, assassinée par des mafieux chinois) mais le résultat efficace, même si la mise en scène un peu trop branchouille de Philippe Martinez aurait mente d'être plus classique de manière à mieux coller au sujet. D'ailleurs, Remy et Dominique Julienne, responsables des nombreuses cascades du film, n'hésitent pas à souligner avec regret le surdécoupage inutile des scènes d'action au détour d'un excellent documentaire (carrière) qui leur est consacré. Un module d'une trentaine de minutes très intéressant (autrement plus que le making-of promotionnel et les scènes commentées par le réalisateur, à l'exception de la fameuse torture à la perceuse pratiquée par le désormais célèbre Raymond, qui vaut son pesant de cacahuètes), et monté en faveur des techniciens puisque la plupart des images montrées sont souvent en totale contradiction avec les déclarations de Philippe Martinez (genre: *« Mon film est très classique, dans la droite lignée des Melville ou Sautet... »*: ben voyons...). D'ailleurs, on remarque que ce dernier ne recule devant rien puisqu'il va même jusqu'à déclarer en se vantant qu'il n'avait aucun scénario sur le tournage et qu'il a dû tout improviser. Comme si on s'en doutait pas...

Damien GRANGER

DVD ZONE 2. EDITEUR: STUDIO CANAL. TRANSFERT 1.77 (16/9). SON 5.1 (VF ET VO) ET DTS (VF). SUPPLEMENTS: MAKING OF - DOCUMENTAIRE - SCENES COMMENTEES - BANDES ANNONCES.

Dans la grotte de Batman

DE PAUL A. KAUFMAN

Amusant de voir débarquer sur le marché hexagonal cette bande assez improbable, fruit de l'intarissable ferveur nostalgique des yankees pour leur patrimoine télévisuel. Adam West et Burt Ward, respectivement Batman et Robin dans la série des sixties, y jouent leur propre rôle, celui de has been bedonnants reprenant du service pour une ultime aventure. De molles péripéties ont surtout pour but d'introduire en flash-back des anecdotes de tournage reconstituées, où les compères du « dynamic duo » sont heureusement remplacés par de jeunes acteurs. Mais, malgré l'accent mis sur le sous-texte salace de la série et sur les frasques sexuelles d'Adam West dans le privé, l'ensemble reste bien gentillet et la loufoquerie tourne vite court. On retiendra surtout l'évocation de l'immense Burgess Meredith, l'interprète du Pingouin, même si manque à l'appel son mentor, le cinéaste Otto Preminger, éphémère Mister Freeze entre deux superproductions. Pour le reste, le retentissement du film se limitera sans doute à quelques conversations entre vieux maniaques, lors d'une convention Batman au fin fond du Kentucky.

Gilles ESPOSITO

DVD ZONE 2. EDITEUR: FPE. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLEMENT: BANDE-ANNONCE.

La Cite des hommes Saison 1 & 2

DE FERNANDO MEIRELLES

Souvent considéré comme une suite télévisuelle de **La Cité de dieu** (merci le titre opportuniste), ***La Cité des hommes*** est en fait un prolongement du court **Palace II**, tourné par Meirelles avant sa bombe cinématographique. Mêmes acteurs, mêmes personnages et même microcosme pour une peinture tragi-comique de la vie de deux gosses des favelas, au milieu des dealers, des flics et de la misère. C'est toujours aussi nerveux et virtuose, même si le format 4/3 et une certaine tendance à adoucir le propos dans la seconde saison viennent légèrement gâcher la fête.

Laurent DUROCHE

DVD ZONE 2. EDITEUR: MK2. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLEMENT: BANDES-ANNONCES.

DOLPH LUNDGREN

UN FILM QUI PORTE BIEN SON NOM !

le réalisateur **Sidney J. Furie**
(SUPERMAN IV)
et l'acteur **Dolph Lundgren**
(ROCKY IV),
de nouveau réunis
après le récent **DÉTENTION**

LE 22 SEPTEMBRE

Edito
Pravidis

Star Trek Enterprise
Saison 2
DE RICK BERMAN & BRANNON BRAGA

Voilà des années que les fans de ***Star Trek*** s'insurgeaient contre certains choix (scénaristiques, conceptuels, éditoriaux) imposés par le tandem Rick Berman/Brannon Braga, à la tête de la franchise depuis un peu plus de dix ans. Un tandem qui, souhaitant moderniser l'univers de ***Star Trek*** et ratisser large, en sacrifiant certains thèmes universels de Roddenberry sur l'autel d'un politiquement correct bien ricain, aura finalement eu raison d'une saga unique en son genre, qui aurait mérité fin plus glorieuse. Fossoyeur d'un mythe, ***Enterprise*** et son générique ridicule pour yankees nationalistes avait pourtant bien commencé. Malgré une soumission aux diktats télévisuels actuels, la série qui se posait en gigantesque préquelle narrant les péripéties du tout premier vaisseau Enterprise, réussissait dans les premières saisons à exploiter pleinement son concept, à revisiter avec brio toute la mythologie de ***Star Trek***, et à développer des personnages captivants parce que plus proches de nous, davantage « terriens ». Hélas, à force de compromis, d'opportunisme déplacé et de récits qui oubliaient que l'imaginaire et la philosophie étaient les moteurs premiers de l'œuvre de Roddenberry, Berman et Braga ont tué la poule aux œufs d'or. En attendant que cet univers mythique se découvre de nouveaux horizons, la sortie rapide des saisons d'***Enterprise*** est un bon moyen (amer) de s'interroger sur le début de la fin...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2. EDITEUR: PARAMOUNT. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS: FEATURETTES - BANDES ANNONCES.

Carlotta voit noir
(APPELEZ NORD 777 + LE CARREFOUR DE LA MORT + CRIME PASSIONNEL + LES FORBANS DE LA NUIT + LA PROIE + PANIQUE DANS LA RUE + LE MYSTERIEUX DR KORVO)

Dans les années 40 et 50, pour la Fox, l'heure du privé a sonné. Les spectateurs réclament des héros plus authentiques, des décors plus crasseux, des films plus couillus. En tout cas moins glamours que ceux produits par les concurrents. Ces nouveaux héros, parfois des marginaux ou des immigrés, Richard Widmark, James Stewart, Richard Conte et Victor Mature vont les personnifier à plusieurs reprises, Gene Tierney, Linda Darnell et Dana Andrews venant les épauler dans des rôles de femmes souvent vénéneuses. De leur côté, Henry Hathaway, Otto Preminger, Elia Kazan, Jules Dassin et Robert Siodmak se chargeront de mettre en scène leurs aventures. Il en résulte, non pas des classiques comme on pouvait en trouver à la pelle à la sortie des usines MGM, mais plus volontiers de très bonnes séries B dont certaines trouvent encore un écho dans la production actuelle. Parmi les sept titres de cette période édités par Carlotta (dans de très belles copies tirées d'après de nouveaux masters restaurés), on retiendra surtout **Panique dans la rue** d'Elia Kazan et **Les Forbans de la nuit** de Jules Dassin, les deux véritables réussites de cette collection. Dans le thriller catastrophe **Panique dans la rue**, dont le scénario a depuis été maintes fois pillé, un passager clandestin, contaminé par la peste et venant d'arriver à la Nouvelle-Orléans, est assassiné par trois gangsters. Richard Widmark, qui campe ici un médecin de la police, se lance alors à leur poursuite, avant tout pour éviter que le virus ne se propage. Face à lui, le débutant Jack Palance livre une composition à vous glacer le sang. À l'instar d'Elia Kazan, Jules Dassin opte lui aussi pour une mise en scène sèche et réaliste afin d'illustrer **Les Forbans de la nuit**, une fable baroque et crépusculaire où le même Richard Widmark tient cette fois le rôle d'une petite frappe dont les activités illégales (il organise des combats de boxe clandestins) le mèneront à sa perte. Deux authentiques petites perles à (re)découvrir sans perdre de temps. Dommage, par contre, que les bonus ne soient pas à la hauteur (il faudra se contenter d'une courte mais enrichissante introduction de Patrick Brion). Mais ce n'est pas bien grave, car les films parlent d'eux-mêmes.

Damien GRANGER

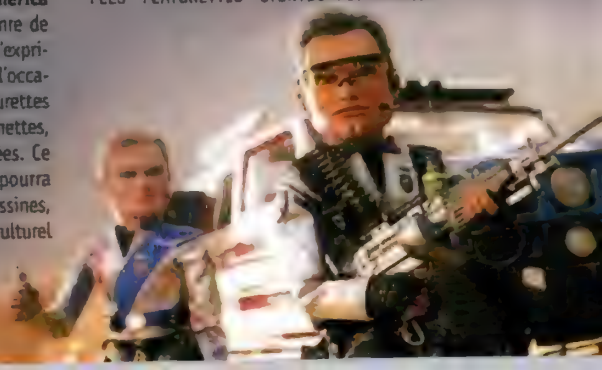
DVD ZONE 2. EDITEUR: CARLOTTA FILMS. TRANSFERTS 1.37 (4/3). SON 1.0 (VO ET VF SAUF SUR **LA PROIE** ET **LE MYSTERIEUX DR KORVO**). SUPPLEMENTS: INTRODUCTION DES FILMS PAR PATRICK BRION - BANDES ANNONCES.

Team America, Police du monde
DE TREY PARKER

Imaginez que les marionnettes des ***Thunderbirds*** (les originales, hein, pas les acteurs désincarnés du navet de Jonathan Frakes) pètent un plomb et pratiquent le Kama-Sutra tout en explosant la tête des plus grandes stars d'Hollywood, le tout au nom de la glorieuse et toute-puissante Amérique. Trey Parker et Matt Stone, les incontrôlables trublions de ***South Park*** et **Captain Orgazmo**, l'ont fait! Tapant aussi bien sur les dérives militaristes US que sur le pacifisme strass et paillettes des acteurs politisés, taillant un costard aux blockbusters labellisés Bruckheimer tout en nous offrant des scènes d'action gonflées aux anabolisants, les deux sales gosses livrent un brûlot ultra agressif qui tape sur tout et tout le monde, à un point tel qu'on frôle de près l'overdose. Cette satire d'une Amérique devenue une parodie d'elle-même tire tellement la corde qu'on sent derrière le jeu de massacre un réel désappointement devant un tel effondrement des repères moraux et idéologiques de la patrie de « Dubya ». De fait, personne ne trouve grâce aux yeux de Parker et Stone (dans un camp comme dans l'autre), et le pire est qu'on ne peut guère leur donner tort, ce qui teinte la jubilation imprégnant **Team America** d'une amertume étonnante. Voilà en tout cas le genre de sujets sur lequel on aurait aimé entendre le duo s'exprimer, mais cette édition DVD ne leur en laisse guère l'occasion. Il faudra se contenter d'une brouettée de featurettes certes passionnantes, sur le travail avec les marionnettes, et surtout d'une dizaine d'excellentes scènes coupées. Ce n'est qu'au détour d'une image ou deux qu'on pourra observer Trey Parker lançant quelques vannes assassines, ce qui nous rappelle que dans le paysage politico-culturel américain d'aujourd'hui, on a tout de même beaucoup de chance que de telles grandes gueules aient la possibilité de l'ouvrir haut et fort.

Laurent DUROCHE

DVD ZONE 2. EDITEUR: PARAMOUNT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS: INTRODUCTION - SCENES COUPEES - FEATURETTES - STORYBOARDS ANIMES.



Gladiator
Version Longue

DE RIDLEY SCOTT

En attendant celle de **Kingdom of Heaven**, voici donc un nouveau montage du péplum de Sir Ridley, pourvu de 17 minutes inédites pour la plupart puisées dans les scènes coupées du précédent DVD. Pas un director's cut, donc, comme le précise lui-même d'emblée le premier concerné (puisqu'il approuve totalement celui sorti en salles), mais une version où Scott a rajouté *« des scènes qui méritaient d'être vues »*. Et à la question de savoir si elles en valent la peine, on peut répondre sans hésiter par l'affirmative: les rajouts rendent la narration plus fluide et plus cohérente, suppriment des ellipses maladroites et développent de façon très adroite la totalité des personnages secondaires (ce qui du même coup renforce les principaux). Par ailleurs, revu aujourd'hui, le film n'est plus formidable: il est magnifique, sans toutefois atteindre la grandeur de **Kingdom of Heaven**. Comme toujours chez Scott, les bonus sont passionnants, même s'ils ne reprennent pas tous les anciens, et on nous y confirme le projet d'une suite, ou plus précisément d'un film se situant dans le même univers et que Ridley Scott souhaite mettre en scène. Son titre: **Blood of the Empire**...

Bref, s'il est préférable de conserver son ancienne édition, celle-ci en est un complément essentiel. Il serait d'ailleurs grand temps que le director's cut de **Legend** soit édité chez nous...

Cédric DELELÉE

DVD ZONE 2. EDITEUR: UNIVERSAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS: COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRES - MAKING OF - STORYBOARDS - SCENES COUPEES - GALERIES PHOTOS - BANDES ANNONCES.

Pterodactyles DE MARK L. LESTER

Comme beaucoup de ses confrères aujourd'hui, Mark L. Lester, le spécialiste du polar vénère et du film d'action limite raf, à qui l'on doit entre autres **Class 1984** et **Commando**, s'essaye à son tour au « Creature Feature ». Avec succès d'ailleurs puisque son **Ptérodactyles**, attendu depuis maintenant deux ans, est l'un des meilleurs films du genre qu'on ait pu voir à ce jour. Le cinéma de Mark Lester, il est aussi bourrin et enragé que ses monstres sont carnivores et agressifs. Des bestioles affamées qui chassent en meute dans les épaisses forêts du Nord de la Turquie, où se croisent un commando des forces spéciales traquant le rebelle et un groupe d'étudiants partis observer un volcan endormi depuis l'ère jurassique. Mais voilà qu'un séisme récent a réveillé les dizaines de ptérodactyles qui étaient eux aussi endormis depuis des millions d'années. Inutile d'ajouter que les cadavres commencent alors à s'empiler... Aucun temps mort ni longs dialogues inutiles dans cette coproduction entre la propre société de Mark Lester (American World) et Sci Fi Pictures qui enchaîne les scènes d'attaques à un rythme effréné. Des scènes le plus souvent gunissimes, notamment lorsque la progéniture des ptérodactyles becte littéralement les entrailles de leurs (nombreuses) victimes au sein de leur nid. Ajoutez à cela des créatures splendides qui sont en parfaite interaction avec le décor et les personnages, et vous obtenez ce qui s'impose instantanément comme le meilleur direct-to-DVD de l'année. Ni plus ni moins.

Damien GRANGER

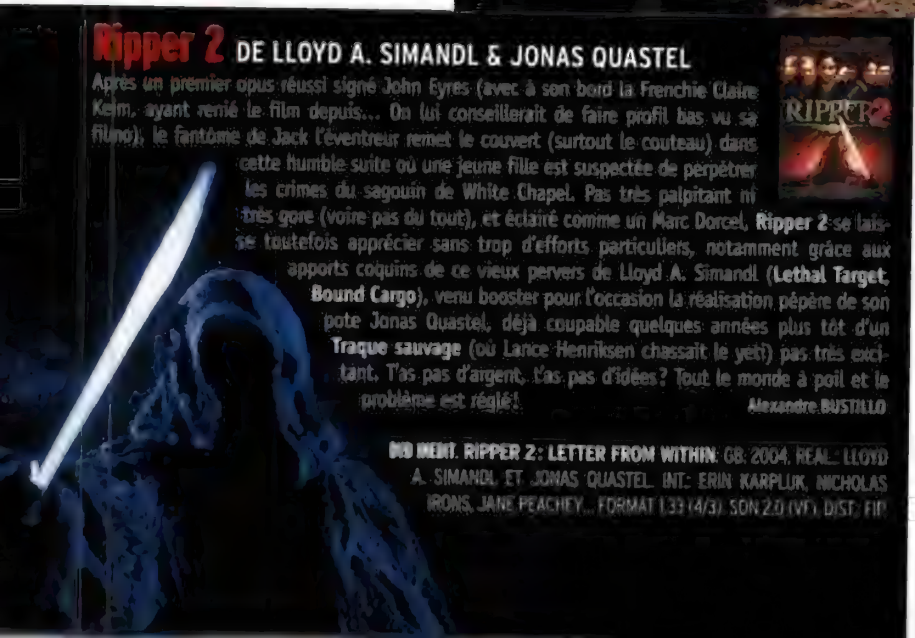
DVD INEDIT. PTERODACTYL. USA. 2005. REAL.: MARK L. LESTER. INT.: CAMERON DADDO, COOLIO, AMY SLOAN... FORMAT 1.77 (16/9). SON 5.1 (VF). SUPPLEMENTS: BANDES ANNONCES, MAKING-OF. DIST.: FIP.

Ripper 2 DE LLOYD A. SIMANDL & JONAS QUASTEL

Après un premier opus réussi signé John Eyres (avec à son bord la Frenchie Claire Keim, ayant renié le film depuis... On lui conseillerait de faire profil bas vu sa filmo), le fantôme de Jack l'éventreur remet le couvert (surtout le couteau) dans cette humble suite où une jeune fille est suspectée de perpétrer les crimes du sagouin de White Chapel. Pas très palpitant ni très gore (voire pas du tout), et éclairé comme un Marc Dorcel, **Ripper 2** se laisse toutefois apprécier sans trop d'efforts particuliers, notamment grâce aux apports coquins de ce vieux pervers de Lloyd A. Simandl (**Lethal Target**, **Bound Cargo**), venu booster pour l'occasion la réalisation pépère de son pote Jonas Quastel, déjà coupable quelques années plus tôt d'un **Traque sauvage** (où Lance Henriksen chassait le yeti) pas très excitant. T'as pas d'argent, t'as pas d'idées? Tout le monde à poil et le problème est réglé!

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT. RIPPER 2: LETTER FROM WITHIN. GB. 2004. REAL.: LLOYD A. SIMANDL ET JONAS QUASTEL. INT.: ERIN KARPLUK, NICHOLAS IRONS, JANE PEACHEY... FORMAT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VF). DIST.: FIP.



7 Secondes DE SIMON FELLOWS

Wesley Snipes vient cachetonner et se corrompre dans cette production Andrew Stevens tournée en Bulgarie et en Roumanie, plus volontiers taillée sur mesure pour Don « The Dragon » Wilson ou Michael Dudikoff. Exceptée la scène de braquage qui ouvre le film et fait illusion, les scènes d'action, assez rares, s'enchaînent mollement dans cette série B emballée à la va-vite et sans aucune conviction par Simon Fellows (**Samantha's Child** avec Heather Graham). Ancien GI destitué suite à une faute professionnelle, Jack Tulliver s'est recyclé dans le cambriolage. Lorsqu'il vole malencontreusement un Van Gogh qui appartient à des gangsters, il se retrouve poursuivi par la police et la mafia locale, en mettant par la même occasion la vie de ses proches en danger... Vous l'aurez compris, mieux vaut donc passer son chemin, sauf si vous êtes un fan irréductible de l'interprète de Blade.

Damien GRANGER

DVD INEDIT. 7 SECONDS. GB/SUISSE/ROUMANIE. 2005. REAL.: SIMON FELLOWS. INT.: WESLEY SNIPES, TAMZIN OUTHWAITE, SERGE SORIC... FORMAT 1.78 (16/9). SON 5.1 (VF ET VO). DIST.: COLUMBIA.

Evilenko

C'est dans une Italie au paysage cinématographique moribond que David Grieco, scénariste le temps d'une production TV pour Giulio Questi (le giallo **Non Aprite All'Uomo Nero**) et ancien assistant de Bernardo Bertolucci et de Pier Paolo Pasolini, livre son premier long-métrage, **Evilenko**. Sorti en salles chez nos amis transalpins (où il ne rencontra pas le succès escompté), le film de Grieco débarque en France directement en DVD, nanti d'une bonne copie mais malheureusement défavorise question suppléments. Reste le métrage lui-même, œuvre à combien singulière et personnelle, reflet d'une fascination investigatrice pour le plus terrifiant et prolifique serial killer du XX^e siècle, Andrej Romanovic Cikatilo, plus connu sous le nom du « Monstre de Rostov ». Condamné pour le meurtre d'une cinquantaine d'enfants et adolescents, Cikatilo (renommé « Evilenko » dans le film) fut durant son procès au centre d'une remise en question du système policier russe, clairement contoverse pendant une traque stérile longue de 10 ans ! Si le téléfilm de luxe **Citizen X** (produit par HBO et réalisé par Chris Gerolmo en 1995) s'attardait sur l'obscurantisme des méthodes d'investigation mises en place par les autorités locales au moment de l'affaire (des tares pointées du doigt par l'expert américain Robert Cullen dans le livre qui servit de base scénaristique au film de Gerolmo), David Grieco, lui, s'intéresse plus à l'assassin et à son cheminement schizophrénique. Une volonté aussi louable, témoignant de l'expérience du réalisateur, qui rencontra le tueur en chair et en os avant son jugement : « *J'étais en Russie pour assister au procès, le juge tardant à venir et par un concours de circonstances, mon assistant et moi nous sommes retrouvés dans la salle d'audience, près du monstre. Il nous regardait tous les deux en même temps, nous fixait avec insistance… C'était une expérience troublante, hypnotisante, surréaliste !* ». C'est donc cet aspect fascinant et presque fantastique dans son pouvoir d'hypnose que David Grieco a décidé de dépeindre avec l'aide précieuse du psychotique récurrent Malcolm McDowell. Traînant ses guêtres depuis un moment dans d'innombrables – et parfois ineffables – séries Z, l'ex-druggy investit le personnage de Cikatilo/Evilenko avec conviction, personnifiant à merveille l'horreur à visage humain. Une vision du « monstre » soutenue par le metteur en scène : « *Il faut savoir que le véritable Monstre de Rostov était un intellectuel, un pédagogue, et surtout un membre du Parti très concerné par son pays. Le paradoxe entre sa culture et sa monstruosité représentait pour moi quelque chose de très intéressant. En outre, j'ai fait de nombreuses recherches sur sa vie, son enfance, son implication politique… Au final, je pense connaître Cikatilo bien mieux que les juges qui l'ont condamné.* ». Un verdict presque sans appel de la part de Grieco, auteur du roman *Il Comunista che Mangiava i Bambini* (« Le Communiste qui mangeait les enfants »), à partir duquel il tira son scénario. Un drôle de titre, expliqué par son auteur : « *Ce titre est la première chose qui m'est venue à l'esprit avant la phase d'écriture du roman. Il s'agit à la base d'un slogan anti-communiste qui m'a poursuivi durant toute mon enfance. Je fréquentais alors une école très huppée, et étant d'une famille historiquement très investie dans le communisme italien (mon grand-père a fondé le PCI, le Parti Communiste Italien), j'entendais fréquemment mes camarades me poser la question de mon appartenance politique par l'apostrophe suivante : « Comment fais-tu pour être communiste ? On a entendu dire que les communistes mangeaient les enfants ! ».* ». Une justification qui relève de l'affectif et qui attise le questionnement sur certains partis pris politiques du scénario assez obscurs… Car si Cikatilo/Evilenko se sentait plus que concerné par la santé politique du pays et donc par celle du Parti (à tel point qu'il sera, à un moment donné, engagé par le KGB), il est déconcertant de constater que les débuts de son activité meurtrière (et donc de sa chute progressive dans la folie) coïncident avec les prémices du déclin communiste. Un parallèle troublant, sur lequel nous laissons aux lecteurs le soin de se faire une opinion. Pour David Grieco, il est avant tout question de brosser le portrait d'un être profondément malade, comme il l'explique

en ces termes : « *Je pense avoir décrit cet homme tel que je le vois et tel que je l'ai vu, sans artifices d'écriture ou de scénario.* ». Une sincérité qu'on ne saurait remettre en question et qui transparaît à travers l'austérité volontaire du film. De la photo grisâtre aux décors naturels ukrainiens, en passant par la partition atmosphérique d'Angelo Badalamenti, les éléments constitutifs de la mise en scène de Grieco s'accordent tous en un chant morbide et obsédant. Face à Malcolm McDowell, l'excellent Marton Csokas revêt la défroque de l'enquêteur entêté, progressiste affirmé et physiquement engagé. Son personnage peut par ailleurs rappeler celui de Michael Biehn dans **Le Sang du châtiment**, à savoir un homme confronté à l'horreur absolue, obsédé par sa quête et remettant en question un système judiciaire engourdi. Pour ce qui est des moments marquants, outre les déambulations carnassières de McDowell, on se souviendra de cette scène d'interrogatoire régressif qui, par son intensité psychologique et la qualité de ses interprètes, fait écho au face-à-face final entre Henry Fonda et Tony Curtis dans **L'Étrangleur de Boston** de Richard Fleischer. Une comparaison flatteuse et méritée pour un film aussi sincère que troublant.

Fausto FASULO

DVD INEDIT. 2004. ITALIE. RÉAL. : DAVID GRIECO. INT. : MALCOLM MCDOWELL, MARTON CSOKAS, RONALD PICKUP, FRANCES BARBER… FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENT : BANDE-ANNONCE. DIST. : FREE DOLPHIN.

Major Dundee Edition speciale

DE SAM PECKINPAH

Tout comme **Au-delà de la gloire**, cette nouvelle version de **Major Dundee** (rien à voir avec le crocodile du même nom) n'est pas un director's cut puisqu'il s'agit en fait du dernier montage effectué par le producteur du film avant qu'il ne quitte la Columbia, version nantie pour l'occasion d'une nouvelle musique à la Jerry Fielding pour remplacer le score original (présent sur une autre piste). Des 40 minutes que souhaitait rajouter Peckinpah au montage imposé par le studio, on en découvre ici douze, qui étoffent sérieusement le face-à-face Heston/Harris, ainsi qu'un duel au couteau dans les scènes coupées. **Major Dundee** n'est que le troisième film du grand Sam, mais sa richesse thématique est carrément séminale : **Croix de fer** et **La Horde sauvage** sont déjà là, même s'il s'agit d'un de ses films les moins violents, sans doute parce qu'il fut à l'origine écrit pour John Ford (auquel hommage est rendu, ainsi qu'à Hawks). Cette version certes plus proche de la vision du réalisateur ne fait pourtant pas du film un chef-d'œuvre, mais l'histoire de cet officier nordiste borné, incompétent et alcoolique, qui recrute des prisonniers sudistes pour se lancer aux trousses de guerriers apaches, est passionnante, notamment grâce à une tension qui ne se relâche pas une seconde et à l'interprétation monstrueuse de l'homme qui défia les singes et de celui qui fut plus tard nommé cheval. Enfin, Kevin Costner y a emprunté l'un des plus beaux plans de **Postman** ! **Cédric DELELÉE**

DVD ZONE 2. EDITEUR : COLUMBIA. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 1.0 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - FEATURETTE D'EPOQUE - DOCUMENTAIRE - SCENES COUPEES - BANDES ANNONCES - GALERIES PHOTOS.

Premonition DE JONAS QUASTEL

Produite par Cinetel, Avrio Filmworks et Lions Gate (rien que ça !), **Prémonition** est une série B fort sympatoche emballée proprement par l'assez doué Jonas Quastel (**The Untold**, **Ripper 2**). Après **Sanctimony**, **Omega Code**, **Road Rage** et **Chasseurs de frissons**, Casper Van Dien fait une nouvelle fois équipe avec sa femme Catherine Oxenberg et incarne Jack Barnes, un flic sortant d'un grave accident et doté de pouvoirs étranges. En effet, il est désormais assailli par d'horribles visions annonçant de terribles catastrophes. Visions qui lui permettront d'enrayer une menace terroriste à grande échelle planant sur son pays. Métro qui déraille dès son entrée en gare pour finir sa course dans la rue, building soufflé par une explosion en plein centre ville, courses-poursuites et gunitages déclinés à toutes les sauces… Y'a pas à dire, quand il s'agit de tout faire péter en 90 minutes de métrage, Cinetel s'y connaît. **Damien GRANGER**

DVD INEDIT. CANADA. 2004. REAL.: JONAS QUASTEL. INT.: CASPER VAN DIEN, CATHERINE OXENBERG, PAUL ANTHONY… FORMAT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VF). DIST.: FREE DOLPHIN.

Le Jeu des damnes

DE DAVID WINKLER

Casting 4 étoiles (Jensen Ackles de la série ***Dark Angel***, Shannyn Sossamon, Dominique Swain) pour cette série B transformée en gros Z par la mise en scène apathique de David Winkler et par un scénario idiot des plus incompréhensibles. D'ailleurs, les monteurs ont dû être bien embarrassés à la vue des rushes qui leur ont été apportés. Pourtant, ça aurait facilement pu être clair… La vie de Jake Cummings part littéralement en vrille le jour où il découvre « The Pathway », un jeu satanique sur Internet. Désormais assailli par des visions de meurtres et accusé d'avoir lui-même mutilé et tué ses amis, il décide de mener sa propre enquête et remonte la piste jusqu'au créateur du jeu (jusque-là, tout va bien, mais attention, ça se complique). Ce dernier lui apprend alors que ses parents ne sont pas ceux qu'il croit, que sa véritable mère n'est autre que Shannyn Sossamon (vous aurez beau revenir plusieurs fois en arrière, rien n'y fait !) et qu'il serait en fait le fils caché du Diable (!!). « *Mais comment est-ce possible ?* » s'exclame alors Jake et le spectateur. De toute façon, arrivé à ce stade du film, on n'en a plus rien à carrer.

Damien GRANGER

DVD INEDIT. **DEVOUR**. USA. 2005. REAL.: DAVID WINKLER. INT.: JENSEN ACKLES, SHANNYN SOSSAMON, DOMINIQUE SWAIN… FORMAT 1.78 (16/9). SON 5.1 (VF ET VO). DIST.: COLUMBIA.

Trauma

DE MARC EVANS

Ayant plongé dans un état catatonique une grande partie du public de Gérardmer (voir Mad 173), **Trauma** tente le come-back en DVD. Faut pas se leurrer, le film de Marc Evans (le mec derrière **My Little Eye**, aïe caramba !) ne se bonifie pas avec l'âge, bien au contraire. Même avec la meilleure volonté du monde, il paraît difficile de s'intéresser au cas de Ben (le falot Colin Firth), un miraculé du coma inconsolable depuis la mort de sa femme. Mais cette dernière est-elle bien morte ? Telle est la question de ce film un poil pédant et stylisé à outrance, où rester éveillé jusqu'à la révélation finale relève de l'exploit. On se console devant la belle Naomie Harris, qui après avoir été révélée dans **28 jours plus tard**, risque d'être mondialement reconnue avec **Pirates des Caraïbes 2** et l'adaptation très attendue de **Deux flics à Miami**.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT. GB. 2003. REAL.: MARC EVANS. INT.: COLIN FIRTH, NAOMIE HARRIS, MENA SUVARI… FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENT : MAKING-OF. DIST.: LA FABRIQUE DE FILMS.

Thaï attack !

(SIAMESE OUTLAWS + GOODMAN TOWN)

Alors que certains éditeurs, qui ne croyaient pas une seconde au potentiel du cinéma thaï il y a encore peu, se ruent soudainement sur les productions locales, d'autres ont toujours cru profondément en ce cinéma. Tel est le cas de ce nouvel éditeur, Kubik Vidéo, qui a pris une grosse baffe il y a quelques années en découvrant les productions du Siam et qui a décidé depuis de se lancer dans la distribution. **Siamese Outlaws** et **Goodman Town**, les deux premiers titres de cette collection, sont symptomatiques du « nouveau » cinéma local : haut en couleur, délirant et vraiment réjouissant. Le premier, basé sur une histoire vraie, retrace un casse particulièrement célèbre survenu il y a plusieurs décennies, et ayant eu pour cible… une petite ville entière ! Entre faits authentiques et fantaisie débridée (vous connaissiez les combats au sabre dans les airs du cinéma hongkongais, voici les gunfights volants !), **Siamese Outlaws** passionne du début à la fin et, par ses changements de ton et de genre (polar, magie noire, comédie…), n'est jamais avare en surprises. Les amateurs de films post-apocalyptiques à la recherche de sensations nouvelles devraient prendre quant à eux leur panard avec **Goodman Town**. Dans un monde dévasté par une guerre nucléaire, un petit braqueur du dimanche se retrouve empêtré dans une quête féminine. Bien barré lui aussi, ce film délivre un souffle neuf à un genre qui n'a généralement pas beaucoup dévié des standards établis par **Mad Max**. Question dépaysement, ce film très joliment mis en scène par Sakchai Sriboonnak (le bonhomme a été à bonne école en étant l'assistant de Thanit **Bang Rajan** Jitnukul) mérite lui aussi amplement le déplacement. Pour ceux qui pensent que la Thaïlande n'est que synonyme de Muay Thaï, voici en tout cas deux films qui devraient chambouler pas mal d'idées. **Julien SÉVÉON**

DVD INEDITS. THAILANDE. 2004/2002. REAL.: WENAI PATHOOMBOON, SAKCHAI SRIBOONNAK. INT.: DOM HEATRAKUL, EKPHAN BANHUERIT, ARCHARIYA BUASUWAN, SUPAKORN KITSUWON… FORMAT . SON DTS ET 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : MAKING OFS - AFFICHES IMPRIMABLES - BANDES ANNONCES - LIVRET "HISTOIRE DU CINÉMA THAÏLANDAIS. DIST.: ONE PLUS ONE/KUBIK VIDEO.

Urban legend 3 : Bloody Mary

DE MARY LAMBERT

On se pourléchait les babines d'avance à l'annonce d'un **Urban Legend 3** confié à Mary Lambert, une réalisatrice qui restera à jamais dans nos cœurs pour **Simetierre**, malgré un parcours professionnel chaotique jamais à la hauteur de son adaptation du King, l'un des meilleurs films d'horreur des années 80. Las, **Urban Legend 3 : Bloody Mary** n'est qu'un petit nanar comme tant d'autres, pas flippant pour un sou et mis en scène de façon totalement impersonnelle, où quelques étudiants sont victimes de la vengeance post-**Carrie** du fantôme d'une jeune fille violée et assassinée. Si quelques meurtres se détachent du lot (dont un bien répugnant à base d'acné et d'araignées), le film de Mary Lambert (bien plus mauvais que son très contesté **Simetierre 2**) s'oublie aussitôt vu. Triste histoire… **Alexandre BUSTILLO**

DVD INEDIT. USA. 2005. REAL.: MARY LAMBERT. INT.: KATE MARA, ROBERT VITO, TINA LIFFORD… FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENT : MAKING-OF. DIST.: COLUMBIA.

BLOOD FEAST

D'HERSCHELL GORDON LEWIS

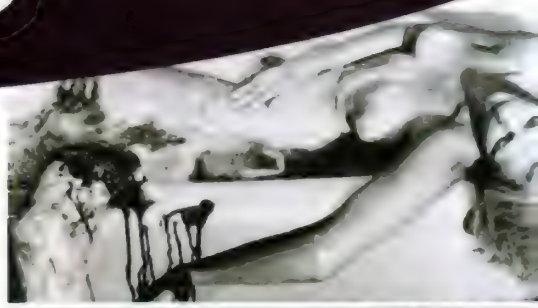
UNE DATE DANS L'HISTOIRE DU CINÉMA : BLOOD FEAST **EST LE PREMIER FILM GORE OFFICIELLEMENT RECENSÉ. UNE ŒUVRE PIONNIÈRE EN SOMME, ORCHESTRÉE AVEC LES MOYENS DU BORD PAR UN ARTISAN RIGOLARD, UNE SORTE DE RABATTEUR DE FOIRE EN QUÊTE D'UN BON MOYEN DE MOISSONNER DES DOLLARS. UN CERTAIN HERSCHELL GORDON LEWIS...**

Début des années 60. Entrepreneur opportuniste et ancien professeur d'anglais, Herschell Gordon Lewis grenouille dans le microcosme du cinéma indépendant auprès de son associé, le producteur David Friedman. Leur créneau : le film coquin, généralement des « nudies » qui consistent à montrer des naturistes dans des poses plus ou moins avantageuses. **Daughter of the Sun**, **Nature's Playmates**, **Living Venus**... Pas de quoi inscrire son nom dans l'Histoire du cinéma. Pourtant, un peu malgré lui, Herschell Gordon Lewis entrera dans les encyclopédies du 7ème Art. Par la petite porte certes, mais il y entre tout de même. En inventant un genre : le gore, descendant retardataire du Grand Guignol français qui s'opérait sur les planches des théâtres et cabarets au début du XXe siècle. *« En vérité, constatant le potentiel limité de l'érotisme, nous nous sommes demandés quel type de films les grands studios hollywoodiens ne produiraient jamais. Notre réponse : des films d'horreur les plus atroces possible. »* Et voilà comment Herschell Gordon Lewis et David Friedman improvisent pratiquement une nouvelle production à partir du matériel technique entassé dans une fourgonnette Volkswagen dans la région de Miami, où ils viennent d'achever le dénudé **Bell, Bare and Beautiful**. Ne manque plus qu'un scénario. Il lui est alors proposé par une femme, Allison Louise Downe, jadis policière chargée de suivre les détenus en liberté conditionnelle. L'histoire est simple, prétexte idéal à un étalage d'amputations et de sévices divers. Elle s'appuie sur Fuad Ramsès, épicier et traiteur égyptien qui entreprend de ressusciter la déesse Ishtar à partir de prélèvements morphologiques sur des non-volontaires. À savoir des jeunes femmes auxquelles il arrache la langue, extirpe le cerveau... Un brin rudimentaire le script, quoique Herschell Gordon Lewis s'en accommode fort bien. N'a-t-il pas devant lui qu'une semaine de tournage, neuf jours tout au plus, et un budget famélique ? Pas étonnant dans ce cas que la réalisation laisse franchement à désirer et que l'ensemble donne une impression d'amateurisme.

De la prestation de ses comédiens, Herschell Gordon Lewis ne se montre pas dupe. Mal Arnold, l'interprète de Fuad Ramsès ? *« Un Monsieur Muscle qui passait le plus clair de son temps à soulever des poids et à se pavaner sur la plage dans l'espoir qu'on le regarde. Un type coopératif certainement, mais il ne comptait pas parmi les grands cerveaux de l'époque ! »* Connie Mason, titulaire du rôle de Suzette, l'héroïne ? *« Elle n'était pas renommée pour ses talents de comédienne. Elle en avait, des talents, mais ils n'allaient pas dans cette direction-là. Elle possédait aussi plus de dents que n'importe qui... »* Une allusion grivoise et le réalisateur toujours goguenard passe à l'inventaire à la Prévert des moyens employés pour les effets spéciaux gore. *« Il y avait de tout. Des membres de mannequins en plastique en provenance de magasins, de la viande et des intestins de moutons que nous achetions à un équarisseur du coin, un maquillage utilisé dans les pompes funèbres, une sorte de pâte que les croque-morts employaient pour reconstituer les corps gravement endommagés lors des accidents, des litres et des litres d'hémoglobine synthétique... »* Rustique. Néanmoins, les effets spéciaux gore, sur lesquels s'attarde une caméra complaisante, font alors sensation et assurent à **Blood Feast** de spectaculaires recettes en regard d'un investissement minable.

Le film marche si bien qu'il génère ensuite **2,000 Maniacs** que s'empresse de tourner Herschell Gordon Lewis. Puis d'autres, de plus en plus nombreux en dépit des soucis et coupes liées à la censure. Le gore est né, naïf et archaïque dans **Blood Feast**, teinté d'un érotisme que Herschell Gordon Lewis hérite naturellement de ses récents nudies. De l'anatomie toujours, d'abord dans son plus simple appareil, puis débitée en tranches par un réalisateur nettement plus audacieux à pourfendre les tabous que talentueux à faire avancer le langage cinématographique.

Marc TOULLEC



DVD INEDIT. USA. 1963. REAL.: HERSCHELL GORDON LEWIS. INT.: CONNIE MASON, MAL ARNOLD, THOMAS WOOD, LYN BOLTON, TONI CALVERT, SCOTT H. HALL... FORMAT : 1.33. SON : 2.0 (VF ET VO).

PROPOSE EN PACK AVEC MAD MOVIES

DVD ZONE 2 NEUFS

Emanuelle et les cannibales 15 €

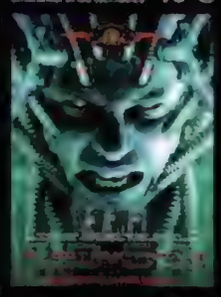
Le Manoir de la terreur 15 €

Le Colosse de hong kong 15 €

Buddh'as Palm 15 €

Les 13 Fils du dragon d'or 15 €

Les 12 médaillons d'or 15 €


Injection fatale 15 €

Box 507 15 €

Les Insatisfaites Poupées 29 €

Uomini si Nasce 29 €

La Jeunesse du massacre 29 €

Milan Calibre 9 2 DVD 35 €

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

INTRUDER DIRECTOR'S CUT

LE SLASHER CULTE DE SCOTT SPIEGEL AVEC SAM RAIMI ET BRUCE CAMPBELL

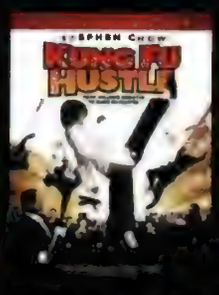
20 €

DVD ZONE 1 NEUFS

Lost saison 1 69 €

Shaun of the Dead 33 €

H2G2 33 €



Crazy Kung Fu 33 €

Mindhunters 33 €

Robots 33 €

Dolls 25 €

Evil Dead 2 Book of the Deade 39 €

Les Innocents 20 €

Hellraiser : Deader 33 €

Hellraiser : Hellworld 33 €

Bloody Bird 25 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

A Bittersweet Life 39 €

Initial D 25 €

Eros 25 €

Chinese Ghost Trilogy 49 €

Infernal Affairs Triogy 89 €

Chow Yun Fat on Fire 49 €

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

Ceux qui vont mourir te saluent !

SI CETTE RENTRÉE S'ANNONCE RICHE SUR LES CHAÎNES FRANÇAISES AVEC L'ARRIVÉE DE PLUSIEURS SÉRIES INÉDITES, L'ÉVÉNEMENT TÉLÉVISUEL LE PLUS MARQUANT A EU LIEU AUX ÉTATS-UNIS LE 28 AOÛT À 21H SUR HBO, AVEC LA DIFFUSION DE *ROME*, NOUVELLE SÉRIE DE 12 ÉPISODES QUE NOUS N'AVONS HÉLAS PU VOIR AVANT LE BOUCLAGE, MAIS QUI S'ANNONCE AUSSI MONUMENTALE QUE SUBVERSIVE !

À la croisée des chemins depuis peu, dans la mesure où ses séries les plus rentables (***Les Sopranos***, ***Six Feet Under***, ***Sex and the City***) se sont achevées ou sont en passe de l'être, la mythique chaîne câblée avait besoin de refaire parler d'elle, d'autant que ses plus récentes productions (***Entourage***, ***Deadwood***, ***Sur écoute***), aussi célébrées soient-elles par la critique, ne peuvent économiquement rivaliser avec les scores de ***Lost*** ou ***Desperate Housewives*** (en diff sur Canal + en septembre). La réponse, qui sonne comme un pied de nez à l'épopée consensuelle ***Empire***, récemment diffusée par ABC, se nomme ***Rome*** et se présente à plus d'un titre comme un événement télévisuel sans commune mesure. D'abord parce qu'il s'agit d'une des plus importantes coproductions jamais orchestrées à la télévision. HBO se joint une nouvelle fois à la BBC (suite à leur partenariat sur ***Band of Brothers***) et dans une moindre envergure à la RAI, pour supporter le coût exorbitant de la série, plus de 100 millions de dollars ! Avec un casting très shakespearien (essentiellement composé d'acteurs anglais comme Kenneth Cranham, Ciaran Hinds ou James Purefoy) et des réalisateurs « maison » (qui ont tous bossé sur des séries HBO sauf Michael Apted, la caution ciné des 3 premiers épisodes), un développement étalé sur plus de cinq ans, un tournage de 18 mois entamé début 2004 dans toute l'Italie (à Cinecittà mais aussi dans des lieux authentiques), et une logique de production inédite pour une série (construction de décors gigantesques, fabrication de plus de 3000 costumes), ***Rome*** a la dimension d'une superproduction épique qui ne lésine pas sur les moyens.

Ensuite, parce que des trois créateurs de la série, dont Bruno Heller (scénariste sur ***Touching Evil***, série produite par Bruce Willis) et William MacDonald (producteur du **Saint** et de **Jade**) se dégage le nom oublié du bourrin John Milius, le scénariste préféré de la rédaction, et un psycho illuminé dont la folie a accouché des scripts monumentaux de **Magnum Force**, **Apocalypse Now** ou encore **Conan le barbare**. Disparu depuis 1997, date à laquelle il signa un téléfilm, ***Rough Riders***, déjà produit par William MacDonald, Milius revient en grande forme pour nous faire oublier la vision policée et consensuelle qu'Hollywood a longtemps donnée de la Rome Antique.

C'est justement cette note d'intention, très proche de celle de ***Deadwood*** (qui, rappelons-le, était un projet censé au départ se dérouler à Rome) qui fait de la nouvelle série d'HBO un évènement à part entière. Narrant la chute de la République et l'avènement de l'Empire, ***Rome*** débute en 52 avant J.C quand César a achevé sa conquête de la Gaule après 8 années de guerre et s'apprête à rentrer triomphalement dans son pays, avec l'intention d'apporter des changements sociaux radicaux. Rongée par la corruption et la cupidité, l'aristocratie locale, dont le pouvoir glisse progressivement entre les mains de l'armée, est terrifiée par le danger que représente la popularité de César, et le menace de représailles politiques si jamais il décide d'entrer dans la grande cité. Seul Pompei Magnus, le mentor de César, peut encore maintenir l'équilibre des pouvoirs au Sénat. C'est dans ce contexte que la série présente ses personnages principaux (et fictifs), Lucius Vorenus et Titus Pullo, deux soldats de la 13ème légion de César, envoyés dans les terres gauloises pour récupérer un symbole important de leur armée que l'ennemi a dérobé. Cette mission en apparence anecdotique aura pourtant des conséquences fâcheuses et plongera nos deux quidams au centre des intrigues politiques et des luttes intestines qui vont entraîner les heures les plus sombres de la Rome antique.

Même si ***Rome*** est une série sous pression, sur laquelle HBO mise beaucoup en termes d'audiences potentielles, elle ne sacrifiera pas son anticonformisme (par ailleurs, devenu caution publicitaire de la chaîne), son ultra-violence et son regard parfois documentaire sur l'autel d'une rentabilité à court terme. À l'instar de ***Deadwood***, ***Rome*** explorera donc la réalité de l'époque avant même d'en peindre la grande histoire. Une réalité sordide que le cocréateur Bruno Heller donne vraiment envie de découvrir: *« Jusqu'ici, on a rarement vu sur un écran la complexité, la couleur et la véritable atmosphère de la Rome antique. Elle ressemblait davantage à Mexico ou Calcutta qu'à cette vision fantasmée d'une cité pavée de marbre blanc. Rome était une ville bigarrée, un lieu d'intense cruauté, une cité dynamique mais aussi chaotique et crasseuse. La vie y était sans pitié, à la merci d'une petite élite qui dominait un peuple misérable. L'homme y était un loup pour l'homme. (...) Les Romains n'avaient pas de Dieu prosaïque pour leur inculquer une vision dogmatique du Bien et du Mal ou leur dicter leurs comportements. La morale était une affaire strictement personnelle, et déterminer si une action était bonne ou mauvaise ne dépendait que de l'approbation des plus puissants que vous. Vous aviez le droit d'assassiner votre voisin ou de vous emparer de sa femme tant que ça ne gênait pas plus fort ou plus important que vous. La pitié était une faiblesse, la cruauté une vertu, et la seule chose qui comptait était l'honneur et la loyauté envers vous et votre famille. »*

À croire que Bruno Heller a été conçu dans le même moule (nietzschéen) que John Milius. Et franchement, ça donne la bave aux lèvres...

Yannick DAHAN

Notules cathodiques

● Sean Astin vient de rejoindre le casting de la saison 5 de ***24 heures***, qui se déroulera 18 mois après la nullissime saison 4. Première diff le 9 janvier sur la Fox.

● La Warner va produire le pilote de ***Cult***, nouvelle série de Rockne O'Bannon (créateur de ***Farscape***). On y suit l'enquête de deux personnes sur une série de meurtres et de disparitions liées à tout un groupe de fans d'une émission de contre-culture appelée Cult.

● Scotty (James Doohan), l'Écossais qui téléportait tout le monde dans ***Star Trek***, est mort cet été à 85 ans. RIP.

● Le mois dernier, on vous causait de **Masters of Horror**. Et bien ses créateurs viennent de signer pour une autre anthologie : **Masters of Sci Fi**. Seront ainsi adaptés des travaux d'Harlan Ellison, Robert Heinlein, Stanislaw Lem ou encore Bradbury.

● Le gag du mois. Une série inspirée du tout pourri **Profession Profiler** de Renny Harlin est en cours de développement !

● À la rentrée, c'est sur Jimmy que ça se passe avec la diffusion de deux séries inédites. Tout d'abord, à partir du 6 septembre, ***Le Messager des ténèbres***, série canadienne en deux saisons, qui s'intéresse à un homme ayant vendu son âme au Diable par amour il y a plusieurs siècles. Damné pour l'éternité, il est désormais chargé de récupérer des âmes perdues en tant que messager du démon. Ensuite, dès le 22 septembre, vous pourrez voir ***Les Forces du Mal*** (***Touching Evil***), série produite par Bruce Willis qui raconte le retour dans une unité spécialisée de la police d'un détective convalescent depuis un an suite à une blessure par balle qui a failli lui coûter la vie. Bien sûr, cet accident va avoir des conséquences inattendues...

JEU GRATUIT

TROUBLE JEU

50 DVD A GAGNER

©2005 Twentieth Century Fox Film Corporation LLC. All rights reserved

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE :

MAD MOVIES

JEU GRATUIT TROUBLE JEU - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE ..... TÉL. .....

QUESTIONS

1. QUEL EST LE NOM DE LA JEUNE ACTRICE QUI JOUE DANS TROUBLE JEU ?
   - ☐ ARIZONA FANNING
   - ☐ IOWA FANNING
   - ☐ DAKOTA FANNING

2. DANS QUEL AUTRE FILM A-T-ON PU LA VOIR CET ETE ?
   - ☐ LES 4 FANTASTIQUES
   - ☐ LA GUERRE DES MONDES
   - ☐ THE ISLAND

3. DANS TROUBLE JEU, ROBERT DE NIRO INCARNE...
   - ☐ SON PERE
   - ☐ SON ONCLE
   - ☐ SON GRAND-PERE

Road to Lynchland

C'EST UN OVNI DE LA TÉLÉVISION, ET UN OVNI QUI A LA VIE DURE. D'AUTANT QUE BEAUCOUP DE GENS EN PARLENT SANS L'AVOIR VU – ALORS QUE CE N'EST PAS, POURTANT, UNE SÉRIE TRÈS LONGUE (UNE TRENTAINE D'ÉPISODES). MAIS C'EST UNE ŒUVRE QUI TRIMBALE DERRIÈRE ELLE UN CERTAIN NOMBRE D'IDÉES REÇUES, DE MYTHES, DE FAUX-SEMBLANTS. EST-CE BIEN ÉTONNANT ? *TWIN PEAKS* S'Y PRÊTE.

Tout commence très sagement par un générique champêtre, qui montre des bois, une scierie, une cascade, un rossignol dans un arbre, et le célèbre panneau d'entrée de la ville avec, comme il est rituel en Amérique du Nord, le chiffre de sa population : 51 201 âmes… moins une.

Cette image d'Epinal d'un middle-west rugueux mais somme toute sympathique ne fait pas illusion longtemps. Dans la petite ville sans histoire, on découvre très vite au fil de l'eau un corps emballé dans du plastique : celui de Laura Palmer, reine de beauté blonde à croquer, assassinée de manière aussi sauvage que soudaine.

L'équilibre tranquille de Twin Peaks se met alors à vaciller… ou du moins, à osciller sous un vent aussi étrange qu'inquiétant. ***Twin Peaks*** devient alors le développement minutieux de cette inquiétante étrangeté. L'homme qui vient y enquêter sur la mort de Laura Palmer, l'agent Dale Cooper, est au moins aussi bizarre que l'affaire et le lieu du crime. Il croise une ribambelle de personnages qui sont, tout comme lui, à double sens (tout le monde parle par métaphores ou par sous-entendus) et les lieux à double fond – à l'image de l'Hôtel du Grand Nord, dont les cloisons cachent des passages qu'emprunte la délicieuse Audrey (Sherilyn Fenn) pour espionner les clients, et de la Red Room, où Cooper n'en finit pas de rêver qu'on lui souffle le nom de l'assassin. Au milieu de personnages aussi attachants qu'irritants (du shérif Truman au Dr Jacoby, le psychiatre, en passant par la femme à la bûche, qui rend ses oracles en consultant un rondin de bois qu'elle trimbale comme un enfant), l'agent évolue au jugé mais sans préjugé, armé d'un humour bien personnel et d'une dépendance absolue au café et à la tarte aux myrtilles. Bref, il plonge, et nous, avec lui.

Engendrée, nul ne l'ignore, par David Lynch, ***Twin Peaks*** est aussi, cependant, la création d'un scénariste, Mark Frost. C'est cette double paternité qui donne probablement à la série son cachet indéfinissable. Car les circonvolutions de la narration – une suite de récits savamment entrecroisés – ne sont pas le fait du seul Lynch, mais d'abord de Frost, dont le projet était initialement de se servir de la mort de Laura comme du prétexte d'une histoire perpétuelle. Car le temps est comme suspendu à Twin Peaks : chaque épisode se passe en un jour, et l'épisode suivant le lendemain.

Aux commandes de cette histoire qu'ils prennent leur temps pour développer (au bout de deux années de diffusion dans le monde réel, il ne s'est passé que 29 jours à Twin Peaks…) Lynch et Frost jouent avec les codes convenus de la série policière : les pistes ne mènent nulle part, les enquêteurs sont inévitablement perdus – quand ils ne sont pas transformistes comme Dennis/Denise (génial David Duchovny, bien avant ***X-Files***), ou sourds (Lynch lui-même dans un rôle comique). Ils se jouent aussi des conventions du soap opera puisque la télévision locale de la ville a le sien, ***Invitation à l'amour***, toujours à l'antenne quand les couples de Twin Peaks se déchirent. Ils se jouent enfin du désir de repères des spectateurs : la mort de Laura Palmer est à la fois tristement réelle ET absolument symbolique ; son assassin est humain ET surnaturel ; la vérité est connue ET insaisissable.

Un OVNI, vous dis-je. Il s'est posé un jour de 1990 dans la grande forêt d'antennes du nord-Ouest – puis en 1991 et dans une VF catastrophique de contresens et de bêtise sur les écrans de La 5 – avant de disparaître en laissant sur le champ rétinien des spectateurs des crop circles indélébiles, et dans leur mémoire des questions sans réponses. À moins que les soucoupes DVD…

Martin WINCKLER

Twin Peaks est diffusée chaque dimanche sur TPS Cinéculte.

THE BIGGEST SCI-FI, COMICS & ANIME FESTIVAL IN THE BENELUX

FACTS 2005

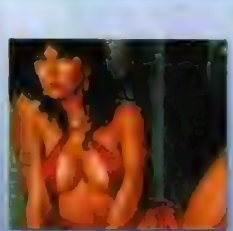
VZW THE FINAL REALM & KANAALTWEE PRESENT

15-16 OCTOBER 2005

ICC GHENT CITADEL PARK, BELGIUM

from 10.00 - 17.00 €7/day

SPECIAL GUEST ARTISTS



Corin Nemec and Liam Sharp - Bruce Spence - Chris Evenhuis - Matrix Twins - Romano - Joe Jusko - Lectrr - Warwick Davis - Jerome Blake - Richard Bonehill

More guests to be announced

Plus de 800 tables avec divers objets de collection

"[...] un des meilleurs salon Européen !"
www.mintinbox.net

"Comment ai-je pu louper cette convention les années précedentes ? La bonne humeur qui s'y découle est exceptionnelle."
www.dvdalliance.net

www.facts2005.com

HUMO · CONTACT · ebay · KANAALTWEE · mcm · NH HOTELS · grid · Gizmoxia

Les éboueurs pionniers

L'ADAPTATION DU MANGA DE MOKOTO YUKIMURA PAR LES STUDIOS SUNRISE PASSE À DEUX DOIGTS DU CHEF-D'ŒUVRE DE LA SCIENCE-FICTION.

À peine âgé de trente ans et débutant tout juste en solo dans le manga, Mokoto Yukimura a signé un véritable bijou avec *Planètes*. Son optique est simple et pourrait se résumer comme suit: extrapoler sur la conquête spatiale (son manga se situe 70 ans dans notre futur) en se plaçant à hauteur d'hommes et en évitant à tout prix les héros « bigger than life ». Dans *Planètes*, l'avenir de l'humanité se niche donc dans la banalité et le quotidien. Loin de plomber ou de niveler par le bas ses ambitions, ce parti pris permet à Yukimura de partir de l'homme pour tendre vers des réflexions quasi métaphysiques, notamment à travers quelques scènes d'introspections tour à tour éprouvantes et merveilleuses. C'est rien de dire que l'on eût aimé que l'adaptation en série du manga adopte une optique similaire.

Malheureusement, les studios Sunrise (*Cowboy Bebop*, *City Hunter*, *Mobile Suit Gundam*... excusez du peu) ont choisi la voie de l'adaptation libre avec notamment quelques trahisons qui dénaturent en partie l'essence de l'œuvre originale. Premier choix assez logique, mais nettement plus commercial: le staff de Sunrise donne le premier rôle à Ai Tannabe, reléguant au second rôle le personnage principal du manga, le fougueux Hachimaki (un ouvrier astronaute qui, à force de volonté, deviendra un pionnier). Un choix plus évident, ce personnage féminin étant non seulement unilatéral (Ai est d'une bonté sans faille), mais aussi rajeuni ici pour faciliter l'empathie avec le cœur de cible de la production. Avec cette interversion, l'enjeu de la série devient bien moins tendancieux et, logiquement, son intérêt en est amoindri: alors que le manga s'interrogeait sur l'éthique douteuse de Hachi, confrontant ses ambitions avec son intégrité, la série se contente de heurter les idéaux d'Ai avec une réalité dure en surface, mais qui cède aisément devant sa grandeur d'âme. Un schéma narratif rebattu et dont l'efficacité n'est plus à remettre en cause, mais qui manque cruellement d'audace. Bien plus dérangeant: l'effacement drastique du personnage le plus dramatique du manga, le veuf Yuri (il a perdu sa femme dans un accident de navette) et l'adjonction de sidekicks 100 % humoristiques, le gourmand Philippe Myers et le déférent Arvind Ravy. On ne s'étonnera pas dès lors de l'absence de tragique et que les pans comiques soient, de loin, les plus faibles.

Fort heureusement, la série est loin d'être un échec total. Très loin même. En premier lieu, le concept autour duquel s'articulait le manga reste inchangé: Ai, Hachi, Yuri et le capitaine Fee travaillent à bord de la Toy Box, une benne à ordures de l'espace chargée de ramasser les quantités infinies de débris qui naviguent dans notre univers. Un travail ingrat, notamment parce que ces Sisyphe modernes savent qu'il est sans fin, mais nécessaire à la conquête spatiale, puisque si une navette heurte un de ces débris c'est le crash assuré. Mine de rien, la simple reprise de ce pitch permet à la série de retrouver en partie la force du manga original, notamment dans les dénouements des épisodes centrés autour du dur labeur de l'équipe de la Toy Box. Les autres épisodes présentent nettement moins d'intérêt même s'ils font l'effort de se conclure systématiquement sur la revanche de ces astronautes parias. Enfin, la série propose quelques qualités qui lui sont propres et qui méritent à elles seules le détour. Le traitement de l'apesanteur est par exemple aussi inédit que passionnant, en particulier dans quelques scènes de combats à mains nues très intelligemment pensées (cf. la conclusion de l'épisode ***Juste le boulot...***). Ensuite, ce que l'extrapolation scientifique perd en enjeux psychologiques et philosophiques avec la série, elle le gagne en design. Des costumes des astronautes (superbe idée que cette visière tactile protégeant le globe du casque), aux looks des vaisseaux (il ne vous sera fait aucun mystère du fonctionnement de la Toy Box), la crédibilité de tout ce pan de la série est manifestement l'un de ses principaux atouts. C'est déjà énorme. On aurait aimé dire que c'est suffisant.

Julien DUPUY

Planètes est disponible chez Beez, dans une édition collector avec, entre autres, un commentaire audio éthylique des principaux membres de l'équipe sur l'épisode pilote.

JEU GRATUIT
APPLESEED

A GAGNER

1 LOT D'UNE VALEUR DE 159,95 €

1 affiche du film dédicacée par le réalisateur (valeur 50 €), 1 CD collector (30 €), 1 pamphlet officiel (25 €), 1 DVD armitage dual matrix (39,95 €), 1 dogtag officiel de briareos (10 €) et 1 DVD Appleseed (5 €) promotion

4 LOTS D'UNE VALEUR DE 65 €

1 affiche du film (valeur 30 €), 1 CD collector (30 €), 1 pamphlet officiel (25 €) et 1 dogtag officiel de briareos (10 €)

10 LOTS D'UNE VALEUR DE 35 €

1 pamphlet officiel (25 €), 1 dogtag officiel de briareos (10 €), 1 DVD Appleseed (5 €) promotion

30 LOTS D'UNE VALEUR DE 30 €

1 pamphlet officiel (25 €) et 1 DVD Appleseed (5 €) promotion

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE :

MAD MOVIES

JEU GRATUIT APPLESEED - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE ..... TÉL. .....

QUESTIONS

1. MASAMUNE SHIROW EST EGALEMENT L'AUTEUR DE...
   - ☐ AKIRA
   - ☐ GHOST IN THE SHELL
   - ☐ STEAMBOY

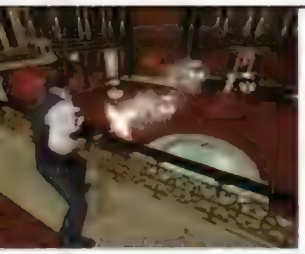
2. APPLESEED EST UN FILM D'ORIGINE...
   - ☐ AMERICAINE
   - ☐ COREENNE
   - ☐ JAPONAISE

3. L'INTRIGUE D'APPLESEED SE DEROULE EN...
   - ☐ 1945
   - ☐ 2131
   - ☐ 3024

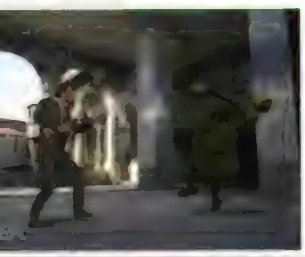
Extrait du règlement Jeu gratuit sans obligation d'achat, du 15/09/2005 au 3/10/2005, ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation reproduit sur papier libre avec leur nom, prénom et adresse avant le 3/10/2005 (le cachet de la poste faisant foi) à l'adresse suivante : **Mad Movies - CPF 6 rue Rodier 75009 Paris**. Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles. Le tirage au sort sera effectué en public le 10/10/2005 à midi au siège du magazine, 6 rue Rodier 75009 Paris.

Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone. Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour les lots gagnés.

La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable de la perte des lots, des pertes de courrier ou des lots envoyés par une poubelle, ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlements) seront remboursés sur la base du tarif en vigueur (base 20g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 3/10/2005. Conformément à la loi informatique et libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.



Le calme avant la tempête



APRÈS UN DÉBUT D'ANNÉE QUI RESTERA DANS LES ANNALES AVEC LA SORTIE D'AU MOINS DEUX BOMBES PAR MOIS, APRÈS UN ÉTÉ RICHE EN BASTONS GRÂCE À TEKKEN 5 **ET SURTOUT** GOD OF WAR**, IL ÉTAIT ÉVIDENT QUE LE MONDE DU JEU VIDÉO ALLAIT SE REPOSER SUR SES LAURIERS : DES SORTIES ANECDOTIQUES AU MOIS D'AOÛT ET UNE RENTRÉE MARQUÉE PAR UN SEUL ÉVÉNEMENT DE TAILLE, LA SORTIE DE LA PSP. À PART ÇA, PEU DE TITRES EXCELLENTS À SE METTRE SOUS LA DENT. AUSSI, EN ATTENDANT UN MOIS D'OCTOBRE PLUS RICHE, VOICI UN PETIT PANORAMA EN IMAGES DES FUTURES ADAPTATIONS DE FILMS CULTES PRÉVUES POUR LA FIN DE L'ANNÉE ET DÉBUT 2006.**

POUR LES CINÉ-GAMERS !

L'avenir proche du jeu vidéo va être marqué par une vague inédite, loin de toute exploitation bassement mercantile de licences ciné, celle des adaptations de films cultes : **Le Parrain**, **Scarface**, **Les Guerriers de la nuit**, **Bons baisers de Russie**, **Starship Troopers**. Au passage, notez aussi les photos du très prometteur **King Kong**, adapté par Michel Ansel sous l'œil admiratif de Peter Jackson, auquel nous avons joué et dont nous reparlerons très bientôt.

PORTABLE... ET FASHION VICTIM

L'événement de la rentrée est, bien entendu, la sortie de la PSP, la première console portable de Sony, qui compte bien s'imposer sur un marché dominé jusque-là par Nintendo. Au programme, une console de jeu dont la puissance est à peine inférieure à celle de la PS2, un système propriétaire, l'UMD, pour voir des blockbusters en version « nain de jardin » qui coûtent entre 20 et 30 euros pièce, et toute une flopée de possibilités multimédias qui font top tendance sur le papier mais qu'il faudra tester en live pour en mesurer la réelle nécessité (gestion de fichiers mp3, photo et vidéo, connexion USB, Wifi). Bref, beaucoup de promesses mais au final, on revient à la théorie du verre à moitié plein. L'écran de la console, gigantesque, est de toute beauté mais il se salit à une vitesse record et s'avère quasiment impraticable en plein soleil (un comble pour une portable). La PSP offre de multiples possibilités mais son autonomie s'en ressent, n'excédant pas trois heures sur un jeu (ça va être râpé pour votre prochain vol vers le Tadjikistan !). Les jeux sont techniquement impressionnants et enterrent visuellement ceux de la DS, mais on les a quasiment déjà tous en version salon (**Ridge Racer**, **Virtua Tennis**, **GTA**, **WipeOut**, **Metal Gear**, **Midnight Club**, **Tony Hawk Underground**, etc.) sur une PS2 qui, rappelons-le quand même, coûte aujourd'hui 100 euros de moins que la PSP (et l'on parle même pas des memory sticks au prix exorbitant qui vont être nécessaires pour stocker images et sons). Et, pour finir, quand on voit le matraquage publicitaire digne de la Panzer Division dont Sony est coutumier, qui veut faire passer ce condensé fragile de technologie pour un nouvel objet tendance destiné aux bimbos des villes qui le rangeront facilement dans leur sac Prada, on se dit qu'il est très difficile à l'heure actuelle de véritablement cerner la cible de cette nouvelle bécane, qui a autant d'atouts indéniables (design et puissance) que de possibilités sujettes à caution. À ce titre, les films en UMD sont, malgré le suivi des éditeurs vidéo, le pari le plus risqué, surtout face à la prolifération des produits type Archos qui autorisent le stockage et la visualisation de films téléchargés. Comme d'hab, la pérennité de la console se vérifiera donc sur le terrain. Au Japon, où on lui reproche une finition douteuse (fragilité, touches défectueuses, points morts sur l'écran), la DS reste toujours la portable la plus vendue...

Notules ludiques

Capcom Fighting Jam (X-BOX)

Tu fais partie de ceux qui n'ont jamais pu blairer la 3D ? Tu penses que **Tekken** et **Soulcalibur** sont des jeux pour les nuls et tu considères que les best of the best du baston sur consoles restent les excellents de **Street Fighter 2** ? Alors tu fais partie des quelques vétérans qui vont se jeter sur **Capcom Fighting Jam**, qui réunit dans un même titre les combattants de **Street Fighter 2**, **3**, **Alpha**, de **Darkstalkers** et de **Red Earth**. Pas original pour un sou mais ça amusera un peu les vétérans...

DU CUL, DU CUL, DU CUL

Les fans hardcore de PC sont probablement déjà au courant puisque la news est tombée au mois de juillet : un patch est désormais dispo pour **GTA San Andreas** qui permet enfin à votre homeboy C.J de montrer qu'il en a littéralement dans le pantalon et qu'il n'y a pas que ses guns plaqués or qui sont des armes de pénétration massive. Permettant de débloquer des phases de jeu déjà existantes dans les versions distribuées mais « masquées » par l'éditeur Rockstar (qui a bien compris qu'on peut montrer un type butant des vieilles à bout portant mais qu'il est impossible de suggérer ne serait-ce qu'une branlette), ce patch autorise enfin votre homeboy à se prendre pour Rocco et à honorer ses partenaires en trois positions avec une jauge d'excitation qui peut mener au coït si vous savez y faire ! C'est pas beau le monde du jeu vidéo ?? Bien sûr, ce patch est déjà la cible des ligues de vertu Outre-atlantique, pour qui montrer un bout de fesse est pire qu'une guerre en Irak...

Yannick DAHAN

« UN JOUR, AVEC LE RECUL, LES HOMMES DIRONT QUE J'AI DONNÉ NAISSANCE AU XXÈME SIÈCLE »

JACK L'ÉVENTREUR 1888

London 1888

LE JEU DE SOCIÉTÉ QUI VOUS PLONGERA AU COEUR DE L'ENIGME LA PLUS MYSTERIEUSE DE L'HISTOIRE.
UN TUEUR RÔDE. DES FEMMES MEURENT. LE PEUPLE SE REVOLTE. LA POLICE PERD LE CONTRÔLE... QUEL SERA VOTRE RÔLE ?

LA CHASSE EST OUVERTE DÈS LE 28 SEPTEMBRE 2005

WWW.WIPSTUDIO.FR/LONDON1888
WWW.NEKOCORP.FR

War of the Worlds (La Guerre des mondes)

JOHN WILLIAMS - DECCA

Que l'on se réjouisse! 2005 aura été l'année John Williams, marquant la conclusion de son immense travail sur **Star Wars** mais aussi une nouvelle collaboration inspirée avec Spielberg. Suivant les indications de ce dernier, Williams s'éloigne drastiquement du lyrisme monumental de **La Revanche des Sith** pour offrir une composition atonale et oppressante, la plus angoissante signée par le maître depuis **Les Dents de la mer.** Passée l'intro (très bonne idée d'avoir inclus la voix-off de Morgan Freeman sur le disque), nous sommes plongés dans un maelström de violence avec cuivres massifs et percussions (*The Ferry Scene*, *The Intersection Scene*), qui rappelle immanquablement les images apocalyptiques du tripode s'extirpant du sol pour aller décimer les habitants du New Jersey. Bien loin des envolées musicales patriotiques d'un **Independence Day**, Williams installe un climat de terreur suffocant (*The Confrontation with Ogilvy)*, s'étendant sur toute la durée du disque et uniquement contrebalancé par la mélancolie du thème familial (*Ray and Rachel* et *Reunion*). Seul petit regret, le son terrifiant émis par les tripodes, sirène qui annonce leur passage à l'attaque, n'a pas été intégré à la bande originale. Abrupt et très peu mélodique, l'album de **La Guerre des mondes** ne s'écoute peut-être pas aussi facilement que celui d'**Episode III**, mais réussit haut la main à remplir sa fonction première: exacerber la peur. (61 min.)

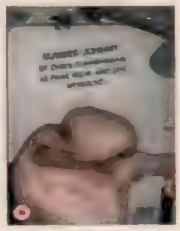
Land of the Dead

REINHOLD HEIL/JOHNNY KLIMEK - VARÈSE SARABANDE

Land of the Dead est un album très atmosphérique. Heil et Klimek emploient des nappes de synthés cotonneuses et putrides alliées à des percussions martiales bien senties. Le score oscille entre la dark ambient et l'électro indus, ne contenant quasiment aucun motif récurrent (hormis quelques notes de piano) et se retrouve segmenté en 36 pistes (de deux minutes chacune environ). L'auditeur est donc obligé d'écouter le CD dans son intégralité comme un album concept pour apprécier pleinement le résultat. Immersif et sophistiqué, **Land of the Dead** sera particulièrement apprécié en musique de fond par les rôlistes amateurs d'horreur contemporaine et les gamers avides de FPS/survival horror. (74 min.)

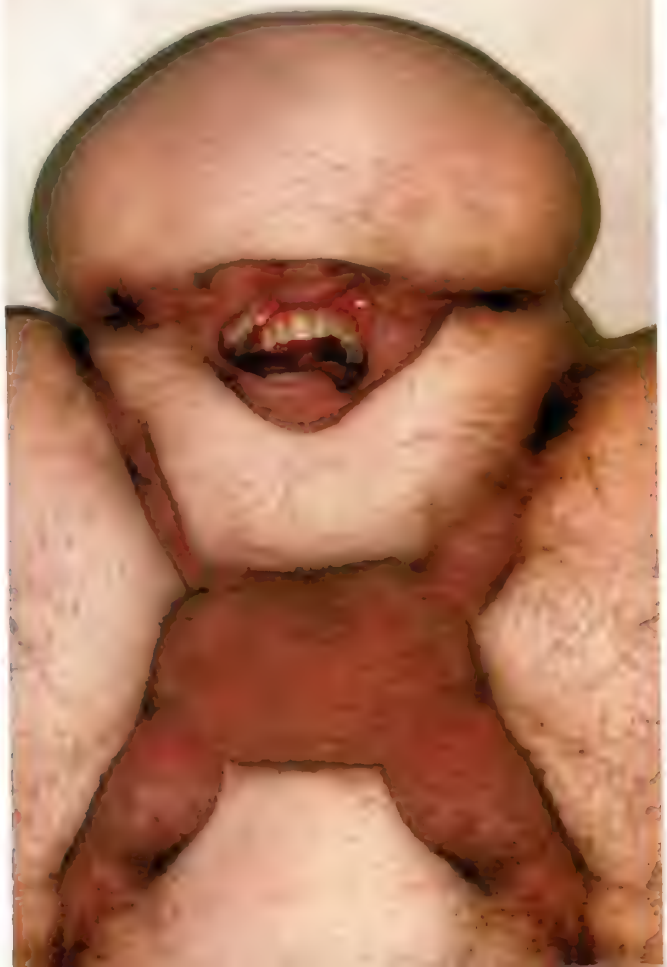
Rubber Johnny

CHRIS CUNNINGHAM - IMPORT



Chantre du cyberpunk, fasciné par la biomécanique et l'anatomie humaine, Cunningham revient sur le devant de la scène après plusieurs années de silence avec **Rubber Johnny**. Après avoir illustré les velléités démiurgiques d'Aphex Twin en transformant littéralement des enfants et des bimbos à son image (**Come to Daddy**, **Windowlicker**), Cunningham fait de nouveau appel à ce génie de l'électro pour signer la bande-son. Narrant le quotidien de Johnny, mutant télépathe handicapé, ce court-métrage de 6 minutes filmé en infrarouge se caractérise par un parti pris graphique assez rebutant. La tête de Rubber (= capote en anglais), joué par le metteur en scène, est en effet un assemblage assez dégueu de parties génitales et d'anus (Il faut voir le art book vendu avec le DVD pour le croire!). Extrême et novateur, hyper monté sur la musique mutante du grand AFX (extrait de l'album *Druqs*), **Rubber Johnny** est un trip expérimental qui risque, et c'est un euphémisme, de ne pas plaire à tout le monde. Fidèle à lui-même, Cunningham, en pleine effervescence créatrice, est déjà passé à d'autres projets: une collaboration avec Squarepusher et un DVD musical autoproduit. Quant à un éventuel long-métrage, il a pour l'instant refusé toutes les offres émanant d'Hollywood, mais adorerait tourner un actioner et enfin porter à l'écran le cultissime *Neuromancien*, une adaptation sur laquelle il travaille depuis de nombreuses années avec l'aide de William Gibson. (6 min.)

David DOUKHAN



Fantastic Four (Les 4 Fantastiques)

JOHN OTTMAN VARÈSE SARABANDE

Énergique et virevoltant, le thème des 4 **Fantastiques** ressemble beaucoup au travail d'Ottman sur **X-Men 2** en moins efficace et allégé de la noirceur inhérente à l'univers inhospitalier des mutants. Malheureusement, le manque d'unité du score témoigne des coupes importantes (plus de 45 minutes de musique volatilisées) et surtout des remontages incessants du film. Autre regret, le thème de Von Doom se révèle curieusement fade alors qu'il y avait matière à créer une identité musicale très forte au tyran de Latvérie. Reconnaissons que le traitement du personnage dans le film de Tim Story, proprement catastrophique, n'a pas dû aider à l'inspiration. Un score mineur donc, mais qui nous aidera à patienter jusqu'à la sortie du très ambitieux **Superman Returns**, dans lequel Ottman rendra hommage, il l'a promis, à la partition mythique de John Williams. (45 min.)

The Island

STEVE JABLONSKY - MILAN RECORDS

Après les décevants scores de **Steamboy** et **Amityville**, Steve Jablonsky revient à une écriture musicale proche de celle de son mentor Harry Gregson-Williams. Rien d'étonnant à ce que sa composition pour **The Island** ressemble au travail de celui-ci sur **Spy Game** ou **Man on Fire.** Utilisant le même mélange techno orchestral, Jablonsky ouvre le film avec un main theme quasiment biblique rapidement perverti (*The Island awaits*), transformant cette île légendaire en un jardin d'Eden chimérique. Alternant par la suite, efficacement mais sans originalité, des phases d'action (guitares électriques et boîte à rythmes bien lourdes sont de mise pour les poursuites) à des déclinaisons très douces du thème, le score de Jablonsky mérite surtout une écoute pour cette sonorité romantique qu'il confère au film de Michael Bay. Le reste a déjà été entendu cent fois ailleurs. (56 min.)

TOYSTAR

SÉANCE DE DÉDICACES*
AVEC

Luke Agency

TOMBOLA, CONCOURS DE COSTUMES

JUSQU'À 80% DE REMISE SUR DES MILLIERS D'ARTICLES

DAVID PROWSE
DARTH VADER
- STAR WARS EP IV, V, VI -

JOHN NOBLE
DENETHOR
- LE SEIGNEUR DES ANNEAUX -
LE RETOUR DU ROI

LAWRENCE MAKOARE
LURTZ
- LE SEIGNEUR DES ANNEAUX -
LA COMMUNAUTE DE L'ANNEAU
LE RETOUR DU ROI

PAUL NORELL
KING OF THE DEAD
- LE SEIGNEUR DES ANNEAUX -
LE RETOUR DU ROI

L'EVENEMENT

STAR WARS 4 DAY

DIMANCHE 16 OCTOBRE 2005

DE 10 HEURES A 20 HEURES

TOYSTAR - 38, RUE DES ORMEAUX 75020 PARIS METRO BUZENVAL OU RER A NATION
RENSEIGNEMENTS SUR WWW.TOYSTAR.FR OU AU 01.43.72.06.66

*DÉDICACES PAYANTES

DIXIÈME PLANÈTE LE MAGAZINE DES PRODUITS DÉRIVÉS
ANAKINWEB
MINT IN BOX
L'ÉCRAN FANTASTIQUE

Les vrais durs ne dansent plus

ON SE SOUVIENDRA DE CE FUNESTE ÉTÉ 2005 COMME CELUI QUI AURA VU DISPARAÎTRE À QUELQUES JOURS D'INTERVALLE DEUX DES PLUS GRANDES FIGURES DU POLAR AMÉRICAIN MODERNE. ED MCBAIN ET EDWARD BUNKER NOUS ONT QUITTÉS. MAD LEUR TIRE UN DERNIER COUP DE CHAPEAU.

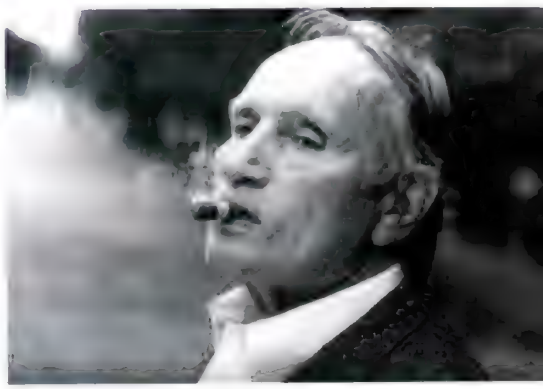
ED MCBAIN (1926-2005)

Ed McBain est né à New York le 15 octobre 1926. Issu d'une famille italo-américaine, il s'appelle alors Salvatore Lombino et ambitionne assez tôt de devenir peintre. Après des études aux Beaux-arts, il s'engage dans la Navy et précède ainsi la mobilisation. Il passe la guerre sur l'eau à dévorer les grands classiques américains et se découvre peu à peu un goût pour l'écriture. Après la guerre, il fait des études de lettres et devient professeur, mais le métier ne lui plaît pas et il enchaîne avec de nombreux petits jobs alimentaires. Durant cette période, il écrit beaucoup: des romans, des nouvelles de science-fiction, des westerns ou des polars qu'il publie sous pseudo dans des magazines pulps. Mais la consécration arrive enfin en 1954 avec la publication de *Graine de violence* sous le nom d'Evan Hunter, un roman sur la crise de l'école publique. C'est le succès. Le livre est adapté deux ans plus tard au cinéma sous la direction de Richard Brooks. Le grand écran va happer un temps le jeune écrivain et le rendre célèbre. Il collabore ainsi avec Alfred Hitchcock sur la série TV ***Alfred Hitchcock présente...*** puis le cinéaste lui demande d'adapter la nouvelle de Daphné du Maurier qui donnera **Les Oiseaux** en 1963. La même année, son roman *Rançon sur un thème mineur* est adapté par Akira Kurosawa sous le titre **Entre le ciel et l'enfer**. Mais si le cinéma permet au jeune homme de vivre désormais sans peur du lendemain, son véritable intérêt se porte ailleurs, vers un projet à part qui va le faire définitivement passer à la postérité.

En 1956, l'éditeur Pocket Books, à la recherche de nouveaux talents, demande à Evan Hunter une nouvelle idée de série. Ce dernier propose une série policière réaliste au concept novateur: le héros ne serait plus un individu mais un commissariat entier, avec les différents personnages qui le composent. La saga du *87e district* est née, et Evan Hunter adopte un nouveau pseudonyme, celui d'Ed McBain. Un sobriquet destiné à protéger le nom d'Evan Hunter, plus prestigieux et moins porté sur la littérature populaire. Pourtant, c'est bien Ed McBain qui va devenir une star, faisant ainsi du *87e district* l'une des séries policières les plus célèbres du XXème siècle. Située dans une ville imaginaire baptisée Isola et qui est en fait une proche cousine de New York, la saga met en scène le quotidien de Steve Carella, Bert Kling, Meyer Meyer, Cotton Hawes et bien d'autres encore. Une poignée de flics se débattant avec leurs enquêtes, leurs collègues ou leurs problèmes familiaux. Avec ce concept très fort, McBain va ouvrir la voie à tout un pan du récit policier moderne, et des séries TV comme ***Hill Street Blues*** (que Carella, le porte-parole avoué de McBain, déteste d'ailleurs copieusement) ou ***NYPD Blue*** lui devront beaucoup. Comptant une cinquantaine de bouquins, la série du *87e district* s'est vendue à près de 100 millions d'exemplaires à travers le monde et a inscrit le nom d'Ed McBain en lettres de feu au panthéon des maîtres du polar US. Après un dernier épisode paru en début d'année et un essai sur le cancer du larynx dont il souffrait, Salvatore Lombino s'est éteint le 6 juillet dernier. On se demande comment le brave Steve Carella va annoncer ça à sa femme...

EDWARD BUNKER (1933-2005)

L'histoire de la littérature est parcourue de destins hors normes mais assurément, celui d'Edward Bunker semble résolument à part. Né un 31 décembre 1933, dans une famille d'origine française (le dur Bunker était en fait un dérivé du doux Boncœur), le futur écrivain connaît une enfance difficile puis une jeunesse chaotique. Ses parents se séparent alors qu'il n'a que quatre ans et il est placé en pensionnat. Entre 10 et 15 ans, il passe de foyers d'adoption en maisons de correction, avant de connaître finalement la prison. Entre la fin des années 40 et 1975, Bunker va ainsi écumer les pénitenciers les plus durs du pays (Saint Quentin, Folsom, Marion) et y fréquenter la pire racaille qui puisse exister, ponctuant ses périodes de liberté par des vols et autres braquages qui le feront systématiquement retourner derrière les barreaux. Les tentatives d'évasion et les récidives feront même de lui, dans les années 60, l'un des dix hommes les plus recherchés par le FBI. Entre deux incarcérations, le jeune homme fera également la connaissance de sa bonne fée, Louise Fazenda Wallis, ancienne star du cinéma muet qui se passionne pour la réinsertion des délinquants. Mais le taulard n'est pas qu'une brute asociale murée dans son exclusion. Il profite de ses années d'enfermement pour lire les plus grands romanciers et finit même par se mettre à écrire, sous l'impulsion de sa bienfaitrice, qui l'encourage en lui offrant une machine à écrire.



Au début des années 70 paraît donc *Aucune bête aussi féroce*, un véritable uppercut littéraire qui raconte l'impossible réinsertion d'un ex-taulard en quête d'une rédemption qui se dérobe continuellement. Célébré par des pointures comme James Ellroy ou William Styron, le bouquin permet à Bunker de se faire remarquer très vite et d'imposer un style sec où perce un ton vrai et humain. Suivront deux autres pavés dans la mare, *La Bête contre les murs* et *La Bête au ventre*, là encore récits durs et âpres largement inspirés de la vie de Bunker. On ne quitte pas le milieu des prisons et des délinquants, et l'auteur continue de nourrir ses fictions avec une matière vivante qu'il maîtrise parfaitement. Son quatrième roman, *Les Hommes de proie*, paraît en 1996, après une longue traversée du désert. Bien qu'une fois encore situé dans le milieu, ce roman atténue quelque peu le côté documentaire du style pour s'orienter davantage vers la fiction. Enfin, paru en 2001, *L'Éducation d'un malfrat* est un récit purement autobiographique où Bunker raconte sa vie, un beau livre noble et poignant qui était dédié à son fils Brendan et qui fait aujourd'hui figure de testament. Bunker avait également flirté avec le cinéma dès la publication de son premier roman, qui fut adapté à l'écran en 1978 par Ulu Grosbard (**Le Récidiviste**, avec Dustin Hoffman). Il signera également quelques scripts, comme celui de **Runaway Train** ou encore l'adaptation de son roman *La Bête contre les murs* (**Animal Factory** de Steve Buscemi), et fera de nombreuses apparitions en tant qu'acteur dans des séries B plus ou moins recommandables (**Running Man**, **Best of the Best**), interprétant également le Mister Blue de Tarantino dans **Reservoir Dogs** ou servant de conseiller à Jon Voight sur le **Heat** de Michael Mann pour un rôle largement inspiré de sa personne. Eddie Bunker est décédé des suites d'une intervention chirurgicale, le 19 juillet dernier. Il laisse derrière lui une œuvre et une vie exemplaires. Pas mal pour une canaille...

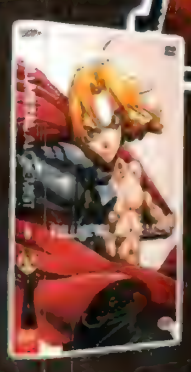
De nombreuses œuvres d'Ed McBain ont été traduites en français. On signalera notamment l'intégrale du *87e district*, parue en 8 tomes aux éditions Omnibus et accompagnée d'un guide des personnages, ainsi que la réédition la plus récente de *Graine de violence* (signé Evan Hunter) aux éditions Manitoba, dans la collection « le grand cabinet noir ». En ce qui concerne Edward Bunker, ses œuvres sont disponibles aux éditions Rivages. Les incontournables: *Aucune bête aussi féroce*, La *Bête contre les murs*, *La Bête au ventre*, *Les Hommes de proie*, *L'Éducation d'un malfrat*.

Arnaud BORDAS

POUR CHAQUE CHOSE REÇUE IL FAUT EN ABANDONNER UNE DE MÊME VALEUR...

© HIROMU ARAKAWA / SQUARE ENIX, MBS, ANX, BONES, dentsu 2004.

FULLMETAL ALCHEMIST™



L'ÉVÉNEMENT 2005 BIENTÔT DISPONIBLE

10 VOLUMES - 51 EPISODES
VF ET VOSTF

www.dybex.com

Le Royaume des cendres

« Votre court-métrage en vidéo est sympa, mais revenez nous voir quand vous en aurez fait un en pellicule. La pellicule c'est bien, mais revenez nous voir quand vous aurez un acteur connu. OK, mais ça serait bien si on pouvait juger votre travail avec un court en 35 mm. » Sur ce refrain infernal persiflé en chœur par les producteurs, Michaël Massias et sa bande ont relevé leurs manches, créé leur boîte de prod et réalisé **Le Royaume des cendres**, un conte fantastique en plein cœur de la Première Guerre mondiale. Et cette fois, c'est en 35 mm, avec un acteur connu (François Berléand). Na !

« Je suis sorti de l'Essec en 98 et j'ai commencé à réaliser des courts en 2000. Pendant ces deux années, je me suis formé là où je pouvais. J'ai été assistant réalisateur sur une pub, machino, stagiaire. J'ai même participé à un scénario qui devait être réalisé en long-métrage. » Fort de ces expériences, Michaël préfère l'indépendance et réaliser ses courts.

« J'ai rejoint l'association Le Chien Qui Pense dont s'occupait Béatrice Borowiec. Ensemble, on a commencé par travailler sur un court, dans la lignée de **Bernie** *(Albert Dupontel) qu'on avait appelé* **Schizotypique**. *Je l'ai réalisé directement en 16 mm de manière à me faire les dents, dès le départ, sur la pellicule. Qui plus est, je ne suis pas un fan de la vidéo et trop souvent, les courts sur ce genre de support n'intéressent pas les producteurs. Puis, j'ai enchaîné avec* **Cartes 51** *en hommage à* **Massacre à la tronçonneuse**. *»* Mais la réalité de la micro-industrie du court ne tarde pas à miner le jeune réalisateur. *« J'ai consacré deux ans à un court de politique-fiction sur le monde de la télé. Le tournage a été annulé à quatre reprises. Au bout d'un moment, si tu ne veux pas devenir fou, tu mets ton projet sur une étagère et tu passes à autre chose. »* C'est alors que Michaël décide de se plonger dans **Le Royaume des cendres** : *« Nous avions réalisé un clip. Ce qui nous a permis, en nous serrant la ceinture, de mettre de l'argent de côté. Pour la pellicule 35 mm, on a eu un gros coup de chance puisqu'on a réussi à en récupérer. »*. L'association se transforme donc en S.A.R.L. (Pistoleros) afin de tâter du support professionnel. Parmi les atouts de Michaël, une équipe fidèle et expérimentée : *« J'avais déjà travaillé avec la plupart. On a eu la chance, par ailleurs, que Centreville et Sparx s'occupent de nos effets numériques et d'avoir Jacques Olivier Molion pour les maquillages spéciaux. Sans compter le steadycamer Philippe Bordelais qui s'est spécialisé dans les plans de haute voltige. Il s'accroche à des hamais et peut faire des plans-séquences incroyables. C'est une pointure dans son domaine et c'est l'un des seuls à posséder son propre équipement. »*. Fait rare également dans un court, la participation d'un comédien de poids : François Berléand. *« Nous l'avons rencontré par hasard. Il a accepté de voir nos courts, qu'il a aimés. Et quelque temps plus tard, il nous a rejoints. Le problème avec des acteurs de ce rang, c'est de trouver un petit trou dans leur emploi du temps. Mais une fois ce problème réglé, François Berléand a été exemplaire. »* S'ensuit un tournage d'une semaine au mois de décembre 2004 : *« Il faisait froid et c'était assez complexe. Le film impliquait une centaine de personnes. Béatrice Borowiec devait gérer l'équipe tout en jouant dans le film. Ça a été très dur pour elle. »*. Réalisé dans quatre décors naturels différents, avec, en prime, toutes les contraintes inhérentes à un film historique comportant des effets spéciaux, le tournage du **Royaume des cendres** s'est pourtant déroulé sans incident majeur. Actuellement, l'équipe peaufine encore les derniers plans d'effets spéciaux numériques. Prochaine étape pour Pistoleros et sa bandida : harceler les festivals pour promouvoir le court. Un autre combat commence.

R-One CHAFFIOT

FICHE FILM

Titre : **Le Royaume des cendres**.
Durée : 20 minutes.
Support : 35 mm.
Format : 1.85.
Budget : 15 000 euros.
Genre : Historique/fantastique.
L'histoire en bref : 1917, la guerre de tranchées fait rage. Après une terrible bataille, cinq poilus et un officier sont perdus en pleine campagne. Ils ont 24 heures pour rejoindre leur bataillon avant d'être considérés comme déserteurs. Ils vont croiser la route d'une jeune femme possédant un étrange grimoire.

Site : www.pistoleros-prod.com

FICHE RÉALISATEUR

Prénom : Michaël.
Nom : Massias.
Age : 28 ans.
Ville : Paris
Études : Essec (École de cinéma).
Mon contact :
michaelmassias@free.fr

Tes trois films cultes ?
Les Dents de la mer, Pat Garrett and Billy the Kid, Le Sixième sens.

Sur un baromètre de 1 à 10, à combien estimerais-tu la difficulté de faire ce court ?
8.

Si tu ne devais connaître qu'un seul réalisateur ?
Joe Dante.

Ton projet fantasme ?
Un western fantastique.

LA COLLECTION "LE MEILLEUR DES B'MOVIES", SI VOUS AVEZ MANQUÉ LE DÉBUT

1. Patrick

2. Le Survivant d'un monde parallèle

3. Le Corps et le fouet

4. Creature

5. L'Île de l'épouvante

6. Le Cirque des vampires

7. Le Club des monstres

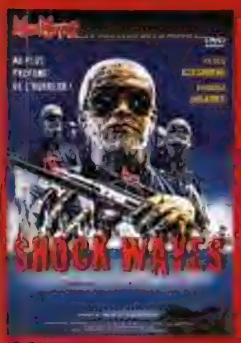
8. The Stuff

9. La Fille de Jack l'éventreur

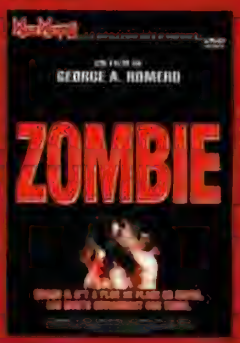
10. Mutations

11. La Vierge de Nuremberg

12. Le Retour de la créature du lagon



13. Shock Waves



14. Zombie

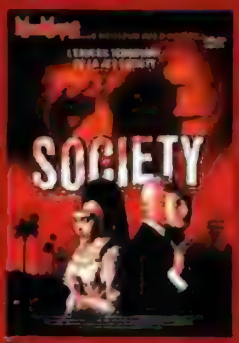
15. Rawhead Rex

16. Death Race 2000

17. Transmutations

18. Soif de sang

19. Harlequin



20. Society

21. Chromosome 3 / Dead Zone

22. L'Horrible Docteur Orlof

23. Le Sadique Baron Von Klaus

24. Les Maîtresses du Dr Jekyll

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne,
75164 Paris cedex 19. (Tél. : 01 44 84 85 29)

Je choisis le(s) DVD suivant(s) :

❑ 1 ❑ 2 ❑ 3 ❑ 4 ❑ 5 ❑ 6 ❑ 7 ❑ 8 ❑ 9
❑ 10 ❑ 11 ❑ 12 ❑ 13 ❑ 14 ❑ 15 ❑ 16 ❑ 17 ❑ 18
❑ 19 ❑ 20 ❑ 21 ❑ 22 ❑ 23 ❑ 24

Prix unitaire : 6€ (Frais de traitement et de port compris).
Prix spécial pour la collection des 24 DVD : 99€ (Frais de traitement et de port compris).
Dans la limite des stocks disponibles pour chaque DVD ou pour la collection des 24 DVD. Offre valable jusqu'au 31/07/2005.

Ci-joint mon règlement à l'ordre de Mad Movies/CPF par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés) ❑ carte bancaire

Date d'expiration Mois/Année

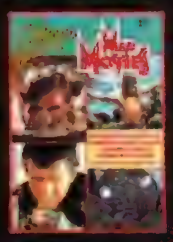
Date
Signature obligatoire

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

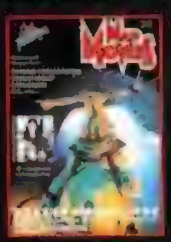


33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang guère» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** /



«Le fantastique autrichien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christopher Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

48 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

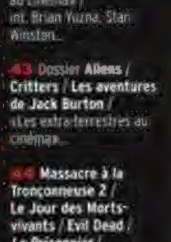
51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Ronald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «**Vendredi 13** : l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...



56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Eisenenberg interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV ***Freddy***...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

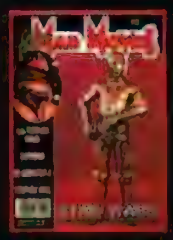
63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy TV*** / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Brewers** / **Halloween 4** / **Lamberto Bava**...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...



68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** / **La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones TV*** / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Acción Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman...

Body Bags / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Mangas» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** / Entretien avec un Vampire / **Freddy 7** / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Delamore Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule TV***...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

100 **SPECIAL N°100** **LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES** ***X-Files*** / **Toy Story**...

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 **N° SPECIAL** ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu...100 pages**

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining TV**...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slasher»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

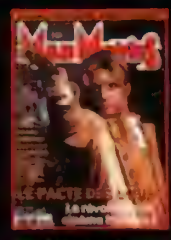
124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Supernatural» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / ***San Ku Kai*** / «Hommage à la Hammer»...



129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «**Troma**»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «**Frasier**»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samouraïs** / dossier Terry Gilliam

135 **A.I.** / **From Hell** / **The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars** / **Battle Royale** / **Le Voyage de Chihiro** / **Harry Potter** / **Chevalier**

137 **Rollerball** / **Monstres et Cie** / **The One** / Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux** / **Les Autres** / **13 Fantômes** / Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell** / **Spiderman** / **Versus** / **Donnie Darko** / «Les villages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon** / **Rollerball** / **Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'oeuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil** / **Le Voyage de Chihiro** / **Spiderman** / **Panic Room** / «30 scènes inoubliables»

142 **SPECIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE** **Star Wars Episode II** / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Echine du diable** / **Femme Fatale**...

141 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2 / Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report** / **Darkness** / **Metropolis** / L'esprit comic-book en 30 films

142 Men in Black 2 / **Le Règne de feu** / **Broceliande** / **Jeepers Creepers** / **Jason X** / **Anac Attack** / **Requiem** / **Mes chers voisins** / «Nos 30 navars assumés»

143 Dossier **Minority Report** / **Windtalkers** / **SimOne** / **Signes** / **Blood Feast 2** / Int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier **Signes** / **Halloween resurrection** / **xXx** / **Terminator 3** / **Kill Bill** / **Jeepers Creepers 2** / **The Ring** / **Soijun Suzuki** / Int. carrière Jack Hill

147 Dossier **Meurs un autre jour** / **Daredevil** / **X-Men 2** / **Hulk** / **Harry Potter et la chambre des secrets** / **Spider** / **Osamu Tezuka** / Int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier **Les Deux tours** / **Re-Animator 3** / **Spy Kids 2** / **Cradle of Fear** / **Resurrection of the Little Match Girl** / **Les Larmes du tigre noir** / Le cinéma Thaïlandais / Int. carrière Sergio Salima

149 Dossier Gérardmer 2003 / **The Matrix Reloaded** / **Broceliande** / **Le Cercle** / **Gangs of New York** / **Le Château dans le ciel** / Int. carrière José Mojica Marins

150 Dossier **Dark Water** / **X-Men 2** / **Hulk** / **The League of Extraordinary Gentlemen** / **Solaris** / **Cabin Fever** / **Leeches** / **Speed Demon** / **Darkness Falls** / **Scarecrow** / Les fantômes japonais / Int. carrière Larry Cohen

151 Dossier **Daredevil** / **Terminator 3** / **Black Mask 2** / **Willard** / **Cypher** / **Traqué** / **Star Trek Nemesis** / Les films comic-books nuls / Int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers **Evil Dead** et **Maléfique** / **X-men 2** / **House of the Dead** / **Animatrix** / **Dreamcatcher** / **Destination finale 2** / Génération **Evil Dead** : le fantastique à l'économie / AFM 2003

153 Dossier **Les Evénements de la rentrée** : **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld**, **Matrix Reloaded** / **Animatrix** / **Basic** / **X-Men 2** / **28 Jours plus tard**

154 Dossier **Hulk** / **Darkness** / **Haute Tension** / **Nuits de Terreur** / **Animatrix** / **Ong Bak** / Int. carrière Steve Wang

155 Dossier **Terminator 3** / Les effets spéciaux de **Matrix Reloaded** / **Abîmes** / **Narc** / **Les Enfants d'Abraham** / **Charlie's Angels 2** / **Détour Mortel** / **The Eye** / **Pirates des Caraïbes** / **Tomb Raider 2** / Int. carrière Sergio Martino

156 Dossier **Underworld** / **Matrix Revolutions** / **Hero** / **Identity** / Les effets spéciaux de **La Ligue des gentlemen extraordinaires** / **Skinned Deep** / **Monster Man** / **Willard** / **Cowboy Bebop**

157 Dossier **Freddy contre Jason** / **The Texas Chainsaw Massacre** / **May** / **Infernal Affairs** / **Mystic River** / **Bad Boys 2** / Hommage à Charles Bronson / Int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

158 Dossier **Hellboy** / Dossier **Kill Bill Volume 1** / **Matrix Revolutions** / **Gothika** / **Zatoichi** / **Le Monde de Nemo** / **S.W.A.T.** / **Alien** / **Flesh for the Beast** / **Slashers** / Int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

159 Dossier **Le Retour du Roi** / **Mindhunters** / **Les Rivières Pourpres 2** / **Battle Royale 2** / **The Card Player** / **Bloodgnome** / Int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

160 Dossier **Massacre à la tronçonneuse** / Dossier Gérardmer 2004 / **Spider-Man 2** / **Gothika** / **Dead or Alive 1, 2, 3** / **Jeepers Creepers 2** / Int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier **Van Helsing** / Dossier **Blueberry** / **Manson Family** / **Big Fish** / **Paycheck** / **Opera Kanga** / **L'Hirondelle d'or** / **Chang Pei Pei** / **Cannibal Holocaust** / Int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

162 Dossier **May** / **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** / **Immortel** / **Agents Secrets** / **Kiki, la petite sorcière** / **Alive** / **Araqami** / **Azumi** / **Romasanta** / **The Unliving** / **Screaming Dead** / Int. carrière Ruggero

163 Dossier **Ong Bak** / **800 Balles** / **L'Armée des morts** / **The Machinist** / **Le Convoyeur** / **Séance** / **Fenêtre secrète** / **La Passion du Christ** / AFM 2004 / Int. carrière Eloy de la Iglesia

164 Dossier **Kill Bill volume 2** / Dossier **Van Helsing** / **Alien Vs Predator** / **Atomik Circus** / **Le Jour d'après** / **Undead** / **La Caravane de l'étrange** / Int. carrière James Ellroy (1ère partie)

165 Dossier **L'Armée des morts** / **Saint-Ange** / **Memories of Murder** / **Casshern** / **Deux Soeurs** / **The Punisher** : le film + le comic-book / **Wonderful Days** / Int. carrière James Ellroy (2ème partie)

166 Dossier **Spider-Man 2** / Dossier **Hellboy** / **Les Chroniques de Riddick** / **Atomik Circus** / **Le Village** / **I, Robot** / **Ghost in the Shell - Innocence** / **The Storyteller** / Cannes 2004 / Int. carrière Ronny Yu (1ère partie)

167 Spécial Previews : **Batman Begins** / **Sin City** / **Blade : Trinity** / **Resident Evil : Apocalypse** / **Sky Captain** / **Steamboy** / **Old Boy** / **Collateral** / **Infernal Affairs** / Les effets spéciaux de **Spiderman 2** / Int. carrière Ronny Yu (2ème partie)

168 Spécial Halloween : **Seed of Chucky** / **Rottweiller** / **I Tre Volti Del Terrore** / **Dinocroc** / **Shaun of the Dead** / **Bite Me !** / **Alien Vs Predator** / **Man on Fire** / Dossier 20 films d'horreur incontournables : du plus terrifiant au plus marrant / Int. carrière Paul Naschy

169 **The Grudge** / **Devilman** / **Izo** / **The Batman** : la série animée / **Le Pôle Express** / **Team America** / **Innocence : Ghost in the Shell 2** / **36, Quai des Orfèvres** / **Les Indestructibles** / **L'Exorciste au commencement** / **Le Secret des poignards volants** / Int. carrière Jess Franco

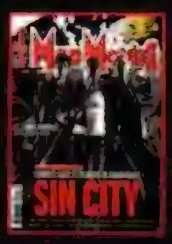
170 Dossier **Saw** / **Gingers Snaps 2 & 3** / **Decoys** / **The Eye 2** / **Blade : Trinity** / **The Grudge** / **Ghost in the Shell Stand Alone Complex** / Dossier Cinéma Bis Italien / AFM 2004 / Int. carrière Lamberto Bava

171 Spécial Zombies : **Return of the Living Dead 4 & 5** / **Day of the Dead 2** / **Choking Hazard** / **Bloody Bill** / **The Machinist** / **L'Empreinte de la mort** / **La Rage du tigre** / Dossier Fantôme de l'opéra / **Le Château ambulant** / **Alexandre** / **G.O.R.A** / Int. carrière Paul Schrader (1ère partie)

172 Spécial Godzilla : **Godzilla Final Wars** + dossier rétro / **Le Fils de Chucky** / **Constantine** / **Assaut sur le central 13** / **Danny the Dog** / Int. carrière Paul Schrader (2ème partie)

173 Dossier **Saw** / Dossier **Calvaire** / **Capitaine Sky et le monde de demain** / Dossier Sérials / **Team America** / **Le Cercle - The Ring 2** / **Oss 117** / Gérardmer 2005 / Int. carrière Christian Duguay

174 Dossier **Star Wars Episode 3 : La Revanche des Sith** / Dossier **Génération Star Wars** / **Creep** / **Otage** / **Breaking News** / **3 Extremes** / **Kingdom Hospital** / **The Hitchiker's Guide to the Galaxy** / **Death Tunnel** / **Satan's Little Helper** / Int. carrière David Schmoeller



175 Dossier **Sin City** / **Le Crime Farpait** / **Amityville** / **Frères de sang** / **Kingdom of Heaven** / **The Nun** / **La Maison de cire** / **Dead Meat** / Int. carrière Claudio Fragasso

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 04)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (frais de port inclus). **Hors-série Cinémas d'Asie**. France : **9,50 €** par exemplaire (frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **11,50 €** par exemplaire (frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

_____ _____ _____ _____
Date d'expiration : _____ Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR [illegible], RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 COUVERTURE SPIDERMAN
143 COUVERTURE BLADE II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164
165	166	167	168	169	170	171	172	173	174	175

☐ Hors série n°1 John Carpenter
☐ Hors série n°2 Peter Jackson
☐ Hors série Cinémas d'Asie

☐ Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case ci-

COLLECTION IMPACT

1 [illegible] / 2 Highlander / Rutger Hauer / [illegible] / 3 Ritcher / Cobra / Mel Gibson / [illegible] / 4 Jack Burton / L'Invasion Vient de Mars / [illegible] / 6 Dossier «Fêtes» / Le Jour des Morts-Vivants / From Beyond / [illegible] / 7 Platoon / Harrison Ford / [illegible] / 11 Full Metal Jacket / Les Incorruptibles / [illegible] / 12 Running Man / RoboCop / China Girl / Hellraiser / 13 Avoriaz 1988 / Running Man / Portes Disparus 3 / [illegible] / 14 Hellraiser 2 / Rambo 3 / Elvira / [illegible] / 15 Double Detente Bentleyice / [illegible]

[illegible] / 16 [illegible] / 17 Freddy 4 / Piège de Cristal / Rambo 3 / Traci Lords / 18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / [illegible] / 19 Avoriaz 1989 / Punisher / [illegible] / 20 Indiana Jones / Simetierre / Punisher / La Mouche 2 / 21 Total Recall / Freddy 5 / Cabal / Cannes 1989 / [illegible] / 22 Batman / Permis de Tuer / L'Arme Fatale 2 / Haute Securité / 23 Spécial la trilogie «Indiana Jones» / Punisher / Society / The Killer / 24 Avoriaz 1990 / [illegible] / Bruce Lee / 25 Robocop 2 / Total Recall / Cannes / [illegible]

27 [illegible] / 29 Total Recall / Predator 2 / Stallone et Schwarzie / 20 ans d'action / Joe D'Amato / 30 La saga des Rocky / Hong Kong Connection / Cabal / 31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups / int. Franco Nero / 32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2 / 33 Terminator 2 / Van Damme / «Black or Beautiful» / [illegible] / 35 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black or Beautiful» 3 / int. Schwarzie / 36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / Universal Soldier / Alien 3 / 37 Les Nerfs à Vif / JFK / Le Dernier Samaritain / [illegible] / 38 Basic Instinct / Batman 2 / [illegible]

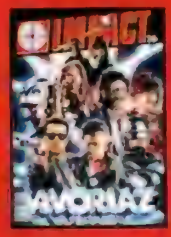
39 L'Arme Fatale 3 / Universal Soldier / Batman 2 / [illegible] 1992 / 40 La saga des Alien / Reservoir Dogs / Cliffhanger / Impitoyable / 41 Van Damme / C'est Arrivé près de chez vous / dossier «Flicus» / 42 Dracula / Chasse à l'Homme / dossier «Des hommes d'actions» / 43 Bad Lieutenant / Cavale sans issue / Piège en Haute Mer / dossier «Femmes fatales» / 44 Cliffhanger / True Romance / dossier «action Mens» / 45 A Toute Epreuve / La trilogie RoboCop / Last Action Hero / Cannes 1993 / 46 Le Fugitif / Last Action Hero / John Woo / carrière Eastwood / 47 Dossier Spielberg / Cliffhanger / int. Stallone, John Woo / 48 [illegible]

49 Dossier «Space Opera» suite / Demolition Man / L'Impasse / 50 Spécial Action Seagal Van Damme, Arnold, Stallone / 51 Pulp Fiction / Killing Zoé / dossier «Amicalement Vôtre» / 52 Speed / Killing Zoé / The Crow / carrière Brandon Lee / 53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop / int. Cameron et Schwarzie / 54 Frankenstein / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman / dossier «Bérurié» / 55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat / Kick Ass / 56 Judge Dredd / The Killer / Sonatine / GoldenEye / int. Jim Jarmusch / 57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / Batman et Robin / Une Journée en Enfer / 58 [illegible]

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13 / carrière Mel Gibson / 60 Seven / GoldenEye / dossier James Bond / Showgirls / 61 Broken Arrow / Haut / Casino / L'Armée des 12 Singes / Tim Burton / 62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite / 63 L'Effaceur / Le Grand Tournoi / Rock / Twister / Fargo / 64 Mission Impossible / le film et la série / L.A. 2013 / int. John Carpenter / 65 Au Revoir à Jamais / Daylight / Risque Maximum / dossier «films catastrophes» / 66 X-Files / Mars Attacks ! / Star Wars / carrière Jet Lee / int. Chris Curtis / 67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le Sème Element / 68 [illegible] / 69 [illegible]

89 X-Files / Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer / 70 Copland / L.A. Confidential / Hana-Bi / Alien 4 / Le Pacificateur / 71 Titanic / Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / U-Turn / Spawn TV / 72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en Chine / dossier «Blaxploitation» / 73 Un Tueur pour Cible / carrière Di Caprio / Pluie d'Eclair / U.S. Marshals / 74 L'Arme Fatale 4 / Sexcrimes / Jackie Chan / Cannes 98 / 75 Chapeau Melon / le film et la série / Godzilla / int. David Duchovny / 76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Hors d'Atteinte / carrière Nicolas Cage / 77 Soldier / Rush Hour / Ennemi d'Etat / Oz / carrière Shane Black / 78 Star Wars / Un Plan Simple / Blum / [illegible] / 79 [illegible]

Le 13ème Guerrier / Matrix / 80 Matrix / Le Corrupteur / Cannes 99 / [illegible] / 81 Dossier Buffy / spécial séries TV / Le 13ème Guerrier / 82 Austin Powers 2 / Fight Club / Les Sopranos / Le X fantastique / 83 Sleepy Hollow / La Fin des Temps / Les Rois du Désert / The Practice / 84 American Psycho / Les Rois du Désert / carrière Eisner / Buffy & Angel / 85 X-Men / American Psycho / dossier «Scream Queens» / AFM 2000 / 87 X-Men / Shanghai Kid / En Pleine Tempête / carrière Jackie Chan / 88 The Cell / Tigre et Dragon / L'Enfer du Devoir / carrière [illegible] / 89 Incassable / X-Files / Dark Angel / [illegible] / Way of the Gun / [illegible]



BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,00 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros [illegible] (le bon n°5, 8, 9, 10, 26, 28, 34, 86 et 90 épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement [illegible] par carte bancaire ou par mandat international.

IMPACT	1	2	3	4	6	7	11	12
13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23
24	25	27	29	30	31	32	33	35	36	37
38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48
49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59
60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70
71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81
82	83	84	85	87	88	89				

Oui, je désire recevoir les numéros de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés)

Je règle par ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____ CP _____ VILLE _____ PAYS _____

☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐
Date d'expiration : ☐☐☐☐ Mois/Année

Date et signature obligatoires

☐ [illegible]

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 66

LA COURONNE NOIRE

LA CORONA NEGRA. 1950. REAL.: LUIS SASLAVSKY. SCEN.: MIGUEL MIHURA D'APRES JEAN COCTEAU. INT.: ROSSANO BRAZZI, MARIA FELIX, ANTONIO PLANA, VITTORIO GASSMAN, JOSE M. LADO, PIÉRAL. PROD.: MANUEL J. GOYANES, SUEVIA FILMS. ESPAGNE.

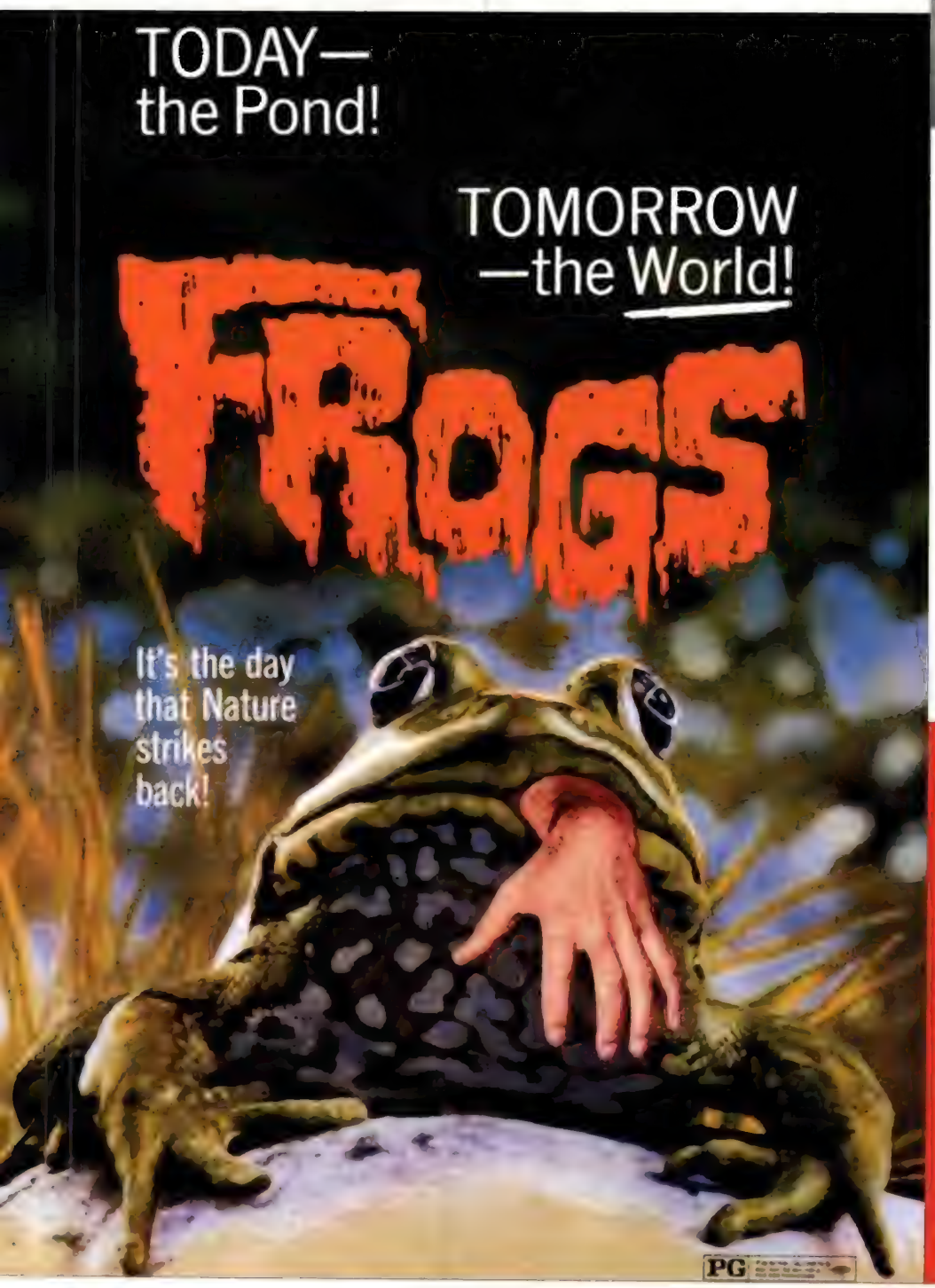
Casting prestigieux pour cette production dont le titre évoque le tourbillon des corbeaux autour de cadavres, traçant ainsi dans le ciel comme une « couronne noire ». Maria Felix joue une femme amnésique confrontée à la mort suspecte de son mari. Alors qu'elle tente de récupérer des joyaux dissimulés dans le caveau, la mémoire lui revient, et du même coup l'identité des assassins, ce qui ne manque pas de la surprendre. Le script traite de la culpabilité, du triolisme amoureux, de la cupidité ordinaire, mais, sous la plume de Jean Cocteau, l'œuvre tourne vite au Fantastique au fil de séquences impressionnantes : les cauchemars de l'héroïne peuplés d'affreuses sorcières, de corps émergeant des tombes, assorties de flashs-back purement surréalistes, comme dans la scène où le nain Piéral poursuit notre veuve tout de noir vêtue à travers le cimetière d'une blancheur blafarde. Un certain Jésus Franco de vingt ans y faisait ses débuts cinématographiques comme assistant réalisateur. Faudrait pas que ça grandisse !

Maria Felix et Vittorio Gassman, les amants maudits de la Couronne noire.

COURSE CONTRE L'ENFER

RACE WITH THE DEVIL. 1975. REAL.: JACK STARRETT. SCEN.: R. LEE FROST, WES BISHOP. INT.: PETER FONDA, LORETTA SWIT, WARREN OATES, R. G. ARMSTRONG, LARA PARKER. PROD.: SABER MASLANSKY. DIST.: FOX-LIRA. USA.

Avant **La Colline a des yeux**, mais après **Délivrance**, l'Amérique bourgeoise part à la rencontre de la nature et



découvre, stupéfaite, la société primitive des gens ordinaires. Ceux qui, contrairement à nos héros, ne traversent jamais la campagne en camping-car ultra moderne avec télé, four électronique, et WC sani-broyeur intégré. « Comme c'est calme ! » s'extasient les deux couples de touristes devant le premier brin d'herbe venu, avant de surprendre, à la lueur d'un feu voisin, le déroulement d'une orgie païenne et le sacrifice d'une jeune femme poignardée par le maître de cérémonie. Surpris par la secte, ils s'enfuient, tentent d'alerter les autorités incrédules, puis reprennent leur route, mais partout des faciès patibulaires les accueillent, des incidents se produisent, puis surviennent les agressions directes, une poursuite infernale façon pré-**Mad Max** (cascadeur lui-même, Starrett lui confère un rythme stupéfiant), jusqu'à l'encerclement final où l'on devine le sort qui les attend. En fait le cinéaste n'aime pas ses héros, et nous non plus. Il détaille leur angoisse virant à la paranoïa (pas un visage rassurant au cours de leur périple), insiste sur l'orgueil des mâles, la pleurnicherie des femmes, se délecte à les tourmenter, et invente avant les autres le survival où l'on ne survit pas. Du pur sadisme ! (M30P.61)

LE COUVENT

THE CONVENT. 1999. REAL.: MIKE MENDEZ. SCEN.: CHATON ANDERSON. INT.: BILL MOSELEY, JIM GOLDEN, COOLIO, LIAM KYLE SULLIVAN, ADRIENNE BARBEAU, JOANNA CANTON. PROD.: JED NOLAN, CHATON ANDERSON, PAUL MILLER, ALPINE PICTURES INTERNATIONAL. DIST.: SAGITTAIRE FILMS. USA.

L'endroit où il ne se passe rien, c'est bien un couvent, sauf quand Mike Mendez décide d'exorciser ses trop longues années d'éducation religieuse et récite son catéchisme l'œil rivé sur **Evil Dead**. Le groupe habituel de neuneuds américains visite un cloître, ancien témoin de meurtres commis par une novice sur des nonnes l'ayant poussée à l'avortement avec douleurs. Or la gent ecclésiastique est rancunière, comme chacun sait, et elle survit dans les parages sous forme de spectres fluo pressés de convertir de nouveaux infidèles. Un beau sujet pour du simple cinéma pop-corn. Mendez joue la provocation, le gore, et l'anti-cléricalisme, mais la violence cartoonesque et les vannes grossières se contentent de parodier le genre avec une provocante désinvolture, ce qui peut surprendre de la part de l'auteur du cruel **Killers** ! L'excès engendre vite la monotonie, et lorsque la revenante

Le Couvent. Mike Mendez rentre dans les ordres et les bouscule.

Adrienne Barbeau surgit en terminatrice (on dit, ça ?), il est trop tard, le public n'y croit plus. De l'horreur, certes, des nonnes, OK… ma nonnes tropo quand même ! (M129P.34, M130P.21)

THE COVEN

2002. REAL.: BRAD SYKES. SCEN.: KYLE KLINE. INT.: BRANNON GOULD, TANYA DEMPSEY, BRITANNY JAMES, NICOLE KRAUTER, JOE HAGGERTY, RICK HEBERT. PROD.: MARK J. GORDON, DAVID S. SERLING, WILDCAT ENTERTAINMENT. USA.

Brad Sykes nous assène bon an mal an ses quatre ou cinq séries B frétillantes, en marquant (de préférence à la culotte) le plus possible les thèmes à la mode. Il mijote ici une histoire à la Buffy, traversée de quelques éléments empruntés à **Dangereuse alliance**. Son héroïne d'étudiante fréquente ainsi une confrérie de jeunes sorcières, mais, avertie du danger par l'esprit d'une ancêtre défunte, elle utilise ses dons pour combattre le mal, et notamment sauver son petit copain menacé par une rivale démoniaque. Attendons la rentrée des classes pour d'éventuels progrès de ce mauvais élève opportuniste, dont le grand plaisir consiste à déshabiller ses actrices généralement bien pourvues par la nature. « *À tout péché miséricorde* » recommande le clergé qui, en principe, devrait s'y connaître !

THE COVENANT

1985. REAL.: WALTER GRAUMAN. TV. SCEN.: J. D. FEIGELSON, DAN DI STEFANO. INT.: BARRY MORSE, JOSE FERRER, JANE BADLER, JUDY PARFITT, KEVIN CONROY, BRADFORD DILLMAN, TIA CARRERE. PROD.: MICHAEL FILERMAN, NBC-TV. USA.

Complice du diable, une puissante famille détient santé, pouvoir, et richesse, répandant en échange la misère et le mal un peu partout dans le Monde. Mais le pacte doit se renouveler à chaque génération, et c'est au tour d'Angelica de prêter serment à l'approche de ses dix-huit ans. Stephen, un jeune businessman, tenu au courant du secret par une confrérie depuis toujours opposée à cette famille, va s'efforcer de la détourner de son tragique destin. Du surnaturel light pour la chaîne NBC, qui espérait en faire le pilote d'une série prometteuse mêlant le soap-opera et le fantastique pour mieux accrocher son public juvénile. Mais il faudra attendre le temps des ***Hercules***, ***Xena***, ***X-Files***, ***Charmed*** ou ***Buffy*** pour atteindre cette inaccessible étoile.

COVJEKKOGA TREBA UBITI

1979. REAL.: VELJKO BULAJIC. SCEN.: VELJKO BULAJIC, RATKO DUROVIC. INT.: ZVONIMIR CRNKO, TANJA BOSKOVIC, VLADIMIR POPOVIC, CHARLES MILLOT. PROD.: JADRAN FILM/CROATIA FILM. YOUGOSLAVIE.

Ce titre nébuleux, qui signifie plus ou moins « *un homme à détruire* », se déroule dans la Russie du XVIII[ème] siècle. Après la mort de Pierre III lors d'une émeute, Satan imagine d'expédier sur Terre un diable ressemblant au tsar défunt pour déstabiliser son peuple. Cet émissaire devient le souverain du Montenegro, mais, séduit par une jolie mortelle, le démon, sans doute rendu trop sensible, gouverne avec sagesse et finit par se retourner contre son maître des enfers. L'argument s'inspire d'un fait réel survenu en 1762, année où le pauvre Pierre III fut tout simplement supprimé sur les ordres de son épouse. Des rumeurs circulèrent comme quoi le Tsar aurait échappé à la mort pour réapparaître plus tard au Montenegro. Quant à Satan, son innocence dans cette affaire paraît probante !

A CRACK IN THE FLOOR

REAL.: CORBIN TIMBROOK ET SEAN STANEK. SCEN.: SEAN STANEK. INT.: GARY BUSEY, MARIO LOPEZ, RANCE HOWARD, JUSTINE PRIESTLEY, TRACY SCOGGINS. PROD.: MICHAEL FEIFER, SHORELINE ENTERTAINMENT. USA.

Traumatisé par la vision du viol de sa maman (la pauvre Tracy Scoggins, un jour où le jeune Superman devait regarder ailleurs…), Jeremy se réfugie au fond des bois dans une cabane, où, des années plus tard, il agresse les ran-

donneurs de passage, et se plonge dans la Bible le reste du temps. Or, voici qu'un groupe de campeurs s'approche en badinant comme de coutume, et celui qui connaît la suite ne la raconte pas aux autres... Ce slasher d'une pénétrante banalité se paie tout de même le luxe d'un fameux casting, sans pour autant le valoriser d'aucune manière. Bo Hopkins remporte même l'oscar du personnage le plus nouille, en shérif irresponsable qui ne s'étonne même pas de la présence d'une vingtaine de voitures dans un plan d'eau voisin, preuve d'autant de disparitions suspectes.

CRACKED NUTS

1931. REAL.: EDWARD CLINE. SCEN.: AL BOASBERG. INT.: BERT WHEELER, ROBERT WOOLSEY, STANLEY FIELDS, EDNA MAY OLIVER, BORIS KARLOFF, BEN TURPIN. PROD.: RKO. USA.

Bert Wheeler et Robert Woolsey restent peu connus en regard des nombreux duos comiques ayant fleuri aux USA. Modèles pour les futurs Abbott et Costello, annonciateurs des Jerry Lewis et Dean Martin auxquels ils ressemblent davantage grâce à leurs numéros chantés et dansés, ils tournent 21 films, de 1929 à 1937, Woolsey devant succomber l'année suivante. Wheeler se prenait parfois pour Chaplin (qu'il imite avec brio dans **High Flyers**), et Woolsey pour Groucho, avec lunette et gros cigare, les deux complices dispensant un humour assez lunaire d'une naïveté confondante, toujours accompagnés, les veinards, de nénettes assez affriolantes pour l'époque. L'action de **Cracked Nuts** se déroule dans une contrée imaginaire où tout paraît possible, et le dialogue regorge de répliques absurdes, une formule reprise par les Abbott et Costello déjà cités. Boris Karloff, quant à lui, interprète un affreux révolutionnaire désireux de s'emparer du pouvoir. La même année, il devenait mondialement célèbre en incarnant pour la première fois le monstre de Frankenstein.

Cracked Nuts (1941). Le robot à l'époque pré-terminatrice !

CRACKED NUTS

1941. REAL.: EDWARD CLINE. SCEN.: W. SCOTT DARLING, ERNA LAZARUS. INT.: STUART ERWIN, MISCHA AUER, UNA MERKEL, ASTRID ALLWYN, SHEMP HOWARD, WILLIAM FRAWLEY, MANTAN MORELAND. PROD.: UNIVERSAL. USA.

Le même, dix ans plus tard, reprend le titre pour un sujet tout différent. Le savant Boris Kabikoff (!), joué par Mischa Auer, travaille comme une bête au prototype d'un parfait robot qu'il doit livrer absolument, sinon, c'est la chute de la maison Auer. Hélas l'androïde perd ses boulons, les circuits déraillent, et l'engin tient davantage de l'amas de tôle que du futur Terminator. Grâce à dieu, Boris qui n'est pas sot (mais savant, rappelez-vous!) conçoit l'idée mortelle: glisser son nigaud d'assistant dans la carcasse métallique, vendre les plans et s'échapper au plus vite! Dès lors le délire commence. Le robot accumule les gaffes, course les femmes comme son prédécesseur Harpo Marx, s'échappe au bras d'un mannequin que les policiers prennent pour sa compagne, se fait la tête de son employeur avec perruque et fine moustache, donnant dans l'humour lourdingue, de préférence à répétition. Sous le lourd costume, on trouve justement Shemp Howard, l'un des trois Stooges, un team comique à l'humour clownesque et aux tendances nettement sado-masochistes.

CRACKER

1993/1995. REAL.: ROY BATTERSBY, SIMON CELLAN JONES, ETC. SERIE TV. SCEN.: JIMMY MCGOVERN. INT.: ROBBIE COLTRANE, CLIVE RUSSELL, CHRISTOPHER MCGOVERN, BARBARA FLYNN, LORCAN CRANITCH. PROD.: GRANADA TELEVISION. GB.

Série télévisée britannique antérieure à la mode des profilers survenue quelques années plus tard. Le corpulent Robbie Coltrane y incarne le psychologue Edward Fitzgerald (surnommé Fitz) épaulant la police britannique dans ses enquêtes les plus mystérieuses. Buveur, caractériel, joueur impénitent, le héros affiche une personnalité souvent plus complexe que les tueurs qu'il pourchasse, tandis que la série montre un certain sadisme à l'égard de ses personnages. Plusieurs épisodes furent assemblés sous forme de longs-métrages, et une adaptation américaine vit le jour en 1997, avec Robert Pastorelli dans le rôle principal.

CRACKER JACK 3

2000. REAL.: LLOYD A. SIMANDL. SCEN.: CHRIS HYDE. INT.: BO SWENSON, OLIVIER GRUNER, LEO ROSSI, MILAN GAGULA, AMY WEBER. PROD.: LLOYD A. SIMANDL, NORTH AMERICAN RELEASING. USA.

Passée la vague des « kickboxers », le Français Olivier Gruner arpente les voies hasardeuses de la science-fiction pas chère, sous la direction du grand spécialiste en économie Lloyd A. Simandl. Tandis qu'un groupe de terroristes menace de faire sauter une bombe à neutrons fraîchement subtilisée, Gruner, qui pour une fois joue les méchants, tente de provoquer un crack boursier mondial afin de se remplir les poches en toute impunité. L'argument se contente de justifier de mollassonnes empoignades aux furieux accents d'une musique boum boum assez gênante, saturant même les dialogues, il est vrai d'un intérêt fort relatif.

CRADLE OF FEAR

2001. REAL. ET SCEN.: ALEX CHANDON. INT.: LOUIE BROWNSELL, STUART LAING, EDMUND DEHN, EMILY BOUFFANTE, DANI FILTH, REBECCA EDEN, EMMA RICE, EILEEN DALY. PROD.: EDDIE KANE, PRAGMATIC PICTURES. GB.

L'auteur des mémorables **Bad Karma**, **Drillbit** et **Pervirella** poursuit sa quête sanglante avec ce nouveau titre très gore, sex and sun... Un serial killer à la Hannibal Lecter, emprisonné lui aussi, manipule un ange du mal investi d'étranges pouvoirs (Dani Filth, le leader du groupe metal Cradle of Filth). À la faveur de quatre sketches, Chandon se délecte dans le mauvais goût, imagine de nouvelles horreurs affichées avec une nette complaisance: tête éclatée à coups de botte, fille enceinte d'un fœtus araignée, marteau fiché dans l'œil, démem-

Cradle of Fear et l'art de se faire mettre les yeux en face des trous !

brement à la hache, visage tailladé au cutter, avec toujours l'irruption de nymphettes n'ayant pas froid aux yeux, ni ailleurs non plus. Il fallait s'y attendre, une œuvre aussi délicate ne risquait pas de sortir en Angleterre, mais l'auteur fait jouer l'Internationale : **Cradle of Fear** fréquente les festivals (déjà deux prix obtenus pour ses effets spéciaux), suscite des articles dans Fangoria et Mad Movies, sort chez nous en DVD et investit le Net où il se vend tranquille à l'abri de toute censure (www.cradleoffear.com). (M159P.71, M168P.60)

CRADLE 2 THE GRAVE

2003. REAL.: ANDRZEJ BARTKOWIAK. SCEN.: JOHN O'BRIEN. INT.: JET LI, DMX, ANTHONY ANDERSON, MARK DACASCOS, KELLY HU, GABRIELLE UNION. PROD.: JOEL SILVER, SILVER PICTURES. USA.

Un scénario prétexte à diverses bagarres musclées entre bandes rivales, sous l'œil vigilant et la tatane alerte de Jet Li fagoté en officier de police. Le sujet, somme toute assez banal (la fille d'un chef de gang enlevée doit être rendue contre une importante collection de diamants) aborde le fantastique avec la découverte d'un réseau occupé à répandre une nouvelle arme de guerre qui pourrait conférer à son détenteur la suprématie totale pour une nouvelle conquête du Monde. Du Joel Silver pur sang !

THE CRADLE WITH FALL

1983. REAL.: JOHN LLEWELYN MOXEY. TV. SCEN.: JEROME COPPERSMITH D'APRES MARY HIGGINS CLARK. INT.: JAMES FARENTINO, LAUREN HUTTON, BEN MURPHY, SIMON OAKLAND, CAROLYN ANN CLARKE. PROD.: FRANCY PRODS, POUR CBS. USA.

Un des nombreux téléfilms tirés de l'œuvre de la romancière, faisant actuellement l'objet d'une collection DVD éditée en kiosques. Certains d'entre eux abordent franchement le Fantastique, comme **He Sees you when you are sleeping** (traduit par « *Ce soir je veillerai sur toi* » et traitant le thème habituel du défunt revenu sur Terre pour gagner son rachat), d'autres se contentent de l'effleurer, tel ce titre où Laura Hutton cherche à prouver la responsabilité d'un praticien dans le suicide d'une jeune femme. Celui-ci pratiquait en fait d'illégales expérimentations génétiques visant à l'élaboration d'un sérum de jouvence. Quelques acteurs du soap opera ***Guiding Light*** se retrouvent au casting, tandis que les décors de l'hôpital resservent pour certaines scènes.

CRANE

TSURU. 1988. REAL.: KON ICHIKAWA. SCEN.: SHINYA HIDAKA ET KON ICHIKAWA. INT.: SAYURI YOSHIGANA, HIDEKI NODA, BUNTA SUGAWARA, KYOKO KISHIDA, MICHIYO YOKOHAMA. PROD.: MASAKAZU MARUYAMA, TOHO. JAPON.

Un chasseur déniche un grand oiseau blessé, le rapporte à domicile, lui prodigue ses soins, quand ce gracieux volatile se métamorphose en une jeune femme dont il tombe aussitôt amoureux. Elle accepte de l'épouser s'il promet de ne jamais pénétrer dans une pièce réservée à ses travaux de couture. Il ne peut cependant résister à la curiosité, et la découvre, redevenue oiseau, filer et tisser à l'aide de son bec et de ses plumes magiques. Blessée par cette trahison, la jeune femme fuit (à tire d'ailes...) le domicile conjugual. Comme **Story of the Bamboo Hunter**, du même Ichikawa, il s'agit d'un conte de fée tiré d'une légende nippone (*Repayment from a Crane*). Un sujet choisi avec soin par l'actrice Sayuri Yoshigana pour fêter son centième film, ce qui n'impressionna guère les critiques armés de plumes nettement moins magiques.

LE CRANE MALEFIQUE

THE SKULL. 1965. REAL.: FREDDIE FRANCIS. SCEN.: MILTON SUBOTSKY, ROBERT BLOCH. INT.: PETER CUSHING, CHRISTOPHER LEE, PATRICK WYMARK, JILL BENNETT, NIGEL GREEN, MICHAEL GOUGH, PATRICK MAGEE. PROD.: MILTON SUBOTSKY, MAX J. ROSENBERG, AMICUS. DIST.: PARAMOUNT. GB.

Accrochez-vous aux agrafes, mais le crâne maléfique de cette histoire représente celui du marquis de Sade en personne... ou plutôt, en tête ! « **Les Forfaits du marquis de Sade** » affichait même fièrement la sortie française d'avril 66, avant qu'une action juridique menée par les descendants ne provoque ce changement de titre. Un anthropologue se procure donc la tête du divin marquis

afin de vérifier sa thèse selon laquelle la démence d'un sujet dépendrait des déformations de sa boîte crânienne (t'imagines, Michael Berryman !). Mais la malédiction plane, et chaque nouveau détenteur subit son influence, atteint de folie meurtrière, avant de succomber lui-même. De jolis décors, une superbe photographie, un casting idéal n'empêchent pas **Le Crâne maléfique** de décevoir profond. En cause, la maigreur du sujet, la trahison de la pensée de l'écrivain, et des effets vraiment trop spéciaux, surtout quand la tête de mort file dans les airs, visiblement soutenue par des fils de nylon éléphantesques. Plus le cinéaste crâne, plus son œuvre vous file mal à la tête ! (M7P.35)

CRAPAUDS

FROGS. 1972. REAL.: GEORGE MAC COWAN. SCEN.: ROBERT HUCHISON ET ROBERT BLEES. INT.: RAY MILLAND, SAM ELLIOTT, ADAM ROARKE, DAVID GILLMANN, JOAN VAN ARK, JUDY PACE. PROD.: WILLIAM EMMERMAN, NORMAN T. HERRMAN, GEORGE EDWARDS, PETER THOMAS, AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES. DIST.: CINEMAS ASSOCIES. USA.

Parabole insistante sur la cohabitation délicate entre l'homme et la nature avec, pour conséquence directe, la

La nature se révolte dans Crapauds, sous les yeux d'un Ray Milland perruqué de frais.

révolte des animaux aux alentours d'une confortable demeure du sud des USA. Araignées, crapauds, serpents, salamandres, tortues, lézards, et même crocodiles, semblent soudain frappés d'intelligence, tous unis dans une ferveur écologiste les poussant à dévorer la quasi totalité du casting. Pour autant, la démonstration ne convainc guère, le suspense n'agit plus après le systématisme des premières agressions, même si l'on pense souvent à des œuvres comme **Demain les chiens**, **La Guerre des mouches**, ou encore **Les Oiseaux** d'Hitchcock, auquel les auteurs se réfèrent de toute évidence. On retiendra surtout l'affiche originale assez folklorique au slogan péremptoire « *It's the day that nature strikes back* » !

CRASH

1976. REAL.: CHARLES BAND. SCEN.: MARC MARAIS D'APRES JAMES G. BALLARD. INT.: SUE LYON, JOSE FERRER, JOHN ERICSON, JOHN CARRADINE, LESLIE PARRISH, REGGIE NALDER. PROD: CHARLES BAND, FULL MOON ENTERPRISES. DIST.: PARAFRANCE. USA.

Crash s'inspire de James G. Ballard, mais copie en fait des titres tels que **Duel**, **Les Voitures qui ont mangé Paris** (... ne digèrent pas la Tour Montparnasse !), ou encore **Killdozer**, tourné l'année précédente. Sue Lyon (moins Lolita que chez Kubrick...) se retourne contre son mari qui vient d'essayer de la trucider, munie d'une amulette représentant une divinité hittite, symbole de vengeance. La principale attraction consiste dans la course folle d'une voiture dirigée de loin par l'esprit de l'héroïne, explosant les véhicules de rencontre, avec une nette préférence pour les voitures de police. Mais le sujet ne tient pas la route, contrairement au bolide, même s'il nous offre quelques séquences d'une rare félicité : le mari, décidément têtu qui renouvelle sa tentative meurtrière

Les hors-séries Mad Movies

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à Mad Movies, 6 rue Rodier 75009 Paris. Tél. : 01 44 635 635.

❑ **Oui,** je commande le **Hors-Série N°1 John Carpenter**
L'exemplaire : 7 € - Hors Europe et Dom-Tom : 9 € (frais de ports compris)*

❑ **Oui,** je commande le **Hors-Série N°2 Peter Jackson**
L'exemplaire : 8 € - Hors Europe et Dom-Tom : 10 € (frais de ports compris)*

❑ **Oui,** je commande le **Hors-Série Cinémas d'Asie**
L'exemplaire : 9,50 € - Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 € (frais de ports compris)*

❑ **Oui,** je commande le **Hors-Série Spécial Comics**
L'exemplaire : 9,50 € - Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 € (frais de ports compris)*

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés) ❑ carte bancaire

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
Date d'expiration |_|_| Mois/Année

Date/Signature obligatoire

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, vous suffit de cocher la case.»

sur l'épouse amnésique, le chien qui vole à la tête de l'héroïne roulant à pleine vitesse, et surtout le fauteuil d'infirme attaquant avec une belle détermination son légitime propriétaire. Risquons la métaphore : du Charles Band à mort, mais ça crash assez moyen. Et pourtant l'auteur ne recule jamais devant les titres qui déchirent. Voyez plutôt le suivant :

CRASH AND BURN

VID.: **SYNTHOID 2030**. 1990. REAL.: CHARLES BAND. SCEN.: J.S. CARDONE. INT.: PAUL GANUS, JACK MCGEE, RALPH WAITE, MEGAN WARD, KATHERINE ARMSTRONG, BILL MOSELEY, EVA LARUE. PROD.: DAVID DECOTEAU, JOHN SCHOUWEILER, FULL MOON ENTERPRISES. USA.

En bon élève, le même Charles Band récite encore des leçons bien apprises : **The Thing**, **Alien**, **Mad Max 2**, **Terminator**, **Shadowzone**, **1984**, **American Way**, le tout assorti de quelques séquences du fameux **Robojox** qui lui avait coûté si cher trois ans plus tôt, au point de rester longtemps bloqué dans ses tiroirs. En 2030, une firme dictatoriale dirige le monde, mais, comme à l'habitude, des rebelles résistent, éparpillés dans la nature. L'un de ces groupes tente de réactiver en plein désert un robot géant, tandis qu'un androïde à apparence humaine s'applique à les éliminer les uns après les autres. Très lénifiante, sauf vers la fin, l'œuvre se compose d'une interminable suite de longueurs avec de vrais morceaux de rien dedans ! (M71P.57)

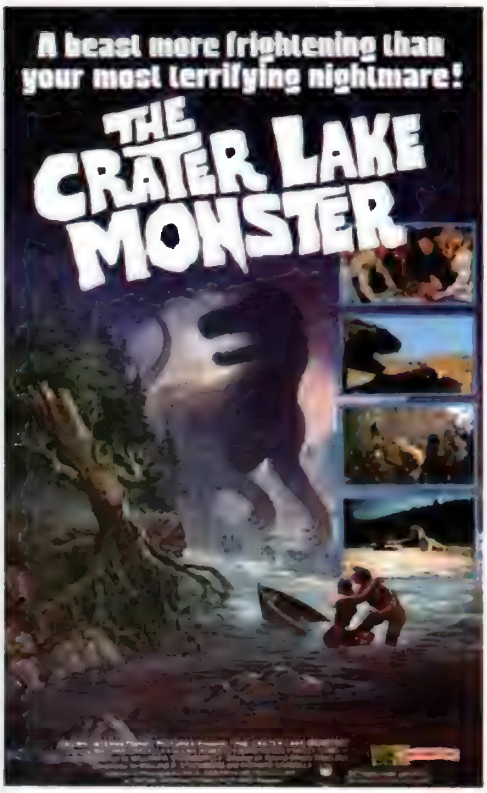
Crash and Burn : l'espèce humaine en danger.

THE CRATER LAKE MONSTER

1977. REAL.: WILLIAM R. STROMBERG. SCEN.: WILLIAM R. STROMBERG, RICHARD CARDELLA. INT.: GLENN ROBERTS, POPPIN FRESH, MARK SIEGEL, KACEY COBB. PROD.: CROWN INTERNATIONAL. USA.

The Crater Lake Monster annonce la couleur dès l'énoncé de son titre. L'animal ayant même un peu tendance à se prendre pour le monstre du Loch Ness. Un météorite traverse le ciel et s'échoue dans un lac où il approche un œuf de plésiosaure enfoui là depuis des millénaires. À la surprise générale, et cinq minutes plus tard, la bestiole déjà parvenue au stade adulte sort des eaux, fait « *greuah greuah* » fort méchamment, et agresse quelques pêcheurs locaux avant de finir terrassée par un chasse-neige. Si l'animation correcte fait illusion (assurée par David Allen, assisté de Jim Danforth, Randy Cook et Phil Tippett !), en revanche le script inexistant, la prestation

The Crater Lake Monster : et son observateur qui n'observe rien...

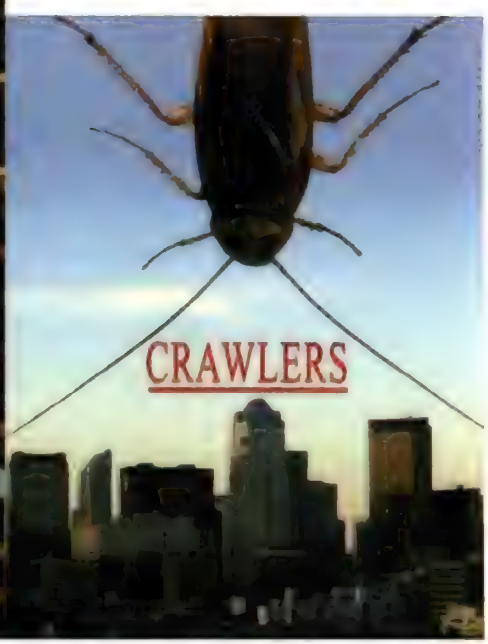


catastrophique des acteurs (Mark Siegel et Glenn Roberts s'appliquent à singer Laurel et Hardy) et un montage d'une parfaite inertie - notamment durant la bagarre finale - font vite oublier cette aventure proche de l'amateurisme, souffrant par ailleurs d'un budget microscopique.

CRAWLERS

OU **THEY CRAWL**. 2001. REAL.: JOHN ALLARDICE. SCEN.: CURTIS JOSEPH, DAVID MASON. INT.: DANIEL COSGROVE, TAMARA DAVIES, DENNIS BOUTSIKARIS, MICKEY ROURKE, GRACE ZABRISKIE. PROD.: NEIL ELLMAN, DWAYNE L SHATTUCK, LIONS GATE FILMS. USA.

Le crawl ne se pratique pas en piscine, mais dans la cité, où une colonie de cafards mutants s'attaque à la population avec une frénésie réjouissante. L'enquête nous révèle les dessous de l'histoire ayant trait à des expérimentations secrètes. L'insecte devient ainsi une nouvelle arme indestructible à répandre sur le sol ennemi en cas d'urgence. John Allardice, un spécialiste des effets spéciaux, nous la joue classique, jusqu'au final obligatoire du spécimen survivant prêt à rejoindre le casting d'un éventuel **Crawlers 2**. À éviter les jours de grand cafard !



MAD MOVIES PRÉSENTE

COMIC BOX

NUMÉRO 2

LE MAGAZINE D'INFORMATION SUR LES COMICS

- Comics & terrorisme
- Le dernier film de Darren Aronofsky en comic-book !
- Entretiens avec : Joe Quesada, Jeph Loeb, Mike Deodato Jr, Steve Englehart et plus encore...
- Couverture originale par Talent Caldwell (Fathom, Superman)

SUPERMAN, BATMAN, WONDER-WOMAN...

IDENTITY/INFINITE CRISIS

AUCUN D'ENTRE EUX N'EN SORTIRA INDEMNE !
TOUS LES DÉTAILS DANS CE NUMÉRO

SPIDER-MAN
22 pages de BD inédites en France

SORTIE EN OCTOBRE 2005

Le Locataire

Une façade abrasée par les vents du bizarre, le lit blanc d'un hôpital d'une étrange suicidaire, l'odeur forte et tenace d'un bistro « so frenchie », un bonhomme sans faconde cherchant un nid douillet, un fond de gorge rougeoyant qui ressemble au bout d'un trou... Vous avez dit concept ?

Au premier abord, Monsieur Trelkovsky présente toutes les apparences de la plus insignifiante normalité. Le cheveu lisse et bien peigné, un visage poupin qui ne dégage aucune expression particulière, il porte comme des centaines un costume formaté sans griffe et sans éclat, qui confère à sa petite taille un aspect chétif, un peu « convalescent ».
C'est donc naturellement d'un doigt discret qu'il toque à la loge. La concierge – percutante Shelley Winters vue, entre autres, dans **La Nuit du chasseur** et **Lolita** – éminemment parisienne car immédiatement réfractaire à tout ce qui n'est pas de « son » immeuble, le reçoit en ronchonnant mais consent à lui faire visiter l'appartement qu'il convoite, un deux-pièces meublé vieillot et sans charme, avec eau courante et vue imprenable sur les toilettes juste en face de la fenêtre. Détail qui tue, énoncé par la bignole comme une blague salace: la précédente locataire, une certaine demoiselle Choule, s'est jetée dans le vide, a défoncé la verrière d'en bas et lutte désespérément contre la mort...
Monsieur Zy (Melvyn Douglas, une gueule fameuse du cinoche US) achève son déjeuner quand Trelkovsky lui rend visite dans l'appartement du dessous. C'est le propriétaire de l'immeuble, septuagénaire inflexible qui y règne en maître absolu avec une arrogance feutrée. Il le met en garde contre la plus intolérable des nuisances: le bruit. Mais Trelkovsky a tôt fait de le rassurer. Célibataire sans enfant, pas noceur pour un sou, une vie sociale qui ressemble à un électro-encéphalogramme plat, Monsieur Zy n'a rien à craindre d'hypothétiques montées de décibels. Ils s'entendent sur le loyer (600 francs, nous sommes en 1975 !) et le montant de la reprise, mais pour occuper les lieux, il convient d'attendre et de s'en remettre au sort de Mademoiselle Choule. Et c'est sans doute ce besoin de savoir qui mène Trelkovsky à l'hôpital Bretonneau visiter la sursitaire.
La salle commune aux murs blanc gris et sa vertigineuse enfilade de lits de métal aux draps souvent souillés résonne comme en écho des râles d'avant la mort. Mademoiselle Choule gît sur sa couche numérotée 18, le visage bandé à l'égyptienne, façon momie blafarde. Seuls ses yeux et sa bouche s'ouvrent encore sur le monde. Pourquoi paraît-elle si terrifiée quand elle voit Trelkovsky? L'innocent bonhomme est bien inoffensif et, pataud, il manque même de faire tomber Stella – Isabelle Adjani, encore comédienne –, la meilleure amie de la gisante venue, en larmes, s'enquérir de son état. Mais, plus tard, quand ils veulent prendre congé comme on quitte une mourante, Choule se met à pousser un hurlement de folle, dément, presque inhumain, qui froisse, maléfice intangible, l'ordonnancement figé du funeste mouroir.
Enfin dehors, Trelkovsky emmène Stella toujours inconsolable se requinquer dans un bar – elle lui apprendra que Simone Choule n'aime que les femmes – puis au cinéma où, pendant que Bruce Lee prodigue des gnons surbruités à d'élastiques méchants, ils flirtaillent sans conviction réelle, motivés seulement par le noir propice. Sur le trottoir, ils se quittent rapidement, un peu honteux et très frustrés...
Le lendemain, on s'immisce dans l'ambiance d'un bureau, morne et studieuse, où chacun, du petit chef (Jugnot) aux employés (Balasko,

Bouteille) remplit sa tâche quotidienne en regardant la pendule et en espérant vendredi. Trelkovsky ne dépare nullement dans ce décor étriqué. Mais aujourd'hui, ses pensées sont ailleurs. Il doit savoir. En douce, il appelle l'hôpital. Une préposée indifférente lui annonce la nouvelle. Simone Choule est décédée dans la nuit. Il va pouvoir emménager, enfin !

Pourtant, sa joie bien légitime de prendre « possession » du deux-pièces va se trouver quelque peu assombrie, un tantinet gâchée. D'abord, la découverte dans la penderie vide d'une robe noire à motifs soigneusement posée sur un cintre, rappel discret mais superflu de la présence lancinante de l'ancienne locataire. Puis, en ouvrant la fenêtre, la vue du trou béant dans la verrière, vestige morbide de la chute de la morte que suggère un subtil et léger zoom avant. Mais l'intrigant, c'est l'apparition de cet homme, en face, qui vient d'entrer aux toilettes. Le verre à peine dépoli qu'aucun voilage ne masque, renvoie à Trelkovsky l'image un peu floue, vaguement menaçante, d'une forme éthérée qui flotte dans l'irréel.

Rien ne vaut un noir serré pour chasser les idées folles. Il descend jusqu'au troquet voisin où il s'assoit, hasard ou fatalité, à la place habituelle de Mademoiselle Choule. Le patron, à qui Jacques Monod prête sa placide bonhomie, lui sert d'autorité un chocolat chaud, la boisson favorite de la défunte. Il va pour protester mais se ravise et le boit, finalement amusé.

À l'église, les funérailles de Simone Choule se déroulent dans la plus stricte intimité et l'étendue glaçante de la voûte tranche avec la taille pusillanime du « public » endeuillé. Trelkovsky s'installe à l'écart pendant le sermon sans envol du curé pontifiant quand il repère Stella. Il avance de quelques bancs pour se rapprocher d'elle et soudain, les mots du prêtre, amplifiés par l'infernal écho, semblent s'adresser à sa seule intention. Il est question de putrescence, de larves souillées rampant sur la chair blette, d'immondices purulents qui gangrènent les plus intimes caveaux. Et la voix se fait plus insistante : « *Comment oses-tu me narguer ? Que fais-tu ici ? Je te le dis, c'est le cimetière qui t'attend !* ». Complètement affolé, il tente de sortir par le portail, clos tel un sortilège, et parvient à s'enfuir par une porte dérobée…

Sans transition, rupture de ton. Osée, mais nécessaire. Car le choc cathartique de cette scène, première vraie implosion dans l'univers à peu près balisé de Trelkovsky, peut offrir au spectateur quelque indice sur sa santé mentale. Alors vite, retour au quotidien, inoffensif, rassurant, comme la venue de ses collègues de travail, déjà joyeux, invités à la pendaison de crémaillère. Menés par un Bernard Fresson idéal en beauf à marcel, leur manière sans gêne de s'imposer, le vin altier et le verbe haut, de déplacer bruyamment les meubles pour aérer l'espace au fracas d'une musique assourdissante en faisant fi des conventions les plus basiques n'amusent pas longtemps Trelkovsky. Et l'intervention péremptoire d'un voisin dérangé l'amène à mettre gentiment tout le monde dehors.

FILANTES RENCONTRES

L'avertissement de l'impeccable Monsieur Zy, croisé dans l'escalier alors que, débraillé, il descendait les vestiges mal empaquetés des débordements de la veille, ne souffrira d'aucune autre semonce. La sérénité de l'immeuble en garantit l'équilibre, ô combien vacillant en ces temps si troublés. Et tant d'autres personnes convoitent en renard cet appartement tellement calme ! Trelkovsky promet tout ce que Zy veut, conforté du répit. Mais en replaçant les meubles, il découvre un petit trou dans le mur bouché par une dent et dans le tiroir d'une commode, des badins sous-vêtements de la défunte locataire. Pas le temps pour lui d'en humer les effluves car voilà qu'on frappe à sa porte. Une femme sans âge et sa fille handicapée viennent de recevoir une plainte en bonne et due forme pour tapage nocturne. Émane-t-elle de lui ? Pourquoi leur en veut-on à ce point ? Mais alors, toute cette haine ne peut venir que de cette vieille femme du dessus !

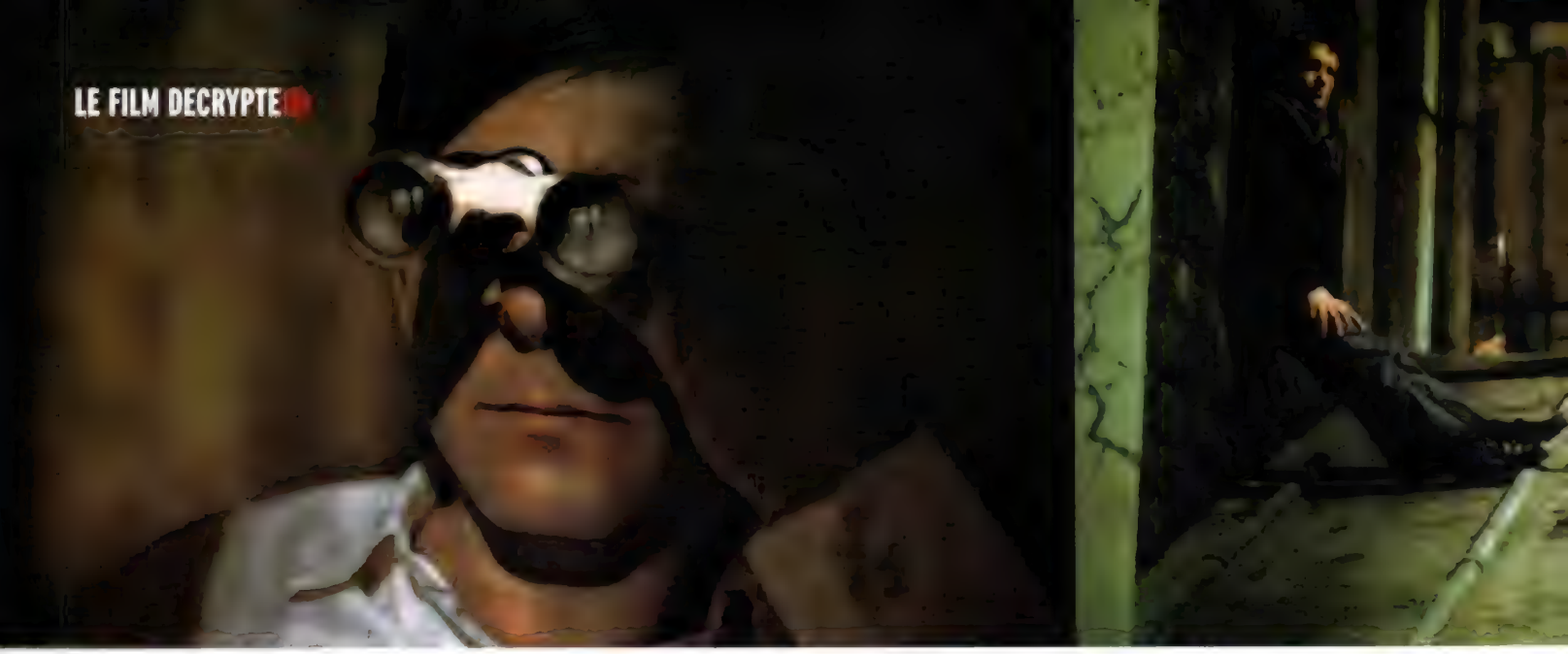
Il profite du déjeuner pour partager son trouble avec ses collègues de boulot. Trop d'éléments bizarres paraissent le cerner depuis son installation. « *Je vois souvent des gens dans les toilettes, de l'autre côté de la cour. Ils restent là, sans bouger, pendant des heures…* » Mais c'est avec une affectation amusée qu'ils considèrent ses dires. Et quel autre moyen que l'humour, voire le plus gras, pour endiguer les peurs. Pour lui montrer qu'une réalité vraie vaut mieux qu'une vague chimère, Fresson le fort-en-gueule l'invite dans son « chez-lui » spacieux. À peine arrivé, il s'empresse de mettre à fond sur le pick-up une marche militaire, histoire, en pur goujat, d'affirmer sa mâle présence. Et ce n'est pas la plaintive remontrance d'un Michel Blanc plus vrai que nature – « *Ma femme est malade, comprenez-vous, elle ne peut pas dormir avec tout ce vacarme* » – qui va dissuader l'immonde goret dans ses forcenées certitudes. Bref, l'anti-Trelkovsky, tant désireux de ne froisser quiconque, et le prouvant dès son retour, en accueillant quasiment dans les bras le dénommé Badard – Rufus, parfait, mais c'est un pléonasme – venu prendre des nouvelles de

Sur ces deux pages, de gauche à droite et de haut en bas :
Trelkovsky (Roman Polanski) en train de se vernir les ongles ou les prémices d'un basculement irrémédiable.

La concierge (Shelley Winters) fait visiter l'appartement à Trelkovsky sans lui en cacher l'inquiétant passé.

Monsieur Zy (Melvyn Douglas) et Madame Dioz (Jo Van Fleet), un couple de propriétaires tout à fait respectable mais totalement inquiétant.

Les errances nocturnes et enfiévrées de Trelkovsky dans un immeuble qui semble se refermer sur lui.



Ci-dessus, de gauche à droite : Trelkovsky observe ce qui se passe de l'autre côté de la cour : attention, contre-champ choc à venir !

Les habitants de l'immeuble, dont la concierge, se réunissent pour une scène finale traumatisante.

la regrettée Simone. Atterré à l'annonce de son suicide, il confesse en avoir été amoureux fou mais transi. Badard, ou l'archétype planétaire de l'anodin malchanceux, toujours cocu même si jamais marié. Et c'est finalement en toute logique que tous les deux, liés par une louche filiation, vont se pochetronner dans les bars de Paname jusqu'au bout de la nuit.

Cette séquence décalée, curieusement en demi-teinte, nous peint Trelkovsky non seulement apte à la compassion mais surtout – et ce sera la seule fois ! – capable de prendre l'ascendant, de dominer une situation. Certes, Badard et ses atermoiements ridicules sur l'inaccessible Amour – nul doute qu'il ignorait les penchants de Mademoiselle Choule – constitue une « proie » à sa mesure, mais le *« Tu m'as sauvé la vie »* lancé par ce dernier d'une bouche de métro rendue rassurante par les premières lueurs du jour, vaut son pesant d'humour abstrait.

Mais Trelkovsky, décidément guigneux, n'est pas arrivé au bout de ses surprises. Pendant son absence, des indélicats ont cambriolé son deux-pièces fauchant télé, appareil photo et valise. Hors de lui, il s'apprête à aller déposer plainte mais Monsieur Zy l'en dissuade. *« Pour la police, tout le monde est suspect… Surtout un étranger ! » « Mais je suis naturalisé ! »* répond l'autre, un peu sonné par l'attaque fielleuse. Monsieur Zy, maintenant sûr qu'il n'ira pas voir les flics, lui dit d'une voix douce : *« À propos, Mademoiselle Choule mettait des pantoufles après dix heures. La tranquillité des voisins était ainsi respectée. »*.

Il commence à se poser des questions essentielles, le petit homme affable et courtois. Lui qui n'a plus de goût que pour le calme, farouche partisan du plus pur anonymat, le voilà stigmatisé, pris à partie pour des faits tant futiles qui, ailleurs, prêteraient plutôt à rire. Au moindre écart sonore – un meuble qu'il déplace, le robinet qui couine – des coups répétés semblant venir de toutes parts le rappellent à ses « devoirs » d'idéal locataire, comme l'était, sûrement, la précédente. Refusant d'affronter son deux-pièces en désordre, il décide d'errer dans la nuitée de Paris, lumineuse et fantasque. Et c'est sans doute par hasard qu'il retrouve Stella, attablée dans un rade avec quelques amis. L'un d'eux fait profiter tout le monde de l'ampleur de son loft et de la munificence de sa cave. Plus tard, c'est donc passablement torchée que la jeune femme emmène Trelkovsky dans son home coquet. Stella, c'est le contraire d'une énigme. Sa beauté naturelle, son charme inné lui font appréhender la vie avec une insolente insouciance. En lumineuse décontraction, ourdie par l'alcool toujours ingurgité, elle tempère les angoisses de son compagnon, décidément mal à l'aise dans son rôle imposé de locataire modèle.

Au matin, il quitte la belle sans la réveiller, ballonné-ballotté par cette nuit vacillante. Il voudrait se reposer, il a beaucoup trop bu la veille, mais à peine arrivé dans sa cour, la concierge, aux aguets, l'apostrophe en lui tendant son courrier : *« Je vais dire à Madame Dioz que vous êtes là ! »*.

EQUIVOQUE DU CARMIN

Pendant qu'assis devant sa fenêtre, il observe un homme immobile dans les toilettes d'en face qui le fixe ardemment, un coup sec retentit à sa porte. Une femme d'âge mûr, coquette et stricte, aussi affable qu'un cobra à la diète, lui tend une pétition à propos d'une certaine Madame Gadérian, car, selon elle, les débordements sonores dépassent les bornes. *« Connaissez-vous sa dernière ? Elle fait la vaisselle au beau milieu de la nuit… en sifflant ! Est-ce là, selon vous, un comportement de personne civilisée ? »* Déjà ébranlé depuis un moment sur ses fondations pourtant pas bien solides, Trelkovsky vacille mais ne rompt pas. *« Je ne peux pas signer, Madame Dioz, car cette femme ne me dérange nullement. »* Choquée par un tel aplomb, la mégère prédit au récalcitrant des lendemains gorgés d'eau sale, des paysages nuageux, des horizons en brume qui achèvent de l'effrayer. *« Mais qu'est-ce qu'ils veulent ? Que je crève ? »*

Convoqué par le commissaire du quartier, il apprend qu'il fait l'objet d'une pétition pour tapage nocturne. Impossible, bien sûr, de savoir qui l'a signée. Cette fois, plus de doutes, il est victime d'un complot.

Usant de la trousse à maquillage de Mademoiselle Choule, il se peint les ongles en rouge vif, comme ça, pour voir. Puis, troublé, fiévreux, ne parvenant pas à trouver le sommeil, il ose visiter pour la première fois les toilettes « maléfiques ». Il longe en titubant le couloir désert et découvre l'endroit, sinistre et jaunâtre, aux murs craquelés couverts de hiéroglyphes et de motifs égyptiens. Et là, le choc. Par la vitre au verre dépoli, Trelkovsky voit dans son propre appartement Polanski qui l'observe à la jumelle. Mais peut-être est-ce le contraire…

Quoi qu'il en soit, cette fois, ça y est, il a définitivement basculé de l'autre côté du miroir.

35 ans après, à revoir ce film concept, véritable météore dans l'éclectique filmo du réalisateur, on reste confondu à la fois par son incroyable liberté de ton, parfois proche de la désinvolture, et l'implacable rigueur d'un scénario tiré au cordeau. Pour réussir un aussi subtil mélange sans tomber dans le pathos, il faut un culot d'ahuri, un savoir-faire de briscard, et une bonne dose d'autodérision. Car mine de rien, Polanski, réalisateur/acteur (il est de tous les plans !), nous offre avec **Le Locataire** une sorte d'autobiographie.

Et c'est justement à Paris que le petit Roman voit le jour le 18 août 1932. Quatre ans plus tard, ses parents, juifs polonais, l'emmènent à Cracovie. Pendant la guerre, son père est interné. Sa mère meurt dans un camp de concentration. Comme beaucoup, il ne se remettra jamais complètement des horreurs de ces années noires qu'il tentera pourtant d'exorciser avec son magnifique **Le Pianiste**. Très tôt happé par la vocation artistique – il est acteur de théâtre dès l'âge de 14 ans –, il entre en 1953 à l'École de Cinéma Nationale de Lodz où il tourne ses premiers courts-métrages. À la fin de ses études, il repart vivre à Paris pendant deux ans puis rentre en Pologne tourner son premier long, **Le Couteau dans l'eau** en 1962. Dès lors, la vie et la carrière de Roman Polanski vont se partager entre la France, l'Angleterre, l'Italie et les USA. Jusqu'à cet après-midi ensoleillé d'août 1969 où dans leur maison du haut Los Angeles, sa femme enceinte Sharon Tate, épousée l'année d'avant, et quelques amis se font massacrer par la bande à Charles Manson. L'ampleur de la tragédie, diffusée dans les médias du monde entier, oblige Polanski à quitter les États-Unis, laissant derrière lui des objets désormais caducs. Retour à Paris où il obtient la nationalité française. Mais c'est pourtant aux USA que, pressé par son producteur et ami Robert Evans, il revisite en 1974 **Chinatown**, son plus gros succès public depuis **Rosemary's Baby**. L'année suivante, en France cette fois, il s'attaque au **Locataire**.

Ce rapide survol des hauts faits d'un errant, éternel apatride en permanente mutation, ouvre une porte (la neuvième ?) jusqu'alors cadenassée sur ce que nous appellerons « la pathologie de l'instable ». Impossible de ne pas voir en Trelkovsky le miroir convexe de Polanski,

qu'il interprète tout en nuances et en fièvre, magnifié par la scène terrifiante des toilettes décrite ci-dessus. Quand ils pensent enfin pouvoir poser leurs valises en toute quiétude – Polanski à Los Angeles, Trelkovsky dans son deux-pièces – de dramatiques événements extérieurs viennent bouleverser leur nouvelle existence, comme poursuivie par une âpre et étrange fatalité.
Et si, pour le double du cinéaste, tout se passait dans la tête?

ANATOMIE D'UNE PARANOIA « PROGRAMMEE »

À l'issue d'une nuit qu'on imagine sans peine agitée, Trelkovsky est réveillé en force par un boucan du diable. En bas, deux ouvriers réparent la verrière. Dès qu'ils le voient, penché à sa fenêtre, ils s'esclaffent! Et pour cause! Le visage barbouillé de rimmel, les yeux outrageusement faits, il a tout du travelo qu'on voit dans les films. *« Ainsi, c'est ce qu'ils veulent... Et bien ils vont voir! »*
Ses emplettes sont sommaires, caricatures hétéros d'une vision basique de la féminité. Une paire de bas, des chaussures, une perruque. Quand il s'est entièrement travesti et soigneusement maquillé, vêtu de la robe imprimée de Mademoiselle Choule, il se contemple dans la glace, dérisoire et pathétique. Avec rage, il jette la perruque sur le parquet. Cette fois-ci, ils ne l'auront pas. Il l'a décidé. C'est au troquet d'en bas qu'il manifeste en premier sa rébellion. Non, il ne s'assoit pas à la place de la précédente locataire. Non, il ne veut pas de l'habituel chocolat chaud, servi d'autorité. Dorénavant, il exige qu'on lui demande son avis et il le crie haut et fort. Puis, il se rend dans un square où, sans raison, il gifle à toute volée un gamin braillard. Ces bouffées d'affirmation, illusoires et éphémères, masquent en fait une profonde crise d'identité certes favorisée par un contexte au départ peu avenant – partout, il restera l'Étranger – mais maintenant confortée par son propre imaginaire, déglingué et délirant. Désormais en proie à d'atroces visions, il va chercher le réconfort auprès de Stella, l'ultime refuge. Ils passent la nuit ensemble mais au matin, rattrapé par ses démons intérieurs, il saccage son appartement après son départ, certain qu'elle aussi fait partie du complot. Il loue une chambre d'hôtel avec les billets trouvés chez la jeune femme et cherche en vain à acheter une arme. Le cerveau en gangrène, il n'a plus qu'une idée: en finir. Le soir, il se jette sous les roues d'une voiture, mais n'est que légèrement blessé. Soigné dans une pharmacie toute proche, il reconnaît Monsieur Zy et Madame Dioz, vindicatifs et grimaçants, dans le couple qui l'a accidenté. On lui administre un calmant et le couple, pour se racheter, le ramène à son immeuble. Et là, la panique l'empare. Il fonce maladroitement à son deux-pièces et s'y barricade. C'est habillé en femme qu'il parait à sa fenêtre, fardé comme un acteur avant la représentation. Dehors, la cour intérieure s'est toute entière transformée en salle de théâtre avec tentures rouges aux parterres et loges improvisées. Et quand elle l'aperçoit, la foule – tous les acteurs du film – l'applaudit à tout rompre. Mais le silence se fait quand, doucement, il enjambe le balcon...

L'ART ET LA MANIERE

Si l'étude clinique des cas en désespoir, fondus de la hache à pain, barrés du coutelas sans dents, allumés du flingue à mille coups et autres paranos schizoïdes comme mon voisin de palier qu'on jurerait Ted Bundy, hante depuis cent ans nos écrans noirs et sangs, rares sont les films qui osent extirper les vraies (ou supposées) racines du Mal. Nous l'avons vu, **Le Locataire** est de ceux-là. Par la richesse de ses thèmes abordés, bien sûr, mais surtout par la façon inimitable qu'a Polanski de les mettre en scène.
Roland Barthes, souvent péremptoire mais moins niais qu'une buse, se plaisait à dire que l'essence même d'un film se trouvait concentrée dans son premier plan. Illustration par l'exemple. Aérienne, la caméra caresse avec lenteur dans un travelling impossible la façade de la cour intérieure de l'immeuble. Des silhouettes improbables fantomatiques apparaissent furtivement aux fenêtres. Le mouvement majestueux s'achève à hauteur d'homme quand Trelkovsky pénètre sous le porche et vient frapper à la loge de la concierge. Toute la thématique qui va suivre est ainsi exposée uniformément par la seule magie de la technique. Ce plan-séquence a pu être réalisé grâce à la Louma, alors expérimentale, un immense bras articulé monté sur grue dont la maniabilité autorisait des prises de vues en hauteur carrément insensées. Plus tard usitée, entre autres, mais avec quel éclat, par Argento pour **Ténèbres** et Beineix dans **La Lune dans le caniveau**. Si Polanski et son coscénariste attitré Gérard Brach n'ont conservé que la trame du roman original *Le Locataire chimérique* du très regretté Roland Topor, il fallait, pour visualiser au mieux les clairs-obscurs de l'âme torturée du héros, un chef opérateur hors pair. Sven Nykvist, qui a « éclairé » la plupart des Bergman, autre grand traqueur de névroses, parachève le propos en inscrivant, d'ombres portées en spots diffus, le fantastique dans le quotidien.
Dans ce film où le vrai leitmotiv est l'obsession du bruit, le travail sur le son, signé du vétéran Jean-Pierre Ruh, fait l'objet d'un soin tout particulier, rare pour l'époque. Un robinet qui fuit, des pas dans l'escalier, une verrière qu'on retape, tout l'espace sonore participe à la montée de l'angoisse. Polanski s'offre même un clin d'œil à **Rosemary's Baby**, œuvre « voisine » tout du moins au début, avec l'identique leçon de piano entendue à travers une porte close lors de la première visite. Pour encore renforcer la pression de la peur, le compositeur Philippe Sarde a utilisé un instrument peu connu, le « glass-harmonica », soit 80 verres d'eau minérale assemblés d'où résultent des sonorités étranglées du pire effet neurologique.

SAUTERA, SAUTERA PAS ?

Dans un final dément, le film se clôt sur bien des interrogations fondamentales qui trouvent encore aujourd'hui une bien actuelle résonance. Et ce n'est pas la moindre force de cette cruelle introspection de la folie ordinaire, relayée tous les jours dans les rubriques spécialisées de nos grands quotidiens. D'ailleurs, il y a gros à parier que, dans quelque temps, Monsieur Zy n'aura aucun mal à louer de nouveau son appartement... Avec vue sur l'amer.

Jean-Philippe MOCHON

FRANCE/USA. 1976. REAL.: ROMAN POLANSKI. SCEN.: ROMAN POLANSKI ET GERARD BRACH D'APRES LE ROMAN DE ROLAND TOPOR. DIR. PHOT.: SVEN NYKVIST. MUS.: PHILIPPE SARDE. PROD.: ANDREW BRAUNSBERG POUR PARAMOUNT PICTURES. INT.: ROMAN POLANSKI, ISABELLE ADJANI, MELVYN DOUGLAS, JO VAN FLEET, BERNARD FRESSON, SHELLEY WINTERS... DUR.: 2H05. SORTIE FRANCE LE 26 MAI 1976.

Ci-dessus :
Stella (Isabelle Adjani), l'un des ultimes mais trop faibles points d'ancrage rattachant Trelkovsky à la réalité.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Recherche 1er album du groupe Pseudo Echo où l'on trouve la chanson « his eyes » dans le film **vendredi 13 chapitre 5**.

■ Cherche tous les épisodes des séries: ***Alf*** – Urgent – *(Génial, demande au chef, il a même un « vrai » Alf chez lui!)*, ***Les Anges de la nuit***, ***V*** + téléfilm ***Too Soon for Jeff*** avec J. Alba. Franck Castéran 64, grand rue Sapiac 82000 Montauban ou franck.casteran@wanadoo.fr

■ Scénario édité rech. dessinateur de BD confirmé pour histoire réaliste, contemporaine avec une pointe de fantastique. Pas sérieux s'abstenir. Envoyer svp 2 planches de BD sur hydra@vtx.ch. Réponse assurée. Merci d'avance et bonne chance. Marti Patricia Chemin du stand, 21 C 1024 Ecublens. Suisse.

■ Jean Luc vidéaste amateur cherche sur Lyon une comédienne de 25 ans pour interpréter une fée dans un court-métrage fantastique. Tel.: 0472246271.

■ Vds DVD Z2: **Le Fantôme de l'opéra** (1925) pour 12 € et l'animé **Armageddon** (1996) de Lee Hyunse pour 10 €. Frais de port inclus. Goubeau Tristan, 7, route de la croix verte 86100 Antran. Tél.: 0549026677.

■ Vds Starfix 1 à 7 + 12. Liquide nombreuses VHS tous genres confondus, certaines très rares. Liste sur demande. Réponse assurée si 1 timbre joint pour la réponse. Francis Campos. 8, rue Vincent Scotto 13127 Vitrolles.

■ Vds mags ciné (Mad, Impact, EF, SFX, Première, Studio, etc...), Comic Box, Wizard + comics à 2 € l'unité (des 10 dernières années), Trading cards (**AVP**), cinélivres de Besson, un lecteur de DVD à 100 € + Strange et origines (pour collectionneurs prêts à y mettre le prix). Je recherche Strange 61, 62, 63. Liste sur commande par SMS. Loic (Paris) au 0662194570.

■ Vds DVD horreur (Import US et Europe) dont **Demons 1** et **2**, **Anthropophagous**, **La Nuit fantastique des morts vivants** (version intégrale) de Joe d'Amato, **X Tro**, **La Marque du Diable**, **Blue Holocaust**, **Zombie Holocaust**, **L'Avion de l'apocalypse**, **Dawn of the Dead** (Ultimate edition), **Day of the Dead**... DVD français **Zombi**, Fulci... Stéphane au 0240512477 (le soir).

■ Destockage massif (hors période des soldes) de DVD (plus d'une centaine) à bas prix: 45 € les 10 (ex: **Fausto 5.0** *(merde on a la première version nous!)*, **Castle Freak**, **Signes**) 25 € les 10 (ex: **Evil Cult**, **Arrival**, **Future Zone**, etc...). Précision: frais d'envoi compris! Jean Pierre Duhayon 10 square du pont de sèvres 92100 Boulogne (Liste sur demande).

■ Peintre figuratif réaliste propose capacités et savoir-faire à réalisateurs(trices) nécessitant peintures/tableaux pour leurs métrages (ex: **Vertigo**, **Candyman 3**...). Non-bénévole, rigolos s'abstenir. Écrire à: Steve cadoret 21, rue Saint-Charles 93250 Villemomble.

LE TITRE MYSTERIEUX

- Les vacances terminées, j'aime encore me prélasser tranquille chez moi... Mais bon, y'a un 'bième, c'est que les coups de soleil m'ont quand même bien ravagé la tronche, alors attention aux rougeurs la prochaine fois !

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le n° 177, il fallait reconnaître **Kraa ! The Sea Monster** (1998) d'Aaron Osborne. Bravo à Jean-Baptiste Pujolle, Francis Rocquancourt et The Ultimate Champion : Mr. Paul (Ferré, bien sûr !)

■ Collectionneur propose nombreuses K7 et DVD de films rares de SF/fantastique: **Tarentula**, **Silent Running**, **RDV avec la peur**, **Quatermass**, **Le Pionnier de l'espace**, **Atlantis terre engloutie**, **Le Blob**, **La Chose d'un autre monde**, **Le Météore de la nuit**, **La Conquête de l'espace**, **Crime au musée des horreurs**, **Le Dernier rivage**, **La Guerre des cerveaux**, **L'Homme au masque de cire**, **Le Maître du monde**, **Invisible Boy**, **L'Île mystérieuse**, **The Man from Planet X**, **Un million d'années avant J.C**, **Rodan**, **Prisonnières des Martiens**, etc... Importante liste contre 4 timbres à D. Vanleene, 315 rue Taffin 62730 Les Attaques.

■ Vds Mad Movies à partir du 10, Écran Fantastique, Monster bis, Ciné zine zone, Fantastyka, revues parlant de vampires, de gore, de **King Kong**... + Films et affiches dont celle de **Star Wars** originale de 1977. Maduli Coralie 1, rue Sully 01100 Oyonnax.

■ Vds nombreux CD de musique de films des années 50/70, tous genres (Miklos Rozsa, Jerry Goldsmith, Ennio Morricone, Max Steiner, John Williams...). Listes détaillées compositeurs américains ou italiens sur demande: Ronan Quéau, 4, chemin du stade 29100 Le Juch.

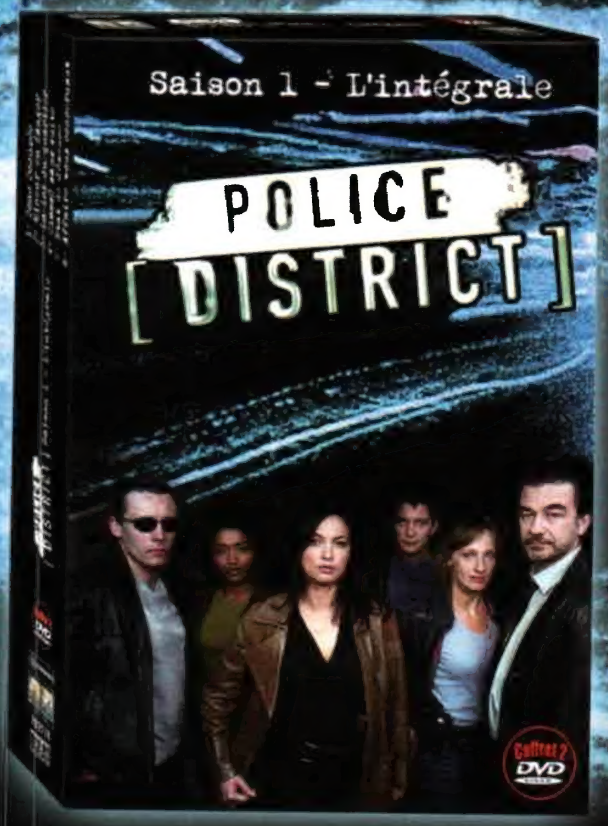
■ Vds anciens numéros de Mad Movies ainsi que d'autres magazines sur le cinéma à 1 € l'exemplaire (frais de port gratuits). Sylvain Plouchard 4, allée du Jura 91800 Brunoy.

■ Vds en VHS **Les Demoiselles du pensionnat**, **Les Confidences de Sandra** *(Ah bon?! Et qu'est-ce qu'elle dit la coquine?)*, **Une si gentille petite fille**, **Cyclone à la Jamaique**. Recherche roman policier *L'Insolent* (de Jacques Risser. Éditions Plon). Jean Louis Zaccariotto. 20 rue Benquez 65000 Tarbes.

Chaud devant !
Elle est de retour le mois prochain :
la Pin-up met le feu à Mad !

POLICE [DISTRICT]

LA SERIE COUP DE POING ! Avec OLIVIER MARCHAL (36, Quai des Orfèvres)



[EXCLUSIF !]

- L'INTEGRALE DE LA SAISON 1 -

(plus de 6 heures de programme
dans un coffret 2 DVD)

+

- DES BONUS EXCEPTIONNELS -

(le documentaire 26 minutes, les essais,
les photos, les biographies,
le casting...)

"FAN DE NAVARRO, PASSE TON CHEMIN !"

"UNE TENSION QUI LAISSE K.O." *Télérama*
"UNE SÉRIE LOIN DES CLICHÉS" *L'Humanité*

PRIX CHOC 19.99€

ENFIN EN DVD
LE 22 SEPTEMBRE 2005

Gaumont

M6

MAD MOVIES

OÜI 102.2 FM

XIII BIS RECORDS

NECRO CHIC
PAR CAPCOM
RESIDENT EVIL
OUTBREAK
FILE#2
T VIRUS
CAPCOM
PlayStation.2
AVEC JEU EN RESEAU
©CAPCOM CO., LTD. 2004 TOUS DROITS RESERVES. ® and "PlayStation" are registered trademarks of Sony Computer Entertainment Inc. All Rights Reserved. RCS LYON B 391 974 748.